



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



a39015



01802754



3b



Henry Drummmond,
Mary - Pick. STURKEY.

**HISTOIRE
DE FRANCE.**

**HISTOIRE
DE FRANCE,
DEPUIS
LES GAULOIS
JUSQU'À
LA MORT DE LOUIS XVI;
PAR M. ANQUETIL,
DE L'INSTITUT NATIONAL,
MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.
SECONDE ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.
TOME QUATRIÈME.**

**TROISIÈME RACE. Premiers Valois proprement dits.
Philippe VI, Jean II, Charles V et Charles VI.
1328 — 1422.**

A PARIS,
Chez { **GARNIER, Libraire, rue de Seine, n°. 6;**
 { **FANTIN, Libraire, quai des Augustins, n°. 55.**
1813.

38

37

A58

1812

v.4

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME IV.

BRANCHE DES VALOIS.

ANNÉES.		Pages.
1328.	<i>PHILIPPE IV</i> de Valois , 52 ^e roi de France. Tableau de la France ,	1
	Régence de Philippe ,	2
	Philippe est reconnu roi ,	4
	La Navarre séparée de la France ,	7
	Guerre de Flandre ,	8
	Surprise de Cassel ,	9
	Punition des Flamands ,	13
1529.	Hommage de la Guienne ,	14
1330.	Conduite intérieure du roi ,	18
	Gouvernement ,	19
	Prétentions du clergé ,	20
1331.	Procès du comte d'Artois ,	22
1331-32.	Il produit de faux titres ,	25
1334.	Préparatifs de guerre entre la France et l'Angleterre ,	31
1335-37.	Commencement d'Artevelle ,	33
	Projet de descente en Angleterre ,	34
1338.	Entrée d'Edouard en France ,	35
1339.	Rencontre de Vironfosse ,	36
	Défection des Flamands ,	38
1340.	Bataille navale de l'Ecluse ,	39
	Trêve ,	40
1341.	Affaires de Bretagne ,	43
1343.	Mort du comte d'Artois ,	48
	Trêve en Bretagne ,	50
	Acquisition du Dauphiné et du comté	
	<i>Tom. IV.</i>	1

ANNÉES.		Pages.
	de Montpellier ,	50
1344.	Etablissement de la gabelle ,	52
	Piège tendu aux seigneurs partisans de Montfort ,	53
	Rupture de la trêve ,	54
	Mort d'Artevelle ,	55
	Renouvellement de la guerre avec l'An- gleterre ,	57
	Ruse de Norwich ,	58
1346.	Ravages des Anglais ,	60
	Passage de la Seine ,	<i>ibid.</i>
	Passage de la Somme ,	62
	Bataille de Créci ,	63
1347.	Siège de Calais ,	68
	Événemens de Guienne et de Bretagne ,	70
	Capitulation de Calais ,	71
	Destination de Calais ,	76
1348-49.	Etat fâcheux de la France ,	<i>ibid.</i>
	Flagellans ,	77
	Tentatives sur Calais ,	78
1349.	Mort du roi , de son fils et de son petit-fils ,	81
1350.	Mort de Philippe de Valois ,	<i>ibid.</i>
	Son caractère ,	82
	Jean II , 53 ^e roi de France ,	83
	Guerre de Bretagne ,	86
	Supplice du connétable	87
1351.	Ordre de l'étoile ,	90
1352-53.	Le roi de Navarre à la cour ,	91
1354.	Assassinat du connétable ,	92
	Pardon accordé au roi de Navarre ,	95
1355.	Intrigues du Navarrois ,	98
	Nouvelle noirceur du roi de Navarre ,	<i>ibid.</i>
	Etats-Généraux ,	100
	Impôts ,	101
	Lois de police ,	103
	Supplément d'impôts ,	106
	Le roi de Navarre arrêté ,	<i>ibid.</i>

ANNÉES.

Pages.

1355.	Guerre avec l'Angleterre ,	109
	Bataille de Potiers ,	110
	Le roi est fait prisonnier ,	113
1356.	Convocation des états , et commence- ment des troubles ,	116
	Manœuvres de Marcel ,	118
	Adresse du dauphin ,	121
	Émeute pour les monnoies ,	123
1357.	Premiers états de 1357 ,	125
	Les factieux s'emparent des fonds pour la rançon du roi ,	126
	Le dauphin quitte Paris ,	128
	Il revient , et convoque les Etats qui s'étoient dissous ,	129
	Seconds Etats-généraux ,	130
	Le roi Jean transféré en Angleterre ,	131
	Liberté du roi de Navarre ,	<i>ibid.</i>
	Sa conduite ,	132
	Son discours dans le Pré aux Clercs ,	133
	Il fait ouvrir les prisons ,	<i>ibid.</i>
	Il fait réhabiliter les seigneurs exécutés à Rouen ,	135
1358.	Massacres à Paris ,	138
	Le dauphin quitte Paris pour la seconde fois ,	141
	Troisième évasion du dauphin , et ren- trée du roi de Navarre à Paris ,	142
	Siège de Paris par le dauphin. Ruse du Navarrois ,	143
	Mécontentement dans Paris ,	144
	Trahison de Marcel ,	145
	Complot de Marcel ,	147
	Il est tué ,	148
	La Jacquerie ,	149
1359.	Négociation avec l'Angleterre ,	153
	Etat du royaume ,	154
	Conditions de paix avec l'Angleterre , refusées ,	156

ANNÉES.		Pages.
1359.	Edouard en France ,	158
	Conspiration contre le régent ,	160
	Irrésolution d'Edouard ,	162
1360.	Affreux orage ,	166
	Traité de Brétigny ,	167
	Discussions sur quelques articles du traité ,	170
	Rentrée du roi en France ,	172
1361.	Difficultés pour l'exécution du traité surmontées par la bonne-foi du roi ,	174
	Les grandes compagnies ,	175
	Duguesclin ,	177
	Etablissement des fils du roi ,	178
1362.	Négociation à Avignon ,	180
	Projet de croisade ,	182
	Murmure des ôtages, et traité à leur sujet ,	183
1364.	Le roi d'Angleterre. Sa mort ,	185
	<i>Charles V</i> , 54 ^e roi de France ,	187
	Bataille de Cocherel ,	188
	Le roi de Navarre se croit maltraité ,	190
	Traité des Landes ,	<i>ibid.</i>
	Bataille d'Aurai ,	192
	Le comte de Blois est tué ,	193
1365.	Traité de Guérande ,	194
	Fin de la guerre de Bretagne ,	196
	Paix avec le roi de Navarre ,	197
	Réglemens administratifs ,	199
1366.	Eloignement des grandes compagnies ,	202
1367-68.	Succès variés des compagnies en Castille ,	206
1368.	Mécontentement en Guienne ,	208
	Dernière guerre de Castille ,	209
	Délivrance de Duguesclin ,	211
	Sort des grandes compagnies ,	212
	Sommation faite au prince de Galles ,	213
1369.	Guerre déclarée à l'Angleterre ,	214
	Etats-généraux ,	218
	Vraies causes de la guerre ,	<i>ibid.</i>

ANNÉES.

Pages.

1370.	Les Anglais en France. Conduite prudente de Charles V ,	222
	Les Anglais battus et dispersés par Duguesclin , fait connétable ,	223
1371.	Défaite des Anglais sur mer par les Castillans ,	224
	Réconciliation avec le roi de Navarre ,	226
	Nouvelle méchanceté du roi de Navarre ,	227
1372.	Le captal de Buch fait prisonnier ,	228
	La Rochelle délivrée des Anglais ,	229
	Cruautés à ce sujet ,	230
	Siège de Thouars ,	231
	Tentative d'Edouard auprès du roi de Castille , par le roi de Navarre ,	233
1373.	Rupture avec le duc de Bretagne ,	234
	Procédures contre le duc ,	235
	Duguesclin devant Hennebond ,	<i>ibid.</i>
	Cruauté de cette guerre ,	236
	Le duc de Bretagne passe en Angleterre ,	237
	Les Anglais parcourent la France ,	238
1374.	Guerre de Bretagne ,	239
1375.	Trêve ,	241
1375-76.	Réglemens ,	242
	Etat de la cour d'Angleterre ,	245
	Nouveaux crimes du roi de Navarre ,	247
	La guerre recommence ,	248
1377.	L'empereur Charles IV en France ,	249
1378.	Mort de la reine ,	251
	Conspiration du roi de Navarre ,	<i>ibid.</i>
	Grand schisme d'Occident ,	255
	La France entre dans l'obédience de Clément VII ,	259
	Guerre de Navarre et de Bretagne ,	261
	Procès fait au duc de Bretagne ,	262
1379.	Mécontentement des seigneurs bretons et des pairs de France ,	263

ANNÉES.		Pages.
1379.	Montfort rappelé par les Bretons ,	264
	Trêve avec Montfort ,	266
	Conduite de Du Guesclin ,	267
1380.	Sa disgrâce et son rappel ,	268
	Sa mort ,	269
	La guerre continue ,	271
	Mort du roi et ses dispositions ,	273
	Ses qualités ,	275
	<i>Charles VI</i> , 55 ^e roi de France. Con- testations pour le gouvernement ,	277
	Rapines du duc d'Anjou ,	278
	Couronnement du roi ,	280
	Plan de gouvernement ,	<i>ibid.</i>
	Premiers troubles de Paris ,	282
	Les Juifs maltraités ,	284
	Etats-généraux ,	285
1381.	Paix de Bretagne ,	286
1381-82.	Préparatifs pour l'expédition de Naples ,	288
	Etat de la cour d'Avignon ,	292
	Abus qui y régnoient ,	293
	Querelle de l'université avec le prévôt de Paris ,	294
	Aubriot est condamné ,	296
1382.	Révolte à Paris et à Londres ,	297
	Les Maillotins ,	298
	Services rendus par Desmarets ,	300
	Révolte en Flandre ,	302
	Les Gantois élisent Philippe d'Artevelle pour leur chef ,	<i>ibid.</i>
	Prise de Bruges ,	305
	Les Français en Flandre ,	306
	Bataille de Rosbec ,	307
1383.	Entrée du roi à Paris ,	309
	Punition des séditeux ,	312
	Supplice de Desmarets ,	313
	Amnistie ,	315
	Excursion des Anglais ,	316
	Commencement des guerres d'Italie ,	317

ANNÉES.

Pages.

1383.	Départ de Louis, duc d'Anjou,	319
1384.	Déroute et mort du duc d'Anjou,	321
1385.	Mariage du roi,	322
	Exploits des Gantois,	323
	Préparatifs contre les Anglais,	324
	Ils sont tournés contre la Flandre	325
	Fermeté des Flamands,	<i>ibid.</i>
	Ils cèdent,	326
1386.	Motifs d'une seconde expédition contre l'Angleterre,	327
	Préparatifs d'une seconde expédition,	328
	L'entreprise manque,	330
	Pourquoi,	331
1387.	Mort du roi de Navarre,	333
	Procédure singulière,	335
	Perfidie du duc de Bretagne contre Clisson,	336
1388.	Le roi prend en main les rênes du gouvernement,	340
	Changemens dans le gouvernement,	341
	Réglemens,	343
1389.	Fêtes et divertissemens,	344
	Entrée et couronnement de la reine,	345
	Service funèbre de Du Guesclin,	347
	Trêve avec l'Angleterre,	348
	Vexations du duc de Berri,	349
	Punition de Bétisac, secrétaire du duc,	<i>ibid.</i>
	Disgrâce du duc de Berri,	351
	Caractère de Charles VI,	352
1390.	Expédition d'Afrique,	353
1391.	Projet de Croisade,	354
	Et d'une expédition en Italie,	355
	Mauvais succès,	<i>ibid.</i>
	Dessein sur la Bretagne,	356
1392.	Prolongation de la Trêve avec l'Angleterre,	359
	Disgrâce du baron de Craon,	<i>ibid.</i>
	Plaisirs de la cour. Cour d'amour,	360

ANNÉES.		Pages.
1392.	Maladie du roi ,	361
	Assassinat du connétable par Pierre de Craon ,	362
1393.	Le roi veut que le duc de Bretagne lui livre l'assassin ,	364
	Le roi veut forcer le duc de Bretagne , et se met à la tête de son armée ,	365
	Le fantôme de la forêt ,	366
	Frénésie du roi ,	367
	Opinion à ce sujet ,	368
	Changemens dans le gouvernement ,	369
	Disgrâce du connétable ,	370
	Disgrâce des ministres ,	<i>ibid.</i>
	Condamnation du connétable ,	372
	Précautions prises pour le gouvernement ,	<i>ibid.</i>
	Funeste aventure des sauvages ,	373
	Triste état du roi ,	374
1394.	Etat du schisme ,	375
	Réconciliation de Montfort et de Clisson ,	378
	Concile de Paris ,	380
	Bannissement des Juifs ,	382
1395.	Trêve et alliance entre la France et l'Angleterre ,	384
1396.	Intrigues de cour. Les Génois se donnent à la France ,	385
	Disgrâce de la duchesse d'Orléans ,	386
	Expédition de Hongrie ,	387
	Bataille de Nicopolis ,	388
	Obstination des deux papes ,	390
1397.	Etat du roi ,	<i>ibid.</i>
1398.	Assemblée sur le schisme à Paris ,	393
	Commencement des brouilleries à la cour ,	394
1399.	Affaires d'Angleterre ,	395
	Conduite des deux papes à l'égard de Naples ,	398
	Mort du duc de Bretagne ,	400
1400.	Conduite du duc d'Orléans ,	<i>ibid.</i>

1400.	Le duc de Bourgogne obtient la direction du gouvernement ,	401
1401.	Soumission de Gênes ,	402
1402.	Benoît se soutient ,	404
	Charles VI, surnommé le Bien-aimé ,	405
1403.	Le gouvernement fixé ,	406
	Préparatifs de guerre arrêtés ,	407
1404.	Violence du duc d'Orléans et mort du duc de Bourgogne ,	408
	Continuation du schisme ,	409
	Affaire de Savoisi avec l'université ,	410
1405.	Liaisons de la reine et du duc d'Orléans ,	411
	Défauts du prince ,	412
	Haine des ducs d'Orléans et de Bourgogne ,	<i>ibid.</i>
	Premières entreprises du duc de Bourgogne	413
	Triomphe du duc de Bourgogne ,	415
1406.	Schisme ,	417
	Entreprises guerrières des deux ducs ,	<i>ibid.</i>
1407.	Réconciliation des ducs de Bourgogne et d'Orléans ,	419
	Assassinat du duc d'Orléans ,	420
	Le roi promet de punir le coupable ,	424
	Conduite hardie du duc de Bourgogne ,	<i>ibid.</i>
	Il se rend maître de Paris ,	425
	Harangue de Jean Petit ,	426
	Lettres d'abolition au duc de Bourgogne ,	428
1408.	Humiliation du prévôt de Paris ,	430
	Schisme ,	431
	Le duc de Bourgogne quitte Paris ; la cour y rentre ,	433
	Procédures contre le duc de Bourgogne ,	434
	Il revient à Paris ,	436
	Mort de la duchesse d'Orléans ,	437
1409.	Nouveau pardon accordé au duc à Chartres ,	438
	Supplice de Montaigu ,	440

ANNÉES.

Pages.

1410.	Gouvernement du duc de Bourgogne,	442
	Brigue contre lui ,	444
	Efforts des deux partis ,	446
	Traité de Bicêtre ,	447
	Demande d'une décime ,	449
1411.	Rupture entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans ,	<i>ibid.</i>
	Cartels ,	450
	Le duc de Bourgogne s'empare de Paris ,	451
	Etat de Paris ,	452
	Efforts des deux factions ,	454
	Les Flamands abandonnent le duc de Bourgogne ,	<i>ibid.</i>
	Excès des Orléanais au dehors , et de la faction bourguignone au dedans ,	455
	Celle-ci triomphe ,	456
	Ses excès ,	457
	Le duc de Bourgogne à Paris ,	458
	Les princes se retirent ,	459
	Opérations financières du duc de Bourgogne ,	460
1412.	Traité des princes avec l'Angleterre ,	461
	Guerres civiles et négociations ,	462
	Paix de Bourges et d'Auxerre ,	463
	Bon traitement fait aux Anglais ,	466
	Etats-généraux ,	468
	Mésintelligence entre le dauphin et le duc de Bourgogne ,	<i>ibid.</i>
1413.	Vengeance du duc de Bourgogne ,	469
	Violences ,	470
	Proscriptions ,	471
	Ordonnances cabochiennes ,	472
	Supplice de Des Essarts ,	473
	Insulte personnelle faite au dauphin ,	474
	Conférences de Pontoise ,	475
	La paix publiée ,	476
	Retraite du Bourguignon ,	477
	Les Orléanais deviennent les maîtres ,	478

NÉES.

Pages.

1413.	Mésintelligence dans le parti orléanais,	479
	Le duc de Bourgogne revient ,	480
	Précautions des Orléanais ,	481
	Il se retire. Condamnation de Jean Petit, <i>ibid.</i>	
	Paris désarmé ,	482
	La guerre déclarée au duc de Bourgogne ,	483
1414.	Expédition contre le duc de Bourgogne,	484
	Accommodement ,	485
	Prétentions des Parisiens ,	486
	L'Angleterre propose la paix définitive,	487
	Fin du schisme .	<i>ibid.</i>
	Le dauphin projette de se rendre maître de Paris ; il échoue et se retire ,	489
	Il revient et s'en empare ,	490
1415.	Guerre avec l'Angleterre ,	491
	Prise de Harfleur par les Anglais ,	493
	Embarras de Henri ,	494
	Bataille d'Azincourt ,	495
	Nouveaux mécontentemens donnés au duc de Bourgogne ,	499
	Mort du dauphin Louis ,	500
	Gouvernement du duc d'Armagnac ,	501
1416.	Complot de la faction bourguignone pour se rendre maîtresse de Paris ,	502
	Il est découvert ,	504
	Les Parisiens maltraités ,	505
	Mort du duc de Berri ,	506
	Motifs de la conduite du duc de Bourgogne ,	507
	Son traité avec le roi d'Angleterre ,	508
1417.	Mort du dauphin Jean ,	509
	Disgrâce et exil de la reine ,	511
	Lutte entre le duc de Bourgogne et le connétable d'Armagnac ,	513
	Moyens des deux rivaux ,	514
	La reine tirée de Tours, se joint au duc de Bourgogne ,	515
	Tentatives de la faction bourguignone contre Paris ,	<i>ibid.</i>

ANNÉES.		Pages.
1417.	Vengeance du connétable ,	516
	Succès du roi d'Angleterre ,	517
1418.	Proposition d'accommodement ,	518
	Le connétable s'y refuse ,	519
	Soulèvement dans Paris ,	<i>ibid.</i>
	Massacres ,	522
	Vengeance du duc de Bourgogne ,	523
	Il punit ses complices ,	524
	Renouvellement du gouvernement ,	526
	Démarche auprès du dauphin ,	527
	Intentions du roi d'Angleterre ,	528
	Prise de Rouen ,	529
1419.	Danger de Paris ,	530
	Embarras du duc de Bourgogne ,	531
	Ses incertitudes ,	532
	Entrevue du dauphin et du duc de Bour- gogne ,	533
	Assassinat du duc de Bourgogne ,	534
	Déchaînement contre le dauphin ,	536
	Théâtre de la guerre ,	538
	Premier congrès d'Arras. Préliminaires de paix ,	539
	Ligue contre le dauphin ,	541
1420.	Traité de Troyes. Mariage du roi d'An- gleterre ,	542
	Mesure fiscale et politique du roi d'An- gleterre ,	543
1421.	Voyage de Henri en Angleterre ,	546
	Victoire des Français à Baugé ,	<i>ibid.</i>
	Retour du roi d'Angleterre en France. Ses conquêtes ,	548
1422.	Naissance de Henri VI. Cour du roi d'Angleterre à Paris ,	<i>ibid.</i>
	Sa maladie et sa mort ,	549
	Mort de Charles VI ,	550
	Résultat de son règne ,	551

Fin de la Table des Sommaires.

HISTOIRE

D E

FRANCE.

BRANCHE DES VALOIS.

PHILIPPE VI, de Valois ,

âgé de trente-quatre ans.

« LA monarchie , dit Mezeray , agran-
« die sous le règne de *Charlemagne* ,
« possédoit les deux tiers de l'Europe.
« Sous *Lothaire* et *Louis-le-Fainéant* ,
« elle n'avoit plus que la ville de Laon
« et quelques châteaux. Depuis *Phi-*
« *lippe-Auguste* , jusqu'à ce règne ,
« elle s'étoit puissamment relevée : mais
« ensuite elle commença à tomber. Les
« batailles de Crécy et de Poitiers , les
« dangereuses intrigues du Navarrois ,
« le peu de conduite de *Charles VI* ,
« et les discordes sanglantes des mai-
Tom. IV.

1328.

Philippe
VI, de Valois,
52e. roi de
France.

Tableau de
la France.

« sons de *Bourgogne* et d'*Orléans* , la
 « poussèrent jusqu'à son déclin , et
 « firent que l'Angleterre jouît des beaux
 « jours pour un temps ».

Voilà donc ce que nous avons à décrire pendant cinq règnes qui composent cent trente-trois années. Des trahisons , des assassinats , des guerres sanglantes , des défaites honteuses , un roi captif , un autre frappé de démence , le royaume en proie à toute la fureur des factions , une marâtre , contente de perdre le sceptre et la couronne , pourvu qu'elle les arrache à son fils ; l'église troublée comme l'Etat , et au milieu de cette horrible confusion des actions héroïques , des prodiges de fidélité et de valeur , qui tiennent du miracle ; des lois sages nées du sein du désordre , et dans le gouvernement une révolution favorable aux peuples. Tel est l'aperçu des événemens qui lient les règnes de *Philippe de Valois* , de *Jean II* , de *Charles V* , de *Charles VI* , et de *Charles VII* , et qui pourroient faire la matière d'un drame , dont les passions des princes seroient le nœud.

Régence de
Philippe.

Pendant la grossesse de la reine *Jeanne* , *Philippe* , fils de *Charles de Valois* , oncle des trois derniers rois ,

et lui-même cousin de ces princes , prit la régence comme il avoit été réglé par *Charles-le-Bel* mourant. *Isabelle*, reine d'Angleterre, sœur des trois derniers monarques , se présenta pour l'obtenir ; elle disoit que son sexe ne devoit pas la priver de cet honneur , puisque l'histoire fournissoit beaucoup d'exemples en France de régences déferées à des princesses. Mais les dernières dispositions de *Charles-le-Bel*, son frère , prévalurent , et *Valois* fut reconnu régent dans une assemblée des principaux seigneurs du royaume.

Il gouverna , pendant l'intervalle de la grossesse de sa cousine , avec la circonspection d'un homme qui n'est pas encore le maître. Plusieurs affaires importantes se présentèrent , entre autres le procès de *Robert*, réclamant toujours le comté d'Artois contre *Mathault*, comtesse de Bourgogne, sa tante. Au lieu d'une décision , *Philippe* négocia entre les parties une transaction qui laissoit des espérances au prince dont l'amitié et les talens lui avoient déjà été utiles , et alloient encore lui être nécessaires. Ce moment arriva quand la reine *Jeanne*, dont le régent attendoit l'accouchement avec anxiété , mit au monde une fille.

1328.

Philippe est
reconnu roi.

Alors parurent de nouvelles prétentions , non pas d'*Isabelle* , mais d'*Edouard III* , son fils , roi d'Angleterre. Il envoya des ambassadeurs pour réclamer la couronne de France. Ils furent entendus à Paris , dans une grande assemblée , qui prit le titre d'*Etats-Généraux*. Les députés anglais reconnoissoient qu'en vertu de la loi salique *Isabelle* étoit exclue du trône ; mais ils soutenoient que l'exclusion des femmes , portée par cette loi , ne s'étendoit pas à leur postérité masculine ; qu'à la vérité la mère d'*Edouard* n'avoit personnellement aucun droit à la couronne ; mais qu'elle donnoit à son fils le droit de proximité qui le rendoit habile à succéder , en qualité de mâle , et comme neveu des trois derniers rois , dont *Philippe de Valois* n'étoit que cousin ; qu'ainsi la couronne lui appartenoit comme au plus prochain hoir mâle. Leur plaidoyer fut long , savant pour le temps , très - adroit , comme on peut en juger par cette phrase qui le termine : « Faites élection
« d'un prince qui vous sera obligé
« de la dignité que vous lui confé-
« rerez , et prenez bien garde de le
« choisir généreux , libéral , qui se res-
« souvienne que vous l'avez fait et nom

« reçu , et qui partage avec vous , sans
« ingratitude et sans orgueil, la puissance
« que vous lui donnerez ».

1328,

Ces flatteries et ces promesses firent en effet de l'impression sur quelques esprits ; mais *Robert d'Artois* , qui s'étoit déjà distingué dans cette lice quand *Isabelle* demanda la régence , repoussa avec fierté ces insinuations adulatrices. Il étoit bon Français alors. « Il ne faut
« pas , dit-il , aux ambassadeurs qui
« prodiguoient l'or et l'argent , il ne
« faut pas de récompenses pour nous
« amener à notre devoir. Vos présents
« et vos offres ne servent qu'à faire
« connoître vos mauvais droits. Les
« Français n'ont pas l'ame mercénaire ,
« et si , comme on le leur conseille ,
« ils se vendoient eux-mêmes , ils deviendroient esclaves. C'est pourquoi ,
« sans espérer autre chose de *Philippe*
« qu'une sage et bonne administration ,
« nous le reconnoissons tous pour le roi
« de France , vrai et légitime héritier
« du feu roi *Charles* , d'heureuse mémoire ; nous lui prêtons serment de
« fidélité et d'obéissance ; nous vouons
« notre sang et nos biens à son service ,
« et nous sommes prêts , quand il lui
« plaira de l'accompagner dans l'église

6 HISTOIRE DE FRANCE.

1328.

« de Reims où nos rois reçoivent
« l'onction de l'huile céleste , et d'y
« porter nos vœux et nos prières pour
« le bonheur et la prospérité de son
« règne ».

Robert traita aussi à fond le point de droit. Il observa qu'*Edouard*, ne représentant qu'une femme, ne pouvoit tirer d'elle un droit qu'elle n'avoit, ni ne pouvoit avoir ; et que cette proximité, qu'il faisoit tant valoir, étant fondée sur celle de sa mère, *ne pouvoit assavouer ni sentir que chose féminine*, par conséquent exclusive du trône. Cette harangue emporta tous les suffrages. *Philippe* fut reconnu par une acclamation générale. Il partit quelques jours après pour Reims, où le sacre se fit avec beaucoup de solennité. La fête dura quinze jours. Le monarque y reçut le nom de *Fortuné*, parce que né du second fils de *Philippe-le-Hardi*, il parvint au trône par le défaut de postérité mâle des trois rois issus de l'aîné. *Edouard*, invité au couronnement comme duc et pair de Guienne, ne s'y rendit pas. Ce prince, quoique jeune, sentit vivement le refus qu'il éprouvoit, et en conserva profondément le souvenir. On apercevoit déjà en lui le développement des talens mili-

PHILIPPE VI, de Valois. 7

taires et politiques qui l'ont rendu si funeste à la France.

1328.

Philippe de Valois étoit âgé de trente-quatre ans , et avoit un fils nommé *Jean*, qui en comptoit dix-huit. Ses trois prédécesseurs portoient le titre de rois de Navarre : *Louis-le-Hutin* de droit, parce qu'il étoit fils de *Jeanne*, femme de *Philippe-le-Bel*, héritière de ce royaume avant son mariage. *Jeanne*, fille de *Louis-le-Hutin*, resta en bas âge sous ses deux oncles, *Philippe-le-Long* et *Charles-le-Bel*. Ils portèrent tous deux le titre de rois de Navarre, comme héritiers masculins de leur mère, et autorisés d'ailleurs par les conventions qu'ils firent avec le tuteur de la jeune princesse, au sujet des dédommagemens qu'ils lui accordèrent pour les droits qu'elle pouvoit avoir à l'héritage de son père. Le nouveau monarque n'avoit pas les mêmes titres à cet héritage. Il rendit le sceptre à sa jeune cousine, et l'envoya avec *Philippe*, comte d'Evreux, son époux, petit-fils, comme lui, de *Philippe-le-Hardi*, se faire reconnoître par les états de Béarn assemblés à Pau. *Edouard* y présenta des protestations généalogiques ; mais elles n'eurent pas plus de succès que celles de Paris. Le roi de

La Navarre
séparée de la
France.

8 HISTOIRE DE FRANCE.

1328.

France retint, de la succession des aïeux de *Jeanne*, les comtés de Champagne et de Brie, comme fiefs masculins, qui, faute d'hoirs mâles, revenoient de droit à sa couronne. Cependant il donna aux deux époux en présent, ou comme dédommagement, les comtés d'Angoulême et de Mortain, une somme une fois payée, et des rentes à prendre sur son domaine.

Guerre de
Flandre.

Les Flamands se remontrèrent, au commencement de ce règne, travaillés comme à l'ordinaire par des dissensions qui attirèrent chez eux les armes de la France. Ils n'aimoient point *Louis*, dit de *Nevers* et de *Crecy*, leur comte, et s'étoient, en grand nombre, déclarés contre lui dans un procès avec ses oncles qui lui contestoient ses états. Ils l'avoient même mis en prison. Le roi lui fit rendre la liberté, et appela la cause de son vassal au parlement de Paris. Cette Cour adjugea le duché au neveu. Il restoit dans le cœur des Flamands un levain d'animosité. Elle éclata à l'occasion des impôts qu'ils prétendirent excessifs, et levés avec trop de rigueur. Ils se révoltèrent. Le duc implora le secours du roi. Les chevaliers français, ducs, comtes, barons, les hommes d'armes, tous en qualité de

gentilshommes , répugnoient à cette guerre. Ils réputoient au-dessous d'eux d'aller combattre un *ramassis* d'artisans , de petits marchands , de pêcheurs, la populace des villes , et les vagabonds des campagnes. Ils ne voyoient ni gloire ni profit à acquérir par la victoire. *Philippe* , au contraire , regardoit comme fort important de punir la révolte , de crainte que ses propres sujets , enhardis par l'exemple, n'en prissent aussi l'habitude. Dans un grand conseil , qu'il présida lui-même , il fit résoudre la guerre et donna un grand éclat aux préparatifs. Il alla prendre avec pompe l'oriflamme à St. - Denis , et partit à la fin d'août , malgré les représentations de ses meilleurs généraux, qui croyoient la saison trop avancée pour aller porter la guerre dans un pays que la fraîcheur de la fin de l'été et les pluies de l'automne alloient rendre impraticable, surtout à la cavalerie, qui faisoit alors la force des armées.

Loin que l'arrivée des Français inspirât de la crainte aux Flamands, une espèce d'enthousiasme les saisit. Ils allèrent en foule se ranger sous les drapeaux populaires , qu'ils croyoient ceux de la liberté. Il paroît que la noblesse de Flandre prit peu de part à cette

Surprise
près de Cassel,

1328.

guerre. Les impôts ne tomboient pas sur elle. Son orgueil laissa ces troupes bourgeoises se défendre comme elles pourroient contre les Français. Le peuple, incapable de se modérer, bravoit par des chansons et des épigrammes insultantes l'armée brillante de *Philippe*. Quand il arriva auprès de Cassel, il vit sur les tours un étendard, où étoit peint un coq, et ce distique en gros caractères :

Quand ce coq chanté aura ,
Le roi Cassel conquérera.

Le corps des Flamands, tout d'infanterie, étoit retranché sur une hauteur, près de la ville, et malgré le premier enthousiasme populaire, il étoit bien inférieur en nombre et en forces aux Français. Outre de gros bataillons d'infanterie tirés des communes de Picardie, de Normandie et de Champagne, le monarque comptoit sous ses drapeaux dix-sept mille gens d'armes, et on croit qu'en totalité l'armée de France étoit de deux tiers plus forte que celle des Flamands. Nonobstant cette disproportion, ceux-ci renonçant à l'avantage de leur position, demandent la bataille en plaine. C'étoit de leur part

une ruse pour surprendre les Français. La bataille fut accordée et fixée à deux jours de-là. L'usage étoit que pendant ces intervalles convenus on cessât toute hostilité, et on vivoit réciproquement dans une espèce de sécurité, qui rendoit peu sévère sur la discipline. Un des chefs des Flamands, nommé *Zennequin*, marchand de poissons, avoit remarqué cette négligence en allant vendre lui-même sa denrée dans le camp des Français. Il avoit observé qu'on y faisoit de longs repas, que la soirée, sur-tout, et une partie de la nuit, se passoient en danses et en concerts; mais aussi qu'on se dédommageoit le jour, et que le sommeil saisissoit presque toute l'armée vers l'heure de midi. *Zennequin* juge que la sécurité occasionnée par la trêve, ne fera qu'augmenter cette négligence. En conséquence, il conçoit le hardi projet d'enlever le roi et tout son quartier.

Le jour de St. Barthélemi il partage son armée en trois corps, ordonne à l'un de *marcher paisiblement sans point de noise*, droit au quartier du roi de Bohême qui tenoit l'avant-garde, à l'autre, de s'avancer avec le même silence, contre la bataille qui étoit aux ordres du comte de Hainault; *Zenne-*

1328.

quin lui-même , à la tête du troisième ; entre dans le camp à deux heures après midi , sans faire le cri de guerre , perce jusqu'au quartier du roi. Ceux qui le voient passer , le prennent pour un renfort des communes voisines. Un chevalier nommé *Renaud-de-Lard* , dans cette persuasion , les gronde amicalement de ce qu'ils viennent troubler le sommeil de leurs amis : un coup de javelot , qui le renverse mort à terre , est toute la réponse. Aussitôt commence le massacre dans les tentes , et sur tous ceux qui en sortent. De grands cris s'élèvent et parviennent jusqu'au pavillon du roi. Un Dominicain , son confesseur , est le premier qui l'avertit du danger. Le monarque croit que la peur trouble l'imagination du bon moine , et plaisante de sa frayeur ; mais les avertissemens se multiplient , l'ennemi force , renverse tout et est à la vue. Le roi veut se faire armer ; il ne se trouve personne assez adroit pour lui rendre ce service. Les clercs de la chapelle y suppléent comme ils peuvent. Le voilà à cheval , il veut fondre sur l'ennemi ; *Miles de Noyers* garde de l'oriflamme , le retient au moment où il alloit être enveloppé , s'il se fut avancé , et sans doute tué ou pris. Ce chevalier lève l'étendard royal , l'agite

en signe de détresse; il est aperçu; la cavalerie arrive autour du prince; les Flamands sont cernés, enfoncés, taillés en pièces, et foulés aux pieds des chevaux. *Aucun ne recula, dit Froissard, tous furent tués et morts l'un sur l'autre, sans yssir de la place dans laquelle la bataille commença.* On fait monter leur nombre à treize ou quatorze mille hommes restés sur le champ de bataille.

Cassel fut pris, rasé et réduit en cendres. Les autres grandes villes se rendirent; on en enleva des otages pour la sûreté des amendes, et le plat pays fut ravagé. Par-tout on abattit les fortifications dont les mécontents pouvoient se prévaloir pour une autre rébellion. Plus de dix mille des mutins furent condamnés à mort par ordre du comte, et exécutés dans l'espace de trois mois, la plupart tourmentés par d'affreux supplices. Ensuite *Philippe*, en présence des principaux seigneurs, dit au duc : « Beau cousin, je suis venu ici sur la « prière que vous m'en avez faite; « peut-être avez-vous occasionné la ré- « volte par votre négligence à rendre « la justice que vous devez à vos peuples : c'est ce que je ne veux point « examiner pour le présent. Vous m'a-

Punition
Flamand.

1328.

« vez occasionné de grandes dépenses ,
 « j'aurois droit de prétendre à des dé-
 « dommagemens , mais je vous tiens
 « quitte de tout. Je vous rends vos états
 « soumis et pacifiés ; gardez-vous bien
 « de nous faire retourner une seconde
 « fois pour pareil sujet : si votre mau-
 « vaise administration m'obligeoit de
 « revenir , ce seroit moins pour vos
 « intérêts que pour le mien ».

Valois rentra en France, couvert de gloire , disent les historiens. *Il fut moult prisé à honneur de cette entreprise*, dit Froissard , *et demoura en grant prospérité, et accrut l'état royal, et n'avoit eu oncques-mais, roi en France, si, comme l'on disoit, qui eut tenu l'état pareil au sien.* De si heureux commencemens rehaussèrent la fierté naturelle du roi. Alors commença entre lui et *Edouard* le combat d'orgueil qui a causé tant de maux à la France

Hommage
de la
Guienne.
1329.

Edouard n'avoit ni assisté au sacre de *Philippe*, quoi qu'il y fut invité, ni rendu son hommage pour la Guienne. Il différoit cette cérémonie, qui lui coûtoit d'autant plus, qu'elle l'obligeoit de s'humilier devant un trône qu'il avoit prétendu occuper. Cependant les délais qu'il faisoit succéder

les uns aux autres sous des prétextes sans cesse renaissans, expirèrent enfin.

1329.

Valois menaça de saisir toutes les terres que l'Anglois possédoit en France, s'il ne se déterminoit à remplir ce devoir, et fixa le temps, ainsi que le lieu, qui devoit être la ville d'Amiens. *Edouard* s'y rendit. A son arrivée il s'engagea une contestation sur la qualité de l'hommage : seroit-il simple ou *lige* ? Celui-ci lioit personnellement le vassal au souverain, et le soumettoit à toutes les peines de *foi mentie* qui étoient la confiscation et la mort, s'il se permettoit quelqn'acte de rébellion contre son seigneur. Il est étonnant que cette question si importante n'eût pas été résolue avant la cérémonie.

Le roi d'Angleterre comparut dans la cathédrale ; le roi de France l'y attendoit assis sur son trône, superbement vêtu, la couronne en tête, entouré d'une cour magnifique dans laquelle se trouvoient trois rois, ceux de Bohême, de Navarre et de Majorque, les ducs de Bourbon, de Bourgogne, de Lorraine, les autres princes du sang, les deux reines, veuves de *Philippe-le-Long* et de *Charles-le-Bel*, avec les princesses et leur brillante suite, les ministres et les plus grands seigneurs, tous debout au

1329.

tour du monarque. Quand celui d'Angleterre s'approcha, le grand chambellan lui commanda d'ôter sa couronne, son épée, ses éperons, et de se mettre à genoux sur un carreau qu'on lui avoit préparé. Cet ordre parut l'étonner : il s'étoit trop avancé pour reculer, il obéit ; mais on remarqua sur son visage le dépit intérieur qu'il ressentoit d'une pareille humiliation devant tant d'illustres témoins. Quand il fut à genoux, le chancelier lui prononça la formule suivante : *Syre ! vous devenez comme duc de Guyenne homme lige du roi monseigneur ; et lui promettez foi et loyauté porter. Edouard refusa de répondre Voire*, selon l'usage, et prétendit qu'il ne devoit pas l'hommage lige (1). On disputa ; et enfin sur la promesse que fit l'Anglais de consulter ses archives, quand il seroit retourné dans ses états, pour savoir précisément à quoi il étoit obligé, et d'envoyer lettres scellées de son grand sceau, qui expliqueroient quelle sorte d'hommage il

(1) Le *Vassal lige* étoit lié à son suzerain d'une obligation plus étroite que le vassal ordinaire : entre autres obligations, il lui devoit le service, envers et contre tous, en personne, et à ses dépens.

devoit ; sur cette promesse on consentit qu'il le rendît en termes généraux. A la formule rejetée, le chancelier substitua celle-ci , peut-être préparée d'avance en cas de difficultés ; *Syre, vous devenez homme du roi de France, monseigneur ; vous reconnoissez tenir de lui la Guyenne et ses appartenances comme pair de France, selon la forme des paix faites entre ses prédécesseurs et les vôtres, selon ce que vous et vos ancêtres avez fait pour le même duché, à ses devanciers rois de France.* Edouard répondit : *Voire.* S'il est ainsi, reprit le chancelier, le roi notre syre vous reçoit, sauf ses protestations et retenues. Le monarque français dit, *Voire* , et baisa à la bouche le roi d'Angleterre, dont il tenoit les mains entre les siennes.

Ainsi finit cette superbe cérémonie ; elle mit la rage dans le cœur de l'Anglais , et lui fit jurer une haine immortelle au prince qui le traitoit avec tant de hauteur. Retourné dans ses états , il donna les lettres scellées de son grand sceau qu'il avoit promises en confirmation de son hommage, qui étoit effectivement l'hommage-lige. Les deux princes ne montrèrent pas encore leur secrète antipathie ; au contraire, *Edouard* desirant

1329.

terminer quelques différens avec *Philippe*, au sujet de la Guyenne, passa en France avec confiance, et y fut reçu avec les démonstrations d'une franche cordialité. Les deux monarques convinrent même d'un mariage entre le prince de Galles, encore au berceau, et une princesse de France qui n'étoit pas encore née. Vains simulacres d'amitié entre des princes, dont l'un ne pouvoit s'empêcher d'envier la couronne qu'il croyoit lui être injustement ravie, et l'autre ne manquoit pas l'occasion de triompher de ses avantages sur son rival.

Conduite
intérieure du
roi.

1330.

Après la guerre de Flandre, *Valois* s'appliqua au gouvernement : attentif à tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer au bonheur du peuple, établissant l'ordre dans les tribunaux, prévenant les crimes par de bonnes lois, donnant lui-même l'exemple des vertus, en les encourageant. Il lui étoit né un second fils; son éducation devint pour le père un objet important; il résolut d'en charger *Bernard de Mareuil*, maréchal de France, d'autant plus digne de cet emploi, qu'il l'ambitionnoit moins. Pour s'en exempter, il alléguait l'obligation où il se trouveroit s'il acceptoit, de quitter la charge de

maréchal de France, dont les fonctions étoient alors jugées incompatibles avec les devoirs à remplir auprès du prince. *Si vous y pensez bien*, lui dit le roi dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, *vous trouverez que nous faisons trop plus grand honneur de vous y mettre, que nous ne ferions de vous laisser maréchal..... car il n'est oncques maréchal en France, qui n'en laissât volontiers l'office, pour être li premier au frain de l'aîné fils du roi.* Il paroît que, pour remplir les fonctions de gouverneur du prince, *Bernard* fut obligé de quitter sa charge de maréchal de France.

1330.

Les monnoies, depuis qu'on avoit commencé à y toucher, étoient toujours une cause de dissension entre le souverain et les sujets; *Philippe* fixa le titre et le poids, de manière à faire espérer plus de solidité par la suite. Il y avoit des conflits perpétuels de juridiction, et souvent des contestations fort aigres entre le clergé et la noblesse; le roi entreprit de les terminer. Il indiqua une assemblée dans son palais, où se trouvèrent vingt-cinq archevêques ou évêques, beaucoup d'abbés et un grand nombre de seigneurs laïcs, avertis d'apporter leurs titres.

Gouvernement.

1330.

Prétentions
du clergé.

Le monarque parut sur son trône, entouré des princes du sang, des pairs et barons du royaume et de ses ministres. *Pierre de Cugnières*, écuyer, conseiller du roi, fit les fonctions d'avocat général, et porta la parole. Sa harangue roula toute entière sur les prétentions du clergé : il l'accusa d'appeler toutes les affaires à sa juridiction, sous prétexte, dit-il, que n'y ayant pas d'acte juridique sans serment, il n'y en a par conséquent aucun qui ne tienne à la religion, et dont les juridictions ecclésiastiques ne doivent connaître. C'étoit là en effet la doctrine du clergé, émanée des principes de la cour de Rome. Comme celle-ci se disoit juge des rois, il n'y avoit pas, à son exemple, de tribunal ecclésiastique qui ne se crût supérieur à celui des seigneurs, et qui n'attirât à soi toutes les affaires.

Pierre Roger, archevêque de Sens, qui avoit été garde des sceaux, et qui depuis fut pape, sous le nom de *Clément VI*, et *Pierre Bertrandi*, évêque d'Autun, orateurs du clergé, ne nièrent pas que telle ne fût la doctrine du clergé. Ils tinrent que ce qui faisoit la solidité des contrats de mariage, des testaments et de beaucoup d'actes pour des inté-

vêts particuliers, étoit le serment fait
 sous l'autorité de l'église ; que l'exé-
 cution de ces actes n'étoit que l'acces-
 soire de l'engagement religieux, et que
 l'accessoire devant suivre le principal,
 c'étoit non aux tribunaux laïcs, mais
 aux tribunaux ecclésiastiques qu'appar-
 tenoit la discussion et le jugement de
 ces choses. En effet, c'étoit là le fond
 de la querelle. Les avocats, selon leur
 coutume, y mêlèrent beaucoup de choses
 étrangères. Le plaidoyer de *Cugnières*
 fut amer et virulent ; la partie de son-
 nets, qu'on pouvoit appeler dog-
 matique, étoit en latin ; mais quand il
 vint aux griefs, pour être mieux
 entendu des seigneurs laïcs, il poursui-
 vit sa harangue en français, et n'y omit
 rien de ce qui pouvoit piquer et mortifi-
 er le clergé. Peut-être le fit-il re-
 pentir d'avoir laissé donner tant de pu-
 blicité à cette affaire ; peut-être aussi
 un peu d'humiliation lui fut-elle utile ;
 il paroît que le monarque crut de-
 voir s'abstenir de prononcer, dans la
 crainte que les sarcasmes de *Cugnières*,
 contre les ministres de la religion, ne
 fissent tort à la religion même. Ainsi
 trop d'ardeur dans les défenseurs d'une
 bonne cause lui est quelquefois nui-
 sible. *Philippe* fit dire aux prélats : *Si*
vous corrigez ce qui en a besoin, le

1330.

roi veut bien attendre jusqu'à Noël prochain ; si vous ne le faites pas dans ce terme , il y apportera le remède qui sera agréable à Dieu et au peuple. Mais ce grand éclat se dissipa en fumée, et il ne fut plus parlé de cette affaire. Il résulta seulement de cet appareil *que l'appel comme d'abus* , qui étoit déjà exercé , devint une partie essentielle de notre jurisprudence.

Procès du
comte d'Ar-
tois.

1331.

Une autre séance royale aussi solennelle , mais qui intéressoit moins le peuple , attira par d'odieuses circonstances l'attention du public. Les historiens s'étendent sur le procès de *Robert d'Artois* , parce que son résultat se lie aux malheurs de la France. Ce prince , quoique le comté eût été adjudgé à sa tante *Mahault* , en portoit toujours le titre, et ne cessoit de jeter des regards de regret sur ce riche héritage, qu'il prétendoit lui être injustement enlevé. *Robert* avoit un grand mérite. Il étoit distingué par son habileté à la guerre et dans le conseil. On a vu qu'il avoit beaucoup contribué à faire obtenir à *Philippe de Valois* la préférence sur *Edouard* pour la couronne de France. Aussi le roi , dont il avoit épousé la sœur, l'estimoit singulièrement, se conduisoit par ses avis , de sorte qu'il étoit regardé comme son principal ministre :

mais toutes ces faveurs, le comté de Beaumont, et d'autres belles terres qu'il avoit eues en échange de l'Artois, n'effaçoient pas en lui le desir de se le faire restituer. Il en parloit au roi jusqu'à l'importunité, et le pressoit sans cesse de faire revoir le procès. *Philippe* lui remontroit la difficulté et l'indécence même de faire encore retentir les tribunaux d'une affaire déjà jugée deux fois contradictoirement. Encore, lui disoit-il, si vous aviez de nouveaux titres à produire, peut-être pourroit-on revenir sur la procédure. Ce moyen, que le roi ne proposoit sans doute que comme un échappatoire, frappe *Robert* : il le saisit, et se met à la recherche de titres auxquels il ne songeoit pas auparavant.

De quoi manque-t-on quand on a du crédit, de l'argent et de la mauvaise foi ? Cependant il n'est pas certain que le comte d'Artois ait conçu dès le commencement de son affaire le projet déshonorant qui l'a perdu. Souvent on réalise dans son esprit ce qu'on desire ardemment, et on soutient ensuite comme vérité un mensonge utile. C'est ce qui arriva à *Robert*.

Son grand-père, *Robert*, comte d'Artois, tué à la bataille de Courtray,

1331.

avoit eu pour ministre de c an
Henri d'Irechon, évêque d'Ar .
 demoiselle de *Béthune*, nommée *J*
de Divion, qui vivoit près du pr t.
 avoit reçu, dit-elle, de lui, au lit de
 la mort, un écrit concernant la suc-
 cession du comté, qu'elle devoit re-
 mettre au petit-fils, sitôt que le grand-
 père auroit fermé les yeux. L'intrigante
Divion offre d'abord à la comtesse *Ma-*
hault de lui rendre cet écrit, comme
 pièce qui pouvoit lui nuire d sc
 procès, si elle étoit connue. Repou e
 par *Mahault*, elle le propose à la com-
 tesse d'*Artois*, épouse de *Robert*,
 comme pièce utile. La princesse refuse;
 mais le mari, poursuivi par sa chimère,
 se laisse tenter. Il veut voir l'écrit :
 c'étoit une lettre de l'évêque d'Ar-
 ras, adressée à lui *Robert*, petit-fils
 du vieux comte *Robert*. Elle commen-
 çoit par des excuses du prélat : d'avoir
 cédé pendant sa vie les droits du prince
 sur le comté d'*Artois*. Il lui demandoit
 pardon de sa négligence, et s'avoüoit
 dépositaire d'actes qui furent faits alors,
 dont les doubles, disoit-il, enregistrés
 par-devers la cour, furent, par un
 de nos grands seigneurs, jetés au feu,
 et après ce fut plané le registre de la
 cour. Or, ces actes, dont la *Divion*

disoit avoir été instruite de vive voix par l'évêque, étoient, selon elle : 1.^o le contrat de mariage de *Philippe*, père de notre *Robert*, par lequel le vieux *Robert* donnoit à son fils et à ses hoirs la propriété du comté d'*Artois*, au préjudice de *Mahault*, sa fille ; 2.^o la ratification de ce don après le mariage ; 3.^o les lettres patentes de *Philippe-le-Hardi*, confirmatives des actes précédens.

1331.

On sent combien cette fable étoit mal tissue : la confidence d'un évêque à une demoiselle assez mal famée ; ces titres enlevés par un grand seigneur, qu'on ne nomme pas ; les registres mutilés ou biffés, sans qu'il reste trace de ces violences. Il n'y avoit que la représentation des actes qui put couvrir l'in vraisemblance. C'est à ce moment que le comte commence à se rendre coupable. Il engage, ou la *Divion* s'offre d'elle-même à fabriquer des pièces. Elle s'adjoint un ouvrier adroit, s'aide de sa servante et d'autres intrigans de tous états, que l'appât du gain lui associe. Ils réussissent assez à imiter l'écriture et les formes de la chancellerie ; mais ils sont arrêtés par les sceaux. Dans l'impossibilité de les contrefaire, ils en détachent d'autres diplômes et les ap-

Il produ
de faux tit
1331 — 3:

1332—34. dure sévère , l'intrigante et sa servante furent condamnées à être brûlées vives et exécutées ; l'ouvrier qui les avoit aidées fut trouvé étranglé en prison. Sans doute on crut devoir proportionner le supplice des femmes plutôt à l'importance qu'à la nature du délit. Il y eut beaucoup de personnes compromises, faux témoins, porteurs de paroles, donneurs d'avis, intrigans de tout état, empressés soit par intérêt, soit par vanité, à se mêler des affaires des grands : tous subirent différentes peines ; les laïcs, des flétrissures infamantes et des punitions corporelles ; les clercs, privation de leurs bénéfices et prison perpétuelle ; mais ces châtimens n'eurent lieu qu'après celui de *Robert d'Artois*.

Quand il sut ses complices mis en justice, il se cacha, erra de province en province, et de château en château ; et passa enfin à Bruxelles. Cité à comparoître à la cour des pairs, il demanda des délais ; mais malgré les passeports de sûreté qu'on lui fit parvenir, ces délais expirés, il ne comparut pas. Après un plaidoyer du procureur général qui rappeloit tous les incidens du procès, ce magistrat conclut à ce que, *Robert d'Artois, comte de Beaumont, fût condamné en corps et en biens,*

c'est à savoir le corps mis et livré à la mort, et les biens confisqués et acquis au roi ; et qu'attendu son absence, il fût banni du royaume de France. Conformément à ces conclusions, le roi prononça l'arrêt de bannissement et de confiscation.

Le dépit, la rage d'être proclamé criminel et infâme, à la face de la nation, troublèrent la raison du proscrit, et lui inspirèrent les résolutions les plus désespérées. Il essaya d'attenter à la vie du roi, et soudoya des assassins, qui se mirent en route pour effectuer leur crime ; mais qui, effrayés de son énormité, revinrent d'eux-mêmes sur leurs pas. Au défaut des hommes, Robert invoqua les enfers. Il voulut ensorceler le roi ; l'envouter, comme on disoit alors, c'est - à - dire, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, piquer avec une aiguille une figure de cire représentant le roi, qui ressentiroit les blessures qu'on feroit à son image, et la mort même si on la perçoit au cœur. Philippe employoit des moyens plus sûrs pour punir cet obstiné criminel. Il le poursuivoit d'asile en asile, empêchoit les princes voisins de le recevoir, en menaçant de la guerre ceux qui l'accueilleroient. Le duc de Brabant, chez qui le comte s'é-

332—34.

toit retiré, vouloit le retenir, nonobstant
 la colère du roi, qu'il brava jusqu'à
 s'exposer à la guerre. « Ah ! lui
 « *Robert*, à Dieu ne plaise que j'ent
 « mon hôte dans ma disgrâce ! Vous
 « avez donné généreuse preuve à
 « amitié et à l'hospitalité plus que vous
 « ne deviez. Il est temps que vous re
 « diez à vos sujets la sûreté et le repos
 « que mon malheur leur a ôté. Faut-il
 « à Dieu que vous m'eussiez fermé votre
 « pays ! vous l'auriez fermé à la guerre
 « et à la désolation qui me suivent.
 « Vous le savez : pour me chercher
 « dans les antres et cavernes où je
 « cachois, ils ont mis le feu par tout
 « le Hainault et le Brabant. Il faut donc
 « que je fuie la France et toutes
 « terres amies de ma patrie ; que
 « cherche un prince assez puissant pour
 « me protéger : et puisque c'est mon
 « destin d'attirer après moi les incendies,
 « les meurtres et les saccagemens,
 « je veux quelque jour retourner
 « *Philippe*, et lui rendre la parité
 « des pertes qu'il vous a fait souffrir
 « pour l'amour de moi ». Après
 adieux, mêlés de tendresse et de
 larmes, il gagne un petit port, s'y
 embarque et se jette entre les bras du
 d'Angleterre.

Edouard qui avoit éprouvé ce que valoit d'*Artois*, lorsque l'éloquence de ce prince lui fit manquer la couronne de France, et lorsque depuis, à la tête des troupes françaises, *Robert* chassa de la Navarre les Anglais qui avoient voulu l'envahir; *Edouard* vit avec plaisir *Philippe* se priver d'un pareil appui. Il le reçut affectueusement et lui donna le comté de Richmond, en échange des possessions qu'il quittoit. C'étoit une revanche de l'accueil obligeant que *Philippe* faisoit en France à *David Bruce*, que l'Anglais venoit de précipiter du trône d'Ecosse. Ainsi ces deux monarques ne laissoient point perdre l'occasion de se montrer leur mutuelle malveillance. Personne n'ignoroit ces dispositions, et il n'y avoit pas de petit prince, point de seigneur voisin des deux états qui ne se mît à prix, et qui ne cherchât à se faire arrher pour le moment où les deux rivaux ne manqueroient pas de se choquer. Le pape seul, *Jean XXII*, politique habile, avoit tâché d'amortir cette ardeur guerrière, qui s'enflammoit dans le secret, ou de diriger sur d'autres contrées le feu qui menaçoit d'embrâser l'Europe. Il proposa une croisade, *Philippe* l'accepta, et fit des préparatifs. *Edouard* ne s'y

1334.

Préparatifs
de guerre en-
tre l'Angle-
terre et la
France.

1334.

refusa pas , et leva aussi des troupes. Le prince Français offrit de partir si l'Anglais vouloit l'accompagner ; mais il savoit qu'occupé à rendre l'Ecosse tributaire , son adversaire n'abandonneroit pas cet avantage prochain , pour des exploits incertains et éloignés. L'insulaire à son tour proposa de mettre en mer et de cingler vers l'Asie , lorsqu'il voyoit clairement que l'état de la France, où le comte d'*Artois* et ses partisans entretenoient des troubles , ne permettoit pas à *Philippe* de s'éloigner. Mais les deux monarques levèrent exactement les décimes accordées pour la croisade , dont ils ne s'occupèrent plus quand ils eurent l'argent dans leurs coffres. Cet argent leur servit , ainsi que les troupes , pour les entreprises qu'ils méditoient.

Le roi d'Angleterre commença l'assaut ; ce mot convient à la lutte de ces deux princes qui se conduisirent quelquefois en spadassins , se provoquant et se défiant l'un l'autre. *Edouard* prétendit qu'en recevant son hommage pour la Guyenne et le Ponthieu , on avoit promis de lui rendre quelques parties distraites , de temps en temps , de ces provinces. Il fit encore d'autres demandes de villes et châteaux isolés.

« Demandez tout d'un coup la couronne,
 « lui dit, à ce qu'on croit, *Robert d'Ar-*
 « *tois*. C'est le moyen d'engager les
 « princes, dont vous vous êtes pro-
 « curé l'alliance, de ne pas s'épargner
 « dans les efforts que vous leur pres-
 « crirez; la cause qu'ils auront embras-
 « sée si ouvertement, il faudra qu'ils la
 « soutiennent. Et moi, qui ai donné la
 « couronne à *Philippe*, j'en serai bien
 « plus propre, en vous saluant roi de
 « France, à la faire tomber de sa tête,
 « pour la placer sur la vôtre ».

1334.

Edouard recevoit avidement ces es-
 pérances flatteuses : cependant il crai-
 gnoit de trop hasarder en servant, plus
 précipitamment qu'il ne convenoit la
 passion du comte. Il laissoit mûrir ses
 anciennes alliances et travailloit à de
 nouvelles : sur-tout il desiroit de s'at-
 tacher les Flamands, dont le pays lui
 ouvriroit des entrées en France, et
 lui présentoit un passage pour la retraite
 en Angleterre, en cas d'événemens fâ-
 cheux. Le duc de Flandre, peu docile
 aux avertissemens du roi de France,
 lorsque *Philippe* lui remit ses sujets
 soumis, les exaspéra par de nouvelles
 exactions. La ville de Gand, sa capitale,
 se révolta à l'instigation d'un brasseur,
 nommé *Jacques Artevelle* ou d'*Arte-*

Commen-
 cement d'Ar-
 tevelle.

1335—37

1335—37.

Artevelle. Le comte au lieu de tenir tête à cet adversaire peu redoutable d'abord, s'enfuit en France. Le brasseur devint le maître de cette ville et des autres par la terreur qu'il sut inspirer. Il les parcouroit, escorté d'une troupe de scélérats déterminés. S'il rencontroit quelqu'un dont l'opinion lui étoit contraire, sur un signal convenu, trois ou quatre de ses gens se détachent de la troupe, alloient faire querelle à cet homme, et le tuoient sur-le-champ, ou il amentoit le peuple qui massacroit le suspect; c'étoit assez d'avoir dit un mot contre lui pour être assassiné. Tous les gens fidèles au duc fuyoient, sans savoir où trouver d'asile. Un rebelle est peu difficile à gagner, quand on lui montre des forces prêtes à le soutenir. Aussi *Artevelle* prêta-t-il volontiers l'oreille à la proposition que lui fit *Edouard* de le secourir. Il se dévoua entièrement au roi d'Angleterre, et s'engagea à lui ouvrir la Flandre, quand il lui plairoit de passer en France.

Projet de
descente en
Angleterre.

1338.

Cette alliance par laquelle la Normandie étoit menacée d'une guerre voisine, qui pouvoit porter ses ravages bien avant dans le duché, émut les seigneurs normands. Ils prirent la résolution de prévenir ce fléau par la

diversion d'une descente en Angleterre. Leurs ancêtres, disoient - ils, avoient bien pu conquérir le royaume sous le duc *Guillaume*, pourquoi ne se promettoient-ils pas le même succès sous *Jean*, fils aîné de *Philippe*, nommé à leur duché par son père ? Ils s'engageoient à fournir et soudoyer pendant douze semaines quatre mille hommes d'armes, qui continueroient même au-delà de leur service, moyennant que le roi s'engageroit de les payer. Les Normands firent ces propositions par une députation qui fut solennellement reçue à Vincennes. Peut-être avoit-elle été secrètement sollicitée par le duc *Jean*, qui n'auroit pas sans doute été fâché de se trouver à la tête d'une expédition aussi brillante : mais elle n'aboutit qu'à quelques descentes partielles que les Normands firent sur les côtes d'Angleterre.

Mais *Edouard* ne s'en tint pas à de légères hostilités, toujours plus fâcheuses pour les peuples que décisives. Dans le grand différent qu'il avoit avec *Philippe*, ses mesures étant bien prises de loin, il éclata enfin, et envoya l'évêque de Lincoln demander la restitution de la couronne de France, et déclarer la guerre ; ses généraux, en même temps, attaquèrent et prirent des places en Guienne

1338

Entrée
d'Edouard
France.

1339.

1339.

et en Saintonge , et lui-même traversa la Flandre et le Hainault , et vint assiéger Cambrai. Son armée grossie des troupes d'une multitude d'alliés , sur-tout d'Allemands , présentoit cent vingt mille combattans. La ville étoit bien fortifiée , munie de vivres et d'une bonne garnison ; elle donna le temps au roi de France de ramasser ses troupes. Elles n'étoient pas tout-à-fait si nombreuses que celles de l'Anglais ; les Français ne comptoient que soixante mille fantassins , mais quarante-cinq mille gens d'armes tous bien équipés et aguerris. *Edouard* menoit avec lui *Robert d'Artois*. Ce prince entra en Picardie , le fer et le flambeau à la main , ravagea la Thiérache , le Laonois et jusqu'aux frontières de la Champagne , tant pour rassasier sa haine du spectacle des atrocités qu'il s'étoit promises en faisant ses adieux au duc de Brabant , que pour tâcher d'attirer son beau-frère à une bataille , dans laquelle il trouveroit peut-être l'occasion de le combattre corps à corps et de l'abattre à ses pieds.

Rencontre de
Vironfosse.

Peu s'en fallut en effet que la bataille n'eût lieu. *Edouard* désespérant de prendre Cambrai , si bien défendu , avoit levé le siège. Il s'avança au-devant de *Philippe*. Les deux armées se

rencontrèrent près de la Capelle dans un lieu nommé *Vironfosse*. Elles n'étoient séparées que par un petit défilé. Voilà donc les deux rivaux en présence, dans la position qu'ils sembloient tous deux ardemment desirer. *Edouard* envoie demander la bataille. *Philippe* en fixe le jour au vendredi suivant. Mais convient-il de répandre le sang des chrétiens le jour que le sauveur du monde a répandu le sien pour le salut des hommes ? Ce scrupule affecte également les deux rois, et fait resserrer les épées et les lances prêtes à être ensanglantées. Il est possible que cette raison, qui certainement de nos jours ne suspendroit pas le choc de deux armées, ait été déterminante dans ce siècle. Les historiens anglais disent que *Philippe* n'osa attaquer *Edouard*, et rejettent sur le premier le blâme de la bataille manquée. Mais pourquoi l'Anglais ne passa-t-il pas lui-même le défilé ? On croit qu'il craignit de s'y engager avec des troupes, à la vérité plus nombreuses, mais ramassées de tous pays, et dont il n'étoit pas sûr. Quant au monarque Français, on peut penser que dans cette occasion il suivit, comme il auroit dû toujours faire, l'avis de son conseil, qui lui représenta qu'une défaite

1339.

livreroit ses Etats à son ennemi , pendant que celui-ci ne risquoit d'autre désavantage , s'il étoit battu que de se retirer dans son île. Au reste , quelle qu'ait été la cause de cette inaction , il est certain que jamais deux armées ne se trouvèrent plus voisines , plus prêtes à se charger , et que jamais elles ne s'éloignèrent plus tranquillement. *Edouard* décampa le premier , *Philippe* ne le poursuivit pas ; il eut cependant les honneurs de la campagne , parce que ses généraux battirent les Anglais en Guienne , et qu'une flotte qu'il avoit mise en mer , remporta sur celle d'Angleterre des avantages dont les Français n'eurent pas long-temps le plaisir de se glorifier.

Défection
des Flamands

1340.

Edouard se retira en Brabant , et congédia une grande partie de son armée , sur - tout les Allemands , dont l'entretien lui étoit fort onéreux. Cette dépense lui donna l'idée de se faire une recrue de Flamands , qu'il pouvoit avoir à meilleur marché. *Artevelle* lui avoit procuré un traité de commerce avec les principales villes. Quelques bandes peu nombreuses , à la vérité , de soldats de ce pays marchoient déjà sous ses étendards : le gros de la nation gardoit encore une exacte neutralité ; mais con-

servoit toujours du ressentiment contre le roi de France , parce qu'il tenoit les places de Lille , de Douai et de Béthune, en nantissement de sommes qu'ils s'étoient engagés de payer après la défaite de Cassel. Ce prince eut la maladresse de demander, dans ce moment, le paiement de ces sommes. *Vous ne les devez* , dit *Artevelle* à ses compatriotes, *vous ne les devez qu'au roi de France : reconnoissez pour tel Edouard , non-seulement il vous en donnera quittance , mais encore il s'engagera à vous remettre les villes qu'on vous retient.* Le traité fut fait sur ce plan , et les Flamands prêtèrent serment de fidélité au roi d'Angleterre, comme roi de France. On assigne à cette circonstance , l'époque où les rois d'Angleterre ont pris le titre et les armes des rois de France.

Cette défection causa un grand embarras au monarque français : non-seulement elle fournissoit à son rival des troupes de terre ; mais encore elle le privoit lui-même d'une marine considérable, le seul moyen de fermer la France à *Edouard* , au moment où ce prince qui étoit passé en Angleterre , en rameneroit son armée. Cependant *Philippe* , en achetant des vaisseaux de tous côtés, sur-tout à Gênes, parvint

1339—40

Bataille navale de l'Escluse.

1339.

à se composer aussi une flotte , qu'il opposa à celle d'Angleterre. Elles se rencontrèrent à la vue du port de l'Ecluse , et s'y livrèrent un combat qui en a pris le nom. C'est une des plus terribles qu'il y ait jamais eu entre les deux nations. *Edouard* y combattit en héros. Blessé d'une flèche à la cuisse , il ne cessa de donner ses ordres. Cependant , malgré la bravoure de ses chevaliers , l'habileté de ses marins , l'agilité de ses vaisseaux , plus faciles à gouverner que les lourdes caragues soudoyées par *Philippe* , il auroit été battu , si les Flamands , qui restèrent d'abord spectateurs sur leurs barques , ne fussent venus à son secours. L'impétuosité de leur attaque décida la victoire pour les Anglais : elle fut complète. Les historiens les plus modérés font monter la perte des Français de vingt-cinq à trente mille hommes , et celle des vaisseaux à quatre-vingt-dix , pris , coulés ou brûlés. Le monarque anglais entra triomphant dans le port de l'Ecluse , et alla mettre le siège devant Tournai. *Robert d'Artois* , qui dans l'occasion de faire du mal aux Français , ne pouvoit rester inactif , alla assiéger St.-Omer.

Trève.

Rien n'égale les horreurs qui se commirent par les corps détachés de la grande

; pendant ces deux sièges. Au
 N e excès d'atrocité étoient sembla-
 bles de part et d'autre. Quoique les
 Anglais tinssent la mer en vainqueurs ;
 les Français, profitant de la faveur des
 brouillards et des vents , portoient le
 ravage et la désolation sur les rivages de
 leurs ennemis qui , de leur côté , par-
 couroient les côtes de Normandie la
 flamme à la main. Dans une descente ils
 réduisirent en cendres la ville de Tréport.
 Le duc *Jean* , dans la campagne précé-
 dente , en avoit donné ou suivi le funeste
 exemple. Il avoit désolé le Hainault , et
volèrent les flammèches , dit *Froissard* ,
jusqu'à Valenciennes. Il avoit mis en-
 suite le siège devant une forteresse nom-
 mée *Thin-l'Evêque* , château , sur la
Sambre , près de Cambrai , où il employa ,
 dit-on , des canons et des bombardes.
 C'est la première fois qu'il en est parlé
 dans l'histoire. Pour la première fois ,
 aussi , il se servit d'un moyen bien
 étrange , plus efficace que ces nouvelles
 machines , dont l'effet ne pouvoit être
 encore fort dangereux. Il fit lancer par
 des *engins* , dans la place , les corps des
 chevaux et autres animaux qui mourroient
 dans son camp ; et l'infection causée par
 les cadavres força la garnison de capi-
 tuler. Celles de Tournai et de St.-Omer
 se défendirent si bien , qu'*Edouard* et

1340.

d'Artois levèrent le siège, mais non une grande perte que leur fit éprouver le duc de Bourgogne à Montcassel. Ils étoient, d'ailleurs, forcés de réunir leurs troupes pour résister au roi, qui venoit les attaquer. Ces deux monarques se trouvèrent encore presque aussi près l'un de l'autre qu'à *Vironfosse*. Ils se défièrent, non à une bataille, mais à un combat singulier, dont le prix seroit la couronne de France : mais *Philippe* demandoit qu'*Edouard* mît en équivalent celle d'Angleterre. Cette réciprocité n'accommodoit ni l'un ni l'autre, et le défi en resta là. La proximité des deux princes donna lieu à une négociation dont s'entremêlèrent les légats du pape et les princesses mères, sœurs, ou parentes des deux rois. Les conférences aboutirent à une trêve d'un an, que chacun signa dédaigneusement, comme s'il faisoit grâce à son ennemi ; mais, au fond, ils en avoient chacun besoin : *Edouard* pour retourner dans son île, où les affaires d'Ecosse le rappeloient ; et *Philippe* pour appaiser, dans son royaume, le mécontentement du peuple, que l'excès des impôts avoit porté en plusieurs lieux à la révolte. Les désordres que la guerre propageoit par-tout, exigeoient aussi des réglemens de police, auxquels le roi s'appliqua

avec zèle et succès. Il ne négligea pas, plus, la partie politique du gouvernement. Ses négociations enlevèrent au roi d'Angleterre des alliés importants, tels que l'empereur et les princes d'Allemagne, dont les états étoient comme une pépinière d'hommes où l'Angleterre alloit chercher ses renforts.

Il réussit aussi et gagna le comte de Flandre, que la crainte avoit engagé à lever les drapeaux d'Edouard. Enfin il réussit en Flandre des intelligences qui commencèrent à y diminuer le crédit et la puissance du brasseur Artois.

Au moment de la signature de la trêve, mourut sans enfans, Jean-le-Bon, duc de Bretagne. D'un de ses frères décédé avant lui, nommé Guy de Penthievre, il avoit une nièce appelée Jeanne-la-Boiteuse, qu'il maria avec Charles de Blois, neveu, par sa mère, du roi de France, et le fit reconnoître, par les états, son successeur au duché. Cette inauguration se fit malgré les remontrances et les réclamations de Jean, comte de Montfort, autre frère de Jean-le-Bon, mais d'un second lit. Sa mère Yolande de Dreux, fille de Béatrix, héritière de Montfort, avoit porté ce comté dans la maison

1340.

Affaires de
Bretagne.

1341.

1341.

de Bretagne. *Montfort* avoit épousé *Jeanne* de Flandre, fille du comte *Louis* de Nevers.

N'ayant pu, malgré ses importunités auprès de son frère, au lit de la mort lui faire changer ses dispositions en faveur de sa nièce, *Montfort* s'empara des trésors du duc, gagna avec l'argent, les principaux seigneurs, se rend maître des places fortes, et proclame hautement duc de Bretagne. Persuadé que le roi de France refusera pas d'embrasser la cause de son neveu, il se pourvoit auprès du roi d'Angleterre, pour en obtenir des secours en cas de besoin. On croit même qu'il lui fit secrètement hommage de son duché, et se reconnut vassal. La cour des pairs, réclamée par le comte de *Blois* et son épouse, se prononça contre l'affaire. *Montfort* fut sommé de comparoître. Il se présenta avec une suite de quatre cents gentilshommes, mais il disparut avant le jugement qui adjugea le duché à *Jeanne-la-Bonne* et à son époux.

1342.

Pendant les procédures, la guerre étoit déjà commencée en Bretagne entre les partisans des deux compétiteurs. Le roi de France envoya le duc de Normandie soutenir la cause de son neveu,

le roi d'Angleterre fit passer des trou-
s au comte de *Monfort*. Ce seroit
histoire qui tiendrait du roman ,
de rapporter les prouesses des che-
rs Bretons et Français pendant cette
re : rencontres , surprises , défis
un contre un ; de trente contre trente
davantage ; tous combats à outrance ;
terre jonchée de débris de casques ,
de cuirasses , de lances et d'épées , de
orts et de mourans ; des actes de fé-
rité et des traits de générosité , tels
u i présentent les annales de la che-
e. Mais , quelque éclatans qu'aient
hauts faits des hommes , la palme
gloire est restée à deux femmes ,
-la-Boiteuse et *Jeanne-la-Fla-*
e.

I emière , patiente dans l'adver-
 , ferme et courageuse dans les re-
e , gagnoit les cœurs par son affa-
sa douceur ; elle ne manquoit
n plus de talens politiques et mi-
res qui commandent l'estime ; mais
e eut moins d'occasions de les mettre
évidence que la princesse de Flandre ;
i antagoniste , dont les faits d'armes
urroi t illustrer des guerriers même
lèl *Montfort* , son mari , fut fait
nier dès la première campagne ,
voyé dans la tour du Louvre.

1342.

Elle court au port, reçoit les Anglais, fait une sortie avec eux, renvoie les travaux, brûle les machines ; les Anglais se retirent en désordre, et le comte de Nebond est délivré.

Mais le courage et l'habileté de la comtesse n'empêchoient pas le développement de ses affaires. Le comte de Blois, son concurrent, étoit soutenu par toutes les forces de la France ; mais quand Edouard, occupé de l'Ecosse, ne lui envoyoit que de faibles renforts. Elle va le trouver elle-même, se compose, avec sa permission, une petite armée de chevaliers d'élites, capable de combattre sous ses ordres ; pour général, elle obtient le comte d'Artois, dont la haine pour le roi de France ne laissoit pas douter qu'il n'employât tout ce que la nature et l'expérience lui avoient donné de bravoure et de capacité.

Mort du
comte d'Ar-
tois.

1343.

La comtesse se met sur la flotte, et ramène ce renfort : elle étoit venue sur les côtes de France par une escadre moins nombreuse, mais composée de vaisseaux plus forts. Il y eut un combat. Jeanne y paya de sa personne comme les plus braves chevaliers. Une tempête sépara les deux flottes, et la victoire incertaine. Il paroît

dant que l'avantage fut pour les Anglais, puisqu'ils débarquèrent. Le comte d'Artois ne fut pas long-temps sans entrer en action. Il alla assiéger Vannes et l'emporta d'assaut. Quatre chevaliers de la garnison, échappés au carnage, rassemblèrent un petit corps d'armée et vinrent attaquer la ville, dont les brèches n'étoient pas encore réparées. Ils y pénétrèrent malgré les efforts du comte, qui défendit courageusement sa conquête. Blessé dangereusement, et n'ayant pas de confiance aux chirurgiens français, il se fit transporter en Angleterre et y mourut. On dit qu'il exhorta *Edouard* à ne se pas désister de ses prétentions sur la couronne de France, et qu'il lui marqua les moyens de les faire valoir. C'étoit pousser le dépit, la haine, et le desir de la vengeance au-delà du terme que la nature marque à toutes les passions. Le roi d'Angleterre lui donna des larmes; il perdoit un prince qu'il pouvoit ne pas estimer, à cause de son crime de faux, mais qui lui étoit utile. Les Anglais, qui le regardoient comme un innocent persécuté, lui marquoient les égards dus au malheur. Aussi se plaisoit-il au milieu d'eux. Sans doute il y a quelque consolation pour un coupable de vivre avec des personnes dont

1343.

1343.

l'hommage d'admiration qu'elles rendent à ses qualités d'éclat, le distrait des remords qu'excite en lui le cri de sa conscience.

Trêve en
Bretagne.

La comtesse de *Montfort* ne perdit point à la mort de *Robert d'Artois*. *Edouard* prit sa place et amena de puissans secours : la guerre se fit avec une nouvelle ardeur entre lui et *Jean*, duc de Normandie, que *Philippe* son père avoit mis à la tête de ses troupes. Ainsi la malheureuse Bretagne continua d'être ravagée par les deux partis. Leurs fureurs furent enfin suspendues par une trêve que ménagèrent encore les légats du pape. Elle devoit aboutir à une paix qui seroit traitée sous les yeux du souverain pontife dans un temps déterminé. Selon les conditions de la trêve, le comte de *Montfort* devoit être relâché et rendu à son épouse, en renonçant à ses droits sur la Bretagne ; sur son refus de consentir à cette clause, il continua à être détenu. Deux ans après il trouva moyen de s'évader déguisé en marchand, mais il mourut la même année, laissant un fils nommé *Jean*, que sa mère envoya en Angleterre sous la protection du roi.

Acquisition
du Dauphiné
et du comté
de Montpel-
lier.

Celui de France, quelque temps avant la trêve, avoit fait une acquisition qui ne coûta pas de sang comme beaucoup

d'autres , et fut une augmentation très-précieuse au royaume. *Humbert II*, possesseur du Dauphiné, n'avoit qu'un fils qui périt par accident. L'état affreux auquel la Bretagne étoit réduite par les prétentions des héritiers collatéraux, lui fit craindre le même sort pour le Dauphiné. Il crut que la meilleure manière de préserver son peuple de ces malheurs, étoit de l'unir à un état puissant, dans lequel il n'y avoit point de variation à redouter, et choisit la France sa voisine. Avec quelques pensions et d'autres stipulations utiles sa vie durant; *Humbert* exigea seulement que le fils du roi, successeur immédiat de la couronne, portât dans la suite le titre de *Dauphin*. En 1349, *Philippe de Valois* acquit aussi, par achat, le comté de Montpellier sur *Don Jayme II*, roi de Majorque, petit-neveu de *Pierre III*, roi d'Arragon, que les Vêpres siciliennes avoient rendu maîtres de la Sicile. *Don Jayme*, dépouillé par *Pierre IV*, son beau-frère, arrière petit-fils de *Pierre III*, destina les fonds qu'il recut à la recouvrance de son royaume : mais son expédition fut malheureuse, et lui-même y trouva la mort. La réunion du comté de Montpellier à la France, acheva celle du Languedoc.

1345.

Rupture
de la trêve.

Les historiens ont recherché les motifs d'une exécution si brusque et privée de toutes les formalités que les lois réclament en faveur des citoyens ; quelques-uns croient les avoir trouvés dans le secret dû à la délatrice des complots de ces seigneurs. Ils disent que *Philippe-de-Hainault*, reine d'Angleterre , assez proche parente de *Philippe-de-Valois*, piquée de la préférence qu'*Edouard*, son époux , donnoit à la célèbre comtesse de Salisbury envoya , pour le mortifier et se venger , révéler au roi de France les complots vrais ou supposés de ces seigneurs , et que *Philippe* ne voulant pas compromettre la reine, mais certain des crimes de ces infortunés , se crut en droit de brusquer leur châtiment , sans garder aucune formalité de justice : d'autres attribuent les informations qui parvinrent au roi , au comte de *Salisbury* même , et en vengeance des galanteries d'*Edouard*. Quoiqu'il en soit, *Philippe* gagna à cette conduite la réputation d'un despote ombrageux et cruel. *Edouard* regarda ce massacre comme une injure personnelle qui lui étoit faite en haine de l'amitié que ces seigneurs lui portoient , et il en garda un profond ressentiment. Dans le premier mouvement de sa colère , il s'étoit cru autorisé à user de représailles sur les

prisonniers français qu'il avoit entre les mains , et il se seroit porté contre eux à cette injuste barbarie , sans les vives et pressantes sollicitations de *Henri de Lancastre* , son cousin. Il se satisfit du moins en rompant la trêve.

1345.

On remarque qu'à cette époque *Philippe-de-Valois* devint triste , sombre , rêveur : soit que le changement de son caractère , jusqu'alors gai et ouvert , ait été une suite des remords que lui causa cette exécution ; soit que les aveux obtenus des condamnés lui aient fait connoître qu'il y avoit dans une grande partie du royaume , et même à sa cour ; des mécontents dont il devoit se défier ; soit enfin que l'opiniâtreté d'*Edouard* à prendre le titre de roi de France ; fût comme un fantôme menaçant attaché à ses pas , qui l'épouvantoit sans cesse.

Il auroit été fort avantageux pour l'Anglais d'avoir en Flandre encore plus de pouvoir que les intrigues d'*Artevelle* ne lui en avoient procuré. Le duc , chassé par le brasseur de Gand , étoit toujours réfugié en France. *Edouard* conçut le projet de lui substituer le prince de *Galles* , son fils aîné ; *Artevelle* s'appréta à le seconder. Il se flattoit d'avoir assez d'empire sur l'esprit

Mort d'Artevelle.

1345.

dés Flamands, pour les amener au dernier période de rébellion contre leur souverain. Sous prétexte de saluer le monarque arrivant d'Angleterre, il obtint des principales villes, des députés qu'il mena à l'Ecluse où ce prince avoit débarqué. *Edquard* les reçut avec les démonstrations les plus affectueuses auxquelles ils parurent très-sensibles. Le brasseur crut le moment favorable pour leur proposer le changement de souverain ; mais les sollicitations et les menaces de leur perfide compatriote furent inutiles. Ils répondirent constamment : *ce n'est pas à nous à déshériter notre duc*. Ils se retirèrent et allèrent porter chacun dans leur ville leur indignation contre l'auteur et l'instigateur de leur révolte. Son crédit commença à diminuer par-tout. Le traître resta près d'*Edouard*, pour prendre avec lui des mesures rigoureuses, au défaut des moyens conciliatoires qui lui avoient si mal réussi. Il crut devoir commencer par Gand, où étoit le siège de sa puissance. Il y introduisit cinq cents Anglais, et les suivit.

Mais son crédit y étoit déjà bien diminué. Il dut s'apercevoir aussi, aux regards de ses concitoyens, quand il retourna à Bruges, qu'ils étoient bien revenus de leurs préventions en sa faveur. Le peu-

se, assemblé sur son passage, murmura tout haut. Ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à sa maison, à travers la multitude, dont la contenance et les discours n'annonçoient rien que de sinistre. En entrant il fait barricader les portes et fenêtrés ; mais sa demeure fut en un moment investie par la population ; en fureur. Il paroît sur le balcon, commence à haranguer. *Descendez, crie-t-on, ne nous sermonez pas si haut.* Il cherche pour lors à s'échapper ; mais toutes les issues étoient fermées. Il est arrêté, cruellement percé, déchiré par ce même peuple dont il avoit été deux jours auparavant l'idole. *Un homme terrible, dit un historien, pour son sujet rebelle et séditionnaire.* Ajoute-t-on, leçon inutile. Les Flamands ne rompirent pas cependant leurs liaisons avec le roi d'Angleterre. Ils lui proposent de continuer à l'aider dans la guerre, et de ne point faire la paix avec le comte, que son fils ne prît alliance avec ; quelqueune des princesses d'Angleterre.

Cette guerre, dont on s'occupoit, étoit inévitable, dans le temps même où l'on faisoit des trêves, qui devoient, dit-on, conduire à la paix ; cette guerre éclata bientôt, mais plus générale.

Renouvellement de la guerre avec l'Angleterre.

1345.

rale , plus atroce qu'elle n'avoit été. Elle ne se borna plus à la Bretagne , qui en fût cependant le prétexte. *Edouard* publia qu'il ne l'entreprendoit que pour venger les seigneurs bretons décapités à Paris , où ils avoient été attirés par trahison , et mis à mort contre la teneur du traité de la trêve , qui stipuloit une sûreté générale , tant que la suspension d'armes dureroit. A ce motif , il joignit hautement la prétention à la couronne de France , usurpée par son injuste compétiteur , qu'il n'appeloit plus que *Philippe-de-Valois*. C'est le seul titre qu'il lui donna dans le défi envoyé pour déclarer la guerre.

Ruse de
Norwich.

Le principal théâtre des hostilités fut d'abord en Guienne. *Jean* , fils aîné du roi , et duc de Normandie , y commandoit avec des forces supérieures à celles des Anglais. Il attaquoit Angoulême , défendue par un brave capitaine , nommé *Norwich* , qu'il avoit réduit à l'extrémité. Ce commandant se présente seul sur les créneaux , la veille de la fête de la purification , et demande à parler au général français. Le duc arrive au bas du rempart. « Vous voulez apparemment
« vous rendre, dit-il à *Norwich* ? Point
« du tout , répond celui-ci ; mais sachant
« que vous avez , aussi bien que moi ,

« grande dévotion à la Sainte-Vierge ,
 « j'ai pensé à vous prier de m'accorder
 « une suspension d'armes , seulement
 « pour la fête de demain , et qu'il ne
 « soit permis ni à vos soldats , ni aux
 « miens , de tirer l'épée l'un contre
 « l'autre pendant ce saint jour ». Vo-
 lontiers , répond le prince , et on se re-
 tira. Le lendemain , de grand matin ,
Norwich sort de la ville à la tête de sa
 garnison , avec armes et bagage ; mais
 arrêté aux avant-postes, il demande à par-
 ler au commandant du quartier. « Je ne
 « suis pas venu , lui dit-il , pour me
 « battre : mais pendant ce jour de fête
 « que monseigneur le duc de Norman-
 « die m'a accordé, je suis bien aise de
 « me promener hors de la place , où
 « mes soldats et moi sommes enfermés
 « depuis si long-temps ». On va rap-
 porter ce propos au duc. Il sourit et ré-
 pond : *laissez-les passer et contentons-*
nous d'avoir la ville. C'est le seul trait
 d'humanité qu'on puisse raconter de cette
 guerre , qui se faisoit de part et d'autre
 avec la plus grande férocité. Outre les
 ravages et l'incendie des campagnes , les
 malheureux habitans des villes , qui
 avoient quelquefois malgré eux défendu
 leurs murailles , étoient passés au fil de

1345.

l'épée, et ruinés de fond en comble par l'incendie de leurs maisons.

Ravages des
Anglais.

1346.

Les progrès du prince *Jean*, en Guienne, alarmèrent *Edouard*. Il leva une nouvelle armée, dans le dessein d'aller secourir cette province; mais au lieu de descendre à Bayonne, comme il comptoit, la contrariété des vents et les retards qu'ils apportèrent à son expédition lui firent changer de dessein, et, sur les conseils de *Geoffroi d'Harcourt*, il débarqua en Normandie, qu'il se mit aussitôt à ravager. *Philippe*, qui auroit dû se tenir prêt de tous côtés contre un ennemi aussi actif, n'avoit auprès de lui que quelque cavalerie, qu'il envoya à la défense de Caen, sous le commandement du *comte d'Eu*, connétable de France. Il espéroit que cette ville tiendrait assez long-temps pour qu'il pût rassembler une armée, mais elle fut prise à la première attaque, par la mauvaise conduite ou par la trahison du connétable. Le pillage se fit méthodiquement pendant trois jours, et on chargea du butin plusieurs vaisseaux, qui portèrent ces dépouilles à Londres.

Passage de
la Seine.

Edouard ayant partagé son armée en deux corps, pour une plus facile exécution; l'un continua de ravager la Normandie, et poussa jusqu'au pays Char-

train ; l'autre , à la tête duquel il se trouvoit en partant de Caen , ruina tout le pays entre l'Orne et la Seine , brûla Louviers et le pont de l'Arche , et aboutit à Poissy. Il y fut rejoint par les pillards du pays Chartrain , qui , chemin faisant , mirent le feu à Saint-Germain , Nanterre , Ruel , Saint-Cloud , Neuilly , dont les flammèches voloient jusque dans Paris. Cependant *Philippe* , en appelant auprès de lui la noblesse de Picardie , de Champagne et de Bourgogne , et rassemblant les communes de ces provinces , s'étoit enfin procuré une armée. Son premier soin fut de garantir la ville de Rouen des attaques qu'*Edouard* méditoit. Privé de ce passage , l'Anglais , malgré ses succès et la réunion de toutes ses forces , se trouvoit au milieu du royaume dans un état qui devenoit chaque jour plus critique : à l'effet d'en sortir , il cherche le long de la Seine quelque autre passage , par lequel il puisse s'ouvrir ensuite un chemin dans le Ponthieu et la Flandre , pour delà regagner son île , s'il y étoit contraint. Mais *Philippe* avoit fait rompre tous les ponts , et le peu de gués qu'il y avoit étoient bien gardés. Il observoit d'ailleurs l'ennemi sur la rive droite , et suivoit toutes ses marches. Ainsi pressé ,

1346.

le rusé *Edouard* fait parvenir à *Philippe* le faux avis qu'il est déterminé à tenter le passage près de *Paris*. *Philippe* repasse alors sur la gauche et s'établit à Antony : mais pendant que bien retranché dans ce poste , il y attendoit le roi d'Angleterre , celui - ci s'avance rapidement sur Poissy , refait le pont , culbute les troupes tirées de la Picardie qui résistoient , gagne le Beauvoisis , toujours pillant et brûlant , et se voit deux jours d'avance , lorsque le roi se trouve en état de le poursuivre.

Passage de
la Somme.

Mais ce n'étoit pas assez que d'avoir passé la Seine , il falloit traverser la Somme dont les bords étoient garnis de soldats , et tous les ponts en puissance du roi. *Edouard* tenta successivement d'en forcer deux ; mais ce fut en vain , et il se trouva alors dans un danger imminent , entre une rivière profonde et fangeuse , où on ne connoissoit pas de gué , et une armée plus forte que la sienne , dont il alloit être forcé de soutenir les attaques avec des troupes fatiguées d'une longue marche et embarrassées de butin et de prisonniers.

On soupçonnoit cependant l'existence d'un gué. *Edouard* fait proclamer dans son camp une forte récompense pour celui qui le fera connoître. Un homme

du pays l'indique au - dessous d'Abbeville, dans un lieu nommé *Blanquetaque*. Il étoit peu fréquenté, parce que la mer le couvroit pendant le flux. L'Anglais s'y présente à la mer descendante, et passe la rivière à la vue de dix mille hommes qui l'attendoient de l'autre côté. Selon quelques historiens, *Godemard de Foi*, qui les commandoit, fit de la résistance ; mais, abandonné par des soldats qui étoient des milices nouvellement levées ; il se retira. Selon d'autres, *Godemard* étoit un traître qui livra lâchement le passage. *Philippe* arriva lorsque les derniers Anglais passaient ; il fit même des prisonniers : mais il ne put s'engager dans le gué, parce que la mer revenoit et le rendoit impraticable. Il retourna donc à Abbeville où étoit le gros de son armée.

Il s'en falloit néanmoins de beaucoup qu'*Edouard* fût en sûreté. Le passage de *Blanquetaque* lui avoit procuré l'avantage de n'être pas noyé dans les eaux de la Somme, en cas de défaite, au lieu qu'à présent, n'ayant plus de rivière derrière lui, il pouvoit espérer, s'il étoit battu, de se sauver avec quelques débris de son armée ; mais le combat paroisoit inévitable, parce que les Français n'étoient qu'à trois lieues de distance,

1346.

et qu'il n'y avoit pas de composition à attendre d'un ennemi plus fort et irrité. Aussi l'Anglais n'en demanda-t-il pas, et ne songea-t-il qu'à vendre chèrement sa vie , en choisissant un poste avantageux. Il plaça son camp sur une éminence qui dominoit le village de *Crécy*, d'où cette bataille a pris son nom.

Il est à remarquer que les deux rois se préparèrent à la bataille par les actes les plus sacrés de la religion , *Edouard* dans son camp , et *Philippe* dans *Abbeville*. Le monarque Français en fit sortir ses troupes à la pointe du jour , le samedi 25 août. Elles avoient trois lieues à faire pour atteindre l'ennemi. Des chevaliers expérimentés que le roi envoya examiner la position des ennemis, la trouvèrent formidable , et ne purent s'en taire. Quoiqu'ils vissent au roi le desir pressant de livrer bataille, ils lui conseillèrent d'attendre au lendemain. *N'exposez pas*, lui dirent-ils , *vos troupes, fatiguées de trois lieues de marche, sous un soleil déjà brûlant, à des soldats frais, reposés, et parfaitement retranchés. Mais*, répondit *Philippe*, *ils m'échapperont. Non*, répliquèrent-ils, et ils lui montrèrent le moyen de les retenir dans leur camp , en les inquiétant par de fortes escarmouches. Con-

u par leurs raisons, il ordonna de
re rêter l'avant-garde qui marchoit

La plaine, au bas de Créci, étoit couverte de soldats novices, ramassés de toutes les communes. Ils arrivoient persuadés que les Anglais ne pouvoient se défendre, et qu'ils n'avoient plus eux-mêmes qu'à tuer et à piller le camp. Ils brandissoient leurs armes d'un air de triomphe, et remplissoient l'air des cris : *A la mort, point de quartier.* Tous les seigneurs vouloient commander, aucun n'entendoit obéir. Chacun, à part, se promettoit à soiseul, l'honneur et les profits de la victoire. La première bataille, ainsi appeloit-on l'avant-garde, sur l'ordre de s'arrêter, fit halte. Le comte d'*Alençon*, frère du roi, qui commandoit la seconde, veut profiter de l'immobilité de l'avant-garde, pour prendre la tête et avoir l'honneur de la première attaque. Il fait avancer ses bataillons. Un corps d'arbalétriers génois qui couvroit son front, soit crainte, soit lassitude, refuse de marcher. *Tuez cette ribaudaille qui vous embarrasse le chemin*, s'écrie d'*Alençon*. Sa cavalerie, lancée au milieu de ces fantassins, les rompt et les écrase. Les Génois, ainsi foulés, se prennent aux jambes des che-

1346.

vaux, renversent les cavaliers et les égorgent avec les petits couteaux qu'ils portoient à leur ceinture.

C'est dans ce désordre que les Français, se poussant les uns sur les autres parvinrent, sans pouvoir s'arrêter, jusqu'auprès du prince de Galles, jeune homme de quinze ans, qui venoit d'être armé chevalier. Il n'y eut de vrai combat qu'autour de lui. Il se trouva en danger, et les seigneurs qui l'environnoient, envoyèrent prier son père de venir à son secours. *Est-il à terre ou blessé, dit le roi? Non. Retournez donc. Laissez à l'enfant gagner ses éperons. Qu'on ne me requiert tant qu'il sera en vie, pour aventure qui lui advienne. Je veux que la journée soit sienne, et que l'honneur lui en advienne, et à ceux à qui je l'ai baillé en garde.*

Le roi de France, au lieu de se tenir ferme dans la troisième bataille ou l'arrière-garde, pour recevoir du moins les fuyards et assurer la retraite, se laissa emporter à son ardeur, et se jeta dans le fort de la mêlée. Son cheval y fut tué. Le comte de *Hainault* le remonta. Quoique blessé à la gorge et à la cuisse, il ne vouloit pas quitter le combat. Le comte saisit alors la bride de son cheval,

PHILIPPE VI, de Valois. 67

1346.

'entraîne malgré lui hors du champ de bataille. Il n'avoit plus auprès de lui que cinq chevaliers. Vers minuit ils se rendirent à *Broie*, château situé près de *Meaux*. *Qui vive!* crie la sentinelle. *Ouvrez*, répond le roi, *c'est la France de la France*. Il se repose quelques momens, se rafraîchit et part pour *Meaux*, ne se croyant en sûreté qu'après qu'il y fut arrivé. Il y eut le lendemain un grand brouillard. Des communes qui venoient joindre l'armée française, ignorant l'échec de la veille, se firent dans des bataillons anglais et furent massacrées. Un écrivain contemporain dit qu'il périt tant dans la bataille que dans la surprise du lendemain, trente mille Français, entre lesquels se trouvoient douze cent seize, tant seigneurs que chevaliers et onze princes. De ce nombre furent le comte d'*Alençon*, le fils du roi, le principal auteur du désastre, le comte de *Flandre*, le duc de *Lorraine*, et *Jean de Luxembourg*, roi de Bohême, qui étoit uni à *Philippe* par une double alliance, *Charles*, son fils, qui étoit empereur, ayant épousé la sœur du roi de France, et *Bonne*, sa fille, épouse du duc de Normandie, fils du même roi. Le roi de Bohême étoit aveugle. Il voulut, malgré son infirmité, être

1346.

mis au rang des combattans. Cinq chevaliers cédèrent à ses instances importunes, attachèrent les brides de leurs chevaux à celle du sien, et le menèrent au fort de la mêlée où combattoit son fils. Il frappoit, comme on dit, *à tort et à travers*. Le lendemain on le trouva couché mort sur le champ de bataille avec ses chevaliers et leurs chevaux encore liés par le frein les uns aux autres. *Je veux*, avoit-il dit à ses chevaliers, *faire encore un coup d'épée. Il ne sera pas dit que je serai venu ici pour rien. Me refuserez-vous l'amitié de m'accompagner?* Quelle idée le vieillard obstiné et ses complaisans avoient-ils de la bravoure? Le roi d'Angleterre accorda trois jours pour reconnoître et ensevelir les morts, et il assista en grand deuil avec son fils au service solennel qu'il fit faire pour les principaux. Beaucoup d'entre eux étoient ses parens. On dit que les retranchemens des Anglais étoient défendus par des canons, et que l'explosion et le feu de ces nouvelles machines contribua beaucoup à la défaite des Français.

Siège de Calais.

1347.

Après une si belle victoire, *Edouard* ne tenta pas de pénétrer en France. On en donne deux raisons. La première, qu'ignorant les succès de *Philippe de*

l'ault, sa femme, qui faisoit la guerre
 il ne voulut pas hasarder de
 dé en France, par ses exploits
 , u a e qui bientôt pouvoit
 e né ure dans sa propre île.
 sec de que le duc *Jean* accou-
 Guie au secours de son père,
 q débris de Créci, joints à l'ar-
 e v orieuse du fils de *Philippe*,
 t le rejeter dans le même em-
 t il venoit de se tirer si heu-
 nt. Dans la circonstance où il se
 tr it, il crut plus prudent de se pro-
 une entrée libre en France que
 d'y t ter de vaines conquêtes. La pos-
 n de Calais étoit très-propre à rem-
 ses vues. Située sur un des plus
 trajets de France en Angleterre,
 e e ville avoit souvent donné des in-
 es aux Anglais par la facilité
 rel offroit pour un prompt passage.
 l ueur y mena ses troupes. Comme
 étoit dé adue par un brave cheva-
 l , *Jean de Vienne*, à la tête
 b e rnison, *Edouard*, après
 r inutile it sommé le comman-
 t, se déter na plutôt que de ris-
 r des attaques qui lui coûteroient
 a oup, et peut-être sans succès, à
 prendre la ville par famine. Ce blocus
 pouvoit être long. Afin de fermer l'en-

1347.

trée à tous les secours, il fit ceindre le côté de la ville par où il eût pu en arriver, d'une autre ville bâtie en charpente, et couverte de chaume, pour loger ses troupes pendant l'hiver.

Evénemens
de Guienne
et de Bre-
tagne.

Valois, après sa défaite, avoit intention, avec les débris encore formidables d'une armée si nombreuse, tenter une nouvelle action : mais quand il le proposa, il ne trouva que froideur et découragement. Il fut contraire, comme *Edouard* l'avoit prévu, de revenir de la Guienne, *Jean*, son fils, qui faisoit la guerre avec succès dans cette province. Ce prince n'en fut plutôt parti que les Anglais reprirent toutes les villes et les châteaux dont il s'étoit emparé. Pareille compensation alternative de succès et de revers avoit lieu en Bretagne : les deux partis y triomphoient successivement. Celui de la comtesse de *Montfort*, l'héroïne d'*Hennebont*, après quelques avantages, surprit un poste important nommé la *Roche-de-Rien*. *Charles de Blois* accourut pour le reprendre. Il y eut un combat sanglant. *Charles* y fut blessé, pris et mené en Angleterre. La place n'en revint pas moins ensuite entre les mains de *Jeannette-la-Boîteuse*, son épouse, qui ne fuyoit pas plus les combats que

unne - la - Flamande, son émule.
 nsi, par la mort de *Montfort* et la
 tativité du comte de *Blois*, la guerre
 trouva reposer sur deux femmes ;
 lanq qu'une troisième, *Philippe*
Hainault, reine d'Angleterre,
 it un rôle encore plus brillant que
 s d ix autres, amenoit aux pieds de
 é x le roi d'Ecosse, *David de*
Br, prisonnier dans une bataille
 e commandoit.

le venoit d'arriver dans le camp, les habitans de Calais pressés
 horrible famine, demandèrent <sup>Capitula-
tion de Ca-
lais.</sup>
 er. Il y avoit lieu d'espérer un
 it humain, parce qu'*Edouard*,
 cement du siège, avoit laissé
 sortir les bouches inutiles, femmes,
 s, vieillards, au nombre de dix-
 sept cents, et leur avoit même fait don-
 ner de l'argent pour se conduire : mais
 l'opiniâtreté des assiégés avoit changé son
 caractère ; depuis peu il avoit refusé cinq
 cents malheureux qui avoient sollicité la
 même faveur que les premiers, et que
 les assiégés et les assiégeans laissèrent
 également périr de faim et de misère,
 entre le camp et la ville. *Edouard* alors
 ne vouloit entendre à aucune propo-
 sition : le gouverneur n'étoit pas fâché
 de ce refus, parce qu'il attendoit jour-

1328.

nellement du secours. En effet, *Philippe* avoit rassemblé une armée, que l'on de soixante mille hommes. Il vint jusqu'aux retranchemens des Anglais, le fit visiter : ils furent jugés inexpugnables. Selon l'usage, il envoya offrir bataille au roi d'Angleterre. *Edouard* répondit : *Je suis ici pour prendre Calais ; si Philippe de Valois veut combattre, c'est à lui de voir comment il pourra m'y contraindre.* Malgré les avis de ses généraux, *Philippe* s'obstinait à vouloir risquer la bataille. Il fallut deux jours de remontrances et de prières pour l'engager à se retirer. Il céda, frémissant de dépit : et les habitans, du haut de leurs murailles, virent, avec les convulsions du désespoir, s'éloigner et disparaître le secours qu'ils avoient si long-temps attendu.

A leur prière, *Jean de Vienne* monte sur les crénaux, et fait signe de la main : *Gautier de Mauny*, nommé par le roi d'Angleterre pour conférer, approche. *Je ne demande autre chose*, dit le gouverneur, *sinon qu'on nous veuille laisser aller tous ainsi que nous sommes.* *Jean*, répond *Mauny*, *nous savons une partie de l'intention de notre seigneur le roi. Ce n'est pas son entente que vous en puissiez aller ainsi ; mais que*

vous vous mettiez tous à sa pure bonne volonté , ou pour rançonner ceux qu'il lui plaira , ou pour faire mourir. De Vienne répond , qu'il se défendra jusqu'à la dernière goutte de son sang , plutôt que de se rendre à discrétion.

1347.

Mauny va rapporter ces paroles au roi , le supplie de se relâcher , mais le trouve inexorable. Vous pourriez avoir tort , lui dit hardiment Mauny , car vous donnez un mauvais exemple. Il entendoit par-là le droit de représailles que l'inflexibilité du roi pouvoit autoriser en d'autres rencontres. Les seigneurs présents le comprirent , et joignirent leurs supplications aux instances de Mauny. Eh bien ! dit le Monarque , que de la ville partent six des plus notables bourgeois, les chiefs nus , tous déchaux, la hart au col, les clés du château et de la ville en leurs mains. D'iceux je ferai à ma volonté , et le remanent je prendrai à merci ; c'est toute la grâce que je peux faire.

Les Calaisiens attendoient leur arrêt dans la grande place. Six victimes à choisir entre leurs pères , leurs frères , leurs parens , leurs amis ; quelle grâce affreuse ! A un morne silence de stupeur succédèrent des cris aigus , mêlés de sanglots et de gémissemens. *Eusta-*

1347.

che-de-St.-Pierre, un des principaux bourgeois fait faire silence et dit : *Grand méchef seroit de laisser mourir un tel peuple par famine ou autrement ; auroit grande grâce devant notre seigneur, qui le pourroit garder. J'ai si grande espérance d'avoir pardon devers notre seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veux être le premier.* Ce noble dévouement est imité par *Jean d'Aire*, son cousin. Deux de leurs parens, *Jacques* et *Pierre Wisants* se joignent à eux ; et deux autres, dont malheureusement l'histoire n'a pas retenu le nom, complètent le nombre de six.

Le gouverneur les remet entre les mains de *Mauny*, le priant de les recommander à la miséricorde du roi. Ils sont admis et présentent les clés. Un silence de terreur régnoit dans l'assemblée : il n'étoit suspendu que par un murmure d'admiration pour la magnanimité de ces infortunés. *Edouard* promène sur eux un regard farouche : *Soit fait venir le coupe-tête*, s'écrie-t-il. Les instances de ses généraux pour les sauver, les supplications même de son fils demeureroient infructueuses, lorsque la reine qui venoit d'être avertie, entre, se précipite aux pieds de son mari. Pendant qu'elle

demande grâce , il se recueille , et après un instant de silence : *Ah ! Madame , dit-il , j'aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acortes , que je ne puis vous éconduire. Si les vous donne à votre plaisir.* Elle les emmène aussitôt , les fait habiller , ordonne qu'on leur serve à dîner , et les renvoie sous escorte avec chacun un présent. Les Calaisiens durent ainsi la vie au dévouement de leurs compatriotes ; mais ils perdirent tout le reste. *Edouard* les chassa de leur ville et la fit repeupler par des Anglais. Ces malheureux furent reçus charitablement dans les villes voisines , et *Philippe* leur fit personnellement tout le bien que les circonstances où il se trouvoit lui permirent. Entre autres dispositions , il ordonna que tous les offices qui viendroient à vaquer dans ses terres leur fussent donnés exclusivement à tous autres , jusqu'à ce qu'ils fussent tous pourvus. On remarquera qu'entre les six dévoués , il n'est pas dit qu'il y eût aucun soldat de la garnison , elle fut seulement faite prisonnière de guerre : ce qui confirme ce que nous avons déjà remarqué , que souvent les habitans , forcés par leurs garnisons de se défendre , étoient punis d'une résistance involontaire.

1347.
Destination
de Calais.

Les deux dernières années de *Philippe de Valois* furent les plus malheureuses de sa vie. A la sollicitation du pape et après plusieurs courtes trêves avec l'Angleterre, il en obtint une plus longue, qui se prolongea jusqu'en 1355, et qui le laissa respirer, mais qui abandonna à son vassal tous les honneurs et tous les avantages de la victoire. Calais resta à l'Anglais avec un territoire bien arrondi, dont les coupures et les fortifications naturelles rendoient la ville inaccessible, et propre, par son port, à la destination qu'*Edouard* s'étoit proposée, de se préparer par-là en tout temps une entrée facile en France.

Etat fâ-
cheux de la
France.

1348—49.

La honte de la défaite de *Crécy*, l'abaissement de la nation, qui sembloit porter sur son front l'humiliation de son souverain, le poids des impôts d'autant plus accablant, qu'ils n'avoient servi qu'à des malheurs, les cabales à la cour, et les troubles intestins donnoient à *Philippe* un maintien soupçonneux, effet des inquiétudes qui le tourmentoient. Alors la France éprouvoit encore les horreurs de la peste affreuse, qui parcourut l'univers au milieu du quatorzième siècle. De la seule ville de Paris, encore fort rétrécie, puisqu'elle

s'étendoit peu au-delà de ce qu'on appelle la *Cité*, des historiens contemporains disent qu'on porta en terre, pendant plusieurs semaines, cinq cents cadavres par jour. Les campagnes étoient dépeuplées; de la disette de cultivateurs naquit la famine. On accusa les juifs de cette mortalité; ils avoient, dit-on, empoisonné les fontaines pour faire périr les chrétiens: ils furent massacrés en plusieurs endroits.

On remarque que ces fléaux n'empêchoient pas le faste, le luxe, l'amour effréné du jeu, et toutes les habitudes perverses qu'amène la licence des mœurs, favorisée par un gouvernement affoibli. A ces désordres on peut joindre la secte des Flagellans, troupes d'hommes et de femmes qui se disciplinoient et se flagelloient publiquement en expiation de leurs péchés. Ils parcouroient nus jusqu'à la ceinture les villes et les campagnes, modulant les coups de fouet, dont ils se déchiroient, sur les cantiques qu'ils chantoient. La débauche se mit facilement entre des personnes dont la nudité excitoit les passions, plus que la douleur ne les amortissoit. Comme cette espèce de pénitence publique tenoit à la religion, le roi ne voulut pas la proscrire sans avoir consulté la faculté de

Flagellans

Tentative
sur Calais.

théologie : de son avis , il défendit , sous des peines sévères , ces pratiques superstitieuses , qui se sont quelquefois renouvelées depuis.

Peu s'en fallut que le roi d'Angleterre ne perdît sa conquête , quelques mois après l'avoir faite. Il avoit mis dans Calais un gouverneur italien , *Aimery* de Pavie , qui se laissa gagner par *Geofroi de Charni* , commandant pour le roi à St. - Omer. A jour et signal convenus , et pour une somme stipulée , *Aimery* devoit recevoir dans la place un fort détachement de Français. *Edouard* découvre le complot , promet à l'Italien sa grâce , à condition que , par une double trahison , paroissant fidèle à ses conditions , il attirera *Geofroi* dans le piège. Avec cette certitude , le monarque part secrètement , accompagné du prince de *Galles* , son fils , et d'une troupe d'élite , et débarque à Calais avec la même précaution. *Geofroi* , à l'heure marquée , envoie son argent par cent hommes d'armes. Le traître commandant les reçoit dans le château comme pour le livrer , et ils sont faits prisonniers. Aussitôt *Edouard* sort sur *Charni* qui s'avançoit avec le reste de sa troupe ; quoique surpris , il se défend vaillamment. Le roi combattant comme un sim-

ple chevalier sous la bannière de *Mauny*, son général, s'attache dans la mêlée à un chevalier français, nommé *Eustache de Ribaultmont*, et le défie. Celui-ci ignorant par qui il étoit provoqué, frappe sans ménagement. Ce combat se faisoit à pied : deux fois le monarque tombe sur ses genoux. Il auroit été assommé sans la bonté de ses armes. Ce duel se soutint long-temps. Pendant sa durée, les Français furent défaits et dispersés. *Ribaultmont* se voyant presque seul recule de quelques pas, présente son épée à son adversaire, et se rend prisonnier du roi qu'il reconnoît alors.

Après avoir fait l'aventurier dans le combat, *Edouard* reprit le personnage de roi et de brave chevalier. Il admit les prisonniers à sa table, s'entretint familièrement avec eux, ne fit à *Charni* qu'un léger reproche, qui tenoit plus de la raillerie que de la réprimande, et loua le courage de tous les autres. *Le gentil prince de Galles les servit du premier mets*. Au second service, les convives Français se retirèrent par discrétion, et allèrent achever le repas sur une autre table dans la même salle. Quand il fut fini, le roi s'adressant à *Ribaultmont* : *Messire Eustache*, lui

48—49. dit-il, vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis, ne son corps défendre; ne trouvai oncques en bataille où je fusse, qui tant me donnât à faire, corps à corps, que vous avez aujourd'hui fait. Si vous en donne le prix et aussi sur tous les chevaliers de ma cour, par droite sentence. Adonc print le roi son chapelet (ornement de tête en forme de couronne), qui étoit bon et riche, et le mit, continue Froissard, sur le chef de Monseigneur Eustache, et dit: Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans et de dehors, et vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et amoureux, et que volontiers vous vous trouvez entre dames et demoiselles; si dites par-tout où vous irez que je le vous ai donné. Si vous quitte votre prison et vous en pouvez partir demain, s'il vous plaît. Qui croiroit que cet acte aussi généreux qu'aimable, fût du même homme qui, insensible à l'heroïque dévouement des six bourgeois de Calais, avoit donné l'ordre de les conduire à la mort, et qui, sous prétexte de venger les seigneurs

bretons, avoit si cruellement incendié tous les pays qu'il avoit parcourus dans la campagne que termina la funeste bataille de Créci. *Philippe* désavoua le gouverneur de St.-Omer; et cette entreprise, qui pouvoit renouveler la guerre, n'eut pas de suite.

La reine *Jeanne de Bourgogne*, recommandable par toutes les vertus civiles et chrétiennes, mourut de la peste qui la surprit dans ses exercices de piété auprès des pauvres, frappés de la contagion. La duchesse de *Normandie*, sa belle-fille, lui survécut peu. *Philippe* voulut remarier son fils: il lui destina *Blanche de Navarre*, princesse de dix-huit ans, d'une beauté accomplie; mais en la voyant il en devint amoureux, et l'épousa à l'âge de cinquante-six ans. Il donna à *Jean*, son fils, *Jeanne*, comtesse de *Boulogne*, jeune veuve, mère de *Philippe-de-Rouvres*, dernier duc de la première branche de Bourgogne; et *Jeanne de Bourbon*, à *Charles*, dauphin, son petit-fils.

Philippe de Valois mourut de maladie dans l'année de son mariage, âgé de cinquante-sept ans, laissant *Blanche*, sa jeune épouse, enceinte. Près d'expirer il appela quelques grands auprès de lui, et leur répéta les raisons qui

Mariage du
101, de son
fils et de son
petit-fils.

1349.

Mort de
Philippe de
Valois.

1350.

1350.

avoient déterminé dans le temps les suffrages en sa faveur. Il enjoignit à ses deux fils, *Jean* et *Philippe*, duc d'Orléans, de ne jamais rien relâcher au roi d'Angleterre, qui paroissoit toujours disposé à soutenir sa prétention. *Valois* avoit désiré la couronne ; il en sentit toutes les épines ; mais il lui resta, en mourant, l'espérance que son trône s'affermiroit sous un successeur de quarante ans, célèbre par ses exploits militaires, qui avoit lui-même un fils en âge d'homme, et dont la prudence, vertu moins estimée alors que la fougue du courage, a été cependant plus utile au royaume.

Son caractère.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le caractère de *Philippe de Valois* ; à juger par le châtiment des complices du comte d'*Artois*, par sa sévérité à l'égard du comte lui-même, par la punition des Flamands partisans d'Angleterre, et le massacre des seigneurs Bretons, attachés au comte de Montfort, on seroit porté à penser qu'il fut dur, inflexible, vindicatif, inexorable. Cependant quelques traits font croire qu'il n'étoit pas absolument dépourvu de la vertu d'indulgence ; mais il n'avoit ni la douceur, ni l'affabilité des rois ses prédécesseurs. Les acquisitions dont il

augmenta la France , font honneur à sa politique. Il lutta à forces assez égales avec son rival dans l'art de faire des trêves et des traités de paix quand ils en avoient besoin , et de les rompre quand ils leur devenoient inutiles. On l'accuse d'imprévoyance , de s'être laissé souvent surprendre par son ennemi ; mais il est clair que l'état habituel de ses finances lui laissoit rarement les moyens de faire des préparatifs. La perte de la bataille de Créci ne doit pas lui être imputée , ce fut l'effet de la présomption chevaleresque préférée alors à la discipline ; mais s'il avoit eu le mérite d'un général , il auroit pourvu à la retraite. Il n'étoit pas dans ce siècle au-dessous de la dignité royale d'aller visiter les hôpitaux , de tendre de sa propre main l'aumône aux pauvres ; *Philippe* joignoit ces actes de bienfaisance aux exercices de la religion. S'il n'exprima point par des fondations , son zèle pour la propagation des sciences , il honora de son estime et de sa protection ceux qui les professoient. Ayant été mal élevé , il voulut que ses fils ne fussent pas privés de l'éducation qui lui avoit manqué , et il leur choisit de bons maîtres. Ce prince a fait preuve d'éloquence dans plusieurs assemblées ; et s'il paroît

1350. trop avoir aimé la représentation , peut-être la crut-il nécessaire dans un changement de dynastie qui exige une démonstration de dignité , pour attirer le respect et l'attachement des peuples.

Mézeray termine le tableau de ce règne par quelques traits dont le lecteur pourra faire l'application. Le luxe des habits, la danse lascive, la multiplication des procès étoient des vices communs à la cour, à la ville et dans les campagnes. On ne voyoit que jongleurs et farceurs, ce qui signifie un goût effréné pour les spectacles, tels qu'on pouvoit les avoir dans ce temps. Les sexes et les âges étoient également dissolus et sans pudeur, passionnés pour les changemens de mode. La bigarrure des habits les déguisoit chaque jour : de sorte qu'on auroit pris la nation pour une troupe de bateleurs et de fous. Nous omettons d'autres reproches non moins graves, et nous finirons par celui-ci dans les termes même de l'historien.

« Les malheurs de la nation ne la cor-
 « rigèrent pas ; les pompes, les jeux et
 « les tournois continuoient toujours.
 « Les Français dansoient pour ainsi dire
 « sur les corps de leurs parens. Ils sem-
 « bloient se réjouir de l'embrasement
 « de leurs châteaux et maisons, et de

« rt de leurs amis. Durant que
« ns étoient égorgés à la campagne,
« autres jouoient dans les villes. Le
« n des violons n'étoit point in-
« terrompu par celui des trompettes, et
« l'on entendoit en même temps les
« voix de ceux qui chantoient dans le
« le bal, et les pitoyables cris de ceux
« qui tomboient dans les feux ou sous
« le tranchant du glaive ».

1350.

J E A N I I,

âgé de quarante ans.

Jean est appelé le I.^{er}, si l'on ne
e pas au nombre des rois de *Jean II,*
ice *Jean*, fils posthume de *Louis* 52e. roi de
H in, qui ne vécut que huit jours. France.
Il nommé *Jean II* si on compte
e tit prince ; mais comme il n'y a eu
de us lui aucun de nos rois qui ait
orté le nom de *Jean*, nous ne lui
donnerons pas un titre de rang, mais
celui de *Bon*, qu'une certaine bonho-
mie, remarquable sur-tout dans ses ad-
versités, lui a mérité.

Un prince qui prenoit le sceptre à
quarante ans avec une réputation mé-
ritée d'habileté dans la guerre, et d'ex-

1350.

périence dans les conseils, permettoit de grandes espérances à ses sujets : malheureusement elles furent trompées, et le règne de *Jean* est un d plus désastreux que l'histoire présente.

Guerre de
de Bretagne.

La trêve entre les Français et les Anglais ne suspendoit pas les hostilités en Bretagne. Les deux nations, sous le titre d'auxiliaires, continuoient à y déployer les fureurs de leur animosité dans des combats sanglans. Tel fut celui qu'on a nommé *le combat des trente*, parce qu'ils étoient trente de chaque côté. Au moment de l'action, et sur le champ de bataille, le chef Anglais *Bembro* demanda, sous quelque prétexte, à remettre la partie à un autre jour. *Beaumanoir*, chef des Bretons, répondit : *nous ne nous en retournerons pas sans mener les mains, et savoir qui a plus belle amie*. C'étoit le langage de la chevalerie; mais on combattit à pied : coutume qui commençoit à s'introduire, comme on l'a vu à la contre-surprise de Calais. Au fort de la mêlée, *Beaumanoir*, blessé et pressé par la soif, cria qu'on lui apportât à boire. *Bois ton sang*, lui dit un de ses camarades, *et ta soif se passera*.

P e tous les Anglais restèrent sur
mp de bataille ; ceux qui respi-
n t encore, furent égorgés ou assom-
s par les vainqueurs.

1350.

En général on remarque dans les
res de cette époque, même entre
c valiers, une férocité bien éloi-
gr de la courtoisie de leurs devan-

Alors il y avoit comme une con-
v on entre les ennemis les plus
r , d'épargner les femmes, les
, les vieillards, et tous les gens
s défense ; mais depuis la rivalité

Philippe-de-Valois et d'*Edouard III*, il semble que les sujets se fus-
sent pénétrés de l'animosité de leurs
princes. Ils n'eurent plus rien de sacré,
ne connurent plus ni pitié, ni ménage-
ment dans les exécutions militaires :
ce qui fit de la France un champ de
carnage et un vaste incendie.

On doit se souvenir que *Philippe-de-Valois* déshonora la fin de son rè-
gne par le supplice de plusieurs sei-
gneurs Bretons, sans forme de justice :
Jean, son fils, commença le sien par
une exécution aussi reprehensible dans
sa forme. Le comte d'Eu, *Raoul de Nesle*, connétable de France, et en
même temps comte de Guines, com-
mandant à Caen lorsque le roi d'An-

Supplice du
connétable.

1350.

Angleterre prit cette ville , en 1346 , av
été soupçonné de trahison et de c
sion avec l'Anglais qui l'emmena cep
dant prisonnier ; mais la manière dont
il étoit traité à Londres , aggrava les
préventions contre lui. Il y viv
avec une grande liberté , admis à
cour et traité plus en courtisan favor
qu'en prisonnier. La permission d'aller
en France ne lui étoit jamais refusée ;
il y venoit souvent sous le règne
Philippe-de-Valois , tant , disoit-il,
pour amasser l'argent de sa rançon ,
que pour régler ses autres affaires. Au
premier voyage qu'il se permit sous le
roi *Jean* , il fut arrêté , et en quatre
jours interrogé , condamné et exécuté
devant son hôtel de Nesle , où il eut
la tête tranchée. Il ne parut en public
aucune des procédures usitées en pa-
reilles circonstances. On se contenta
de répandre qu'il venoit en France en
qualité d'émissaire du roi d'Angleterre
pour former des intrigues contre la tran-
quillité du royaume , et qu'il avoit lui-
même avoué ces crimes. Ce fut sans
doute pour donner un air de certitude
à l'imputation , que les ducs de Bour-
gogne , d'Armagnac , de Montfort ,
d'Athènes , et plusieurs autres seigneurs ,

ent à l'exécution. Ce qui paroît
, sans être prouvé, c'est que
étoit en marché avec *Edouard*
à céder comme rançon, son
Guines, qui auroit fort aug-
possessions d'*Edouard* auprès
, au grand préjudice de la
Le roi donna la charge de con-
à *Charles* d'Espagne, un des *la*
réfugiés en France, et petit fils
erdinand de la Cerda, gendre
Louis, dont les enfans recla-
ivain le royaume de Castille.
a du comté d'Eu *Jean sans*
us du fameux *Robert d'Artois*,
it le comté de Guines à la cou-
mais il ne le garda pas long-
Deux ans après, l'italien *Aimery*
it vendu Calais à *Charni* et qui
conservé par une double tra-
s'empara de *Guines* par sur-
porta ses vues sur *St. - Omer*
doit *Charni*, délivré de sa
d'Ang erre. L'italien fut pris
piè , et *Charni*, gratifié d'un
reux à Calais, fit inhu-
it tirer à quatre chevaux son
co plice en trahison. Le roi
demander raison à *Edouard* de
ise de Guines pendant la trêve.
ce répondit ironiquement, que

1350.

1350.

les surprises de places n'étoient point défendues par les traités, témoin qui étoit arrivé à Calais, avec la différence que l'une avoit réussi, l'autre non. Il se croyoit d'ailleurs autorisé à garder le comté de Guen en dédommagement de la rançon connétable, dont le roi l'avoit privé la mort du seigneur de Nesle.

Ordre de
l'Etoile.

1351.

Dans ces dispositions, il n'est étonnant que le roi d'Angleterre ne soit pas rendu à Reims, pour le sacre de *Jean*, auquel il devoit être comme pair de France par son duc de Guienne. La cérémonie fut magnanime dans cette ville, et le retour à Paris accompagné de fêtes qui durèrent huit jours. Le nouveau roi tint un tournoi, et arma ses deux fils chevaliers. Il créa ensuite et célébra dans le château de St.-Ouen, près de Paris, l'ordre de *Notre-Dame de la nonne maison*, qui s'est appelée *l'ordre de l'étoile*, parce que le signe honorifique étoit une étoile dorée portée au bouton du manteau. La première nomination fut de cinq cents chevaliers. Ce grand nombre ôta à l'ordre, dès le commencement, le prix que donne la distinction du choix. Il succéda, mais non pas immédiatement à l'ordre de

Genette, que *Charles Martel* avoit
 is le milieu du huitième siècle.

1351.

it d'usage pendant les guerres
 s deux premières races l'avoit
 . La multitude des chevaliers et
 ment à se parer de l'étoile ,
 nt q : cet ordre cessa d'être une dis-
 ion honorable , et fut à la fin aban-
 : aux chevaliers du guet de Paris.
 la *Genette* finit parce qu'on la
 , et l'*Etoile* se ternit parce que
 gens l'obtinrent.

t d'*Artois* , homme de génie ,
 , éloquent , le conseil et l'ami
 lippe-de-*Valois* , dont il avoit

Le roi de
 Navarre à la
 cour.

1352 — 53.

la sœur , après des services es-
 s rendus à ce monarque , devint ,
 on l'a vu , son plus mortel en-
 i , et fut une des principales causes
 lheurs de la France. De même
 es d'*Evreux* , fils de *Philippe*
 re , cousin germain du dernier
 Jeanne de France , fille de
 le-*Hutin* , monté sur le trône de
 re à dix-huit ans , lors de la mort de
 re , en 1349 , avec des talens qui
 nt pu être très-utiles au royaume ,
 devint le fléau. *Mézeray* trace en
 lignes son caractère. Il avoit , dit-
 l , toutes les bonnes qualités qu'une
 chante ame rend pernicieuses : l'es-

1352 — 53. prit, l'éloquence, l'adresse, la di-
 diesse et la libéralité; il étoit en
 fourbe, perfide, cruel, vindicatif,
 qui lui a mérité le surnom de *Ma-*
 sous lequel il est connu dans l'h
 Le roi lui donna *Jeanne*, sa fille au
 mariage, et le combla de caresses
 présens; mais pas assez pour r
 son avidité et son ambition, et p
 éteindre sa jalousie contre *Charles d'*
pagne de la Cerda, qu'il croyoit l'
 porter sur lui dans la faveur de son
 père, et auquel il envioit la charge
 connétable, dépouille du mall
Raoul de Nesle. En effet, dit *V*
 historien contemporain, *le roi*
pour ce seigneur un amour si
lier, qu'il préféroit ses conseils à
de tous les autres.

Assassinat Mais une autre cause nourrissoit
 du connéta- l'antipathie du connétable et du roi
 ble. Navarre. Lorsque *Philippe-de-V*
 1354. rendit à la mère de ce dernier l
 tage de *Jeanne de Navarre*, son aî
 il retint le comté de Champagne, c
 fief masculin dévolu à la couronne;
 soit à titre de dédommagement,
 comme acte de pure bienveillance,
 donna à cette princesse divers doma
 en Normandie et le comté d'Ang
 lême. Celle-ci, vers la fin de sa vie;

Il fit un échange de ce comté avec *lippe* moyennant les terres de Pon-, d'Asnières et de Beaumont-sur-. Mais le traité n'avoit point encore son exécution lorsque *Jean*, monté le trône, sans trop se mettre en de livrer l'équivalent, s'étoit mis visoirement en possession du comté, l'avoit donné en dot à son favori, il fit épouser *Marguerite de*, dame de l'Aigle, sa nièce à la Bretagne.

deux *Charles*, de Navarre et d'Es- à u-près de même âge et éga- des avantages de l'esprit cor, étoient ainsi rivaux de de prétention. Ils eurent des ions assez vives, dans lesquelles ménagèrent pas leurs termes : elles érèrent en haine ouverte. L'Es-, qui connoissoit sans doute de Navarrois étoit capable, prit lions contre sa mauvaise vo- ; ell réussirent à Paris : le Na- s n'y put effectuer le dessein qu'il faire assassiner son ennemi. Il it pas cette intention. Un de auxquels il s'en ouvrit, lui u : *l'avez-vous défié?* C'étoit, ce temps, la manière de terminer querelle entre les braves. Il répon-

dit brusquement, *il est tout d*
 en effet il ne s'arrêta pas à cette t
 malité ; mais sachant que l
 alloit à l'Aigle, sans escorte, v
 jeune épouse, il le fit investir, et
 lérats apostés l'assassinèrent dans
 lit , avec des circonstances
 qui arrachèrent des larmes : l
 rois lui-même quand il s'en fit
 récit.

C'étoit son premier crime ;
 bientôt raffermi il fit paroître
 lui ses complices , les loua , les
 cia , leur promit qu'il les sou
 et que jamais il n'accepteroit des
 de pardon qu'ils n'y fussent co
 ent même l'audace d'écrire à plu
 villes du royaume, et à la plu
 seigneurs et princes, pour just
 conduite , prétendant qu'il n'av
 que prévenir les mauvais desseins
 connétable , et qu'il y avoit été
 pour sa sureté. Le duc de Z 2
 qui étoit alors en Flandre , ne r
 pas , à la nouvelle de cet évé
 d'offrir au meurtrier le sec
 roi d'Angleterre, si celui de Fr
 poursuivoit. Il y eut même un t
 dans lequel étoit stipulé le n
 d'Anglais qui seroient reçus dai
 places de Normandie appartenante

rois, et qu'il se mit à fortifier.

1354.

and le roi connut l'assassinat com-

la personne du premier officier Pardon ac-
couronne, son allié et son favori, cordé au roi
de Navarre.

donna à une douleur si peu
e, qu'il passa quatre jours sans
ler à personne. Beaucoup de

, ceux sur-tout qui tendoient à
, n'en furent pas si affligés. Après
ères démonstrations de tristesse

ça à donner le tort à celui qui
t. Il s'étoit, disoit-on, attiré son

r son orgueil et par des pro-
olentes. Le roi de Navarre,

et ces dispositions, encouragea-
ns et ses amis, qui assiégèrent
oursuivirent, l'importunèrent
ations. De ce nombre étoient
ccesses ; *Jeanne d'Evreux*, tante

le, veuve de *Charles-le-Bel* ;
d'Evreux, sa sœur, veuve de
de Valois, et *Jeanne de*
son épouse, fille du roi. Le

ne envoya un cardinal intercè-
un prince si jeune, qui pro-
de se corriger. En même temps
ciateur que le Navarrois fit par-
cour, joignit aux instances

ations politiques. Il remon-
per qu'il y auroit de réduire
poir un prince qui possédoit en

1354.

Normandie, et principalement sur côtes, des villes et des forteresses lesquelles il pouvoit recevoir les Anglois. L'affaire du comte d'Artois n'étoit si éloignée qu'on ne dût encore s'en souvenir. Combien *Philippe de Valois* n'avoit-il pas attiré de maux sur France en livrant à toute la rigueur la justice un criminel qu'un peu d'indulgence auroit pu ramener à son devoir. Prières et raisons, ces moyens terminèrent le monarque à accorder grâce que dans les circonstances il pouvoit guère refuser, et il nomma le cardinal de Boulogne et le duc de Bourbon pour en régler les conditions avec le coupable. Elles furent telles qu'ils crurent suffisantes, pour sauver, en apparence, la honte d'un pardon forcé.

Sur l'assurance de l'obtenir ; *Charles* se rend à Paris, et se présente au roi seyant dans son lit de justice ; mais s'étoit fait donner en otage le comte de France, pour sureté de sa vie. Non-seulement il s'avoue l'auteur du meurtre du connétable ; mais il ajoute, dit-il, pour l'ordonner, de bonnes raisons qu'il dira au roi, si sa majesté veut bien l'entendre ; et au reste, ajoute-t-il, il n'a pas cru, par cette action, violer le respect qu'il lui porte. Après

cette froide excuse le nouveau conné-

1354.

*Jacques de Bourbon met la main
roi de Navarre du commandement
du roi, c'est-à-dire qu'il l'arrêta et le
mena dans une chambre voisine. Les
princesses se jettent alors aux pieds
du roi, et implorent sa clémence.
Après quelque résistance simulée, le
monarque ordonne qu'on fasse entrer
le coupable. Les deux reines vont le
chercher. Il paroît ramené par elles.
Il n'est pas dit qu'il ait fait aucun
acte d'humiliation, ou une simple sup-
plication. Il fut seulement obligé d'en-
tendre une harangue du cardinal de
Boulogne, faisant les fonctions de
chancelier, qui fit à peine mention
du crime, l'exhorta à se mieux con-
duire désormais, et finit par une de
ces menaces, dont un homme méchant
et puissant, et qui dans ce moment
obtenoit une grâce non méritée, dut
être peu épouvanté. Qu'aucun du li-
gnage du roi, ou autres, dit le chan-
celier, ne s'aventure d'ors-en-avant
de faire tels faits, comme le roi de
Navarre a fait; car voirement s'il
advient, quand de seroit fils du roi
qui le fasse au plus petit officier que
le roi eût, si en sera-t-il fait justice,
et selonc la Cour départit.* Première

1354.

impunité accordée au Navarrois, qui l'enhardit à d'autres crimes, car à peine avoit-il obtenu le pardon de celui-ci qu'il se rendit coupable d'un autre.

Intrigues
du Navar-
rois.

1355.

Sur la nouvelle que les Anglais avoient eu des succès en Bretagne, il se mit à remuer dans toutes ses provinces, sans qu'on sût précisément son but. De Normandie il alloit en Béarn, de-là en Navarre, ensuite il revenoit en Normandie. Il donna tant d'inquiétudes que le roi fit saisir ses fiefs dans cette province; on fut près d'en venir à des hostilités. Apparemment le moment n'étoit pas encore favorable au roi de Navarre pour faire éclater ses projets : il négocia, demanda pardon, ce qui lui coûtoit peu, rentra en grâce, et revint à la Cour.

Nouvelle
noirceur du
roi de Na-
varre.

Il profita de cette faveur pour arranger une entreprise, dont le succès étoit capable de bouleverser le royaume. *Charles*, fils aîné du roi, n'avoit que seize ou dix-sept ans. A l'occasion de quelques mécontentemens qu'il éprouva, il fut aisé à son beau-frère, le plus adroit des hommes, de l'aigrir et de le pousser à des imprudences. Il lui remontra que son père ne l'aimoit pas, qu'il préféroit ses cadets, qu'il se défioit de lui, et que

jamais il n'en obtiendrait autorité ni grâce, s'il ne se mettoit en posture de se faire craindre. Il lui conseilla en conséquence de se retirer chez l'empereur *Charles IV*, son oncle, et lui offrit cent hommes d'armes pour le conduire dans cet asile. L'escorte étoit prête et attendoit le jeune prince à St.-Cloud. En même temps une troupe placée sur le chemin de l'abbaye de Grand-Pré, en Normandie, épioit le roi, qui devoit y aller pour tenir sur les fonts de baptême un enfant du comte d'Eu. On présume mieux qu'on ne sait ce qui pouvoit arriver, quand le Navarrois auroit eu entre ses mains les deux premiers personnages de l'état. Le projet fut découvert, et par conséquent manqua. Le roi se contenta de remontrer à son fils l'excès de son imprudence de se livrer aveuglément au plus grand ennemi de l'état, et pour lui ôter tout prétexte de mécontentement, il lui donna le duché de Normandie, et lui permit de s'y retirer, et de fixer son séjour à Rouen. On trouve des lettres de grâce, dans lesquelles cette intention du dauphin de sortir du royaume, et d'aller chez l'empereur, est exprimée. Le roi y dit *qu'il tient son dit fils ; et chacun de ceux qui devoient l'accom-*

1355.

pagner pour excusés pleinement d tout ce qu'on lui a rapporté co eux. On prétend que ce fut le daupl lui-même qui voulut être nommé da ces lettres : mais le Navarrois crut c suffisoit pour sa sureté de n'être nommément inculpé, et *Jean* ne cr pas devoir aigrir son gendre, dans circonstances embarrassantes où même se trouvoit.

Etats gé-
néraux.

Cependant la trêve avec l'A terre alloit expirer, et il étoit c qu'*Edouard* méditoit une grande treprise pour ce moment. Pour p portionner la défense à l'attaque, falloit de l'argent. A cet effet le r *Jean* convoqua les états du royaume. Les historiens observent que ce s les premiers qu'on doit appeler *généraux*, parce que ce sont les miers dans lesquels les trois or sont dénommés : ce qui paroît par cette clause du premier article con dans l'assemblée, *que ce q proposé n'auroit de validité q e l'au que les trois ordres réunis y a ou roient unanimement, et q e de deux des ordres ne pour r i obliger le troisième, qui t n son consentement.* Les u s histo riens remarquent que le j voir n

connu au *tiers-état* par les deux autres, savoir le clergé et la noblesse, jusqu'à ce que les seuls consultés dans les affaires de gouvernement, vient de ce que le p... bnt de ces assemblées depuis d'un siècle, étant de trouver des s pour soutenir la guerre, il deven nécessaire, pour assurer la levée des positions, d'avoir le consentement du état, qui en portoit le plus grand. Enfin, comme ce sont ces états de Paris, qui ont tiré le peuple de l'obscurité de néant où il étoit retenu, il de faire connoître, par les réqui en sont émanés, le système politique qui y présida, et été souvent dans les états suivans, le peuple a pu le faire observer, et contre l'avidité fiscale et les dépréations ministérielles.

Les ts ont qu'on opposera une armée de trente mille hommes d'infanterie, ce qui devoit former un corps de quatre-vingt-combattans, auxquels se joindront les communes du royaume, toutes composées d'infanterie, qui sera beaucoup plus nombreuse que la cavalerie. Pour les fonds nécessaires à la levée et à l'entretien de ces troupes, évalués à cinquante mille livres par jour,

1355.

Impôt.

1355.

à raison de trente sols environ par homme d'armes (1), on établira une gabelle sur le sel et une imposition générale de huit deniers pour livre sur toutes les choses comestibles et autres qui seront vendues, excepté les fonds d'héritage. C'est là l'origine de l'impôt indirect. Personne, roi, reine, en de France, princes du sang, n' sera exempt. Les états se réservent le choix de ceux qui seront chargés à la levée de cet impôt. Le roi, nonobstant la réclamation des courtisans et autres, approuva cette réserve et eut sur le choix des employés à la levée l'impôt, et fit droit aux remontrances qui lui furent présentées sur quelques parties de l'administration. (Il faut remarquer les précautions sévères à l'égard des percepteurs et l'emploi de l'impôt. Ces deniers sont uniquement consacrés aux dépenses de guerre. Le roi, ni ses gens, ne peuvent les toucher. Le monarque s'engage à ne point employer ces sommes à d'autres usages, et dans le cas

(1) La valeur du marc d'argent étoit alors le septième environ de ce qu'elle est aujourd'hui.

donneroit mandement contraire , les préposés sont obligés , sous la foi de leur serment , de désobéir et de résister à toutes violences , et les procédures sur cet objet sont attribuées au parlement , exclusivement au conseil du roi , qui n'aura d'inspection que sur l'exactitude des comptes. Si l'impôt ne suffit pas à la dépense de l'armée , on se rassemblera dans un an pour y suppléer.

1355.

Lois de police.

La déclaration que rendit le roi , le 28 décembre 1355 , en conséquence des *plaintes et doléances* présentées par les états , fait connoître les vices qui régnoient dans les finances et dans les tribunaux de justice , et les vexations auxquelles le peuple étoit assujetti. Le *taux* , le titre des monnoies d'or et d'argent , leur refonte , les droits de monnayage , les fonctions de ceux qui y seront employés , et les peines des prévaricateurs sont invariablement fixés : la moindre qu'ils pourront subir sera la destitution et l'incapacité prononcée de posséder jamais aucune charge à l'avenir. Ce qu'on appeloit autrefois *droit de gîte* , si onéreux au peuple , est absolument aboli. Personne , ni le roi même , ne pourra exiger blés , vins , vivres , chevaux , charrettes , lits , tables , sièges , ni meubles d'aucune es-

1356.

Supplément d'impôt.

En acceptant l'impôt, le roi avait prévu qu'il ne suffiroit pas pour les charges. Les états, qui se rassemblèrent au commencement de l'année suivante, le reconnurent et suppléèrent au *défi* par une capitation générale, à laquelle furent astreints les princes, le clergé et la noblesse. L'impôt fut fixé à quatre livres par cent livres de revenu, quarante sols au-dessus de cent livres, et vingt au-dessous de quarante. Comme la noblesse y étoit comprise, le roi s'engagea à ne plus lever de corvée, à ne convoquer que dans un cas extrême le tiers-état, à lever l'arrière-ban, qui obligeoit les nobles à faire de grandes dépenses, et qui étoit nécessaire pour le service, à ne diminuer le soldat, puisqu'ils payoient le service personnel. La solde introduisit l'ordre dans les troupes, touchant le soldat, et les fausses montres, d'autre part, et des abus auxquels le roi Jean étoit parvenu de remédier par des lois sages ; il s'engagea à supprimer les impôts neufs, sitôt que la paix seroit faite, à ne prolonger la guerre le plutôt qu'il pourroit.

Le roi de Navarre assés.

C'étoit beaucoup au roi de France d'avoir assuré une armée permanente, entièrement dépendante de lui, au lieu des anciens corps éphémères, dont la durée et l'obéissance étoient incertaines, et sur la bonne volonté souvent

certaine des seigneurs qui les four-
nissoient. Mais il lui restoit à se dé-
barrasser d'un ennemi intérieur, dont
les intrigues pouvoient lui causer des
inquiétudes très-alarmantes, pendant
qu'il combattoit l'étranger. Ce *Char-
les*, roi de Navarre, ce parent, ce
gendre, cet assassin, cet artisan de
complots, n'y avoit pas renoncé, mal-
gré ses promesses. Il s'en occupoit tou-
jours en Normandie, où il avoit fixé
son séjour, auprès du dauphin, duc
de Normandie. On ne sait quelles nou-
velles entreprises il projettoit, il n'est
pas même prouvé qu'il en formoit
quelqu'une; mais il tenoit une grande
cour à Evreux, y attiroit les seigneurs
normands, les gagnoit par des caresses.
Les audacieux qui professoient une
haine ouverte contre le roi et son gou-
vernement, étoient ceux qu'il hono-
roit de sa confiance la plus intime. La
facilité qu'il avoit déjà trouvée à s'in-
siner dans l'esprit de son jeune beau-
frère, lui faisoit espérer le même succès
quand il en auroit besoin. Dans cette
intention il le cultivoit assidûment. Les
deux cours voisines se donnoient mu-
tuellement des fêtes : on ne peut guère
douter que le roi n'autorisât cette réci-
procité, et n'y ait même excité son

1356.

filz, pour y trouver un moyen de s'assurer contre la perfidie de son gendre.

Dans une de ces fêtes données à Rouen par le dauphin, au moment de la plus grande joie du festin, la porte s'ouvre; le roi, qui avoit été secrètement introduit dans le château, paroît, accompagné de son second filz, de son frère, des principaux seigneurs de sa cour, et d'une force armée imposante.

Que personne ne remue sous peine de mort, s'écrie-t-il, et il va droit au roi de Navarre, qu'il saisit lui-même. Le comte d'*Harcourt* et trois autres seigneurs, ses principaux confidens, sont aussitôt arrêtés et chargés de chaînes. Le roi se met tranquillement à table. Après son repas il monte à cheval. Les prisonniers, le roi de Navarre excepté, sont placés dans un charriot. Le monarque les escorte lui-même à travers la ville avec toute sa suite, à laquelle le dauphin se joignit, et arrivé hors des murs, il leur fait trancher la tête en sa présence. Le Navarrois fut transporté dans un château-fort de Picardie. On commença contre lui et contre ceux qu'on disoit ses complices, des informations qu'interrompirent les affaires plus importantes, dont le roi fut alors occupé.

Ennée précédente, au moment de l'expiration de la trêve, *Edouard*, roi d'Angleterre, avoit débarqué à Calais à tête d'une armée, tandis qu'*Edouard* fils, prince de Galles, débarquoit même à Bordeaux; il avoit ravagé le Boulonois et l'Artois, et s'étoit avancé jusqu'aux frontières de Picardie, mais il ne pénétra pas plus avant, parce que les succès des Ecossais, avec lesquels il étoit en guerre, le rappelèrent dans son île. Cette année, il envoya à sa place le duc de *Lancastre*, prince de son sang, pour seconder les partisans du roi de Navarre, ces seigneurs que *Jean* avoit laissé échapper à Rouen. Ils levèrent en Normandie l'étendard pour le prisonnier, et s'ils n'eurent pas des avantages bien marqués, ils tinrent en échec les troupes qu'on y envoya. De son côté, le *Prince de Galles*, qu'on appeloit aussi le *prince noir*, à cause de la couleur de ses armes, ce jeune chevalier qui avoit gagné ses éperons à la journée de Créci, n'avoit pas démenti la gloire qu'il s'y étoit acquise. L'armée française qui lui étoit opposée, avoit constamment reculé devant lui. Il avoit ravagé tout le Languedoc; le Limousin, l'Auvergne, le Berry, et il donnoit

1356.

Guerre avec
l'Angleterre

1356.

presque la main à l'armée anglaise (étoit descendue en Normandie. Pour s'opposer à ses progrès allarmans , roi de France marcha en person contre lui avec cette armée florissante que les Etats venoient de lui donner.

Bataille de
Poitiers.

Il s'en falloit bien que le *Prince de Galles* fût en état de lutter contre lui. Son armée étoit composée, comme l'ont toujours été les armées anglaises sur le continent, d'un noyau d'Anglais, et de soldats que la séduction et l'argent leur procuroient dans le pays où ils fixoient le théâtre de la guerre. Ici leurs auxiliaires étoient des Gascons ramassés dans la Guienne, lesquels, avec les insulaires, faisoient à peine, selon les historiens les mieux instruits, huit mille combattans, dont trois mille seulement étoient Anglais. Le prince, instruit que le roi avançoit contre lui, hésite entre deux partis, ou de regagner Bordeaux et la Garonne, par la Touraine et le Poitou, et de se rembarquer s'il étoit pressé, ou de hâter sa marche pour joindre les Normands à travers l'Anjou et le Maine. Peut-être auroit-il pris ce dernier parti; mais *Jean* ne lui en laissa pas le temps. Il l'enveloppa de son armée comme d'un grand filet, et, de poste en poste, le poussa jusqu'à

un endroit nommé *Maupertuis*, à deux lieues de Poitiers ; harrassé, sans vivres et sans autre ressource qu'une position assez avantageuse, sur une monticule dans des vignes, où il pouvoit espérer de soutenir un premier choc, pour se rendre à des conditions moins désavantageuses.

Lorsque les armées se touchoient, au moment que les Français n'attendoient plus que le signal pour l'assaut, arrive de Poitiers le cardinal de *Périgord*, négociateur célèbre, chargé de propositions par l'Anglais. *Jean* ne voulut pas d'abord l'entendre ; mais le cardinal, à force de prières et de supplications, parvint à se faire écouter. Il lui remontra qu'il y auroit de l'inhumanité à contraindre tant de braves gens à s'égorger, pendant que sans livrer bataille il pouvoit obtenir tous les avantages d'une victoire complète. Le prince offre de rendre les villes et les châteaux qu'il a conquis, la liberté aux prisonniers, et de ne point porter les armes contre la France pendant sept ans : mais *Jean* exigeoit que le prince de Galles et cent de ses principaux officiers se rendissent prisonniers. *On ne me prendra que sur le champ de bataille*, répondit le prince. *J'ai juré*, dit le roi, *de le*

356. *combattre et de le faire repentir des horreurs qu'il vient de commettre contre mes sujets.* Cette altercation donna un jour et une nuit de répit aux Anglais; mais ce n'étoit pas un avantage pour eux : encore un pareil délai et ils auroient été contraints , faute de vivres , de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion. La fougue imprudente de *Jean* les tira en un moment de cette fâcheuse extrémité.

Le lundi 17 septembre , à la tête de ses hommes d'armes , il s'engage dans un chemin étroit entre des vignes bordées de haies. Son corps de six mille cavaliers étoit suivi de deux pareils placés en échelle. Les archers anglais , postés derrière les haies , ajustent , à coup sûr , cette troupe serrée dans le chemin , et qui ne peut s'élargir dans les vignes pleines de fosses et hérissées d'échalas. Les chevaux et les hommes blessés se renversent les uns sur les autres. Le second corps , qui vient au secours du premier , lui bouche la retraite. Le désordre se met par-tout. *Jean Chandos* , capitaine anglais , dont le nom est devenu célèbre , examinoit d'une petite éminence , à côté du *prince de Galles* , la forme que prenoit le combat. Il voyoit le roi , aisé à re-

notre par sa cotte d'armes semée
 fleurs de lis d'or, et le montrant
 dans le défilé, il dit au prince :
*Au s, seigneur, la victoire est à
 s. Adressons-nous au bataillon
 que le roi commande. Par vaillance
 il ne fuira pas. Ainsi, moyennant
 l'aide de Dieu et de St. George, il
 demeurera en notre pouvoir.* Il fond
 à l'instant sur ce bataillon. Le roi se
 défend en désespéré. Une hache à la
 main il effrayoit tous ceux qui osoient
 l'approcher. *Philippe*, son troisième
 fils, presque encore enfant, combattoit
 avec la même ardeur. Il se jettoit au
 devant des coups qu'on portoit à son
 père, et fut blessé à ses côtés. Cette
 occasion lui a valu le nom de *Philippe-
 le-Hardi*. Le roi reçut aussi deux bles-
 sures au visage, parce que son casque
 étoit tombé dans la chaleur de l'action.

Cependant le gouverneur des enfans
 du roi et *Philippe*, duc d'Orléans, son
 frère, jugeant convenable de tirer les
 jeunes princes d'un combat qu'ils cru-
 rent trop tôt désespéré, le rendirent
 tel en effet, en entraînant avec eux la
 majeure partie des troupes. Le roi que
 sa valeur avoit imprudemment engagé,
 mais que peut-être on auroit pu sauver
 encore, se trouva ainsi abandonné sans

Le roi est
 fait prison-
 nier.

1356.
 convocation
 des états, et
 commencement
 des troubles.

dans l'armée française, ceux qui étoient chargés de la garde de *Charles*, dauphin, et de *Louis*, son frère, avoient eu soin, ainsi qu'on l'a vu, de les tirer de la mêlée, et les avoient conduits à Paris, à grandes journées. Eloigné, comme on l'étoit, de prévoir un pareil malheur, aucune mesure n'avoit pu être prise pour y pourvoir, et un jeune homme de dix-neuf ans se trouva à la tête du royaume sans aucune connoissance des affaires, ni certitude de la capacité et de la fidélité de ceux que leurs dignités ou leurs emplois appeloient au gouvernement. De lui-même ou par leur conseil, le jeune prince convoqua les Etats-Généraux pour le mois d'octobre : mauvaise résolution, dont il eut tout lieu de se repentir. Par la nécessité des circonstances, il y eut des Etats dans le nord et dans le midi du royaume. Ceux de la partie méridionale de la France, nommée *Langue-d'Oc*, parce que *oui* s'y prononçoit *oc*, s'assemblèrent à Toulouse, sous la présidence du comte d'*Armagnac*, gouverneur de la province ; et le plus promptement possible, sans prétendre se faire valoir, ils votèrent une levée d'hommes et de deniers proportionnées à leurs moyens. En même temps ils

fendirent les danses, les spectacles, concerts, les fourures précieuses, les perles et les diamans jusqu'à que le roi fût délivré.

1356.

Il n'en fut pas de même des députés de la partie septentrionale de la France, de la *Langue-d'Oil*, parce que *oui* prononçoit *oil*. Ils vinrent à Paris au nombre de huit cents. *Etienne Marcel*, prévôt des marchands, qui s'étoit rendu fameux dans les Etats du tiers état de mars, comme président du tiers état, n'acquit pas moins d'autorité sur ceux-ci sous le même titre. Il se trouva d'abord investi de la confiance de la plus grande partie des députés du tiers état pour la résistance qu'il avoit souvent opposée au gouvernement, quand il étoit été question d'établir des impôts.

Le tiers état attacha *Robert-le-Coeur*, évêque de Laon, homme d'esprit, qui étoit parvenu à la prélature par l'intrigue, à un homme d'ailleurs adorateur de la fortune. Ceux qui lui ressembloient, toujours en assez grand nombre dans ces sortes d'assemblées, se dévouèrent à ces deux hommes et formèrent un groupe d'amis, prêts à tout faire, et dont les députés du tiers état honorèrent, non sans raison, pourvu qu'il y eût à gagner dans le besoin.

On ne peut douter que se voyant

1356.

une grande autorité dans l'assemblée dépositaire de la destinée du royaume, les chefs et leurs principaux adhérens n'aient eu l'intention de s'emparer des places les plus éminentes du gouvernement. Il auroit été difficile de parvenir à ce but en gardant la forme de délibérer ordinaire, où les trois états étoient séparés et où l'opposition d'un seul des deux premiers ordres, avoit annulé les efforts des factieux qui rigeoient le troisième. Il falloit donc, par quelque voie détournée, détruire l'effet de cette séparation qui, par la difficulté d'obtenir l'unanimité des suffrages, maintenoit les lois dans un état de stabilité aussi favorable à la chose publique, qu'il étoit contraire aux vues et aux intérêts particuliers de ceux qui comptoient faire leur profit des changemens qu'ils cherchoient à introduire. C'est à quoi *Marcel, le Coq* et leurs adhérens travaillèrent avec beaucoup d'adresse.

Manceuvres
de Marcel.

Le prévôt des marchands représenta que dans une si nombreuse assemblée, il étoit presque impossible de traiter les grandes affaires qui devoient l'occuper, si elles n'étoient classées auparavant de manière à préserver les délibérations de confusion. Il seroit important, dit-il,

les Etats obtinssent du dauphin la mission de nommer une commission feroit ce travail, et qu'elle fût e dans les trois ordres. Le piège u ix Etats consistoit en ce que m ières étant discutées d'avance, iroient plus que des résultats à mettre, non plus à la délibération, rmais inutile, de chacun des or-, puisque leurs commissaires au- nt coopéré au travail, mais à l'ac- ion pure et simple ou au rejet l assemblée générale des Etats; blée où les factieux espéroient oir à l'aide de la séduction, de la r et du nombre. Dupe de cet , l'assemblée approuva cette de- Elle fut présentée, et le dau- ce sentit à l'élection des commis- au nombre de cinquante. Un i tormé dans une assemblée, quoi- ren inorité d'abord, l'emporte or- ni it sur la majorité, parce que ansoi ante dissémine ses suffra- g i q : l'autre, entraînée par cc n i, réunit les siens. 4 , les cinquante i q tirés des trois i , se tre i presque tous du i ar l. Le dauphin sentit de ce comité, puis-

1356.

qu'il ne le permit qu'à condition que des gens du conseil assisteroient à ses séances.

Trouver de l'argent, prendre des mesures pour la liberté du roi, c'étoit là le but de la convocation des Etats; mais *Marcel* insinua qu'on devoit s'occuper de la réforme du royaume, et fit commencer par cet objet. Les gens du conseil voulurent s'occuper de cette marche de la délibération; les autres en furent exclus, et les chefs de l'intérim n'ayant plus dans leur comité que quelques hommes séduits ou trompés, firent voter que vingt-deux personnes nommeroient, qui auroient eu la confiance du roi dans la magistrature et les finances, seroient dépouillées de leurs emplois; que le procès seroit fait à quelques-uns d'entre eux, comme à des varicateurs, monopoleurs, causeurs de désordres, suites de leurs malices; que les biens des autres, quelle que fût leur peine, fussent confisqués et vendus, pour la moitié être employée à la délivrance des prisonniers, et qu'enfin vingt-huit membres fussent choisis pour le conseil du prince.

Robert-le-Cog, comme organe de la

mission , porta ces propositions à
 semblée générale. Le dauphin en
 très-étonné, d'autant plus que beau-
 up de députés, flattés de l'espérance
 de remplacer les proscrits, pa-
 ient disposés à sanctionner, par
 rs suffrages, la proposition du co-
 ité. *Et que donnerez-vous en récom-
 se de ce sacrifice*, dit le jeune prince
 l'un ton ému? *Une armée de trente
 l. hommes d'armes*, répondit le
 at, *et l'argent suffisant pour l'en-
 r.* Mais, pour fixer et asseoir la
 tité et le genre de l'imposition, il
 da que du mois d'octobre, où
 rouvoit, l'assemblée des Etats fût
 uée jusqu'à Pâques prochain ;
 dé que, dans cet intervalle, lui
 s complices ne manqueroient pas
 textes pour prolonger les Etats
 à de ce terme, et peut-être par
 cation de délais, parviendroient à
 rendre permanens.

Le dauphin se retira sans rien déci-
 , ent qu'il en communiqueroit à
 il. Il y eut partage d'opinions.
 ix qui oient qu'ils n'étoient point
 oient à la destitution des
 L proscrits s'en défendoient.
 Il fût qu'on dût à la sagacité pré-
 du jeune prince, la résolution

Adresse du
 dauphin.

1356.

qu'il prit. Il manda à l'hôtel de St Paul où il demeuroit, une députati^{on} des Etats, déclara qu'il avoit écrit à son père, qu'il attendoit ses ordres, sans lesquels il ne pouvoit rien décider, ordonna que, pendant cette attente on s'abstînt de toute espèce de délibération. Plusieurs membres se retirèrent leur exemple en entraîna d'autres; quand le prince vit le nombre des députés assez diminué, il commanda au reste de retourner dans leurs provinces et les Etats finirent au grand chagrin de *Marcel* et de ses conjurés.

C'étoit beaucoup d'avoir adroitement éludé les premiers efforts de la faction; mais il auroit fallu maintenir cette démarche par une conduite ferme et indulgente en même temps qui eût flatté les Parisiens et le dauphin eût imposé. Le dauphin, au lieu de rester au milieu d'eux, s'en alla à Metz consulter, disoit-il, l'archevêque *Charles IV*, son oncle; mais les marchands, au contraire, continuèrent à venir à Paris, où ils étoient tenus par la crainte de ne pas tenir les bourgeois en laisse, et où ils étoient qu'ils avoient une protection assurée contre les impôts.

Avant son départ, le dauphin,

avoit pris le titre de lieutenant-général, ordonna une refonte des monnoies. Cette opération pouvoit être avantageuse au point de tenir lieu de tout autre subside, et dispenser peut-être le prince de la nécessité de convoquer de nouveau les Etats-Généraux; mais elle étoit préjudiciable aux vues de *Marcel*, qui n'aspiroit qu'à se trouver au milieu d'une grande assemblée, dans laquelle, moyennant l'habitude qu'il avoit de manier les esprits de la multitude, il espéroit de parvenir plus aisément à ses fins, qui étoient d'envahir le gouvernement pour lui et les siens. Il sema des préventions contre la monnoie qu'on commençoit à substituer à l'ancienne; des gens apostés refusèrent de la recevoir, comme péchant par le poids et le titre. Ces refus occasionnèrent quelque tumulte. Sous prétexte de prévenir l'augmentation du désordre, le magistrat du peuple défendit le cours des nouvelles espèces, et il alla à la tête d'une troupe séditieuse à l'hôtel de St.-Paul, faire confirmer sa défense par le prince *Louis*, second fils de France, que l'ainé avoit chargé du gouvernement en son absence.

A son retour de Metz, le lieutenant-général du royaume envoya *Simon de*.

1356.

Emeute
pour les
monnoies.

1356.

Bussi, premier président, et d'autres personnes de marque, négocièrent avec le prévôt des marchands, et l'engagèrent à ne point mettre d'obstacle à la circulation des nouvelles espèces. *Marcel* les reçut au milieu de son conseil composé des membres de la commune de Paris. Pendant la conférence, il avoit à la porte de la salle une troupe de forcenés de la basse populace, qui faisoient retentir l'air de cris et d'imprécations contre les négociateurs dauphinois. Leurs propositions ne plurent pas à ce chef audacieux. Se sentant fort, au sortir de la conférence, il cessa les travaux, ordonna de fermer les boutiques et de prendre les armes. C'étoit se donner en un moment une armée d'enthousiastes furieux, et tout faire. Tout menaçoit d'un bouleversement général. Le conseil du dauphin s'assemble à la hâte, et est d'avis de céder aux circonstances. Le prince suspendit la nouvelle monnaie, et accorda aux séditieux ce qui avoit été la matière de la discussion orageuse de la commune, la destitution et la confiscation des biens des officiers et des magistrats que *Marcel* indiqua. Les uns se sautèrent précipitamment ; les autres, frappés de terreur, se dispersèrent de

en jour, et laissèrent enfin le jeune prince privé de la meilleure partie de son conseil, comme *Marcel* le désiroit. Alors le dauphin ne put se dispenser de convoquer de nouveau les Etats, ou de les rappeler par forme de continuation.

1356.

La faction, qui vouloit dominer les Etats et s'en servir pour l'exécution de ses desseins, songea d'abord à deux expédiens ; se procurer de l'argent et se donner une force militaire. La force militaire se fit en autorisant chaque député à avoir pour sa sureté quatre hommes armés. Cette distinction, qui flattoit la vanité des membres, produisit un corps d'environ quatre mille hommes, que leur réunion, sous des officiers que la faction nomma, rendoient propres à tout exécuter à la première réquisition. Quant à l'argent, il se présenta un moyen d'en avoir suffisamment pour le paiement journalier des affidés ; ce fut d'établir un impôt destiné à la délivrance du roi. Les Etats le décrétèrent, et *Marcel* eut soin que la levée, la régie, la distribution se fissent par des gens dépendans de lui, de sorte qu'il avoit toujours entre les mains le gouvernail et la clef des événemens. Pour achever de paralyser l'auto-

Premiers
Etats de
1357.

1357.

1357.

rité du prince , il lui fit refuser le titre de régent , jusqu'à ce qu'il eût atteint vingt-un ans , et obtint que son conseil fût formé de trente-six personnes , tirées par égale portion des trois ordres des Etats , et que l'évêque de Laon fût placé à la tête. Enfin , pour que ses plans ne pussent être contrariés par le parlement , par la chambre des comptes ou par quelque autre corps ayant droit de traverser ses opérations , il obtint que leurs pouvoirs seroient suspendus pendant la durée des Etats. Cependant , comme il falloit une police et une apparence de gouvernement , la cabale dominante fit créer des tribunaux qu'elle remplit de ses créatures. Ceux qui furent pourvus de ces charges , s'ils n'avoient pas été d'abord entièrement dévoués à la cause de leurs bienfaiteurs , en devinrent les partisans zélés , afin de se perpétuer dans ces emplois qu'on eut soin de rendre lucratifs.

Les factieux
s'emparent
des fonds
pour la ran-
çon du roi.

Sur ces entrefaites un incident inattendu sembla devoir déjouer toutes les manœuvres de la faction. Il arriva de Bordeaux une lettre du monarque captif , qui défendoit de lever l'impôt , parce qu'il étoit près de terminer un traité qui lui rendroit la liberté. Mais , sans se

déconcerter : « Cet argent, dit *Marcel*,
» ne sera point pour le roi, puisqu'il
» n'en a plus besoin ; mais comme je suis
» averti que le dauphin rassemble des
» troupes, qu'il veut faire entrer dans
» Paris, afin de se rendre maître des
» biens et de la vie des bourgeois, et les
» traiter à sa volonté : il nous vient fort à
» propos pour prévenir ses dangereux
» projets. » Sur ce simple avis, les Parisiens s'obstinent à payer la taxe, s'imposent le service militaire, font poser des chaînes aux coins des rues et des carrefours, voient de sang-froid abattre leurs maisons dans les faubourgs pour en employer le terrain en fortifications, et prêtent eux-mêmes les mains à ce genre de démolition, qui, dix ans auparavant, et lorsque le roi d'Angleterre campait à Poissy, avoit pensé occasionner une révolte.

La prospérité des factieux les éblouit. Ils ne mirent plus de bornes à leurs prétentions, ni de mesures dans leurs actions : le prévôt des marchands et ses principaux complices commandoient avec une autorité insolente. Point de police dans la ville ; nul égard que pour le bas peuple. Ses excès étoient ou tolérés, ou inspirés. La multitude des commis à la recette de l'impôt en

1357.

royaume , dont sans doute il auroit dirigé le choix , et qui feroient en faveur du dauphin , avec moins d'embaras , tout ce qu'il pouvoit attendre des Etats : mais le prince , averti du danger qu'il y auroit de remettre le sort de la France entre les mains d'une troupe de factieux , ne donna pas dans le piège. Il fit partir les lettres de convocation. Le conseil municipal , déterminé à être encore , du moins pour quelque chose , dans les affaires de l'Etat , aux lettres convocatrices du prince , en joignit d'invitatoires aux villes les plus considérables : c'étoit se préparer des correspondances dont une faction habile sauroit profiter.

Seconds
États-géné-
raux.

L'assemblée des Etats-généraux étoit d'autant plus nécessaire , que l'espérance de la délivrance du roi paroissoit s'éloigner. Soit que le traité dont *Jean* avoit donné avis au dauphin son fils , n'eût été minuté que pour distraire le monarque dans sa prison ; soit que le roi d'Angleterre voulût le consommer lui-même , ou peut-être donner à sa nation le spectacle d'un roi de France dans ses fers ; par ces motifs ou par d'autres , il ordonna qu'on lui amenât le prisonnier.

Le prince noir étoit comme certain

que les chevaliers gascons, qui avoient le plus contribué au gain de la bataille de Poitiers, ne souffriroient pas sans opposition, qu'on leur enlevât le gage de leur victoire. Il les trompa sur le temps et le lieu du départ, et conduisit lui-même son prisonnier à Londres. La distance des lieux, qui ne permettoit pas au dauphin de recevoir journellement les ordres de son père, comme lorsqu'il étoit à Bordeaux, lui fit prendre le titre de régent qui lui donnoit plus d'autorité que celui de lieutenant-général.

Pendant que le roi de France voyoit river ses chaînes, le roi de Navarre brisoit les siennes. Il étoit enfermé depuis vingt mois dans un château sur la frontière de Picardie. *Marcel* demanda sa liberté aux Etats. Il n'est pas douteux qu'un courtisan aussi assidu, tel que devoit être le prévôt des marchands quand la cour étoit le chemin des grâces, ne s'y soit présenté au Navarrois, et n'en ait été remarqué; deux hommes de leur caractère ne s'envisent pas inutilement. Dans ce qui s'étoit passé jusqu'alors, *Marcel* avoit en souvent occasion de reconnoître qu'il auroit eu besoin d'un homme audacieux, fort de ses possessions, de

1357.

Leroi Jean
est transi-
ré en Angle
terre.

Liberté du
roi de Na-
varre.

1357.

son rang et de ses alliances , pour l'opposer au dauphin. Or , personne ne convenoit mieux que le roi de Navarre , gendre du roi , doué des qualités les plus brillantes , possesseur de plusieurs provinces , propre à donner l'appui des armes au parti , forcené d'ailleurs dans le crime et inaccessible aux scrupules. Sans doute une intelligence étoit établie entre eux par des voies secrètes , lorsque le prévôt des marchands fit la démarche de vouloir intéresser les Etats à sa liberté. Mais cette requête ne fut pas même nécessaire , parce que des seigneurs de Normandie , parens ou amis de ceux qui avoient été suppliciés à Rouen , attaquèrent le château où le prince étoit retenu , en rompirent les portes et l'enlevèrent.

Sa conduite. Cette évasion n'étoit pas une absolution , telle qu'elle lui auroit été nécessaire pour se montrer et agir librement. Il demanda un sauf-conduit au régent , pour venir , disoit-il , se justifier. Le prince hésita long-temps de le donner , et parut ne l'accorder qu'aux pressantes sollicitations des mêmes princesses qui lui avoient obtenu sa grâce après l'assassinat du connétable ; mais il lui fut véritablement extorqué par les vœux des Parisiens , énergique-

ment prononcés et présentés par *Marcel* et *le Coq*, qui avoient repris le timon du gouvernement, et par *Pecquigny*, qui avoit mis le prince en liberté. Sitôt que *Charles - le - Mauvais* en eut la jouissance, il ne tarda pas à justifier de plus en plus le surnom qu'il avoit déjà si bien mérité.

1457.

Dans toutes les villes par lesquelles il passa, il fit élargir les prisonniers, et les bénédictions de ces honnêtes détenus précédèrent leur libérateur à Paris; où il arriva entouré de cette noble escorte qu'il renforça dans la capitale. A peine y fut-il entré qu'il indiqua pour le lendemain une assemblée dans *le Pré aux Clercs*, qui étoit le lieu de la promenade favorite des bourgeois; ils s'y rendirent en grand nombre.

Il fait ouvrir les prisons.

Placé sur le trône d'où les rois avoient coutume de regarder les joûtes et les divertissemens du peuple, il adressa à la multitude un discours commençant par un éloge flatteur de la ville de Paris, qu'il appela la métropole du monde, invincible, inépuisable, capable de donner la loi à tout l'univers, et de ne la recevoir de personne. Je vous remercie, dit-il aux Parisiens, qu'il appela ses sauveurs, du

Son discours dans le Pré aux Clercs.

1357.

que de rejeter, par une rétractation solennelle, un blâme déshonorant sur ce qu'ils avoient fait. Quant à la restitution des villes et fiefs de Normandie, il dit que par la confiscation ces possessions avoient été réunies à la couronne dont elles faisoient partie ; que les rendre, ce seroit violer l'intégrité du royaume, et qu'il ne devoit ni ne pouvoit s'y résoudre. Il refusa donc ; mais le prévôt des marchands vint lui dire : *monseigneur, contentez-le d'amitié, car il le faut ainsi* : telle étoit la conclusion ordinaire des discours de *Marcel*. Tout fut donc accordé : et pour qu'il ne manquât rien à l'opprobre du traité et à l'évidence palpable de la contrainte qui l'avoit souscrit, il fallut encore, à la recommandation du roi de Navarre, intimer l'ordre au prévôt de Paris de relâcher tous les prisonniers, *larrons, voleurs de grands chemins, faux monnoyeurs, faussaires, ravisseurs de femmes, perturbateurs du repos public, assassins, sorciers, sorcières, empoisonneurs* et autres coupables de crimes de semblable nature, dont le Navarrois ne rougit pas de dresser lui-même la liste infâme.

A peine a-t-il arraché le consen-

ement , qu'il part pour Rouen. Il va lui-même détacher en cérémonie les corps des suppliciés qui étoient restés au gibet , leur fait faire des obsèques magnifiques , et prononce , devant une assemblée nombreuse , leur oraison funèbre. La qualification de *Martyrs* , pour leur attachement au peuple , et la protection qu'ils lui donnoient contre un tyran , ne fut pas oubliée. A l'égard des places de Normandie , où il comptoit entrer sans difficultés , quand il s'y présenta , les gouverneurs lui refusèrent les portes. Divers corps de troupes qu'avoit levés *Geoffroy d'Harcourt* , son zélé partisan , furent défaits , et lui-même resta sur le champ de bataille.

Ce *Geoffroy d'Harcourt* avoit figuré dès long - temps parmi les rebelles : contraint de quitter la France pour cause de duel , il s'étoit réfugié vers *Edouard* , auprès duquel il avoit acquis le funeste honneur de remplacer *Robert d'Artois*. Ce fut sur ses conseils , et à l'aide des domaines qu'il possédoit dans le Cotentin , que le prince anglais pénétra en France avant la journée de Créci. Mais , saisi de remords , à la vue du champ de bataille et du corps de *Jean IV* , comte d'Harcourt , son frère , il abandonna le parti du vainqueur pour

1357.

aller se jeter aux pieds du vaincu implorer sa grâce qui lui fut accordée. Rentré dans tous ses droits, il vivait paisible dans sa patrie, lorsque *Jehan* son neveu, s'étant laissé circonvenir par *Charles-le-mauvais*, fut arrêté avec lui à Rouen et décapité sans forme de procès. A la nouvelle de la mort tragique du chef de sa maison, fils d'un père tué à Créci pour le service du roi, et qui y avait été blessé lui-même, *Geoffroy* se crut dégagé de ses sermens. Libre désormais de tous remords, il associa son ressentiment à celui d'*Edouard*, rappela la guerre sur sa patrie et prépara les nouveaux malheurs auxquels la France devoit être encore en proie et dont lui-même fut la victime.

Massacres
à Paris.

1358.

Mal accueilli en Normandie, le roi de Navarre revint auprès de Paris, et logea ses troupes dans les villages circonvoisins. On ne peut guère douter qu'il n'eût dessein de s'emparer du gouvernement au préjudice du régent, et peut-être ensuite de la couronne si les circonstances tournoient à souhait. *Marcel* n'avoit d'autre parti à prendre que de le seconder, parce que soit que le roi *Jehan* revînt, soit que *Charles*, dauphin, son fils, régnât,

Il échappoit à leur vengeance, il ne devoit pour le moins se promettre une autorité; au-lieu qu'il lui étoit remis de tout espérer d'un prince qui lui auroit obligation d'une fortune qui pouvoit aller jusqu'au trône. Le Navarrois avoit laissé percer ce desir, lorsque dans son discours au *Pré aux Clercs*, il glissa quelques mots sur son droit à la couronne, qu'il s'abstenoit de faire valoir, pour ne pas exciter des troubles; mais il comptoit bien que ses partisans, et sur-tout le prévôt des marchands, ne seroient pas si modérés, et il ne se trompa pas. *Marcel* pensa qu'il falloit tout oser pour acquérir à son protégé le suffrage de la capitale, persuadé que son exemple seroit suivi par le reste du royaume.

Il y avoit deux partis dans Paris; celui du régent, le plus fort en honnêtes gens, et celui du Navarrois, le plus redoutable en nombre. Ne pouvant gagner le premier, *Marcel* résolut de le rendre perclus par la terreur. Il donna à ses partisans un signe ostensible pour se reconnoître entre eux. Par son ordre ils *mi-partirent leurs chaperons*, qui étoit la coiffure ordinaire, *de blanc couleur de France, et de rouge couleur de Navarre*. Ceux qui ne portoient

1358.

pas ce chaperon furent d'abord insultés, et bientôt coururent risque de la vie. La première victime de la populace fut *Jean Baillet*, trésorier de France, qui fut tué, soupçonné d'être inventeur d'impôts. Le régent eut encore assez de force pour faire arrêter et pendre le meurtrier; mais ce châtiment ne fit que rendre la sédition plus vive. *Pierre d'Arcy*, avocat-général, tâchant de l'appaiser, est massacré dans la cour du palais; et *Marcel*, s'érigeant en vengeur de l'infortuné patriote attaché à la potence, prend avec lui une troupe des plus forcenés, se présente à la demeure du régent, pénètre dans sa chambre, fait saisir *Jean-de-Conflans*, maréchal de Champagne, et *Robert-de-Clermont*, maréchal de Normandie, qui avoient arrêté et livré au supplice l'assassin de *Jean Baillet*, et les fait percer de coups auprès du régent. Leur sang rejaillit sur le jeune prince. *En voulez-vous donc à ma vie?* leur dit-il. *Non*, lui répond *Marcel*, et pour le rassurer, il lui met sur la tête son chaperon mi-parti, et se pare de celui du régent, comme d'un trophée, pendant toute cette journée. Pour en combler l'horreur, on oblige le prince et les Etats à reconnoître que

**Tout ce qui avoit été fait, l'avoit été
pour le bien du royaume.**

1358.

Le dauphin
quitte Paris
pour la se-
conde fois.

1 prince, sans ressources, dans une
ont les bons habitans, en assez
id nombre, mais frappés de cons-
tion, ne montraient aucune éner-
, se sauve à Compiègne et y appelle
Etats. Quelques membres intègres
y suivirent; les autres restèrent, sans
crédit ni considération, sous la hache
des séditeux, auxquels quelques-uns
d'entre eux n'étoient pas absolument
étrangers. *Charles-le-Mauvais* s'étoit
tenu à Mantes pendant ces massacres,
pour n'en point paroître complice;
mais comme il lui importoit de paroître
toujours partisan de la révolte et mé-
content du régent, il lui envoya faire
une provocation à Compiègne. Le che-
valier *Jean-de-Pecquigny*, vint avec
appareil demander au dauphin, de la
part de son beau-frère, ses places et
fiefs de Normandie, et quarante mille
écus pour les bagues et joyaux qu'on
lui avoit saisis en le faisant prisonnier
à Rouen. Si quelqu'un, ajouta en face
l'envoyé, dit que le roi de Navarre
n'a pas de son côté accompli toutes
les promesses qu'il vous a faites, je
lui en donnerai le démenti. Le régent
méprisa cette bravade.

1558.

Troisième
évasion du
dauphin, et
entrée du roi
de Navarre à
Paris.

Il ne désespéroit pas encore de reconquérir la capitale par la douceur et des conditions équitables. D'ailleurs il lui étoit très-important de ne pas l'abandonner sans retour au Navarrois. Il y revint donc, rappelé sans doute les habitans les plus raisonnables, et écouta des propositions : mais *Marcel* y étoit ; le prince continua à être obsé par un conseil tyrannique, et tous pas à être observés. Dès-lors il ne plus qu'à saisir l'occasion de se so traire sans retour à l'esclavage, et il eut le bonheur de la rencontrer. Il en profita pour quitter encore une fois Paris, mais avec le dessein de n'y plus revenir qu'en maître. *Charles-le-Mauvais* qui trouva la place libre, y rentra après son départ. Il avoit fait un traité avec le roi d'Angleterre. Quoique celui-ci fût mécontent de la prétention que le Navarrois avoit laissé apercevoir dans son discours du *Pré aux Clercs*, prétention qui croisoit les siennes, il crut cependant ne devoir pas négliger l'occasion de nourrir les troubles en France. Il donna des troupes à ce rival, qui les plaça dans Paris comme une garnison de confiance, tant pour contenir l'intérieur, que pour repousser les attaques pendant le siège dont Paris étoit menacé.

Marcel avoit aussi sa garnison , cont en quatre mille hommes à-peu , qu'il employoit à remuer la terre r de la ville , et qu'il payoit bien , pour l'ouvrage qu'ils faisoient , ur les avoir toujours sous sa main de besoin. Comme ils étoient and nombre , et qu'ils travaillèrent -près un an , quoiqu'ils ne se fa- beaucoup , ils creusèrent é rond , et élevèrent un rem- der is la rivière au-dessous de r où a été bâtie la Bastille , u celui où la Seine atteint le lieu été construite la porte St.-Ho- , de sorte que le Temple et le L re , deux forteresses qui mena- ç nt la ville , s'y trouvèrent renfer- i es. Ces mesures étoient prises contre le régent , qui avoit trouvé dans les Etats particuliers des provinces les se- cours qu'il sollicitoit en vain des Etats- généraux , et qui , avec les troupes qu'il en avoit tirées , s'avançoit effectivement sur Paris.

La première expédition du régent fut la prise de Charenton , qui em- pécha les denrées d'arriver par eau. Des corps , placés sur les chemins et battant la campagne , arrêtoient aussi les vivres. Le roi de Navarre fit des

Siege de Paris par le Dauphin.

Ruse du Navarrois.

1358.

sorties , se porta même un peu loin pour dégager les chemins ; mais fut toujours battu. Les Parisiens commencèrent à craindre la famine ; et protecteur, à appréhender les brutaux attaques d'un peuple mécontent. Il laissa ses Anglais à Paris, comme propres que les bourgeois à soutenir les fatigues d'un siège, et se retira à St -Denys. De-là il soutenoit le courage des Parisiens par l'espérance d'un prompt secours qui devoit lui arriver des Provinces. Comme leur plus grande crainte étoit pour le pillage, il proposa aux plus riches de lui envoyer à St -Denys leur argent et leurs meubles plus précieux, sur sa parole d'honneur de les rendre quand le danger seroit passé ; et ils s'y firent.

Mécontentement dans Paris.

Pendant qu'il se nantissoit ainsi aux dépens des bourgeois, il négocioit le même avec le régent, pour lui et ses adhérens, et la levée du siège. On sait quelles conditions il obtint en faveur du prévôt des marchands, des échevinage et consorts ; mais certainement il ne les abandonna pas, puisqu'ils lui restèrent attachés. Quant au siège, le régent consentit à le lever, moyennant trois cent mille écus que les Parisiens donneroient pour la délivrance du roi.

te capitulation ne leur plut pas. Ils
 vèrent mauvais que leur prétendu
 ecteur disposât si libéralement de
 gent. *Pour être heureux avec le*
le, dit Mézeray, il ne faut tou-
r à sa bourse que pour la remplir.
 L' intention est bien rare : certaine-
 ent personne ne l'eut jamais moins
 q le Navarrois. Cependant il se fâcha
 ce que les Parisiens murmuroient et
 rquoient si peu de reconnoissance
 qu'il appeloit son bienfait. Il re-
 u aux ingrats sa protection et la gar-
 n anglaise. C'étoit livrer la ville
 défense à la discrétion du régent.
 I populace insulta les Anglais qui
 sortoient, et en massacra plusieurs.
Marcel en fit mettre quelques-uns en
 prison pour les sauver, et les relâcha
 quelques heures après.

Une fois échappés de la ville, ces
 étrangers coururent la campagne et se
 vengèrent sur les Parisiens, hors des
 murs, des mauvais traitemens de ceux
 de dedans. Les plus braves des Pari-
 siens, outrés de voir tuer leurs com-
 patriotes, ravager leurs champs, voler
 et incendier leurs maisons de campagne,
 demandèrent à sortir contre ces pil-
 lards assassins. Le prévôt des mar-

Trahison
de Marcel.

1358.

chands , qui étoit encore maître du gouvernement , y consentit. Ils formèrent un corps de douze centes bien armés. Dans cette troupe se trouvoient presque tous ceux d'*Marcel* redoutoit la haine contre les machinations et sa personne , et l'attachement au régent. Il fait ses dispositions pour n'en avoir plus rien à craindre , partage ce corps en deux , prend le commandement de la moitié , bat tout le jour la campagne , et chez les Anglais , qui étoient avertis , les endroits où on ne doit pas l'arrêter. L'autre corps , au contraire , trompé par de faux avis , et croyant surprendre l'ennemi , est surpris lui-même , tombe dans une embuscade près du bois de Boulou , et est entièrement défait. Le premier rentre le soir harrassé. A peine le premier du second regagne ses foyers , comptant plus de blessés que de sains , et le lendemain les débris de la troupe allant enlever les corps de ses parens et de ses amis , rencontrent des ennemis frais , et laissent encore cent cinquante morts avec les autres.

Cette affreuse journée mit les principales familles en deuil. Le prévôt des marchands , au contraire , s'applaudissoit du succès de son exécration tra-

n , qui ne lui laisseroit que peu
memis à combattre quand il joueroit
dernier acte de la tragédie qu'il mé-
t. Le roi de Navarre avoit quitté
vitale , parce qu'il ne se croyoit
en état de l'emporter sur le parti
osé ; mais il rodoit autour de la
s , ne quittant pas de vue la proie
il vouloit dévorer. Averti par *Mar-*
de la diminution des forces de ce
si , par la perte qu'il venoit d'es-
er , il se rapprocha avec une troupe
quelques Anglais , mais sur-tout
ces bandits déterminés qu'il avoit ,
le commencement attachés à son
rice.

Le dessein du prévôt des marchands
pas connu dans toutes ses parties.
est certain qu'il s'apprêtoit à recevoir
à Paris le roi de Navarre la nuit du
juillet ; et que n'avoit-on pas à
indire de ces scélérats autorisés à
de telles sortes d'excès ? Aussi , dit-on
il devoit faire main-basse sur tous
ceux du parti contraire ; hommes ,
femmes , enfans , personne n'auroit été
épargné ; et au milieu des horreurs du
massacre , des cris , des hurlemens des
malheureux frappés et expirans , pro-
clamer le Navarrois roi de France. Les
ordres étoient donnés , les portes gar-

1358.

Complot
de Marcel.

1338.

nies d'hommes du complot destinés à recevoir les soldats du dehors ; à la fenêtre des maisons qu'on vouloit épargner devoit paroître un linge blanc , et les conjurés étoient avertis de porter le même signe sur eux , afin de se reconnoître.

Il est tué.

Mais il y avoit une contre-batterie, ou ignorée de *Marcel* , ou dont la connoissance , lui faisant juger qu'il étoit perdu sans ressource , le détermina à tenter les moyens extrêmes que nous venons de développer. Il n'auroit pas été prudent de recevoir le régent irrité , avec toute son armée, sans avoir auparavant assuré le sort des moins coupables. Le légat du pape , l'archevêque de Paris , et la reine *Jeanné* se mêlèrent de cette négociation. Le régent consentit d'accorder une amnistie générale ; il n'en excepta que douze hommes, dont les noms restèrent dans le secret.

A minuit du 30 au 31 juillet , *Marcel* sort de chez lui ; il étoit observé. *Simon Maillard* et *Pepin des Essarts*, chevalier , le suivent sur le rempart , d'où il alloit ouvrir la porte St.-Antoine au Navarrois. Ils l'attaquent de paroles ; la conversation s'anime ; et *Maillard*, qui étoit son parent , lui

la tête d'un coup de hache. Aussi-
 lui et son compagnon déploient la
 ière royale , crient aux armes. Les
 ar is , réveillés par le tumulte, ac-
 it en foule. *Maillard* ordonne
 x emiers arrivés de s'assurer des
 ip as du prévôt , déjà parvenus à
 a rte , et en envoie d'autres arrêter
 x qui s'avançoient vers elle pour
 roduire les Anglais. La terreur saisit
 conjurés ; ils fuient sans se défen-
 e. Ceux qu'on rencontre sont ren-
 s dans les prisons , ou dans des
 s s , sous bonne garde. Dans la
 e , *Maillard* assemble le peuple
 halles. Il raconte les forfaits de
urcel , montre le danger qu'il y au-
 it eu à ne s'en pas défaire sur-le-
 ha p : mais , pour ses complices , il
 t lopter une espèce de forme ju-
 aire , et compose un tribunal de
 rgeois irréprochables ; de leur avis
 condamne les prisonniers à la mort,
 t les fait exécuter sur-le-champ. Une
 putation part aussitôt pour Charen-
 , où étoit le régent , et le prie
 rentrer dans la ville. Avant le soir
 t y étoit tranquille , et la cour , à
 ques jours de-là , s'établit paisible-
 nt au Louvre.

Les provinces se sentoient peu des La Jacquerie

1358.

anxiétés de la capitale ; cependant quelques-unes eurent aussi leurs fléaux. Dans un petit village, près de Beauvais, se manifesta une fureur maniaque, qui, semblable à une maladie contagieuse, infecta rapidement la Picardie, la Champagne et l'Ile de France, et dont on ne put arrêter les fureurs qu'en détruisant les frénétiques. Des paysans, en sortant de vêpres, s'entretenoient dans le cimetière des malheurs du temps, de la captivité du roi, qui occupoit alors les esprits et affligoit toute la France. C'est, s'écria l'un d'entr'eux, c'est la faute de ces grands seigneurs, de ces nobles, de ces chevaliers qui auroient dû le défendre jusqu'à la mort, et qui l'ont laissé prendre ! Et quels efforts font-ils pour le délivrer ? A quoi sont-ils bons ? qu'à tourmenter les pauvres paysans, accabler leurs vassaux de corvées, les ruiner, abuser insolemment de leurs femmes et de leurs filles. Pourquoi souffririons-nous davantage ces excès ? Armons-nous. Nous sommes plus nombreux qu'eux ; tuons, massacrons, anéantissons cette race maudite. Les fléaux, les faux, les fourches, tous les instrumens de leur état servent d'armes à ces furieux. Ils attaquent un château

voisinage , embrochent le maître
 t vif , le font rôtir , et forcent sa
 et sa fille de goûter de sa chair.
 c qu'ils se trouvèrent , en peu de
 , cent mille hommes rassemblés.
 vient donné un chef qui prit
 m de *Jacques Bonhomme* , nom
 dérision par lequel la noblesse dé-
 it le paysan et d'où est venu le
 m de la *Jacquerie*. Tantôt réunis
 n corps d'armée , tantôt divisés en
 upes , ils courroient le pays , sacca-
 ient et brûloient. On compte dans
 rondissement de ces trois provinces
 de cent châteaux détruits. Ils fouil-
 rent les bois où auroient pu se ré-
 les gentilshommes , et les pour-
 ivent comme des bêtes fauves. Ceux-
 venoient quelquefois à se joindre ,
 couverts de leurs armures de fer ,
 ntés sur leurs grands chevaux de
 aille , se précipitoient dans les ha-
 ns de ces rustres , presque nus ,
 écrasoient et en faisoient un grand
 nage. Tous ceux qu'ils rencontroient
 éparés de leurs troupes étoient , sans
 ricorde , pendus au premier arbre.
 U bande s'avança jusqu'à Meaux.
 La populace de Paris , mendiens ; porte-
 x , gens sans aveu dont les capitales
 ndent , apprenant qu'il s'agissoit de

1358.

piller, coururent se joindre à eux. La ville de Meaux renfermoit une partie de la cour des princes; les femmes et les filles des plus grands seigneurs, au nombre, dit-on, d'environ quatre cents, effrayées et tremblantes, ainsi qu'on le peut croire, à l'approche de ces brigands. Heureusement *Jean de Grailly*, Capitaine de Buch, et le comte de Foix passaient près de Meaux, revenant d'une expédition lointaine. En braves chevaliers ils offrirent leurs services aux dames; on juge qu'ils furent volontiers acceptés. Leur escadron, admis par une porte, sortit aussitôt par l'autre. « Le seul éclat de leurs armes
 « éblouit et effraye cette canaille, dit
 « *Mézeray*; ils reculent, tombent les
 « uns sur les autres. On les abat par
 « monceaux, on les écrase, on les
 « égorge comme des bêtes, si bien qu'il
 « en périt ce jour-là plus de sept mille,
 « tant tués que noyés. En une autre
 « occasion le régent, qui s'étoit mis
 « à leur poursuite, en tua plus de
 « vingt mille, et le seigneur de Couci
 « en fit une telle boucherie dans ses
 « terres, situées en Picardie et en
 « Artois, qu'en peu de temps la France
 « fut purgée de ces furieux ». Il n'y eut pas jusqu'au roi de Navarre qui

contribua à leur destruction , malgré

1358.

le profit qu'il sembloit devoir en
rer pour sa cause : mais , dans leurs
res , ils avoient eu la maladresse
pas discerner quelques nobles
étoient ses plus fidèles agens et
voulut venger. Quand on deman-
it ces malheureux pourquoi ils
se mettoient ces ravages , ils répon-
at que c'étoit comme un désir sur-
naturel qui les poussoit à détruire les
nobles. Mais il n'y a rien de moins
surnaturel au peuple que d'aimer à
abattre tout ce qui est au-dessus de lui.
Ceux qui le mènent connoissent bien
ce principe , et le succès ne dépend
que du bonheur de trouver un pré-
texte ; quelquefois un seul mot donne
l'impulsion.

Telle avoit été l'adresse de *Marcel*,
dont la mort laissa au régent le temps
et la liberté de s'occuper plus assidu-
ment des autres affaires de l'état. Le
roi , transféré en Angleterre , fut reçu
très-honorablement. *Edouard* alla au-
devant de lui. Tous les grands lui ren-
dirent leurs hommages. On lui fit une
entrée publique à Londres. Il étoit
monté sur un cheval blanc. Son jeune
vainqueur l'accompagnoit sur un sim-
ple coursier noir. La suite ne répondit

Négocia-
tions avec
l'Angleterre.
1359.

1359.

pas aux marques d'affection données d'abord. Quand on se mit à traiter d'affaires *Edouard* proposa, pour première condition de la délivrance du monarque , que le prisonnier lui feroit hommage de son royaume. Comme il l'avoit déjà obtenue du roi d'Ecosse , il se flattoit que celui de France ne le refuseroit pas ; mais *Jean* indigné s'écria : *Plutôt mourir que de rentrer dans mon royaume déshonoré !* La négociation continua , cependant ; mais avec des alternatives de concession et de refus , dont *Jean* écrivoit les détails à son fils. Celui-ci étoit souvent obligé de garder , pour lui seul , les propositions que l'on débattoit , et sur lesquelles il auroit eu besoin de consulter. Son conseil n'étoit pas encore entièrement purgé des membres mauvais ou suspects que la faction lui avoit donnés. On ne remarque de disgracié que *Lecocq* , ce perfide évêque de Laon , qui , encore , n'éprouva pour toute punition , que l'ordre de se retirer dans son diocèse.

Etat du
royaume.

Outre cette gêne dans l'exercice de l'autorité , le régent étoit toujours tourmenté par le Navarrois , son beau-frère. Il conservoit à la cour des partisans qui l'excusoient et le soutenoient. Après avoir manqué son coup sur Paris,

au lieu de se prêter aux avances officieuses du régent, qui dans la circonstance de la trêve qui alloit finir avec l'Angleterre, auroit désiré gagner ce prince dangereux, il conclut un traité avec *Edouard*, et avec les secours clandestins de cet ennemi acharné, il se mit à ravager tous les pays limitrophes aux provinces qu'il possédoit. L'état où se trouvoit la France présente un tableau des plus affligeans. *Guillaume de Nangis*, auteur contemporain, pour en donner une idée, fait cette peinture de la détresse du clergé, le corps le plus riche et le plus puissant du royaume. « On ne voyoit plus dans Paris et dans les autres grandes villes, qu'abbés et abbesses, clercs et religieuses, occupés à chercher les moyens de subsister. Les prélats et autres grands bénéficiers qui auroient rougi de marcher en public sans un fastueux cortège d'écuyers, de chevaux et de domestiques, étoient alors dans l'humiliante nécessité d'aller à pied, suivis seulement d'un moine ou d'un valet, et de se contenter de la nourriture la plus frugale ».

Dans le reste du royaume, c'en étoit que factions dans les villes, divisions

1359.

dans les familles , brigandages dans les campagnes. Les chefs des différens partis arrachioient les villageois de leurs charues , enrôloient les paisibles citadins , les forçoient de marcher sous leurs drapeaux ou de se rédimier du service par argent ; les chefs de ces bandes passaient alternativement du parti du régent à celui du roi de Navarre , selon la somme plus ou moins forte qu'on leur promettoit. Il se rencontroit aussi , entre ces pillards , des Anglais , qui sembloient préluder à la guerre qui alloit recommencer.

Conditions
de paix avec
l'Angleterre,
fusées.

Le malheureux *Jean* voyoit de sa prison les préparatifs immenses qu'*Edouard* faisoit pour attaquer la France. Il crut prudent , dans cette extrémité , d'abandonner une partie pour sauver le tout. Il conclut donc , sauf le consentement des états , un traité par lequel il cédoit au roi d'Angleterre , en pleine souveraineté , la Normandie , le Maine , l'Anjou , la Touraine , le Poitou , la Guienne , la Saintonge , Calais avec un territoire , les comtés de Montreuil , de Ponthieu , de Boulogne , de Guines , et la vicomté de Nanteuil. Dans ce traité le monarque Anglois n'appeloit *Jean* que *Rex Francus* , Roi Français , et s'intituloit lui-

ème *Rex Francorum*, Roi des Français : distinction bizarre dont il comparativement se faire un titre pour proprier la couronne.

Le régent convoqua à Paris les Etats, se composèrent des principaux de noblesse, du clergé et des députés grandes villes. Le traité y fut lu, uté et rejeté tout d'une voix. On t que *Jean*, dans sa prison, en fut , et qu'il crut que ce refus venoit : l' pendant que le roi de Navarre re- e it sur son fils. Ce qui lui donnoit n ce soupçon, c'est qu'en effet, ux beaux-frères commençoient à re en assez bonne intelligence. Le i d'Angleterre conservoit un vif res- ntiment de ce que le Navarrois, dans n discours du *Pré aux Clercs*, avoit nné à son droit, comme petit-fils de ouis *Hutin*, la préférence sur celui : l'Anglais qui étoit plus éloigné d'un gré de la couronne, comme petit- s de *Philippe-le-Bel*, et neveu seu- ment de *Louis Hutin*, son fils. En nséquence, il donnoit à ce concur- nt ce qu'il falloit de secours pour être pas abattu, mais point assez pour a'il triomphât. Le Navarrois sentit te politique, et il ne crut pas que la enne lui permît de contribuer à don-

1359.

ner la moitié du royaume à un pr ,
 qui , avant de l'avoir , lui montri
 déjà plus de malveillance que de bonne
 volonté. Ce motif l'avoit porté depuis
 quelques mois à conclure la paix avec
 le régent , paix d'ailleurs qui ne ren
 point le calme à la France , parce q
 les pillards qui suivoient ses drai
 continuèrent à la tourmenter sous les
 enseignes de *Philippe* , son frère , et
 des Anglais ; et parce qu'artisan lui-
 même de troubles sans cesse renaissans,
 il ne fit que se choisir , pour ainsi dire,
 un poste plus commode pour consom-
 mer plus aisément ses noirceurs. D'ac-
 cord alors avec tous les bons Français,
 il rejeta le traité , et exhorta les dé-
 putés à le renvoyer avec des marques
 d'indignation. Il offrit tous ses moyens
 de secours , ses troupes , son argent ,
 et engagea le clergé , la noblesse et les
 villes , à se cottiser selon leurs moyens ,
 et à accepter la guerre plutôt qu'une
 paix si honteuse.

Edouard
 en France.

Edouard marqua beaucoup de cha-
 grin de voir ainsi ses espérances trom-
 pées : soit dépit , soit , comme il le
 publia , crainte de se voir enlever son
 prisonnier par quelque coup de main ,
 ainsi que cela fut tenté depuis par quel-
 ques chevaliers français qui s'emparèrent

même de Winchelsea, et qui brûlèrent cette ville, il le renferma dans la tour de Londres, pendant qu'il débarquoit en France avec une armée qu'on fait monter à cent mille hommes. Alors commença, de la part des Français, un genre de guerre, que la fausse idée qu'ils avoient de la bravoure, leur avoit fait dédaigner jusqu'à ce temps. Le dauphin mit dans les principales villes de fortes garnisons, et abondance de provisions de toute espèce; ordonna que les habitans des pays menacés se retirassent dans les châteaux et dans les forteresses avec ce qu'ils pourroient emporter; défendit sur-tout à ses généraux de risquer une bataille, ou toute action qui pourroit être décisive, et abandonna la campagne à l'ennemi.

Edouard se promena en France sans trouver d'obstacles; seulement son armée étoit observée dans sa marche, cotoyée et resserrée par des partis répandus sur ses aîles qui la harceloient et se retiroient quand elle faisoit mine de les attaquer. Il entra par l'Artois, prit quelques bourgades, des petites villes et des châteaux, leva des contributions sur le plat pays, et vint mettre le siège devant Reims. Son dessein, à ce qu'on croit, étoit de s'y faire sa-

1359.

crer, persuadé que cette cérémonie applaniroit les difficultés qu'il pourroit trouver à se faire déclarer roi de France. Afin de ne pas avoir les habitants trop contraires, il ménageoit la ville et se contenta de la bloquer. Mais l'hiver arriva. Il fut contraint de lever le siège. Il s'enfonça en Champagne, rançonna la frontière de la Bourgogne, arriva par la Brie devant Paris, et campa au Bourg-la-Reine; de-là il envoya offrir la bataille au régent qui étoit à Lonjumeau. Le prince répondit comme l'Anglais avoit fait devant Calais, qu'il étoit là pour défendre Paris; qu'il le prît, s'il pouvoit.

Conspira-
tion contre
le régent.

Cependant le dauphin *Charles*, étoit dans un moment de crise alarmante. Son beau-frère, réconcilié jusqu'à l'occasion de mal faire, ne voyoit pas sans un malin desir la situation de la France qui lui offroit la possibilité, ou de saisir la couronne, ou d'en détacher à son profit quelques parties considérables. La vie du régent étoit un obstacle à son mauvais dessein. Depuis que le Navarrois s'étoit si hautement déclaré contre le démembrement du royaume, le dauphin l'avoit admis dans ses conseils, le consultoit, vivoit avec lui dans une espèce d'intimité, jusqu'à se traiter

proquement. On dit que ce fut
un de ces repas qu'il empoisonna
son frère ; la dose ne fut pas assez
pour tuer sur-le-champ le con-
, mais elle lui causa une maladie
lui fit tomber tout le poil du corps
es, et l'affligea d'une langueur
sa ses jours. Quelques-uns font
ter cette tentative à l'époque où
- le - *Mauvais* fut tiré de sa

crime du poison n'est pas tout-à-fait
é ; mais il est probable par un autre
le, arrivé quelques années après,
lequel les historiens n'élèvent point
ute. Le roi de Navarre étoit en
pour des troupes avec un aven-
con, nommé *Seguin de Ba-*
, qu'il desiroit attirer à son ser-
Il lui offroit des terres en Nor-
, *Seguin* les vouloit en Gas-
et en plus grande quantité que
nce n'en prétendoit donner ; il
minoit. *Le Gascon est trop cher,*
Charles à ses entremetteurs ; puis-
'il veut tant se faire valoir, qu'on
défasse. Il l'invite à dîner. *Ba-*
, après avoir goûté quelques mets,
ne tourmenté d'horribles convul-
Charles le regarde sans la moin-
tion, le fait transporter dans

1359

sa maison où il meurt presque aussitôt ; et le Navarrois continue tranquillement son repas.

S'il est incertain qu'il ait attenté à la vie de son beau-frère par le poison, il est presque assuré qu'il tenta le crime par l'assassinat. Les meurtriers devoient être trois amis de *Marcel*. Deux d'entr'eux révélèrent le complot et eurent ordre du régent de venir à communiquer avec le Navarre pour pouvoir mieux saisir et déjouer ses intrigues. Ses agents furent surpris dès leur première confession, et informèrent le roi de Navarre. Lui-même s'avoua criminel en fuyant aussitôt qu'il sut ses complices arrêtés ; mais quand ils eurent subi le dernier supplice, et qu'il ne craignit plus leur témoignage, il reprit courage, et envoya insolamment défier le régent, comme lui ayant, par inimitié, imputé un crime dont il étoit innocent. Il joignit à son défi une déclaration de guerre, la recommença en Normandie, et effaça par cette action tout le mérite de la conduite qu'il avoit tenue, lorsqu'il fit rejeter le traité honteux proposé par le roi d'Angleterre.

Irrésolution
d'Edouard.

Ce monarque resta une partie de l'hiver 1359, et tout le printemps

, autour de Paris ; il s'y occupoit
er et brûler les maisons de cam-
e des bourgeois , et à leur couper
vres afin de les forcer à se révol-
ntre le régent. En effet , il fallut à
e , tout jeune qu'il étoit , toute
et la fermeté qui a depuis ca-
risé son règne , pour affermir les
contre les promesses et les
es de l'Anglais , contre l'impas-
s maux qu'ils souffroient , et
e les insinuations perfides des
ires de son beau-frère , qui l'ac-
ent d'indifférence pour leurs in-
s , et de ne pas vouloir les déli-
lorsqu'il le pouvoit , par une ba-
. Les murmures augmentoient. Le
it fut obligé de se justifier , et il le
ctorieusement dans un discours
prononça , monté sur les degrés
croix plantée dans la place de
e , où le peuple étoit assemblé.
Louard ne pouvant attirer le ré-
à une action , ni subsister plus
temps dans un pays ruiné , gagna
e , d'où il comptoit passer en
y refaire son armée pendant
et revenir devant Paris. Il se
it que les mesures défensives que
il avoit prises , seroient précisée-
ce qui causeroit sa perte. Ces

grandes villes qu'il a si bien mu disoit-il, ne peuvent subsister sans fortes garnisons. Il n'a pas de quoi payer ; je les gagnerai en leur don les soldes arriérées et leur en pro tant encore davantage. La bourge réduite par la famine se mutinera et campagne se soumettra par la crai du pillage. Il concluoit que la Fr déchirée en lambeaux , ne pourroit dispenser de le placer sur le trô pour en réunir les pièces. Ce raisoi ment n'étoit pas destitué de fortes p babilités. *La France*, dit M^e, *étoit à l'agonie, et pour si peu son mal augmentât, elle alloit périr.*

Le monarque anglais avoit bien j la maladie par ses symptômes, et ce connoissance l'empêchoit de répondre aux propositions que le pape lui faisoit passer par ses légats. Il espéroit tou jours que le retard feroit empirer le mal ; mais plusieurs de ses conseillers, moins enthousiasmés que lui de son projet de régner en France , et de ses espérances , desiroient vivement qu'il se prêtât à un accommodement ; en tr'autres le duc de *Lancastre*, son cousin, dont il estimoit la sagesse et les lumières, ne lui épargnoit pas les remontrances. « Quelquefois, lui disoit-

en s'obstinant à tout avoir on perd
nt. Vous avez appris devant Reims
v re entreprise n'étoit pas si
e q vous pensiez. La France
épuisée que quelque évè-
nt i révu ne puisse la rétablir.
fatigues des marches , de petits
multipliés , une maladie con-
u ivent ruiner votre armée;
Franc alors reprenant cœur ,
force , ajoutoit *Lancastre* ,
(manqueront jamais) , vous
neront , vous et vos enfans , et
victorieux , vous rendront captifs.
quand la fortune même vous
eroit la victoire , quels en seront
ruits ? Vous avez quatre fils. La
orde est si rare entre les frères !
-vous vous flatter qu'ils res-
ont toujours d'accord. Il ne faut
guerre entre eux , pour que
couronne , qui vous aura coûté
d'inquiétudes et de peines re-
ne à ses premiers possesseurs ,
qu'il reste rien à votre postérité
e brillante conquête. Croyez-
, onseigneur , il y a plus de
à en affermir une médiocre ,
toujours battre un grand pays ,
s i nger aux moyens de le con-
er

1360.

Affreux
orage.

Ce que *Lancastre* disoit à *Edouard* des accidens qui pouvoient en un tant détruire son armée , lui fut démontré par un des phénomènes les plus frayans de la nature. Pendant qu'il devant Chartres , un orage épou-
 ble creva sur son camp. La pluie
 boit par torrens. La grêle , d'une grosseur prodigieuse , écrasait les hommes et les chevaux. Les tentes arrachées des tourbillons de vent , étaient traînées dans les ravines que for-
 cet affreux déluge, Mille hommes et six mille chevaux périrent et engloutis dans les eaux. On dit *Edouard* se tourna vers l'Eglise de Chartres , et fit vœu à la Vierge d'accorder la paix.

Rarement, dit Voltaire avec son ironique , *rarement la pluie a dû de la volonté des vainqueurs , sortir des états.* Mais quelle pluie ! *Rivar* sard , auteur contemporain , et admis à la familiarité du roi d'Angleterre , a écrit que ce prince , depuis le traité, convenoit de l'impression que l'orage avoit fait sur lui. Il ne paraît point étonnant qu'un pareil bouleversement, l'ouvrage de quelques minutes lui eût tout-à-coup représenté la situation terrible où il se trouveroit au

de la France, si d'autres fléaux, très par *Lancastre*, venoient le fr. *Voltaire* ne nie pas qu'il soit b. qu'*Edouard* n'ait été entraîné réflexions. Ce n'est que l'acte ix, dont on dit que la frayeur ince fut accompagné, qui le blesse, fait convertir par l'écrivain mo- un orage épouvantable en une ordinaire.

oi qu'il en soit du motif, le roi *Angleterre* nomma sur-le-champ des nissaires, qui se réunirent à Bre- y, village à une lieue de Chartres, ceux que le régent envoya. Comme et ent sincères et de bonne volonté, traité fut conclu en huit jours. le rédigea au nom des deux fils deux rois, le régent et le prince lles. Les historiens anglais qui nt couvrir les évasions dont uard se rendit ensuite coupable, qui donnèrent lieu à de nouvelles res, disent qu'avant la signature e article étoit envoyé au régent, l'examiner avec son conseil, re prudente et convenable; mais ntent que ce prince s'étudioit à ttre en des termes qui les ren- ssent susceptibles d'explications fa- rables, quand la fortune auroit

Traité de
Bretigny.

1360.

changé. Sans doute ces précautions ainsi que les intentions furent réciproques , et on peut croire que si le phin prît des mesures pour être obligé de céder le moins possible, le ro prit de son côté , pour se donner plus de droits qu'il pourroit.

Le traité de Breigny fut signé mai. Il est composé de quarante ar-
sous quatre titres principaux ; les
cessions , les restitutions réciproques
les renonciations respectives , et la
con du roi ; 1.° on accorde au roi d'An-
gleterre tout ce que le roi de France
possédoit en souveraineté et en
maine dans le Poitou , la Saintonge
l'Agénois , le Périgord , le Quercy ,
Limousin , l'Angoumois , le Rouergue
et le Bigorre ; plus Calais , la
d'Oye , le comté de Guines et des terres
adjacentes , ainsi que les droits de
souveraineté sur les comtés de Foix ,
Catholac et autres dont les terres étoient
enclavées dans les provinces cé-
2.° le roi d'Angleterre , et le prince
son fils , restitueront tout ce qu'ils
ou pourroient prétendre dans la Nor-
mandie , la Touraine , le Maine , l'Ar-
jou , la Bretagne et la Flandre ; 3.° ces
deux mêmes princes renonceront à
droits qu'ils prétendent sur la cour

rance, et sur les parties du royaume autres que celles qui sont concédées par le premier article ; 4.^o on pour la rançon du roi trois millions d'écus, savoir six cent mille à dans quatre mois, et le reste en année, par six cent mille dus à Londres, et pour sureté du tout on donnera quarante otages.

Les autres articles regardent des particuliers, comme ceux des ducs de Bretagne et de Flandre. Le roi d'Angleterre renoncera à l'alliance de ces princes, et le roi de France à celle

de l'Ecosse. Ils ne se mêleront en rien à la querelle de *Charles de Blois* et *Jean de Montfort*, relativement à la possession de la Bretagne, que par amiable, et s'ils ne peuvent réussir à concilier, ils abandonneront les ducs à leurs propres forces; l'homme de la Bretagne, quelque soit l'événement, demeurant toujours au roi d'Angleterre.

Enfin, si quelques princes, ducs ou autres non nommés, se tentent quelque chose contre la tenue de ce traité, les rois, pour cela, ne feront point la guerre, mais par leur pouvoir, et celui de leurs vassaux, ils contraindront les rebelles à se soumettre au plutôt. Article, m. IV.

1360.

comme on voit, qui pouvoit devenir un germe de guerre, et qui le fut. La forme, dans laquelle devoient se faire les renonciations et cessions, fut remise à une convention qui auroit lieu entre les deux rois, lorsque celui d'Angleterre rameneroit celui de France à Calais. Leurs fils aînés signèrent le traité, et le confirmèrent par serment, avec beaucoup de solennité, le régent à Londres en présence des commissaires anglais, et le prince de Galles à Louviers, en présence des commissaires français. Il ne fut pas question dans le traité du roi de Navarre, mais seulement du prince *Philippe*, son frère, qui s'étoit laissé entraîner par lui à la guerre. Ses terres et celles de sa femme lui furent rendues avec pleine amnistie. La même grâce fut ensuite accordée au Navarrois, à la sollicitation du roi d'Angleterre, quand il ramena celui de France dans ses états.

Discussions
sur quelques
articles du
traité.

Ils descendirent l'un et l'autre en octobre à Calais. *Jean*, après quatre ans de prison en Angleterre, revint encore quatre mois détenu dans cette ville, pendant qu'on expliquoit, et négocioit ou réformoit quelques articles du traité de Bretigni. Le régent y venoit voir son père, pour conférer.

ces occasions , on lui donnoit
 r otages et garans de son retour
 x fils du roi d'Angleterre. Il paroît
 on ne s'accorda pas sur l'article des
 nciations , ou du moins sur la ré-
 ion de cette clause importante.
 s des débats assez vifs on convint
dans dix mois , qui tomberont à
-André 1361 , les deux rois fe-
édier leurs lettres de déclara-
, et les enverront à Bruges ;
pendant le roi de France sur-
d'user de son droit de souve-
é sur les terres qu'il cède. On
 cture que cette forme dilatoire
 loptée , parce qu'on ne put con-
 r de la formule de la renoncia-
 d'Édouard à la couronne de
 ice. Ce prince tenoit toujours à sa
 ention. On ne voit pas qu'il ait
 s accompli cette condition si so-
 nellement stipulée ; au - lieu que
 envoya de bonne foi à Bruges ,
 le temps indiqué , la déclaration
 e il qu'il faisoit , à condition
 que le roi d'Angleterre en fe-
 t , relativement aux préten-
 nt il devoit se désister. Du reste
 narques , dans leur dernière
 iv , traitèrent fort honorable-
 jurèrent la paix sur les saints

1360.

grandes villes qu'il a si bien munies, disoit-il, ne peuvent subsister sans de fortes garnisons. Il n'a pas de quoi les payer ; je les gagnerai en leur donnant les soldes arriérées et leur en promettant encore davantage. La bourgeoisie réduite par la famine se mutinera et la campagne se soumettra par la crainte du pillage. Il concluoit que la France déchirée en lambeaux , ne pourroit se dispenser de le placer sur le trône, pour en réunir les pièces. Ce raisonnement n'étoit pas dénué de fortes probabilités. *La France, dit Mezeray, étoit à l'agonie, et pour si peu que son mal augmentât, elle alloit périr.*

Le monarque anglais avoit bien jugé la maladie par ses symptômes, et cette connoissance l'empêchoit de répondre aux propositions que le pape lui faisoit passer par ses légats. Il espéroit toujours que le retard feroit empirer le mal ; mais plusieurs de ses conseillers, moins enthousiasmés que lui de son projet de régner en France , et de ses espérances , desiroient vivement qu'il se prêtât à un accommodement ; entr'autres le duc de *Lancastre*, son cousin, dont il estimoit la sagesse et les lumières, ne lui épargnoit pas les remontrances. « Quelquefois, lui disoit-

Il, en s'obstinant à tout avoir on perd tout. Vous avez appris devant Reims votre entreprise n'étoit pas si facile que vous pensiez. La France épuisée que quelque événement prévu ne puisse la rétablir. Fatigues des marches, de petits vices multipliés, une maladie contagieuse peuvent ruiner votre armée; Français alors reprenant cœur, de force, ajoutoit *Lancastre*, n'en manqueront jamais), vous vaincrez, vous et vos enfans, et victorieux, vous rendront captifs. Quand la fortune même vous seroit la victoire, quels en seront les fruits? Vous avez quatre fils. La discord est si rare entre les frères! Ne vous vous flatter qu'ils restent toujours d'accord. Il ne faut qu'une guerre entre eux, pour que la couronne, qui vous aura coûté tant d'inquiétudes et de peines retournera à ses premiers possesseurs, qu'il reste rien à votre postérité de votre brillante conquête. Croyez-moi, Monseigneur, il y a plus de difficulté à en affermir une médiocre, qu'à toujours battre un grand pays, qu'à songer aux moyens de le conserver ».

1361.

Difficultés
pour l'exécution
du traité
surmontées
par la bonne
foi du roi.

que cette alliance ait été un marché.

Edouard ne tarda pas à envoyer des commissaires demander les provinces, villes et châteaux qui lui étoient cédés par le traité. *Jean* n'hésita pas de se mettre en devoir d'accomplir ses promesses ; mais il trouva des obstacles auxquels il ne s'attendoit pas, et qui auroient dû lui plaire, s'il n'avoit préféré à ses avantages la fidélité à parole. Presque tous les possesseurs de fiefs, ainsi que les gouverneurs et les bourgeois des villes, indignés de ce qu'on disposoit d'eux et de leurs biens sans les avoir consultés, et de ce qu'on les démembroit de la France, à laquelle ils étoient attachés, s'étoient fortifiés, munis de bonnes garnisons, et refusèrent de recevoir les Anglais. Le roi employa auprès d'eux les exhortations et les prières. Il leur fit remontrer que de leur soumission dépendoit le repos du royaume, et que par leur opiniâtreté ils alloient le replonger dans une guerre qui achèveroit de le ruiner. *Ils obéirent*, dit *Froissard*, historien tout Anglais, *ils obéirent ; mais ce fut bien ennuyé* (malgré eux). On cite aussi la réponse des députés que les Rochelois envoyèrent au roi, pour le prier de les dispenser de recevoir les Anglais. *Eh bien donc,*

syre , puisque , pour témoigner que nous sommes bons Français, vous voulez nous contraindre à ne le plus être , nous reconnoissons l'Anglais des lèvres seulement ; mais soyez assuré que nos cœurs demeureront fermes en votre obéissance.

1361.

Le dauphin et le conseil auroient désiré que le roi eût profité de cette ré-
 stance , presque générale , pour se soustraire aux conditions les plus onéreuses du traité de Bretigni. Ils remon-
 trèrent , ce qui étoit vrai , qu'*Edouard*,

ins délicat, envahissoit sans scrupule tout ce qui étoit à sa bienséance, et qu'il se mettoit fort peu en peine d'être fidèle à sa parole quand il la trouvoit contraire à ses intérêts. C'est à cette occasion que *Jean* prononça cette parole , devenue maxime , trop rarement pratiquée : *Si la justice et la bonne foi étoient bannies du reste du monde , elles devraient se retrouver dans la bouche et le cœur des rois.*

Les garnisons qui sortoient mécon-
 tentes et mal payées des forteresses li-
 vrées aux Anglais, les étrangers , les
 Allemands sur-tout, qu'*Edouard* avoit
 appelés sous ses drapeaux , et qu'il con-
 gédioit , n'ayant pas besoin d'eux , for-
 mèrent ce qu'on appella les grandes

Les grau-
 des compa-
 gnies.

compagnies, tous bandits et voleurs, qui se mirent à ravager la France, sous des capitaines hardis et expérimentés qu'ils se choisissoient eux-mêmes. Quelques-uns prirent le nom de *Tard-venus*, voulant dire que ceux qui les avoient précédés avoient moissonné, que pour eux ils ne faisoient que glaner. Le roi envoya contre une de ces bandes des troupes réglées sous le commandement de *Jacques de Bourbon*, comte de la Marche, et connétable de France, deuxième fils de *Louis*, premier duc de Bourbon. Il essuya une déroute complète à Brignais, près de Lyon, et mourut dans cette ville de ses blessures.

Le chef de ces vainqueurs se faisoit appeler *ami de Dieu et ennemi de tout le monde*. Accouplement bizarre de deux qualités incompatibles. Ils tournèrent vers Avignon où le pape résidoit. Il publia contre eux une croisade. Loin de leur être nuisible, elle augmenta leurs forces, parce que les gens de guerre, appelés par le pontife pour le servir, voyant qu'il ne les payoit qu'en indulgences, se jettoient dans les bandes, et encore plus *tard-venus* que les autres, ils se hâtoient de se dédommager. *Nous aurons*, disoient-

au rapport de Froissard, *l'argent*
prélats, ou ils seront *haryés de*
e manière. Ces menaces étoient
alarmantes pour la cour d'Avignon.
pape appela à son secours le mar-
quis *Montferrat*, capitaine très-
habile en Italie. Il vint et jugea
qu'il seroit fort peu sage de se mesurer
avec ces audacieux qui n'avoient rien à
perdre; qu'il valoit beaucoup mieux
essayer de les gagner. Il y travailla. A
fin de grossir à leurs yeux le butin
qu'ils feroient en Italie, le marquis les
engagea à le suivre dans ce pays,
et à avoir touché une bonne somme
d'argent, qu'apparemment le sacré col-
lournit. Ils aidèrent le marquis à
porter des victoires lucratives sur
les Français.

Une autre bande gagna la Bretagne, Du Guesclin.
La guerre n'avoit jamais cessé. Ils
furent attirés par la réputation du
chevalier *du Guesclin*, gentilhomme
vaillant, hardi, entreprenant, tel qu'il
falloit pour commander de pareils
aventuriers. Le courage étoit l'apanage
de cette famille, sans distinction de
rang ni d'état. Une religieuse, nommée
Alienne, sœur de *du Guesclin*, que,
sans doute les ravages de la guerre
eussent forcé de quitter son couvent,

1361.

s'étoit retirée à Pontorson , auprès de la femme de son frère. Les Angl entreprennent de surprendre cette forteresse. Ils appliquent les échelles. D plusieurs étoient dressées , la religieuse saute du lit où elle étoit couchée auprès de sa belle-sœur , endosse la cotte de maille de son frère , qui étoit attaché à la muraille , court sur le rempart , renverse les échelles et les hommes prêts à atteindre le parapet , rassemble la garnison , fait ouvrir les portes , poursuit les fuyards : ils se trouvent surpris entre elle et son frère qui revenoit d'une expédition dont les Anglais avoient eu avis : ce qui leur avoit fait tenter la surprise de Pontorson , mais ils savoient que *du Guesclin* seroit absent. Mais *Julienne* le suppléa et battit avec lui les échappés de l'escalade, dont le commandant fut fait prisonnier. L vaueur , l'intelligence , la confiance de soldat , l'estime du roi , bon juge de mérite , élevèrent dans la suite *Bertran du Guesclin* , simple gentilhomme , à la dignité de connétable de France.

Etablis-
sement des fils
du roi.

Le roi ne manifestoit pas dans le gouvernement l'activité qu'on lui avoit connue avant sa prison : il ne portoit le sceptre que d'une main indolente. Le dauphin conserva toujours beaucoup

de naissance, et on peut dire, à la
ange du père et du fils, qu'on ne
marqua pas même de germe de mé-
intelligence entre le prince qui avoit
ritablement régné, et le monarque
i auroit pu montrer quelque jalousie
l'autorité qui restoit à l'ancien ré-
nt. Il jouit toujours du duché de
rmandie que son père lui avoit
donné. *Jean* recueillit cette année le
duché de Bourgogne, par la mort de
Philippe de Rouvres, qui mourut âgé
de seize ans, sans laisser de postérité,
et qui fut le douzième et dernier duc
de la première maison de Bourgogne,
issue du roi *Robert*. Ce retour à la cou-
ronne fut-il bien légitime? C'est peut-
être un problème à résoudre. Il fallut
du moins faire taire, et les lois sur les
apanages, en ce qu'il existoit encore
deux rameaux de la maison de Bour-
gone, du nom de *Sombernon* et de
Couches, et le droit de représenta-
tion, qui auroit porté l'héritage au roi
de Navarre, *Charles-le-Mauvais*, pe-
tit-fils de l'infortunée *Marguerite-de-*
Bourgogne, et petit-neveu de l'avant-
dernier duc *Eudes IV*, aïeul de *Phi-*
lippe de Rouvres. Le roi allégua le
titre de *proximité*, le seul qui pût lui
être favorable, et qu'il possédoit ef-

1361.

fectivement, comme fils de *Jeanne*, sœur cadette de *Marguerite*, et comme neveu propre de *Eudes IV*. Quoiqu'il soit de son droit au duché, il en gratifia *Philippe*, son quatrième fils, qui, blessé à la bataille de Portiers, à côté de lui, fut le compagnon de sa captivité, et qui a été la tige de la seconde maison de Bourgogne; il fut de plus déclaré premier pair de France. Le second fils du roi, *Louis*, étoit déjà pourvu du duché d'Anjou. De lui est sortie la seconde maison des rois de Naples, du nom d'*Anjou*. *Jean*, troisième fils du roi, étoit duc de Berri. Dans ce même temps furent réunis juridiquement à la couronne, et à l'effet de n'en être plus séparés, les comtés de Toulouse et de Champagne. Les duchés de Bourgogne et de Normandie avoient été jugés d'une importance digne de leur faire partager une inaliénabilité aussi importante à la tranquillité du royaume; mais la tendresse paternelle en décida autrement, et poussa le législateur à enfreindre lui-même la loi qu'il avoit portée.

Négociation
à Avignon.

1362.

Ces soins pour l'établissement des fils de France, précédèrent un voyage que le roi fit à Avignon, et dont on ignore pour lors le motif. Le pape In-

nocent VI, pressé par le roi d'Angle-
terre, lui avoit accordé une dispense
générale, par laquelle il lui étoit permis
de marier *Edmond*, comte de Cam-
bridge, puis duc d'York, son quatrième
fils, à telle de ses parentes qu'il vou-
droit, sans en désigner aucune. L'An-
glais avoit eu un but très-important
dans cette demande mystérieuse; c'é-
toit de faire épouser à ce prince la
princesse *Marguerite*, veuve de *Phi-
lippe de Rouvres*, et fille de *Louis
de Male*, comte de Flandre et son
héritière, qui lui apporteroit des droits,
non-seulement sur son pays, mais en-
core sur l'Artois et sur le comté de
Bourgogne, ce qui l'auroit mis dans la
position de serrer la France au nord,
ainsi qu'il le faisoit au midi. A *Innocent
VI* venoit de succéder *Urbain V*. Le
roi obtint de lui la révocation de cette
dispense générale, et nommément une
défense à *Edmond* d'épouser *Mar-
guerite*, sa parente au troisième degré.
Évincé de ce côté, *Edouard*, pour
procurer au moins une alliance utile
au prince de Galles, qu'il venoit de
déclarer souverain de la Guienne, maria
Edmond à *Isabelle*, seconde fille de
Dom Pèdre, roi de Castille, connu sous
le nom de *Pierre-le-Cruel*, Jean fait

1562.

aussitôt un traité avec *Henri de Transtamare*, frère naturel de *Dom Pèdre*, et qui lui disputoit la couronne. *Henri* s'engageoit à tirer de France et à prendre à son service les *grandes compagnies* si onéreuses au royaume. En récompense, le roi promettoit au prétendant de Castille, des terres rapportant dix mille livres de rente, si son entreprise tournoit mal, et si le mauvais état de ses affaires l'obligeoit de chercher un asile en France.

Projet de
croisade.

Pendant que *Jean* étoit à Avignon, arriva *Pierre de Lusignan*, roi de Chypre, qui étoit en guerre perpétuelle avec les Sarrasins d'Egypte. Il venoit demander des secours contre eux. *Urbain* s'enflamme d'un beau zèle, et exhorte le roi de France à prendre la croix. *Jean* se souvient à propos que *Philippe de Valois*, son père, avoit promis le saint voyage. Comme surpris par la mort, il n'a pas pu accomplir son vœu, le fils s'engage à l'acquitter, prend la croix, et la fait prendre aux seigneurs qui l'accompagnoient. Des historiens insinuent que ce n'étoit pas tant en lui zèle de religion qu'espérance d'effacer, par de brillans exploits, la honte de la défaite de Poitiers.

Mais ce fâcheux événement lui laissoit bien d'autres peines d'esprit qui se renouveloient sans cesse. Les otages emmenés en Angleterre commençoient à se lasser de leur exil ; les ducs d'Anjou et de Berry, fils du roi, les ducs d'Orléans et de Bourbon, et tous les autres, nobles et bourgeois, ne dissimuloient pas leur ennui, et l'impatience qu'ils avoient de revoir leur patrie. *Edouard* profitoit de ces dispositions, pour arracher, à l'un une terre, à l'autre des châteaux ; aux non-possédés en fonds, des sommes à compte de leur rançon. Tout cela devoit être livré avant l'élargissement ; de plus, tous ces rançonnés devoient faire en sorte d'obtenir du roi de France une décharge de tous les dédommagemens que devoit celui d'Angleterre, en vertu des diverses conventions auxquelles il différoit toujours de satisfaire. Or ces dédommagemens étoient immenses. Par le traité de Bretigni, il s'étoit obligé à retirer ses troupes des villes qu'il évacueroit, et de les payer, ce qu'il n'avoit pas fait. Ces troupes non soldées s'étoient répandues par toute la France, y avoient commis des désordres et fait des dégâts énormes dont l'évaluation devoit servir de compensation pour le reste de

1362.

Murmur
des otages,
traité à le
sujet.

1362.

la rançon du roi, si elle ne le surpassoit pas. On entra en négociation sur cet objet. Il y eut un traité. On n'en connoît point les clauses ; mais vraisemblablement *Edouard* ne voulut pas qu'on y parlât de dédommagemens, quoique l'obligation qu'il vouloit imposer aux prisonniers d'en solliciter la décharge, prouvât qu'il reconnoissoit la dette. Nanti enfin, des terres que quelques-uns des otages lui avoient accordées provisoirement pour leurs rançons, il exigea que si les restitutions qui devoient lui être faites, n'avoient pas lieu aux temps prescrits, ils revien- droient se constituer prisonniers, et que les terres et seigneuries qui lui auroient été accordées dans les transactions entre eux, lui resteroient néanmoins en propriété. Pour rendre ces détenus plus pressans, le rusé monarque leur donna un avant-goût de la liberté, en les transférant à Calais, d'où il leur étoit permis de s'éloigner par promenade à quelque distance.

1363.

Ce traité fait à Londres fut porté à Avignon, d'où le roi le renvoya au dauphin, pour le présenter au conseil. Il fut rejeté tout d'une voix. Comment le roi d'Angleterre pouvoit-il exiger de pareilles conditions, lui qui n'avoit fait

aucune des renonciations stipulées à
le roi, pendant que le roi de France
selon ses conventions, fait por-
tées toutes les siennes à Bruges, où il
ne s'étoit trouvé personne de la part de
l'Anglais ? Et ces terres dont il s'empara-
roit, pendant qu'il devoit des sommes
énormes, pouvoit-on ne point exiger
qu'elles passassent en compensation ?
Le roi *Jean*, malgré son penchant à
beaucoup accorder pour prévenir une
rupture, ne put disconvenir que ces
demandes méritoient un refus absolu.
Le duc d'*Anjou*, qui le prévoyoit, s'é-
chappa de Calais, vint à Paris, et quel-
ques instances que lui fissent son père
et son frère, il ne voulut jamais re-
tourner en otage. *Jean* se flattant ap-
paremment de négocier plus utilement
en personne, retourna en Angleterre.

C'étoit, dit-on, pour revoir une femme
qu'il avoit aimée; c'est, du moins, l'expli-
cation ridicule qu'on donne à ces deux
mots du moine continuateur de *Nangis*,
causa joci. Des historiens ont ajouté
que cette sirène étoit la célèbre com-
tesse de *Salisbury*. Ainsi, c'eût été
pour l'amour d'une femme surannée, la
maîtresse de son rival, que *Jean*,
dans son onzième lustre, auroit quitté
ses enfans, sa cour et son royaume ?

1363.

Le roi en
Angleterre.
Sa mort.
1364.

1364.

On a comparé la passion d'un homme à cheveux blancs , a un volcan brûlant sous la neige : à la honte de la vieillesse , ces feux s'allument quelquefois , mais il arrive souvent aussi que la malignité les suppose où ils ne sont pas. Tout lecteur sensé trouvera plus probable , que ce furent l'honneur , la générosité , la franchise qui ont fait entreprendre à *Jean* ce voyage. Il craignoit que l'évasion de son fils , le duc d'*Anjou* , ne lui fût imputée , et qu'on ne l'accusât d'avoir manqué aux conditions du traité de Breteigne , et violé sa foi. Il partit. *Edouard* le reçut avec de grands honneurs ; on ne sait s'ils entamèrent des conférences sur leurs affaires. *Jean* tomba malade presque en arrivant et mourut quatre mois après , regretté des Anglais , qui n'avoient cessé d'admirer sa douceur , son affabilité , sa courtoisie , et la patience avec laquelle il souffroit ses malheurs. *Edouard* donna des regrets , des larmes même , dit-on , au rival qu'il n'avoit pu s'empêcher d'estimer dans la chaleur de leurs plus grandes querelles. Il alla au service somptueux qui lui fut fait dans la cathédrale de Londres , ordonna qu'on en fît de pareils dans toutes les églises de son royaume , et accom-

le corps jusqu'au vaisseau qui le porta en France. On le déposa à -I ys. Ses obsèques furent ma- s. Les quatre princes ses fils y tèrent. On peut lui reprocher la t leurs exécutés à Rouen , v ence imprudente à Poi- . L'adv sité lui donna de la dou- r et de la circonspection , fruits trop difs de son malheur. *Jean* fit donner bonne éducation à ses fils. Ils na- rent tous quatre de *Bonne de Lu- mbourg*, sœur de l'empereur *Charles V*, et avant qu'il fût monté sur le r e. Il y resta quatorze ans et en vécut quante-six.

CHARLES V,

âgé de 27 ans.

Un royaume gouverné par un sage Charles V, un spectacle rare dans l'histoire. 54^e roi de France.
règne de *Charles V* nous le te. Il connoissoit le poids du re, puisqu'il l'avoit porté presque u c uis la prison de son père. Il toît : de vingt-sept ans quand il n sur le trône. Son sacre fait à ei avec beaucoup de solennité,

1354.

est marqué par un événement qui fut de bon augure.

Bataille de
Cocherel.

La paix entre les Français et les Anglais n'étoit pas rompue ; mais les deux nations profitoient de l'ambiguïté du traité de Bretigni, touchant la conduite à tenir à l'égard des alliés, pour se battre sous leurs drapeaux. Le roi de Navarre, malgré les promesses de *loyauté* faites au roi de France, entretenoit toujours des liaisons avec le roi d'Angleterre, et avoit même profité de la dernière absence du roi *Jean* pour commencer les hostilités. On doit se rappeler qu'il possédoit plusieurs places importantes en Normandie. Mantes, Meulan, le château de Roulboise étoient de ce nombre. Situées entre Paris et Rouen, elles interceptoient le commerce des deux villes. Les habitants de cette dernière, secondés secrètement par le roi, firent un effort et s'en rendirent maîtres. Le prince *Louis de Navarre*, frère de *Charles-le-Mauvais*, avoit été laissé en Normandie pour défendre ses possessions. Se sentant trop foible, il appela les Anglais. Ils vinrent sous la conduite de *Jean de Grailli*, *capitaine de Buch*, capitaine renommé. Il se trouva en tête *Bertrand*

du Guesclin , non moins célèbre.

1364.

On remarque que les Français commencèrent dans cette occasion à ne pas compter uniquement sur leur bravoure. Leur général usa d'adresse et de ruse pour faire quitter aux Anglais le poste avantageux d'une montagne près de Cocherel, village à trois lieues d'Evreux, et pour les attirer dans la plaine. Quand il les y tint, il dit, *en se gaudissant*, à un chevalier près de lui : *Le filet est bien tendu, nous aurons les oiseaux.* Puis s'adressant aux soldats : *Souvenez-vous*, leur dit-il, *que nous avons un nouveau roi, que sa couronne soit aujourd'hui étreignée par vous.* En effet, la nouvelle de la victoire arriva à Reims le lendemain du sacre. Elle fut complète et d'autant plus avantageuse, qu'elle ranima la confiance des Français, découragés depuis long-temps par leurs défaites. Le *captal* fut fait prisonnier avec beaucoup de seigneurs anglais : le roi ordonna qu'ils fussent traités avec honneur ; mais dans un voyage qu'il fit quelque temps après en Normandie, il mit entre les mains de la justice plusieurs Français pris dans cette occasion. Ils furent condamnés à mort, comme traîtres et rebelles, et exécutés à Rouen. Le mo-

1364.

marque donna à *du Guesclin* le comté de *Longueville* : présent mortifiant pour le roi de Navarre, parce que ce comté avoit appartenu à *Philippe*, autre de ses frères qui venoit de mourir, et qu'il comptoit en hériter.

Le roi de Navarre se croit mal-traité.

Il se trouva aussi déçu dans les prétentions qu'il avoit formées sur le duché de Bourgogne. Quand le roi Jean le donna à *Philippe-le-Hardi*, son fils, le Navarrois se présenta comme héritier du dernier comte : mais *Philippe* fut mis en possession, et l'affaire renvoyée à l'arbitrage du pape. Comme le Navarrois ne parut pas acquiescer à cet expédient, il y avoit toujours depuis des hostilités entre les deux prétendants. Les courses que, dans cette occasion, fit le nouveau duc de Bourgogne en Normandie, aidèrent *Guesclin* à soumettre la plus grande partie des villes qu'y possédoit *Charles-le-Mauvais*. Il les auroit même toutes conquises, si l'urgence des affaires l'eût fait partir pour la Bretagne.

Traité des Landes.

Charles de Blois, et *Jean V de Montfort*, les deux prétendants au duché, y combattoient à armes assez égales : mais l'équilibre fut rompu par quelques Anglais échappés à *Cocherel*, qui se hâtèrent de se retirer en Bretagne,

us le commandement de *Jean Chan-*

1364.

Du Guesclin s'empessa de les
re. Les deux armées, comman-
s par deux grands capitaines, sous
yeux des princes pour lesquels ils
battoient, se rencontrèrent sur
landes de *Beaumont*, près de *Be-*
rel. Rangées en bataille, elles n'at-
doient plus que le signal, lorsqu'à
d'instance de la part des légats
pe et d'autres prélats qui suivoient
deux rivaux dans le dessein de les
er à la paix, il s'ouvrit des confé-
ces dont le résultat fut un accord
connu sous le nom de *Traité des*
ides. Rien de plus simple que les
nditions. Le duché étoit partagé en
ix; chacun devoit porter le titre de
et avoir sa capitale, Rennes pour
n, Nantes pour l'autre. On se sépara
promesse de se rejoindre dans un
indiqué, pour convenir des arran-
ens que le partage exigeoit, et
recevoir la ratification de la duchesse
Jeanne-la-Boiteuse, épouse de *Charles*
de Blois.

C'est d'elle qu'il tenoit le duché de
Bretagne. Sa ratification étoit néces-
saire, mais difficile à obtenir. Quand
elle eut lu le traité que son mari lui
envoya, elle dit à celui qui l'apportoit:

1364.

Il fait trop bon marché de ce qui n'est pas à lui ; il ne devoit pas mettre mon patrimoine en arbitrage. Et de sa lettre en réponse , elle lui mandoit : Vous ferez ce qu'il vous plaira, je ne suis qu'une femme et ne puis mieux ; mais plutôt je perdrois la vie , ou deux si je les avois , avant que de consentir à chose si reprochable à la honte des miens. Sa lettre étoit mouillée de larmes. L'époux en fut ému , et encore plus , lors qu'en quittant sa femme , qu'il étoit allé voir , elle lui dit : Conservez - moi votre cœur ; mais conservez mon duché , et quelque chose qui arrive , faites que la souveraineté me reste toute entière. Il le promit , baisa sa dame et partit.

Bataille
d'Aurai.

Il trouva *Montfort* devant la ville d'Aurai , dont il faisoit le siège en attendant son rival : il fallut s'expliquer. *Charles* ne dissimula pas la peine qu'il ressentoit à ne pas confirmer le traité ; mais , mari trop foible , il tint parole à sa femme. Quand les armées furent rangées en bataille , en présence l'une de l'autre , *Montfort* fit lire à haute voix le traité dans la sienne , pria les seigneurs qui l'environnoient de prononcer sur ses prétentions , et offrit de renoncer à tout s'ils le condamnoient.

l'acclamation générale confirma ses vœux et l'assurance de la bonne volonté de ses soldats. Il les remercia, mit à genoux, leva les mains au ciel, l'attesta de la pureté de ses intentions, et chargea *Charles de Blois* du crime de tout le sang qui alloit être répandu. Il voulut même tenter encore un accommodement, mais *Chandos* s'y refusa.

A ce moment où il alloit donner le signal, arrive un courrier du roi de France. Le monarque mandoit à *Montfort* de lever le siège d'Aurai; à *Charles*, de remettre la ville entre les mains d'*Olivier Clisson*, et de *Charles de Beaumanoir*, chevaliers du parti opposé, et de partir tous deux pour Paris, où ils trouveroient justice et contentement. *Montfort* consentoit, *Charles* refuse, et emporté par une impétuosité que *du Guesclin* ne pût contenir, il se jette en avant, jette d'abord le désordre dans l'armée ennemie, mais succombe peu, par l'imprudence de cette mesure, à se voir enveloppé. On se bat de part et d'autre avec le plus terrible acharnement. *Charles de Blois* tombe enfin sous le fer d'un Anglois, et son dernier mot, en mourant, fut : *J'ai guerroyé longtemps contre mon*

Le comte de Blois est tué.

Tom. IV. I

1364.

escient (contre ma conscience). Malgré ce funeste accident, *du Guesclin* soutenoit le combat. Couvert de blessures, et épuisé par la perte de son sang, il effrayoit encore les ennemis qui l'entouroient, et faisoit mordre la poussière aux plus avancés. *Chandos* arrive, se nomme, et lui remontre l'impossibilité d'échapper. Le héros breton cède alors à la fortune. Cependant *Montfort* s'étant fait conduire au lieu où gissoit le malheureux *Charles*, au milieu de ses braves défenseurs couchés autour de lui. *Ah ! beau cousin*, s'écria-t-il en versant des larmes, *vo*
tre opiniâtreté a été cause de beaucoup de maux en Bretagne. Dieu vous le pardonne, je regrette bien que vous êtes venu à cette mal fin. Chandos l'arrache de ce triste lieu et lui dit : *Monseigneur, vous ne pouviez avoir votre cousin en vie et le duché tout ensemble. Remerciez Dieu et vos amis.* Il n'est pas inutile d'observer qu'à cette bataille, *Olivier de Clisson* perdit un œil au service de *Montfort*.

Traité de
Guérande.

1365.

L'opiniâtreté de *Jeanne* lui fit perdre en un moment son mari et ses États. Elle avoit deux fils, mais ils étoient prisonniers en Angleterre. Il ne lui restoit de ressource que dans le duc

d'*Anjou* , son gendre. Ce prince fit tous ses efforts pour engager le roi , son frère , à se déclarer hautement protecteur de la veuve et à faire la guerre en son nom , comme seigneur suzerain , au nouveau duc. L'affaire fut examinée dans plusieurs conseils. On y observa que la France étoit épuisée , qu'il n'y avoit pas de partie qui ne fût attaquée de quelque vice : surcharge d'impôts , mauvaise administration des finances , excès dans le nombre des gens de guerre , dont toutes les provinces étoient inondées. Ce n'étoit pas comme autrefois de simples rassemblemens de vagabonds et de brigands , errans sans chefs et sans discipline , mais de bons soldats réunis en troupes , qu'on nommoit les *grandes compagnies* , sous des capitaines expérimentés , lesquels ayant tout perdu dans les guerres précédentes , se donneroient au prince qui pourroit les solder. Le roi n'étoit pas en état de les acheter , et celui d'Angleterre , de Douvres où il étoit , paroissoit épier l'occasion de les attacher à ses drapeaux , pour renouveler ses ravages en France. Par la conduite que s'imposa le nouveau duc de Bretagne après sa victoire , on pouvoit juger que la rupture ne seroit

1365,

pas une expédition passagère, mais une guerre longue et sanglante ; il gagnoit les seigneurs par un accueil obligeant, les villes par des promesses ; presque toutes lui ouvroient les portes, il faudroit donc les conquérir l'une après l'autre. D'ailleurs, peu importoit à la France lequel seroit duc de Bretagne, un descendant de *Blois* ou un *Montfort*, pourvu qu'il se soumit aux devoirs de l'hommage rendu par ses prédécesseurs : ainsi, concluoit-on, il n'y avoit d'autre parti à prendre que de négocier et de procurer à la veuve, en cédant le duché, tous les avantages qu'on pourroit.

Fin de la
guerre de
Bretagne.

C'est dans cette intention que fut ménagé et conclu le traité de Guérande entre les deux maisons contendantes, sous la médiation du roi de France, comme seigneur suzerain. La veuve du comte de Blois y renonce à ses droits sur le duché qui est abandonné au comte de *Montfort* et à ses descendans en ligne masculine ; elle en conserve néanmoins le titre qui ne passera pas à ses enfans. On lui assure des rentes viagères montant à dix mille livres, le comté de Limoges et le duché de *Penthievre*, qui a été depuis le nom de sa famille. Au défaut de la

ligne masculine dans la maison de *Montfort*, celle de *Penthièvre* saisira de droit le duché de Bretagne. Le nouveau duc procurera la liberté des fils du comte de Blois, donnera cent mille écus pour la rançon de *Jean*, l'aîné, et de plus sa sœur en mariage. Mais ce qui concernoit ce prince, ne fut pas exécuté, quoique le roi d'Angleterre se fût rendu garant du traité. Ainsi finit une guerre de vingt-trois ans, guerre de famille par les alliances et la proche parenté des seigneurs Bretons qui y prirent part, et en cette qualité guerre opiniâtre et cruelle. *Montfort* fit hommage du duché au roi de France, mais sans renoncer à ses liaisons avec l'Angleterre; elles devinrent même plus étroites par deux mariages successifs qu'il contracta avec des princesses anglaises, la première fille d'*Edouard*. Le monarque français et le duc se donnèrent réciproquement les marques les plus démonstratives de bonne intelligence et d'amitié; mais, dit l'historien de Bretagne, toutes ces contenance ne trompoient ni l'un ni l'autre. Le roi étoit fin et accort; le duc ne l'étoit pas moins.

Cette observation, sur la réconciliation défiante de *Charles V* avec *Montfort*, peut s'appliquer aussi à celle

Paix avec le roi de Navarre.

1365.

du même monarque avec le roi de Navarre. Le caractère perfide de ce prince exigeoit toujours des précautions contre lui. Le roi de France, outre la guerre qu'il lui faisoit en Normandie, contractoit encore dans le Midi avec les seigneurs gascons, tels que le comte de Foix, le sire d'Albret et autres, diverses alliances dont *Charles-le-Mauvais* s'inquiétoit pour son Béarn et sa Navarre. Il fit des démarches tendantes à la paix, et l'obtint par les sollicitations de *Jeanne* et de *Blanche*, la première, veuve de *Charles-le-Bel*, la seconde, de *Philippe-de-Valois*, ses médiatrices ordinaires. Au lieu des villes de Mantes, de Meulan et du comté de Longueville, on lui donna la seigneurie de Montpellier. Ses autres villes de Normandie lui furent rendues. Il renouvela ses renonciations et celles de son père et de sa mère à la possession de la Champagne et de la Brie, et ses prétentions sur la Bourgogne furent, comme auparavant, laissées à l'arbitrage du pape. D'ailleurs il fit tous les hommages, toutes les soumissions, tous les sermens de fidélité qu'on voulut, et obtint une amnistie générale pour les complices de ses rebellions.

Il fut beaucoup aidé dans sa négociation par le *capitain de Buch*, *Jean de Grailli*, pris à Cocherel. Le roi de France ne le traitoit pas en prisonnier; non-seulement il lui accorda sa liberté sans rançon, mais encore il lui donna la seigneurie de Nemours pour se l'attacher. Le *capitain* en fit hommage, et devint par-là vassal de la France; ainsi ses liens avec le prince Noir, duc de Guienne, dont il dépendoit auparavant, furent rompus. *Charles V* s'attacha aussi, après la paix de Bretagne, par dons et par promesses, beaucoup de seigneurs de ce pays. Entre eux, outre *Bertrand du Guesclin*, déjà dévoué au monarque français, on remarque *Olivier de Clisson* et *Tannegui du Châtel*, deux guerriers justement célèbres dans nos annales.

Le royaume commençoit à se reposer dans la paix; mais deux choses man-
quoient encore à sa tranquillité, une
administration plus ferme et plus éclairée dans des parties essentielles du
gouvernement; et l'éloignement des
grandes compagnies qui désoloient la
France. L'attention de *Charles V* ne
put, dans ces deux premières années
de son règne, se porter que sur les
finances. Elles étoient dans le plus grand

Réglemen
administra
tifs.

1265.

désordre ; les percepteurs , commis , contrôleurs , s'étoient multipliés à l'infini. On sait que plus il y a de gens qui s'occupent des fonds publics , moins il en reste : le roi commença par retrancher un grand nombre de ces officieux collaborateurs. La diversité des monnoies , occasionnée par des refontes très-fréquentes sous les derniers rois , et par l'introduction des pièces étrangères que la guerre avoit apportées , causoit des embarras et des méprises continuelles dans le commerce. Le roi fit une refonte générale par laquelle le prix de l'or et de l'argent fut rapproché , le plus qu'il fût possible , de la valeur que ces métaux avoient avant *Philippe de Valois*. (1) Non-seulement *Charles V* diminua les impôts , mais ce qui n'est pas le plus aisé , il les rendit moins

Valeur du
marc d'ar-
gent sous
les rois de
la 3^e. race.

(1) Le marc d'or fin fut fixé à 64 liv. et le marc d'argent à 5 liv. 5 sols.

De *Louis VII* à *Charles-le Bel*, la valeur du marc d'argent avoit été de 46 à 59 sols. Il en faut excepter le règne de *Philippe-le-Bel*, où les diverses opérations monétaires de ce prince le portèrent à 4 liv. 12 sols , et celui de *Charles-le-Bel*, son troisième fils , où il retourna à cette valeur.

Le taux moyen , sous *Philippe de Valois*, fut à-peu-près de 6 liv. 10 sols. Il monta sous

onéreux par une meilleure régie, et une distribution plus équitable. Les domaines royaux, qui faisoient alors une grande partie des richesses du souverain, étoient fort négligés; il les remit en valeur. Ses soins s'étendirent sur l'agriculture en général; il la fit refleurir en rendant le plus léger possible, par des lois sages, le joug op-

1365.

Jean, son fils, jusqu'à 12 liv. 10 s. Cette dernière valeur étant la moyenne de 86 fixations, l'une desquelles porta le marc d'argent à 102 liv. — Il retomba à 5 liv. 10, sous *Charles V*, — à 10 liv. 10 sols, sous *Charles VI*, — à 8 liv. 10 sols, sous *Charles VII*, — à 9 francs, sous *Louis XI*, et à 11 francs, sous *Charles VIII*.

Sous *Louis XII*, le même taux moyen alla à 12 francs, — à 13 francs, sous *François I*, — à 14 10 sols, sous *Henri II*, — à 16 liv. 10 sols, sous *Charles IX*, et à 18 liv. 10 sols, sous *Henri III*.

Il monta enfin sous les *Bourbons*, savoir : à 20 francs, sous *Henri IV*, — à 25, sous *Louis XIII*, — à 35, sous *Louis XIV*, — à 45, sous *Louis XV*, et à 53 liv. 9 sols, sous *Louis XVI*.

Ce dernier fixa de plus la valeur de l'or à l'argent dans le rapport de 15 e. demi à 1. Jusqu'à *Louis XIII*, on l'avoit assez constamment estimée dans le rapport de 12 à 1. Ce prince porta la valeur de l'or à 14, et ses deux successeurs la fixèrent à 15. (*Voy. Encycl. Méth. Dict. des finances.*)

1365. pressif des seigneurs sur leurs vassaux de campagne. Le travail paisible des cultivateurs fit renaître l'abondance, et avec l'abondance la gaîté naturelle à la nation ; *car*, remarque à cette occasion un historien , *nul autre peuple n'oublie plus aisément les malheurs passés ; il ne faut qu'une année d'abondance pour effacer plusieurs années de stérilité.*

Eloignement des grandes compagnies.

1366.

Il restoit cependant encore un fléau redoutable , *les grandes compagnies* ; espèces de nuées orageuses suspendues sur la France , et dont chaque province craignoit les foudres aussi subites qu'exterminatrices. Le roi eut le bonheur d'en diriger l'explosion sur d'autres contrées , et de se faire une ressource de ce qui pouvoit être une cause de ruine , en tirant d'ailleurs une juste satisfaction de *Pierre-le-Cruel*, qui avoit fait empoisonner la vertueuse *Blanche de Bourbon*, sa femme, sœur de *Jeanne de Bourbon*, épouse de *Charles V.* La manière de se délivrer des grandes compagnies , avoit déjà été agitée sous le roi *Jean*. *Henri de Transtamare*, disputant la couronne de Castille à son frère *Pierre-le-Cruel*, avoit jugé que les grandes compagnies dont on se trouvoit très - embarrassé en France après la paix de Bretigny , lui seroient très utiles en Espagne, s'il pouvoit les

y emmener : mais il n'étoit pas aisé de les tirer de la France. Chefs et soldats y étoient nés ; ils y avoient leurs familles , leurs habitudes , la connoissance des lieux , et plus que tout cela , le doux espoir du pillage qu'ils croyoient , malgré leurs ravages , ne devoir pas être encore infructueux. En vain d'autres princes les avoient demandées pour les employer dans leurs guerres , les compagnies avoient refusé. Dans cette occasion où le roi desiroit aider un prince dont il se feroit un allié utile , il reprit le projet de la Castille. En conférant sur les mesures à prendre pour déterminer ces phalanges incommodes à s'expatrier , on convint qu'il n'y avoit que *du Guesclin* qui pût y réussir. Il avoit combattu sous les mêmes étendards en Bretagne , et s'en étoit fait singulièrement estimer ; mais depuis la bataille d'Aurai , il étoit prisonnier de *Jean Chandos*. L'Anglais le relâcha pour cent mille francs. Le roi donna quarante mille livres ; le pape et le Castillan firent le reste.

Il alla trouver les compagnies près de Châlons-sur-Saône , où elles s'étoient réunies , après avoir parcouru et dévasté la Champagne , le Barrois ,

1366.

la Lorraine , et pénétré par l'Alsace jusqu'aux frontières d'Allemagne. Elles campoient au nombre de trente mille combattans, soldats intrépides , pillards déterminés , sous des chefs expérimentés et avides , ruinés par les guerres ou par leurs profusions , soupirans tous après un nouveau butin. *Camarades* , leur dit *du Guesclin* en les abordant, *nous en avons fait assez vous et moi pour damner nos ames , et vous pouvez même vous vanter d'avoir fait pis que moi. Faisons honneur à Dieu , et le diable laissons.* A cette harangue succèdent les motifs qu'il n'y a plus rien à faire en France , pays absolument ruiné ; que les trésors de la Castille, enrichie par le repos et le commerce, vont être à leur discrétion ; plus , deux cent mille francs tout prêts que le roi de France leur offre ; *enfin* , ajoute malignement celui qui devoit en grande partie sa liberté au pape , *le passage par Avignon.* Quel délicieux appât ! Il est nécessaire d'observer pour la justification de *du Guesclin*, que l'on est tenté d'accuser ici d'ingratitude , que le pape avoit contracté pour cette expédition des engagemens pécuniaires qu'il ne se pressoit pas de remplir, et que le général pensa que le passage

Avignon seroit un moyen aussi in-
 -missible que légitime, bien qu'un peu
 -cé, d'obtenir les fonds qui avoient
 -promis. Et, en effet, il crut si peu
 -essentiellement désobligé le pape,
 lors de sa seconde captivité, il
 oit encore sur lui pour sa rançon.

L'armée part, et prend en effet la
 route de Provence qui n'étoit pas la
 -naturelle. Le souverain pontife,
 -rayé que surpris, envoie des
 -uences et des pardons; on les
 -reç t. Il lève les anciennes excommu-
 -s prononcées contre les *ma-*
rins, ainsi nommoit-on les soldats
 -des compagnies. On le remercie
 complaisances, et on avance.
 Il n nace de nouveaux anathèmes et
 les lance; on ne s'en effraye pas. Les
 compagnons arrivent devant Avignon :
 un cardinal se présente aux avant-
 postes pour négocier. Un capitaine an-
 glais qui y commandoit, lui dit : *Soyez*
le bien-venu; apportez-vous de l'ar-
gent? Mot caractéristique; il fallut bien
 en donner. Le pape le prit sur le peuple.
Non, disent les insolens malandrins,
ce sera de la bourse des prélats. Ils
 font rendre l'argent aux bourgeois
 d'Avignon, et c'est le sacré collège qui
 se cotise et qui paye.

1367—68.

Succès
variés des
compa-
gnies en
Castille.

L'orage, chassé de la France, fond sur la Castille. *Pierre-le-Cruel* détrôné, et se réfugie à Bordeaux : près d'*Edouard*, prince de Gall dont il étoit l'allié par le mariage d'une de ses filles avec *Edmond*, duc d'York frère du prince Noir. Il lui demanda instamment du secours contre *Transtamare*, protégé par la France. *Edouard* l'écoute, le ramène lui-même en Castille à la tête d'une armée florissante. Il y trouve le reste des compagnies qui avoient arraché la couronne à *Pierre*, les prend à sa solde, les combatte contre *Transtamare* qu'ils avoient élevé sur le trône : elles l'en précipitent, et y remettent *Pierre*. *Du Guesclin* qui, après le brillant succès de son expédition, étoit retourné en France, revole en Castille, avec un renfort considérable. Les armées des deux frères se rencontrent près de Navarette ; celle de *Pierre* avoit besoin d'un combat, parce que les vivres commençoient à lui manquer ; celle de *Henri* pouvoit attendre : c'étoit l'avis de *du Guesclin* ; mais la morgue et l'ardeur castillane l'emportèrent. C'est merveille, lui dit *dom Teillo*, frère de *Transtamare*, vous n'êtes ici qu'une douzaine de Français qui pensez mieux

*ir que tant de milliers d'Espa-
 , et nous voulez faire la loi pour
 r la guerre et ruiner notre
 V. défiez-vous de notre cou-
 ? : que nous vous valons
 , si vous avez peur, ne prenez
 de cause sur nous. Du Guesclin
 t homme à souffrir ces bra-
 . Il y répondit en paroles encore
 piquantes, et auroit reparti de la
 si le roi n'eut imposé silence ;
 s voyant le plus grand nombre des
 contre lui, le Français consentit à
 aille.*

*La mêlée fut sanglante. Le brave
 1 lo s'enfuit des premiers avec son
 ron, de sorte que le fort des gen-
 mes ennemis tomba sur la troupe où
 t du Guesclin et Transtamare.
 Ir fois ce prince rallia ses gens ;
 la quatrième fois l'effroi fut si grand,
 qu'il ne put les retenir. Ils se mirent
 en pleine déroute. Du Guesclin le prit
 par le bras et lui dit : sire, ôtez-vous
 d'ici, votre honneur est sauf : Sauvez
 votre fortune, nous combattons une
 autre fois plus heureusement. Le prince
 sauta sur un cheval, et se sauva pendant
 que du Guesclin soutenoit le combat.
 Il céda à la fin, mais ne voulut se rendre
 qu'au prince de Galles lui-même.*

1367—68. *Pierre* fut rétabli sur le trône ; son protecteur n'eut pas à se louer sa reconnoissance.

Méconten-
temens en
Guienne.
1368.

Le prince *de Galles* avoit fait des emprunts considérables sur la foi *Dom Pèdre*, qui se disoit, quand alla implorer sa protection, posséder de trésors immenses, cachés dans la forteresse de son pays. Quand il fut payer les troupes, sur-tout les mercenaires *malandrins*, il dit qu'il n'avoit pas d'argent. Que cela fut vrai ou non, il n'en donna pas, et se permit à l'égard du prince, sinon des affronts, du moins des traits d'ingratitude qui le mortifièrent : de sorte qu'il revint en Guienne, chagrin, mécontent, et avec les symptômes déjà inquiétans d'une maladie causée par les fatigues de cette expédition. De retour dans ses états, tant afin de satisfaire aux obligations contractées pour le paiement des gens de guerre, qu'afin de fournir aux dépenses de la cour splendide qu'il tenoit à Bordeaux, il mit un impôt sur toutes les terres dépendantes de sa souveraineté. Le Poitou, le Limousin, la Saintonge, le Rouergue, s'y soumirent après une foible résistance : mais les seigneurs d'Armagnac, d'Albret, de Comminges, de Périgord,

te la noblesse de Gascogne, re-
ent. Jamais, disoient-ils, tant
ils étoient restés sous la domination
roi de France, ils n'avoient payé
pareilles impositions. Ils portèrent

1368.

leurs plaintes comme au
suzerain. Le sage monarque
dit qu'il étoit très-déterminé à
ler la juridiction de la couronne
France; mais, ajouta-t-il, nous
juré quelques articles que nous
ons. Du reste il accueillit les
rs avec la plus grande cour-
, leur promit d'employer sa mé-
auprès du prince de Galles,
ta avec les égards les plus sé-
ceux qui restèrent auprès de
r cultiver sa bonne volonté, et
c conclusion de leur affaire :
er rri des troubles qui faci-
t la réunion de la Guienne à la
e.

Une troisième révolution se prépa-
oit en Castille. *Transtamare*, après
a déroute de son armée, s'étoit retiré
en France. Il s'y fit des amis, sur-tout
entre les chevaliers *bannerets*, c'est-à-
dire qui avoient sous leurs bannières
des troupes composées, soit de leurs
vassaux, soit d'aventuriers. Il les
louoient, et ceux-ci s'engageoient eux-

Dernière
guerre de
Castille.

mêmes aux princes qui les payoient mieux. Le midi de la France étoit couvert de leurs châteaux, autant repaires d'hommes féroces, uniquement occupés des armes. Le roi détruisoit s'en fit des partisans, avec lesquels tenta contre son ancien royaume quelques expéditions qui lui réussirent. Ce succès, la réputation de ses vertus, l'horreur pour la cruauté et les vices de *Pierre*, son frère, lui attirèrent chefs et des soldats, dont il se forma une armée. Il auroit bien désiré faire commander par *du Guesc* mais ce guerrier, depuis la bataille de *Navarette*, étoit resté prisonnier. Le prince de *Galles*, pressé plusieurs fois par les seigneurs de sa Cour, et par la duchesse, son épouse, à mettre à rançon, refusoit toujours; le bruit couroit que c'étoit parce qu'il le craignoit. Ce soupçon parvint au prince. Il fit appeler *du Gu* et *Messire Bertrand*, lui dit-il, on prétend que je ne vous ose mettre à délivrance, de la peur que j'ai de vous. Il y en a qui le disent, répond le prisonnier, et de cela me trouve fort honoré. Le prince rougit. Eh bien, reprend-il, taxez vous-même votre rançon. Cent mille écus, repart *du*

*clin. Et où les prendrez-vous ,
 ande le prince ? Le pape , répond
 Guesclin , le roi de France , le duc
 Anjou et le roi de Castille me les
 ront , et les femmes de mon pays
 ront plutôt leurs quenouilles que
 i : laisser prisonnier.*

Il eut permission d'aller ramasser la
 ie qui lui étoit nécessaire. Chan-
 , et la plupart des seigneurs lui
 re t leur bourse pour son voyage.

Délivrance
 de du Gues-
 clin.

Le roi de Galles promit vingt
 i s en déduction de sa rançon.

Le prince sût que *du Guesclin*
 it être libre principalement pour
 chasser du trône celui qu'il y
 placé lui-même , il étoit si mé-
 nt : l'ingrat , qu'il approuva pu-
 ier at la générosité de son épouse.

re rciant , *du Guesclin* lui dit
 t : *Madame , je pensois être
 pl. : laid chevalier du monde ,
 s vois-je bien que je ne dois plus
 déplaire.*

Arrivé dans son château en Bretagne,
 l ande à son épouse cent mille
 s qu'il lui avoit laissés en dépôt.
 U lui en restoit plus rien. Elle avoit
 t it isé en équipages et libéralités
 r tous les gens de guerre dans le
 i qui s'étoient adressés à elle.

1368.

L'époux lona cet emploi de ses d
 fait selon son cœur, et lui-mêm
 chérit sur cette générosité. Il l
 de l'argent du duc d'Anjou,
 sieurs seigneurs et prélats ; i
 mesure qu'il cheminoit vers Bor
 il le distribuoit aux écuyers et
 liers qu'il rencontroit, de sort
 n'avoit plus rien quand il arriva.
portez-vous, lui dit le prince ?
double, répondit-il. *Vous f*
magnifique, reprend *Edouard*
 sérieux, moitié plaisantant, *vo*
nez à tout le monde, et vous
pas de quoi subvenir à vous-
il faut donc que vous teniez
Du Guesclin se retiroit assez
 lorsqu'un gentilhomme arriva,
 par le roi de France de payer
 çon, à la réserve des vingt mill
 que la princesse de Galles avo
 reusement payés de sa bour

Sort des
 grandes
 compa-
 guies.

Avec la même rapidité c
Pèdre avoit été rétabli sur le
 il en fut renversé. Une seule l
 livrée près de Montiel, décida
 sort. Il la perdit, et se sauva
 citadelle. *Henri* l'entoura d'
 afin qu'il ne pût lui échapper
Pèdre tente d'escalader la m
 mais il est pris et mené dans l

mi. Les deux frères s'y rencontrent, se précipitent l'un sur l'autre, tombent dans la poussière. *Transtamare* sa dague, il l'enfonce dans le sein de son frère, qui expire, et est proclamé roi de Castille. Tous les capitaines qui avoient concouru au succès furent généreusement récompensés. *Du Guesclin* eut la dignité de connétable de Castille, cinq mille écus considérables, et cent mille livres d'or. Le nouveau roi resta fidèlement attaché à *Charles V*, et lui rendit de grands services. Des trente compagnies qui composoient les compagnies dans la première expédition, il n'en resta après celle-ci que dix mille, qui se fondirent dans l'armée d'Angleterre et de France. Le roi y recevoit les braves qui se joignoient. Le roi les y attiroit, et les accueillait avec empressement, dans le but où il étoit de profiter du mécontentement des seigneurs gascons, de faire revivre les droits de la couronne sur la Guienne et sur les autres provinces cédées à l'Anglais. Ces seigneurs étoient toujours à la Cour, sollicitant le roi de réprimer les vexations du prince de Galles. Le monarque,

1368.

Sommation
faite au prince
de Galles.

1568.

quoiqu'il ne demandât pas mieux d'entreprendre cette affaire, se l'approprier. A la fin il se laissa arracher la mission que sollicitoient les supplicans de présenter au parlement une requête contre le prince. Elle fut admise, et les griefs furent jugés d'une importance à être discutés devant la cour des pairs. Le roi envoya sommer le prince d'y paraître. *J'irai*, répondit-il, *mais bassinet en tête, et soixante hommes en compagnie*. Tel pouvait être son projet, mais il étoit corrompu d'une maladie de langueur depuis son retour de Castille. Le dépit qu'il éprouvoit de cette sommation et qui alla jusqu'à lui faire retenir captifs, pendant plusieurs jours, les envoyés du roi, augmenta son mal. Cependant il assembla ses troupes, mais ce ne fut pas avec son activité ordinaire. Il laissa commencer les hostilités par les seigneurs mécontents, et repoussa à peine.

Guerre déclarée à l'Angleterre.

1569.

Charles V avoit, non-seulement dans le midi de la France, mais encore dans les autres pays soumis aux Anglais, des agens secrets qui faisoient les mécontentemens. Les habitants du Ponthieu montroient entre autres beaucoup d'ardeur à secouer le joug de l'Angleterre. On leur fit passer

ompagnies isolées qui sembloient
 attirées que par le butin , et
 à aucun maître. En peu de temps
 conquirent tout le Ponthieu , et
 vinrent au roi de France , sans
 parut presque s'en mêler.

1369.

ette brusque expédition , et les
 que le prince de Galles fit
 ir à son père au sujet de la
 ation , piquèrent vivement le mo-
 anglais. Il avoit auprès de lui des
 leurs français , que *Charles V*
 retenoit pour discuter les diffi-
 que présentoient de temps en
 quelques articles du traité de
 gni. *Edouard* les fait paroître en
 ésence , les traite durement , et
 commande d'écrire à leur roi , de
 er au plutôt dans les bornes du
 qu'il a violé par la protection
 accorde aux révoltés de Gascogne
 a Ponthieu ; d'envoyer ses lettres
 onciation à la souveraineté des
 cédées par le traité de Bre-
 , et qu'alors il pourroit faire de
 té , les renonciations auxquelles
 oit obligé.

ce qu'attendoit le roi de France.
 semble le parlement. On y lit la
 e impérieuse d'*Edouard* aux
 eurs français. On repasse le

1369.

traité de Bretigni , article par lequel on examine de nouveau les grands seigneurs gascons. Il est prouvé comme il ne pouvoit pas manquer d'arriver , que c'est *Edouard* et son fils qui se sont écartés de la justice sur tous les points , et la guerre résolue. Le roi l'envoie déclarer au simple valet de chambre , à cause de la détention qu'avoient éprouvée les héraults porteurs de la somme au prince de Galles. Les ambassadeurs heureusement repassoient en France au moment où le valet arrivoit , et le trouvèrent sur la grève. *Charles* voya aussi la déclaration de guerre à ses motifs au pape , à l'empereur , aux autres princes alliés ou indifférens , et aux principales villes d'Angleterre.

Edouard fut surpris , mais non déconcerté , quoique la défection subite du Ponthieu lui en fît craindre de pareilles dans d'autres provinces où il apprit qu'éclatoient des mouvemens séditieux. Il commença par s'assurer du côté de l'Ecosse , par une trêve qui suspendoit sa guerre habituelle avec ce royaume , et leva promptement deux corps d'armée ; il envoya l'un au prince de Galles , et fit entrer l'autre en France par Calais , sous le commandement

ment du duc de *Lancastre*, son oncle fils. (1). *Charles* leur opposa ses frères. Au premier les ducs d'Anjou et de Berri, auxquels il joignit *Guesclin*, qu'il rappela de Castille, dont les jeunes princes devoient suivre les avis : au second son dernier frère, sous sa propre surveillance. Pour exercer plus aisément ; il établit son camp à Rouen. Ce jeune général étoit *Philippe-le-Hardi*, déjà apanagé du comté de Bourgogne. Le roi le rendit plus riche et le plus puissant des princes non couronnés, en lui faisant épouser l'héritière de Flandre, cette

1369.

(1) Le second fils d'*Edouard* étoit *Lionel*, duc de Clarence, mais il étoit mort. *Anne*, sa dernière-petite-fille, porta ses droits dans la maison d'York, cadette de celle de Lancastre, et lui donna le droit d'aînesse qu'avoit d'abord celle-ci. Après des flots de sang répandus dans la guerre des deux roses, ce ne fut ni la branche de Lancastre, ni celle d'York qui recueillit l'héritage d'*Edouard* ; mais la maison galloise de *Tudor*, en la personne de *Henri VII*, fils de *Marguerite*, héritière d'une branche légitimée de Lancastre, et époux d'*Isabelle*, héritière de celle d'York.

Tom. IV.

1269.

princesse qu'*Edouard* avoit ambitionnée pour le duc d'York un de ses fils, jusqu'à obtenir d'avance une dispense ecclésiastique que la politique du roi *Jean* rendit inutile.

États-généraux.

Cette première campagne se fit par marches, contre-marches, prises de châteaux, petits combats sanglans et ravages, ruine du pauvre peuple, sans aucune décision. Le roi la termina par une assemblée des états-généraux. Son but étoit d'en obtenir des subsides. On étoit si persuadé de ses bonnes intentions, de la justesse de ses vues et de son économie, qu'on lui accorda volontiers ce qu'il demanda; savoir, la gabelle du sel pour l'entretien de la maison; quatre livres par feu dans les villes, pour la guerre; et trente sous dans les campagnes; un droit d'aides sur les vins, proportionné à leur qualité, et douze deniers pour livre sur tous les impôts.

Vraies causes de la guerre.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter les motifs allégués par les écrivains Français et Anglais, pour rejeter le blâme de la guerre sur celui des princes qu'ils veulent en rendre responsable. Tous s'autorisent du traité de Breteuil, et accusent réciproquement les deux monarques de l'avoir

olé par des actes contraires aux con-
 , ou du moins de les avoir élu-
 , et de n'y avoir pas satisfait contre
 paroles données. Il y a une solution
 e simple pour terminer cette con-
 se. *Edouard*, au-lieu d'en agir
 it avec *Jean*, son prisonnier,
 exer le de lui rendre la liberté
 condition, ce qui auroit été le
 cédé le plus généreux, ou du moins
 lui imposer des conditions tolé-
 les, abusa durement de son droit,
 retint quatre ans captif, ne le relâcha
 en se faisant donner de riches do-
 maines et des provinces entières. Il
 archanda ensuite basement avec les
 tages, pour tirer de l'un, des terres;
 e l'autre, de l'argent. Quand, après
 ela, lui et le prince de Galles, son
 ls, qu'il avoit déclaré souverain de
 a Guienne, se crurent bien assurés
 s leurs nouvelles possessions, ils ne
 mirent plus en peine de ménager
 ux qui leur avoient procuré une si
 ande puissance, tels que les seigneurs
 ons qui avoient tant contribué au
 de la bataille de Poitiers. Il étoit
 urel de penser que le régent, sa-
 chant par lui-même que les sacrifices
 consentis à Bretigni étoient le fruit
 de la violence, s'en rédimeroit, s'il

1369.

pouvoit , quand il seroit monté le trône. L'Anglais auroit dû le prévenir. Ainsi on peut dire que si *Charles* a été l'agresseur à main armée, *Edouard* a été le provocateur par sa consigne à ne se jamais relâcher d'aucun de ses avantages , par son affectation à demeurer toujours aux clauses douteuses l'interprétation la plus convenable à ses intérêts , et par son opiniâtreté à accomplir celles qui lui déplaisaient comme la renonciation à la couronne de France , qu'il avoit promise et qu'il ne fit jamais.

Conduite
du roi de
Navarre.

Dans ces circonstances , *Charles le Mauvais* se conduisit, comme d'ordinaire , en brouillon et en ennemi. Pendant les expéditions de *Charles* , il s'attira la disgrâce du roi d'Angleterre et du prince de Galles, en gênant la marche de leurs troupes qu'ils faisoient passer amicalement sur son territoire et dans les environs. Pour le *Charles V* saisit sa seigneurie de Languedoc. Aussitôt le Navarrois se transporta en Angleterre , y signa , *Edouard* , un traité par lequel il s'engagea à attaquer la France en même temps que l'Anglais. Il revint en France auprès de *Montfort* , et l'engagea à entrer dans ce traité ; mais ni l'un

itre n'ose l'exécuter; au contraire, la crainte d'une punition encore sévère que n'avoit été la saisie Montpellier, le Navarrois demande , et obtient , sinon l'oubli , du le pardon de ses mauvaises ma-
re

1369.

qui détermina le roi de Navarre e prompte soumission, fut peut- l'invasion subite de la Guienne. les V, pendant qu'il en prononçoit confiscation dans son lit de justice, des troupes prêtes qui se répan- t aussitôt dans la province. L'at-

Limoges
saccagée et
brûlée.

si brusque que le prince de se trouva obligé de se retirer de en ville à mesure que les Français joient ; mais , revenu de son pré- étourdissement , il réunit tout il put rassembler de soldats, et leur tête. Sa maladie de lan- , qui étoit tournée en hydropisie, permettoit pas de monter à . Il se faisoit conduire dans un iot. C'est dans cet état qu'il alla ger la ville de Limoges , coupable être rendue trop volontairement troupes du roi. Il multiplia les ts, les commanda lui-même , et y par la brèche. Il faut le dire, afin l'on connoisse à quelles horribles

1369.

actions, poussés par le dépit et la vengeance, les hommes les plus modérés sont capables de se laisser aller. le modeste vainqueur de Crécy et Poitiers, le sauveur d'*Eustache St. - Pierre* et de ses compagnons Calais, si compâtissant alors, fit massacrer tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, et brûler la ville sous ses yeux. C'est le seul excès qu'on puisse reprocher au prince de Galles : le seul : mais qu'il est flétrissant !

Les Anglais
en France.

Conduite
prudente de
Charles V.

1370.

Edouard ne laissa pas long-temps son fils chéri dans l'embarras. Il prépara une puissante diversion en faisant passer en France une armée redoutable par le nombre et le choix des troupes, sous le commandement *Robert Knolles*, son meilleur général. Il descendit à Calais, traversa l'Artois, le Vermandois, passa devant Soissons, Reims et Troyes, qu'il n'osa attaquer ; mais il brûloit les bourgs et les petites villes. Enfin il campa devant Paris, et envoya offrir la bataille au roi qui y étoit renfermé. Ce prince avoit pris le même système de guerre que dans la campagne qui précéda le traité de Brétigny : bien munir les villes principales, retirer les gens de la campagne avec leurs meubles et leurs bestiaux dans

des forteresses capables de résister à un coup de main ; faire observer les ennemis par des corps séparés répandus autour d'eux, leur couper les vivres, rendre les marches fatigantes et les campemens difficiles : par cette tactique il réduisit les Anglais à chercher des quartiers d'hiver, sans avoir rien fait d'important.

1370.

Ils les choisirent dans le Maine et l'Anjou, provinces voisines de la Bretagne, où *Knolles* comptoit retirer ses troupes en cas d'événement fâcheux : mais *du Guesclin* ne lui en laissa pas le loisir. Il venoit de recevoir l'épée de connétable à la vue de toute la cour, qui applaudit au choix du roi. Tout ce qu'il y avoit de braves s'empressoit de prendre du service sous le drapeau des armées françaises. Il forma une troupe de guerriers ardens, se précipita à leur tête sur les quartiers ennemis, les surprind l'un après l'autre, les dispersa. Cette armée formidable disparoît, et *Knolles*, presque seul, va cacher sa honte en Bretagne, l'asile qu'il s'étoit préparé.

Les Anglais
battus et dis-
persés par
du Guesclin le
connétable.

Ces revers mortifièrent le roi d'Angleterre, qui n'y étoit pas accoutumé. La prospérité, l'amie de la jeunesse, l'abandonnoit. Il perdit *Philippe de*

1370.

Hainault, son épouse, princesse mable, dont la tendresse et les vertus avoient fait le bonheur de sa vie. Paffligé, il alla recevoir sur la plage prince de Galles, son fils chéri, forcé par sa maladie de quitter l'Angleterre où sa bravoure et ses talens étoient nécessaires. Le prince de La Roche, son frère, fut envoyé à sa place.

Défaite des
Anglais sur
mer par les
Castillans.

Il avoit besoin de secours. *Edouard* fit partir une flotte chargée de troupes et de munitions, sous les ordres de *Jean Hastings*, comte de *Pembroke*, son gendre. Elle devoit aborder à la Rochelle. Les habitans, quoique sous la main d'une garnison anglaise, fermèrent leur port. Il leur étoit revenu qu'*Edouard*, peu sûr d'eux, devoit les chasser et peupler leur ville d'Anglais. Ainsi en avoit-il agi à Calais. La politique ancienne et constante de ces insulaires de se ménager des points d'appui sur les rivages du continent, soit pour la domination des mers, soit pour le commerce, est à remarquer. *Pembroke* fut d'autant plus fâché du refus des Rochellois, qu'il étoit surveillé de près par une flotte de vaisseaux plus forts que les siens, qu'*Henri de Transtamare*, roi de Castille, reconnoissant des services que la France

1371.

rendus, envoyoit à son secours. Castillans avoient sur leurs navires machines inconnues aux Anglais. Ils jetoient des pierres, des masses d'omb. et de gros traits, écrasoient les frêles embarcations qui n'étoient que des vaisseaux de transport. On ne dit pas entre ces machines il y eût des canons, ils n'étoient pas encore appliqués à la marine. *Pembroke*, très-maltraité, fut forcé de fuir, et les Castillans remportèrent une victoire complète.

Ce n'étoit pas seulement dans la suite de la guerre que *Charles-le-Grand* se montroit supérieur à *Edouard*, il portoit encore dans les opérations militaires. L'Anglais reconnoissoit la supériorité : *il n'y eut onc roi, dit-il, qui si peu s'armât et qui donnât tant à faire.* On vient de voir que sa bonne intelligence soutenue avec le roi de Castille, lui mérita de ce prince un secours maritime décisif. *Edouard* fit des efforts pour détacher le Castillan du Français : il fit de grandes promesses et présens, sans parvenir à diminuer l'affection qui unissoit les deux princes. Au contraire. *Charles V*, politique adroit, ne put à bout d'engager le roi d'Ecosse.

1371.

à rompre la trêve avec celui d'Angleterre, quoiqu'elle fût avantageuse au premier. Enfin, il ôta pour ce moment à *Edouard* la ressource des perfid ordinaires du roi de Navarre.

Réconcilia-
tion avec le
roi de Na-
varre.

Ce n'est pas que l'habile monarque se flattât de fixer ce caractère inquiet toujours balançant entre les propositions ; mais il croyoit qu'en paraître ignorer ses intrigues secrètes, il l'empêcheroit de se déclarer trop ouvertement pour son ennemi : il consent donc à ratifier le pardon que son frère n'avoit osé venir chercher de personne, et il l'admit à sa prière ; mais il fallut, tant les reproches de conscience le tourmentoient, lui envoyer des otages, prélats, chevaliers, bourgeois, au nombre de dix-neuf.

L'entrevue eut lieu à Vernon. Le Navarrois s'y rendit des terres qu'il possédoit en Normandie. Il se prosterna : *Charles* le releva, mais on remarqua qu'il ne l'embrassoit pas comme de coutume. Les deux beaux-frères eurent une longue conversation qu'on n'entendit pas ; mais les spectateurs éloignés observèrent qu'il arriva souvent au roi de Navarre, dans des momens un peu animés, d'interrompre le monarque en se jettant à ses pieds.

comme s'il lui eut demandé pardon. Le lendemain il rendit hommage de *vassalités*, ce qu'il n'avoit pas encore fait. Il vécut ensuite à la cour, têté, honoré, ayant un air libre et dégagé; cependant, dans ce temps même, il envoyoit au roi d'Angleterre un agent secret chargé de lui faire des excuses de sa soumission au roi de France, et de renouveler ses traités avec l'Anglais.

De Paris, où s'étoit rendu l'hommage, il retourna en Normandie et alla en Bretagne. En se rendant près du duc, il fut très-bien reçu par *Olivier de Clisson*, seigneur Breton, dont le château se trouvoit sur son chemin, et qui l'accompagna à la cour. Pour récompense de sa bonne réception, *Charles-le-Mauvais* le brouilla avec le duc, auquel il inspira une jalousie furieuse contre *Clisson*, qu'il accusa de faire la cour à la duchesse, de sorte que celui-ci n'échappa que de quelques minutes au danger d'être assassiné par ordre du duc; mais le Navarrois eut du moins la satisfaction de rendre ces deux hommes ennemis irréconciliables : plaisir délicieux ! et qui l'auroit été encore davantage, s'il

1371.

Nouvelle
méchanceté
du roi de
Navarre.

1371.

avoit pu prévoir les effets funestes de cette inimitié pour la France.

Dans ce temps, à quelques mois l'un de l'autre, naquirent deux princes, destinés à une triste célébrité; *Jean*, fils de *Philippe*, duc de Bourgogne, et *Louis*, duc d'Orléans, second fils du roi.

Le capit.
de Buch fait
prisonnier.

1372.

Après la dispersion des Anglais, avoient pris leurs quartiers dans le Maine et l'Anjou, le connétable continua ses exploits dans le Poitou et prit la capitale. Un de ses capitaines fit une capture non moins importante en la personne de *Jean de Grailli*, capitaine de *Buch*. On est étonné de voir ce seigneur gascon, que le roi de France avoit honoré de ses bonnes grâces, auquel il avoit donné gratuitement la liberté et la seigneurie de Nemours, dont il avoit fait hommage, et qui par-là étoit devenu vassal de la couronne; on est étonné de le rencontrer sous les drapeaux anglais. Mais dans un moment pacifique il avoit été revoir le prince de Galles, son premier général. Celui-ci lui fit des reproches de sa défection, le flatta et le rattacha à lui. Le Capitaine renvoya au roi les titres de sa seigneurie de Nemours, retracta son

hommage, et combattit avec assurance pour l'Anglais; mais il eut le malheur d'être fait prisonnier. En vain il offrit une forte rançon; le roi d'Angleterre eut beau le redemander avec instance; inutilement aussi plusieurs Français se présentèrent pour lui, le roi ne voulut jamais lui rendre la liberté. On débita alors que son inflexibilité venoit de la crainte qu'inspiroient au monarque la bravoure et l'habileté du prisonnier : mais il est à présumer que le sage monarque voulut, par un exemple frappant de sévérité, intimider les chefs de bande qui ne se faisoient aucun scrupule de changer de parti. Le Captif mourut d'ennui dans la tour du Temple, après cinq ans de captivité.

Une ruse, assez bien imaginée rendit La Rochelle à la France. Cette ville avoit pour maître un bourgeois nommé *Jean Condorier*. Il vivoit familièrement avec *Philippe Mancel*, commandant de la citadelle pour les Anglais, qui n'étoit pas trop malicieux. Le maire invite le commandant à un festin. Pendant le repas il fait arriver un prétendu messager du roi d'Angleterre, chargé d'une lettre pour *Mancel*. On avoit eu grand soin de bien contrefaire les sceaux et les autres signes extérieurs qui pouvoient

1572.

donner à la missive un air d'authenticité. Le commandant ne savoit pas lire, ni apparemment aucun des siens. Il examine les sceaux, les trouve en bonne forme, et donne la lettre à *Condorier* pour lui en faire lecture. Le maire lit un ordre du roi, au commandant, de sortir le lendemain de la citadelle, avec toute la garnison, pour être passée en revue par des officiers qu'il enverra. Dès le matin *Mancel* baisse le pont-levis et fait défiler ses gens. Pendant qu'ils sortent, des soldats de *Condorier*, cachés par un mur, s'avancent et se placent entre les Anglais et la forteresse, d'autres se présentent en face. La garnison ainsi environnée est obligée de mettre les armes bas, et les Rochellois, sans coup férir, se rendent maîtres de la citadelle.

Cruautés à
e sujet.

Un Anglais, nommé *David Olegane*, gouverneur d'un château peu éloigné, appelé *Benon*, apprenant cette nouvelle, fait couper le nez et les oreilles à des Rochellois qui se trouvoient dans sa place. De leur côté, les Rochellois font pendre les Anglais qu'ils rencontrent. Mais ce ne fut pas tout : *Benon* fut attaqué, et la garnison forcée de se rendre à discrétion. *Olivier de Clisson* étoit un des chefs des assaillans :

laissez - moi, dit-il aux autres , disposer de ces ribauds à ma volonté.

1372.

Il se met à la porte du fort, et à mesure que les soldats anglais en sortent, il leur fend la tête avec sa hache; il en tua quinze de suite de cette manière, et en acquit le surnom de *boucher*.

Il paroît que *du Guesclin* s'étoit fait un plan de campagne mieux conçu que ses prédécesseurs. Ils entroient dans une province le fer et le flambeau à la main, la ravageoient, prenoient quelques villes, et croyoient l'avoir soumise, quand ils l'avoient ruinée; au-lieu que le connétable avançoit méthodiquement, ne laissoit rien derrière lui, et poussoit en avant comme dans une battue bien ordonnée, si on peut se servir de cette comparaison, tous ceux qui résistoient. C'est ainsi qu'il réunit les seigneurs du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge, et autres attachés aux Anglais, et qu'il les força de se renfermer dans Thouars. Le siège de cette ville est fameux, tant par la qualité et le nombre de ses défenseurs, que par la vivacité des attaques. *Du Guesclin* fit fondre de *grands engins* à la Rochelle et à Poitiers; avec ces *bombardes*, il foudroya les remparts, les

Siège de
Thouars.

1372.

ouvrit et contraignit les assiégés à capituler, dans la crainte d'être emportés d'assaut. Ils promirent de se remettre, eux et leurs seigneuries, sous l'obéissance du roi de France, s'ils n'étoient pas secourus dans un temps déterminé.

Le roi d'Angleterre, instruit de ces conditions, se mit en mer avec trois mille hommes d'armes et deux mille archers. S'il fut arrivé à temps, il y auroit eu une bataille sanglante ; car le connétable l'attendoit sous les murs de sa future conquête, avec une armée journellement grossie par la noblesse française qui y accouroit de toute part, dans l'espérance d'un combat. Les vents repoussèrent constamment la flotte anglaise des côtes de France, et *Edouard* voyant que le terme fixé par la capitulation seroit expiré avant qu'il se présentât, rentra dans ses ports. Thouars se rendit, et des provinces entières se réunirent à la France avec cette ville. Il restoit encore quelques troupes anglaises dans ces cantons. Le connétable les poursuivit opiniâtement et les força à une bataille. Elle se donna près de Chivrai, château de Poitou. Les Anglais la perdirent. *Nul n'échappa,*

la chronique, tous furent tués ou prisonniers. La ville de Niort eut le prix de la victoire.

1372.

défaite de la flotte anglaise par les Castillans, auprès de la Rochelle, le nouveau sentiment à *Edouard*, comme il lui seroit avantageux d'attirer son parti le roi de Castille, ou du moins de le déterminer à la neutralité.

Tentative d'Edouard auprès du roi de Castille par le roi de Navarre.

Il avoit fait épouser au duc de *Lancastre*, son fils, *Constance*, fille aînée de *Dom Pèdre-le-Cruel*. Quand celui-ci fut mort, il fit prendre au duc de *Lancastre* le titre de roi de Castille. Il étoit alors en pleine prospérité, et devoit à *Transtamare*. Après le revers de la Rochelle, il le rechercha et obtint la renonciation du duc au royaume de Castille et à toutes ses prétentions en faveur de la France. L'intermédiaire de cette négociation étoit le roi de Navarre, qui fit exprès un voyage à Burgos. *Transtamare* rejeta avec indignation la proposition. Il ne put s'empêcher de reprocher au négociateur, prince de sang de France, et beau-frère du roi, une conduite plus qu'indécente. *Charles-le-Mauvais* essuya la remontrance sans succès, mais non sans quelque honte. Il alla cacher en Navarre.

les propos en nous disant
que nous pourrions appeler
vous ferez partie pour le roi
terre , nous vous relinquerons
trons hors de Bretagne. L'écuyer
de près la menace. Edouard
de son ancien protégé qu'il eût
et armât contre la France. Le
de *Montfort* l'engageoit à
marcher , mais l'hommage qu'il
à la France l'en détournoit
quelque temps. Enfin le duc

accueillit au contraire en compatriote ,
et combla de faveurs et de privilèges ,
au nom du roi de France , les bourgeois
de celles qui se soumirent.

1373.

Charles V avoit fait précéder ces
hostilités par une sommation au duc
de Bretagne de ne pas recevoir les
Anglais dans son duché, et au contraire
de se joindre à lui pour repousser
l'ennemi commun. *Montfort* répondit
qu'il éloigneroit les Anglais de ses villes
et de ses forteresses le plus qu'il pour-
roit; que quant à l'injonction de se
joindre aux Français pour leur faire
la guerre, il s'en rapportoit au traité
de Breigni qui lui laissoit le droit de
rester neutre. Ce traité, si souvent né-
gligé ou violé , n'étoit plus au fond
qu'une pièce évasive où chacun trouvoit
ce qu'il vouloit. *Charles V* , ou ne le
consulta pas , ou y vit qu'il étoit permis
au plus fort de contraindre les neutres
à embrasser sa cause, et le connétable ,
par ses ordres , continua ses exploits.

Procédure
contre le duc

L'air et le ton d'assurance en guerre
servent souvent autant que la valeur.
Du Guesclin les employa avec succès
devant Hennebond. Il se transporta
au pied des murs , appela les habitans ,
et quand il les vit rassemblés sur les
remparts, il leur cria : *Bourgeois ! il*

Du Guesclin
devant
Hennebond

1373.

est certain que nous vous conquérons tous, et souperons enhui (aujourd'hui) dans cette ville; mais s'il y a nul des vôtres qui jette pierre ni carrel, tant soit hardi, par quoi le plus petit de nom et de nos garçons soit blessé, à Dieu je voue, que vous ferai à tous tollir la vie. Les bourgeois effrayés se retirèrent, et la garnison anglaise abandonnée à ses seules forces ne put se maintenir et fut passée au fil de l'épée.

Cruauté de
cette guerre.

Point de grâce dans cette guerre, accompagnée de toutes les horreurs d'une guerre civile. Le capitaine *Knolles*, chef, deux ans auparavant, de cette armée, vaincue dans le Maine et réfugié lui-même en Bretagne, s'y trouvoit pressé dans le château de Derval qui lui appartenoit, et où il venoit de se rendre. Avant qu'il n'arriva, un officier subalterne avoit promis de se rendre à jour dit s'il n'étoit pas secouru, et avoit donné des otages. Le jour arrivé, *Knolles* refuse de remettre la place, sous prétexte que ses gens n'ont pu traiter sans son aven. On répond que s'il ne se rend sur-le-champ, on fera mourir les otages. *Knolles* menace d'user de représailles sur des chevaliers qu'il tenoit prisonniers. *Laissez-moi le soin de cette affaire*, dit au duc

d'Anjou qui commandoit l'armée française, *Clisson*, l'ennemi irréconciliable des Anglais et du duc de Bretagne. *Messire Olivier*, répond le duc, faites ce que bon vous semble. Sans autre pourparler, le boucher de *Benon* fait mener les otages sur le fossé de la place, et les fait décapiter. Aussitôt il sort d'une fenêtre du château, un échafaud sur lequel étoient liés trois chevaliers, dont on fait sauter les têtes dans les fossés. *Clisson*, dans l'assaut qui suivit, fut dangereusement blessé, et la place ne fut pas prise.

Le roi d'Angleterre avoit, auprès du duc de Bretagne, un agent nommé *Milleborne*. Pour décharger son maître des sommes qu'il avoit promises au duc, afin de le faire déclarer contre la France, et sans s'embarrasser de ce qui pourroit arriver à *Montfort* de son conseil, *Milleborne* l'engage à mettre un impôt extraordinaire. Les seigneurs bretons appellent de cette vexation au roi, et présentent requête au parlement. Le peuple refuse de payer; le duc s'obstine, et condamné au dernier supplice quelques opiniâtres. La révolte alors devient dangereuse; *Montfort* s'embarque pour l'Angleterre, pressé par le double motif de se soustraire

1373.

Le duc de Bretagne passe en Angleterre.

1572.

donner à la missive un air d'authenticité. Le commandant ne savoit pas lire, ni apparemment aucun des siens. Il examine les sceaux, les trouve en bonne forme, et donne la lettre à *Condorier* pour lui en faire lecture. Le maire lit un ordre du roi, au commandant, de sortir le lendemain de la citadelle, avec toute la garnison, pour être passée en revue par des officiers qu'il enverra. Dès le matin *Mancel* baisse le pont-levis et fait défiler ses gens. Pendant qu'ils sortent, des soldats de *Condorier*, cachés par un mur, s'avancent et se placent entre les Anglais et la forteresse, d'autres se présentent en face. La garnison ainsi environnée est obligée de mettre les armes bas, et les Rochellois, sans coup férir, se rendent maîtres de la citadelle.

Cruautés à
ce sujet.

Un Anglais, nommé *David Olegane*, gouverneur d'un château peu éloigné, appelé *Benon*, apprenant cette nouvelle, fait couper le nez et les oreilles à des Rochellois qui se trouvoient dans sa place. De leur côté, les Rochellois font pendre les Anglais qu'ils rencontrent. Mais ce ne fut pas tout : *Benon* fut attaqué, et la garnison forcée de se rendre à discrétion. *Olivier de Clisson* étoit un des chefs des assaillans :

laissez - moi, dit-il aux autres , dis-

1372.

poser de ces ribauds à ma volonté.

Il se met à la porte du fort, et à mesure les soldats anglais en sortent, il r fend la tête avec sa hache; il en tua quinze de suite de cette manière, et en acquit le surnom de *boucher*.

Il paroît que *du Guesclin* s'étoit fait un plan de campagne mieux conçu que ses prédécesseurs. Ils entroient dans une province le fer et le flambeau à la main, la ravageoient, prenoient quelques villes, et croyoient l'avoir soumise, quand ils l'avoient ruinée; au-lieu que le connétable avançoit méthodiquement, ne laissoit rien derrière lui, et pousoit en avant comme dans une battue bien ordonnée, si on peut se servir de cette comparaison, tous ceux qui résistoient. C'est ainsi qu'il réunit les seigneurs du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge, et autres attachés aux Anglais, et qu'il les força de se renfermer dans Thouars. Le siège de cette ville est fameux, tant par la qualité et le nombre de ses défenseurs, que par la vivacité des attaques. *Du Guesclin* fit fondre de *grands engins* à la Rochelle et à Poitiers; avec ces *bombardes*, il foudroya les remparts, les

Siège de
Thouars.

1372.

ouvrit et contraignit les assiégés à capituler, dans la crainte d'être emportés d'assaut. Ils promirent de se remettre, eux et leurs seigneuries, sous l'obéissance du roi de France, s'ils n'étoient pas secourus dans un temps déterminé.

Le roi d'Angleterre, instruit de ces conditions, se mit en mer avec trois mille hommes d'armes et deux mille archers. S'il fut arrivé à temps, il y auroit eu une bataille sanglante ; car le connétable l'attendoit sous les murs de sa future conquête, avec une armée journellement grossie par la noblesse française qui y accouroit de toute part, dans l'espérance d'un combat. Les vents repoussèrent constamment la flotte anglaise des côtes de France, et *Edouard* voyant que le terme fixé par la capitulation seroit expiré avant qu'il se présentât, rentra dans ses ports. Thouars se rendit, et des provinces entières se réunirent à la France avec cette ville. Il restoit encore quelques troupes anglaises dans ces cantons. Le connétable les poursuivit opiniâtement et les força à une bataille. Elle se donna près de Chivrai, château de Poitou. Les Anglais la perdirent. *Nul n'échappa,*

la chronique, tous furent tués ou prisonniers. La ville de Niort eut le prix de la victoire.

1372.

La défaite de la flotte anglaise par les Castillans, auprès de la Rochelle, le nouveau sentiment à *Edouard*, comme il lui seroit avantageux d'attirer son parti le roi de Castille, ou du moins de le déterminer à la neutralité.

Tentative d'Edouard auprès du roi de Castille par le roi de Navarre.

Il avoit fait épouser au duc de *Lancastre*, son fils, *Constance*, fille aînée de *Dom Pèdre-le-Cruel*. Quand celui-ci fut mort, il fit prendre au duc de *Lancastre* le titre de roi de Castille. Il fut alors en pleine prospérité, et dédaignoit *Transtamare*. Après le revers de la Rochelle, il le rechercha et lui offrit la renonciation du duc au titre de roi et à toutes ses prétentions sur la Castille, s'il vouloit renoncer à son alliance de France. L'intermédiaire de cette négociation étoit le roi de Navarre, qui fit exprès un voyage à Burgos. *Transtamare* rejeta avec indignation cette proposition. Il ne put s'empêcher de reprocher au négociateur, prince du sang de France, et beau-frère du roi, une démarche plus qu'indécente. *Charles-Mauvais* essuya la remontrance sans succès, mais non sans quelque honte, il alla cacher en Navarre.

1373.

Rupture
avec le duc
de Bre-
tagne.

Si le roi d'Angleterre échoua du côté de la Castille, il fut plus heureux en Bretagne. *Montfort* lui devoit, et grande partie, son duché : il montre en conséquence, pour l'Anglais, une inclination qui contrarioit les sentimens de la principale noblesse bretonne gagnée depuis la paix de Guérande par les manières affectueuses de *Charles-Sage*. Le *vicomte de Rohan* et le *sy de Laval*, sans doute interprètes de ces sentimens d'un plus grand nombre, eurent la hardiesse de tenir à leur due ce propos en face : *Chier syre si que nous pourrons appercevoir que vous ferez partie pour le roi d'Angleterre, nous vous relinquerons et trons hors de Bretagne*. L'effet suivit de près la menace. *Edouard* et de son ancien protégé qu'il se dévoua et armât contre la France. Le penchant de *Montfort* l'engageoit à cette marche, mais l'hommage qui le lioit à la France l'en détournait. Il hésita quelque temps. Enfin le devoir de reconnaissance l'emporta sur celui de la vassalité ; il se décida pour l'Angleterre. Un grand nombre de seigneurs se ligèrent contre lui ; *du Guesclin* entra en Bretagne, prit de force plusieurs villes qui ne voulurent pas se rendre.

accueillit au contraire en compatriote ,
et combla de faveurs et de privilèges ,
au nom du roi de France , les bourgeois
de celles qui se soumirent.

1373.

Charles V avoit fait précéder ces
hostilités par une sommation au duc
de Bretagne de ne pas recevoir les
Anglais dans son duché, et au contraire
de se joindre à lui pour repousser
l'ennemi commun. *Montfort* répondit
qu'il éloigneroit les Anglais de ses villes
et de ses forteresses le plus qu'il pour-
roit; que quant à l'injonction de se
joindre aux Français pour leur faire
la guerre, il s'en rapportoit au traité
de Bretni qui lui laissoit le droit de
rester neutre. Ce traité, si souvent né-
gligé ou violé , n'étoit plus au fond
qu'une pièce évasive où chacun trouvoit
ce qu'il vouloit. *Charles V* , ou ne le
consulta pas , ou y vit qu'il étoit permis
au plus fort de contraindre les neutres
à embrasser sa cause, et le connétable ,
par ses ordres , continua ses exploits.

Procédure
contre le duc

L'air et le ton d'assurance en guerre
servent souvent autant que la valeur.
Du Guesclin les employa avec succès
devant Hennebond. Il se transporta
au pied des murs , appela les habitans ,
et quand il les vit rassemblés sur les
remparts, il leur cria : *Bourgeois ! il*

Du Guesclin
devant
Hennebond

1375—76. esprits , de s'en pouvoir affranchir entièrement.

Charles V donna aux bourgeois de Paris le privilège d'acheter des fiefs , et leur accorda des franchises qui rendoient ces acquisitions plus avantageuses. Il commença la Bastille , rempart contre les ennemis du dehors , frein pour les séditeux du dedans , objet de terreur pour le crime , et malheureusement quelquefois l'instrument de l'injustice et de la vengeance. Outre cette masse énorme , détruite de nos jours , il bâtit le château de Montargis et celui de Creil , augmenta le Louvre , et se fit sur le bord de la Seine un séjour agréable près de la Bastille , appelé l'*Hôtel St.-Paul*. Sa destination est marquée par cet autre nom , l'*Hôtel solennel des grands ébattemens*. Ses jardins étoient plantés plus pour l'utilité que pour le luxe , et il eut , de plus , grand soin d'améliorer ses domaines qui étoient alors le plus sûr et le principal revenu de nos monarques. Ils avoient été fort négligés sous les règnes précédens ; *Charles V* ne dédaigna pas d'entrer dans la connoissance des obligations des fermiers , des accroissemens que ses possessions pouvoient recevoir de la culture. Enfin

négligea pas le commerce. Il y ^{1375—76.}
 avoit à Paris, dès avant l'invasion des
 Francs, dit-on, une société de com-
 mercials pareau, appelés les *marchands*
l'eau, parce qu'ils faisoient leur
 principal commerce par la Seine; le
 roi continua de les protéger. Leur
 police intérieure avoit été maintenue
 long-temps par un prévôt et par des
 échevins qui, par suite de l'aggrégation
 de divers autres corps de commerçans
 à celui des marchands de l'eau, de-
 vinrent peu-à-peu les officiers muni-
 cipaux de la capitale. *Charles* encouragea
 toutes les différentes espèces d'artisans
 et de négocians par le renouvellement
 et l'augmentation de leurs privilèges.
 Les Castillans, les Portugais, les Ita-
 liens sur-tout, en possession alors du
 commerce maritime le plus étendu,
 furent invités à fréquenter nos ports
 par les exemptions et la liberté que
 le roi leur accorda.

Telles furent les occupations du roi
 pendant cette trêve, et pendant d'autres
 momens de repos. Un répit de deux
 ans lui faisoit aussi prévoir des événe-
 mens dont il pouvoit tirer avantage.
 La maladie du prince de *Galles* aug-
 mentoit. Elle le conduisit au tombeau,
 en 1376, âgé de quarante-six ans. Le

Etat de la
 cour d'An-
 gleterre.

75—76. roi de France, qui avoit toujours estimé sa bravoure et sa loyauté, lui fit faire un service solennel à Paris. Il semble que l'énergie du père s'ensevelit avec son fils. *Edouard*, outre la caducité de l'âge, en montra les foiblesses. Il devint paresseux dans les affaires, s'abandonna honteusement à une jeune maîtresse, dépensière plus que galante, et qui profita insolemment de l'ascendant que l'amour du vieillard lui donnoit sur cette ame flétrie. On lui remarquoit, non du goût, mais de la passion pour les plaisirs, pour les fêtes, pour tout ce qui étoit éclatant et qu'il pensoit pouvoir cacher son déclin à ses propres yeux. Le peuple anglais dont il avoit été l'idole, non-seulement cessa de l'adorer, mais ne put même quelquefois se défendre d'un sentiment de pitié, si ce ne fut pas de l'indignation et du mépris. Avec sa gloire tomba son autorité et son crédit dont il éprouva la décadence, sur-tout quand il demandoit de l'argent. Au lieu que l'estime qui environnoit *Charles V*, rendit toujours les Français prompts à l'aider dans le besoin : éloge du peuple et du monarque.

Il auroit passé ces deux années tranquille, rafraîchi, pour ainsi dire, par

les douces influences de la paix , si son perfide beau-frère ne l'eût encore troublé. *Jeanne de France* , épouse de *Charles-le-Mauvais* , étoit morte subitement. On soupçonna qu'il l'avoit empoisonnée. Le même soupçon se répandit à l'occasion de la mort de *Guy d'Auvergne* , dit le cardinal de Boulogne , qui étoit le conseil de ce prince. Il s'en disculpa auprès du pape *Grégoire XI* ; mais en pareille circonstance , c'est déjà une tache infamante que le besoin de justification. A ces forfaits commis dans sa famille , le Navarrois joignit des tentatives pour donner à son beau-frère des inquiétudes , tant dans sa cour que de la part de l'ennemi. Il s'étoit élevé une discussion d'intérêt entre la branche cadette de *Valois* , et l'aînée , dont le roi étoit chef. Aussitôt le Navarrois s'intrigue , se jette dans la contestation , brouille les droits , aigrit les esprits. Sans quelques sacrifices que le monarque fit à propos , il auroit mis la discorde dans la famille royale. Il s'efforça aussi de rompre la trêve , envoya pour cela un agent en Angleterre , et conclut un traité d'alliance offensive et défensive. On ne put à la vérité rien prouver contre ce prince , parce que le vaisseau

1375—71
Nouvelles
crimes du
de Navarre

375—70. qui rapportoit l'agent et les papiers ,
périt dans la traversée.

Pendant la trêve, la paix se négocioit toujours. Les pouvoirs donnés par *Charles V* à ses plénipotentiaires portoient, dit-on, l'abandon de quatorze cents villes fermées, et de trois mille forteresses dans la seule Aquitaine, si les Anglais vouloient terminer. Ce nombre n'est pas croyable, quand même, dans l'état qui fut présenté, on auroit mis comme villes, des bourgs qui portent encore ce nom, et comme forteresses, les villages qui étoient alors tous entourés de murs. Ce sacrifice, qui nous paroît énorme, le fut si peu aux yeux des ambassadeurs anglais, venus de nouveau à Bruges, qu'ils dirent ne pouvoir conclure sans avoir auparavant consulté. Ils repartirent; mais en arrivant à Londres, ils trouvèrent *Edouard* mort, et au même moment la trêve expiroit.

La guerre recommence. *Charles* épioit ces deux circonstances. Aussitôt des ports de Normandie partent des vaisseaux chargés de troupes. Elles 1377. abordent en Angleterre, ravagent les campagnes, pillent et brûlent les villes. Le roi avoit eu soin, pendant la trêve, de faire bâtir des vaisseaux, à rames et à voiles, nommés *galères*, propres à

re. Ses prédécesseurs ne se servent ordinairement que d'embarcations marchandes. Ils les ramassoient avant de la guerre, et les faisoient quelquefois accompagner par des navires forts de bois et plus hauts de bord, ils louoient des Génois, réputés pour les meilleurs marins. Dans cette édition ce furent les Castillans qui vainquirent les Français. *Transtamare* envoya une flotte. Ses troupes, jointes à nos nôtres, firent trembler l'Angleterre, Londres même s'effraya. *Charles* arriva en même temps en Guienne, en Bretagne, dans l'Artois, et par-tout il eut des succès. On remarque qu'au siège d'Ardres il y eut quarante bombes employées. Ce nombre marque un accroissement rapide dans cette arme.

1377.

Pendant que des généraux de *Charles* prenoient des villes, et soumettoient les provinces, il recevoit à Paris l'empereur *Charles IV*, son oncle, et *Venceslas*, son cousin, élu roi des Romains. Le père venoit accomplir un pèlerinage à St.-Maur-des-Fossés. *Mais* combien qu'il eut sa dévotion, il venoit aussi, disoit-il, pour voir le roi, la reine et leurs enfans, et leur présenter son fils. Les honneurs qu'on

L'empereur
Charles IV
en France.

1378.

1378.

lui fit nous apprennent quel étoit le cérémonial du temps, semblable au nôtre, aux nuances près qu'apporte l'accroissement du luxe. Entrée nelle, harangues, festins, parures, belles livrées. L'université le complimenta, et l'invita à une théologie; c'étoit ce qu'a été depuis, pour d'autres souverains, une séance académique. On eut cependant qu'il ne fît pas son entrée à Paris sur un cheval blanc, distinction qui n'appartenoit qu'au roi, et dont on craignoit que l'empereur ne se prévalût. On eut soin aussi de compasser sa marche depuis les frontières jusqu'à Paris, afin qu'il n'y arrivât qu'après les fêtes de Noël, de peur qu'il ne lui prît envie d'assister à l'office de la nuit, revêtu des habits impériaux, et de chanter la dernière leçon de matines, ce qui étoit un droit des empereurs d'occident dans l'empire; droit dont l'exercice pourroit faire croire qu'il regardoit la France comme en faisant partie. Le roi l'invita à une séance de son conseil. Il se plut à lui expliquer lui-même les motifs de sa rupture avec l'Angleterre, comme jaloux d'obtenir son suffrage.

A la joie qu'eut le roi de voir un

oncle qu'il aimoit, succéda une douleur profonde, causée par la mort de *Jeanne de Bourbon*, son épouse. Une imprudence commise peu de jours après avoir mis une princesse au monde, la conduisit au tombeau. Elle y emporta les regrets de son époux et de toute la France.

1378.

Mort de la

reine.

Dans ce temps se tramoit une conspiration, dont l'auteur, quand il est question de trahison et de perfidie, est connu sans qu'on le nomme. Les succès du roi causoient au roi de Navarre une jalousie qui tenoit de la rage. *Je n'aime point le roi de France*, disoit-il à ses confidens ; *quelque belles paroles qu'il m'ait dites, j'ai toujours entendu, par toutes les manières que j'ai pu, lui faire grief et dommage, et si je pouvois, je mettrois volontiers peine à sa destruction.* Ces dispositions préparent à n'être pas étonné des crimes dont les pièces du procès, qui fut fait alors, et dont les monumens, qui existent encore, donnent la certitude.

Conspira

tion du ro

de Navarre

Le poison, comme on l'a déjà vu, étoit son arme favorite. Il avoit attiré à sa cour un médecin juif, nommé *Angel*. Il le choisit pour exécuteur de son affreux projet. Votre profession, lui disoit-il, vous facilitera le moyen

1378.

de vous introduire auprès du roi de France dont les savans sont sûrs d'être bien accueillis. Il vous verra d'autant plus volontiers que vous parlez bien latin, et êtes *moult argumentatif*. *Angel* n'accepta pas la commission, et sentant le danger auquel l'exposoit une pareille confiance, il s'échappa de la cour du Navarrois ; mais il ne porta pas loin le funeste secret du prince. Quelque temps après, *Charles - le-Mauvais* dit à un de ses confidans que le physicien de Chypre avoit été noyé dans la mer.

La tentative auprès du médecin n'ayant pas réussi, le Navarrois eut recours à un de ses valets de chambre qui avoit un parent officier dans les cuisines du roi. Il lui dit de se rendre à Paris, de s'introduire par l'entremise de son parent dans la cuisine, et de jeter sur les plats, à sa portée, un poison qu'il fit préparer par une juive, sous ses yeux. Il y avoit à la cour un agent du Navarrois, nommé *Duruc*, dont on se défioit. Le roi le fit arrêter et fit saisir ses papiers. On y trouva les preuves de cet odieux projet, et *Duruc* en convint. Un autre homme, secrétaire du roi de Navarre, nommé *Pierre du Tertre*, fut surpris dans une des villes

nce possédoit en Normandie.
s n'indiquoient rien sur le
; is on y trouva le motif et le
la conspiration. Après la mort
, qui seroit très-subite, on devoit
du trouble que cet événement
vu occasionneroit, pour se saisir
iphin, et s'emparer du gouver-
nt. Le roi de Navarre comptoit
ques mécontents et sur les An-
ec lesquels il avoit un traité. Il
geoit; en échange des troupes
lui feroient passer, à leur livrer
les de Normandie, et l'alliance
être confirmée par le mariage
de ses filles avec le jeune roi
rd.

comte de *Beaumont*, un des
i roi de Navarre, avoit été envoyé
our de France, sous prétexte de
ter quelques affaires, mais réel-
nt afin d'écarter les soupçons,
nt que son père machinoit ces
eurs. Le jeune prince ignoroit ces
es manœuvres; il n'étoit point
ut dans la confidence. Il faisoit
ut voyage en Normandie lorsqu'on
les agens de son père, et il étoit
bonne foi, qu'il vint demander au
ur élargissement. Il avoit avec lui
urs gouverneurs des principales

1378.

places qui l'escortoient par honneur. Le roi lui découvrit toute la trame. Il en fut si consterné, qu'il se prêta lui-même à tout ce que le roi exigea.

Pour suspendre les effets de la conspiration, *Charles* s'abstint des gémens qu'il avoit eus autrefois, et n'hésita pas à rendre public le crime et la honte de son beau-frère. Il fit comparaître *Duruc* et *Dutertre* devant le parlement, où se rendirent les princes, les prélats et seigneurs les plus distingués du royaume. On lut leurs dépositions, qu'ils confirmèrent par leur aveu. Ils furent condamnés à mort, traînés sur-le-champ aux halles, et exécutés. On ne voit pas qu'il ait été rien prononcé personnellement contre le roi de Navarre, peut-être en considération de ses enfans. Les gouverneurs des villes de Normandie reçurent ordre, en présence du comte de *Beaumont*, de remettre leurs places aux troupes que le roi enverroit.

Le comte accompagna lui-même l'armée destinée à cette expédition qui ne fut ni longue ni périlleuse. Dans une de ces villes on rencontra *Jean de Mortain*, fils puîné du roi de Navarre, et la princesse sa sœur. Le roi les traita avec toute la bienveillance possible,

comme son cher neveu et sa chère nièce. Dans une forteresse se trouvèrent les trésors du coupable, dont la perte fut sans doute plus sensible pour lui que celle de ses enfans. Le duc d'Anjou s'empara de Montpellier et de toutes les terres que le Navarrois possédoit en Languedoc. Sur le seul bruit de la conspiration, et sans en être prié, *Transtamare* se jeta sur la Navarre, afin de faire une diversion en faveur de *Charles V*, son ami, s'il en avoit besoin. Ainsi dépouillé, *Charles-le-Mauvais* se sauva en Angleterre. Ses alliés le voyant inutile n'en tinrent pas grand compte. Ils lui promirent cependant des secours; mais par nantisement ils se firent livrer la ville de Cherbourg, où ils mirent garnison. Le duc de Bretagne, dans le même tems, leur ayant livré Brest, pour payer les secours qu'il en sollicitoit, ils se trouvèrent ainsi maîtres de quatre des principaux ports de France: Bordeaux, Brest, Calais et Cherbourg.

1378.

Une autre affaire importante attira l'attention du roi. *Clément V*, redevable de la tiare à la France, avoit fixé son séjour à Avignon. La cour papale et le sacré collège y demeuroient depuis plus de cinquante ans, lorsque des

Grand
schisme
d'Occident.

1378.

raisons politiques et religieuses firent prendre à *Urbain V* la résolution de reporter le St.-Siège à Rome. Il apprit que les Romains, ennuyés de l'absence des papes successeurs de *Clément*, paroissent disposés, si *Urbain* ne revenoit pas, à en élire un autre. D'ailleurs ce pontife savant et pieux se faisoit un scrupule de ne pas résider dans son diocèse. Ainsi, malgré les sollicitations de *Charles V*, il se rendit à Rome; mais il y eut des désagrégations de la part d'un peuple indocile, accoutumé à l'anarchie, et il revint au bout de trois ans à Avignon. La mort le surprit dans le louable dessein de travailler lui-même à la paix entre la France et l'Angleterre. Son successeur, *Grégoire XI*, élu à Avignon, s'imposa, pour ainsi dire, l'obligation de retourner à Rome, en publiant une bulle qui recommandoit la résidence aux évêques, sous des peines sévères. Comment auroit-il pu, lui le premier des évêques, se dispenser de donner l'exemple aux autres? De plus, le même motif qui avoit déterminé son prédécesseur; savoir : la crainte que les Romains n'élussent un autre pape, le pressoit lui-même. La menace lui en fut signifiée par une députation solennelle du peuple

à Rome. Il partit donc , et emmena avec lui le sacré collège, à six cardinaux près , qu'il laissa à Avignon.

À sa mort les cardinaux se trouvèrent comme au nombre de seize , dont onze morts , non compris les six restés à Avignon. Quand ils entrèrent au conclave , le peuple les environna en disant : *nous le voulons Romain ; choisissez-vous , seigneurs , disoient-ils , choisissez-nous un pape Romain , autrement nous vous ferons les têtes aussi pesantes que vos chapeaux.* Cette menace les embarrassa. Après avoir hésité quelques jours, harcelés par le peuple, prirent un parti mitoyen, qui fut d'élever *Bartholomeo Prignano*, archevêque de Bari, Italien, qui n'étoit pas cardinal. Ils ont dit depuis qu'ils lui avoient fait un serment de se démettre quand ils seroient en sûreté , et qu'ils s'étoient réservé le droit de revenir contre cette élection, comme contrainte, et d'en faire une nouvelle ; mais il ne parut rien de cette convention. Les Romains se montrèrent contents d'avoir du moins un pape italien. Il prit le nom d'*Urbain VI*. Il étoit impérieux , emporté , dur , vindicatif, et sa sévérité approchoit souvent de la cruauté.

Ces qualités repoussantes ne tar-

1378.

dèrent pas à se montrer. Les cardinaux effrayés par les mauvais faits à quelques-uns d'entre eux, dèrent sa cour l'un après l'autre, et retirèrent à Anagni, petite ville de campagne de Rome. Là ils protestèrent pour la première fois contre l'élection comme arrachée par la violence. *Urbain* leva des troupes. Ils en levèrent aussi ; mais se voyant près d'être fermés dans cette petite ville, réfugièrent à Fondi, près de Naples où la reine *Jeanne* leur donna un asile. Ils y procédèrent à une nouvelle élection, et choisirent le cardinal *Robert* fils du comte de Genève, dont ils avoient protection et secours. Le nouvel élu prit le nom de *Clément VII*.

Les électeurs envoyèrent dans les cours une proclamation dans laquelle ils ne parloient que de la violence qui leur avoit été faite par le peuple, violence qu'ils prétendoient suffisante pour rendre l'élection d'*Urbain* illégitime, et, par conséquent, nulle ; mais ils ne parloient, ni du serment supposé fait par *Prignano*, de se remettre quand il en seroit requis, ni de leur intention secrète de ne faire qu'une élection feinte. Si la chose étoit vraie, apparemment ils eurent honte d'avouer

dissimulation interdite à toute sorte
traités , à plus forte raison dans un
agement qui touchoit à la religion,
qui pouvoit intéresser la paix de
l'Europe. De son côté *Urbain* envoya

toutes les cours des députés char-
de faire reconnoître la validité de
élection. Pour remplacer les cardinaux
qui l'avoient abandonné , il en
fit venir six. Alors les deux papes
commencèrent à se lancer des excom-
munications , à se charger d'anathêmes,
leurs partisans prirent les noms
Urbanistes et de *Clémentins*.

Charles V. vit avec inquiétude les
conséquences d'un schisme, et en prévint les
conséquences. Dans un royaume comme
la France, où la religion et ses ministres
avoient un grand empire , où se trou-
vent des ordres religieux très-nom-
breux , déjà divisés sur des systèmes
théologiques, et discordans de senti-
mens sur d'autres articles ; des univer-
sités ; des corps savans ardens à la dis-
cussion , il auroit été dangereux de laisser
à chacun la liberté de proclamer publi-
quement son opinion particulière. Il
fit donc examiner dans une assemblée
composée de six archevêques, trente
évêques , plusieurs abbés et docteurs ,
la question qui commençoit à agiter le

La France
entre dans
l'obéissance
de Clément
VII.

1378.

monde chrétien : auquel des deux papes on devoit obéissance ? Quoique l'affaire occupât plusieurs séances , on ne se décida point. Le roi envoya en Italie faire de nouvelles informations. Le résultat en fut lu dans une seconde assemblée , à laquelle assistèrent , avec un choix de docteurs, les principaux du clergé et de la noblesse. Le monarque les exhorta à ne suivre que la voix de leur conscience dans l'avis qu'ils donneroient. Il en fit faire serment et jura lui-même. La pluralité fut pour *Clément*. Quand ce jugement fut porté à l'université , comme à la société de Paris , l'exemple devoit entraîner les autres. Elle demanda à délibérer encore. Elle se décida pour *Clément* , à l'unanimité. Plusieurs universités refusèrent à ne reconnoître ni l'un ni l'autre pontife , et à attendre que le pape eût été discuté et établi dans un concile général. Cependant les corps des prédicateurs et tribunaux , ses conseillers pour la police extérieure , à l'ordre du roi , furent donnés de ne reconnoître que *Clément VII*. Mais l'Angleterre et d'autres états en plus grand nombre se déclarèrent pour *Urbain*. Il est remarquable que le motif déterminant du roi de France , fut la violence , assez b

vée, qui avoit été faite au con- 1378.

Pendant cette dissention la guerre soit entre les deux nations avec succès assez variés. Leurs champs bataille étoient les deux extrémités la France, la Navarre et la Bre- e. (se rappelle que pour faire à la conspiration de *Charles-Mais*, *Transtamare* s'étoit jeté la Navarre et y avoit fait des pro- rapides. Les Anglais de la Guienne trèrent à leur tour, et malgré les que *Charles V* y envoya, ils rent le Castillan de sa conquête le poursuivirent jusque dans son r. Il y a apparence qu'ils entre- t cette expédition, moins pour r le Navarrois, que pour faciliter c que le duc de *Lancastre* con- de regagner la couronne de lle, enlevée à *Rierre-le-Cruel* il avoit épousé la fille; et dont il oit toujours l'héritage. C'est dans qu'il avoit obtenu du conseil e de *Richard*, son neveu, de les forces d'Angleterre de ce. Ce fut une excursion, brillante la rité, mais qui n'eut pas de suite. t à la Bretagne, dont les princi-

Guerre de Navarre et de Bretagne.

1378.

pales villes étoient occupées par garnisons françaises, elle fut d'at-
 taquée. Une flotte parut sur ses cô-
 et débarqua des troupes anglaises. Fier
 de ce secours, le duc osa envo-
 défier le roi de France, son seign-
 suzerain. Cette audace déterminale
 à porter à *Montfort* un coup qui se
 devenu mortel, si *Charles V* a-
 trouvé dans les seigneurs breton-
 correspondance qu'il espéroit.

Procès fait
 au duc de
 Bretagne.

Il vint tenir un lit de justice au
 parlement, y énuméra ses griefs contre
 le duc, demanda qu'il fût proc-
 contre lui. On lesomma de comparoit
 Il ne répondit pas à la citation; a-
 le monarque lui-même, du haut de
 trône, prononça la *confiscation*
personne et des biens de Jean
Montfort, chevalier, nagu-
re de Bretagne. Il manda à Paris
 des principaux seigneurs bretons
 savoit les plus attachés à la cause
 savoir, le connétable du Guesclin
Olivier de Clisson et les
Rohan et de *Laval*, leur
 noître la sentence, s'efforça
 en prouver la justice, et le duc
 ne doutant pas de leur affec-
 tion, espéroit qu'ils ne seroient au

té de recevoir ses troupes dans leurs
es, pour les défendre contre les
ais.

1378.

Cette proposition décéla l'intention
te du roi ; ils ne doutèrent pas
n'eût l'intention de réunir la Bre-
ie à la couronne, et d'en faire une
ce de France. Si, en dépouillant
stfort de son duché, le roi en eût
sti un autre, par exemple un des
de *Jeanne-la-Boîteuse*, duchesse
Penthièvre, peut-être auroit-il
à se débarrasser de *Montfort*
rtoujours ; mais le dessein d'anéantir
veraineté dont les seigneurs bre-
se regardoient comme participans,
leur zèle pour la France. Ils répon-
nt froidement au roi qu'ils feroient
rs ce qu'ils pourroient pour son
e ; que quant à leurs forteresses
en fût pas inquiet, qu'ils sauroient
défendre eux-mêmes contre les An-
, et ils repartirent promptement.

Méconten-
tement des
seigneurs
bretons, et
des pairs de
France.

1379.

Les pairs même furent mécontents
procédure ; le duc d'Anjou,
du roi, lui en fit des plaintes. Ils
trèrent que, selon l'ancien code
al, le seigneur, fût-il monarque,
idant contre son vassal, ne pouvoit
ter à la délibération, avec les pairs
vassal, qui seuls avoient droit de

1379.

le juger ; que si l'innovation dont il venoient d'être témoins se confirmoit, ils courroient risque, au moindre contentement, de perdre leurs et leurs autres privilèges, influence que la présence du r opinion manifestée pouv t sur les jugemens. La duc s thière, de son côté, revendiqua ses enfans le bénéfice de la co d'après la clause du traité de Guera que survenant l'extinction de la de *Montfort*, la sienne de droit soit le duché. Or, disoit-elle, crime de félonie sur lequel la c cation est fondée, rend *Montfort* postérité inhabiles à posséder le di c'est comme si la sentence l ar tissoit. En ce cas la Bretagne venir aux miens et non à la c Le duc d'Anjou, son gendre, ap sa prétention, dans l'espérance de voir peut-être un jour ce beau duché possédé par ses enfans.

Montfort
rappelé par
les Bretons.

Les seigneurs bretons, reto chez eux, racontèrent à leurs et à leurs amis ce qui s'étoit passe à Paris. Ils s'assemblèrent secrètement, pesèrent les avantages et les inconvéniens de ce qu'on leur demandoit. Le résultat de leurs délibérations fut qu'il

Il mieux avoir affaire à un duc qu'à un roi, *parce qu'un roi commande jours, et qu'un duc prie souvent.* Ce principe naquit une confédération la noblesse, et une résolution de peler *Montfort*; la députation partit Londres; le duc fut très-étonné très-joyeux. Cependant, sur la proposition qu'ils lui firent de retourner avec eux, n'osant pas se fier sans examiner à cette bonne fortune, il leur de repartir, et leur promit de les aider sitôt que le secours que la lance d'Angleterre lui promettoit. tout prêt.

Comme si le roi eût travaillé pour un ennemi, il hasarda de mettre un impôt sur la Bretagne. L'idée de vous rendre leur maître avoit révolté les seigneurs, l'impôt souleva le peuple. Une nouvelle députation partit; le duc point difficulté de revenir avec eux, d'autant plus que les Anglais lui prêtèrent des troupes et des munitions. Quand son retour fut annoncé, il se fit un concours prodigieux vers la place de -Malo où il devoit débarquer. Lorsqu'on aperçut ses vaisseaux, ce peuple qui l'avoit chassé, devenu ivre de joie, tendoit vers lui des mains suppliantes, avec des acclamations de repentir et



l'affaire du duc de Bretagne , c'étoit la confiscation de sa personne et de son duché , devoit être remis à l'arbitrage du duc d'Anjou lui-même et du comte de Flandre , et de quelques seigneurs bretons des deux partis. La duchesse de Penthièvre même intervint dans cette espèce de compromis. Le duc d'Anjou promit de faire agréer ce que les arbitres décideroient et de garantir sa promesse par Charles de Navarre , qui se trouvoit à la tête de son armée , par le duc de Bourbon et par le connétable.

Le Guesclin , appelé par le duc de Bretagne dans cette affaire , ne se fit pas , comme Breton , y être indifférent. Il accepta la proposition faite par le roi de lui remettre leurs places et leur argent. Il dit mot et s'étoit retiré en son pays comme les autres ; mais il ne se tint pas en repos. Du moins apparentement il se fit quelques arches faites pour le retour au fort. Il étoit à St-Malo le 15 août. Il vit du haut du fort la belle manœuvre d'un vaisseau anglais nommé *Kalverli* qui étoit seul , tint en face la flotte castillane , envoyée pour le retour au duc , et sauva les munitions et son trésor. Le

1379.

de tendresse. Ils avançaient jusque dans la mer pour le voir plutôt. Ils se prosternoient, *ceux - mêmes qui s'étoient jetés dans l'eau*, dit l'historien de Bretagne. *Ils versaient des torrens de larmes*, le suppliant de leur pardonner, reconnoissant qu'ils avoient été séduits, et maudissant l'auteur leur révolte.

Trêve avec
Montfort.

En peu de temps *Montfort* se vit une armée considérable. Il n'eut pas de peine à reconquérir son duché. Les seigneurs s'empressoient de se rendre auprès de lui, et les villes de lui ouvrir leurs portes. Les Français se renfermèrent dans les plus importantes de celles qu'ils tenoient. *Charles V* ne fit pas de ce côté de grands efforts. On auroit dit que cette guerre pesoit sur sa conscience. *Montfort*, après avoir soustrait en grande partie la Bretagne au joug du roi de France, la dégagea aussi de la guerre. Il la porta en Normandie. Le duc d'Anjou, envoyé pour couvrir cette province, vint au-devant de lui. Quand les armées furent en présence, les deux ducs, sans grands préliminaires, convinrent d'une suspension d'armes dont les conditions paroîtront singulières. La trêve étoit pour un mois. Pendant ce temps

l'affaire du duc de Bretagne , c'est-à-dire la confiscation de sa personne et de son duché , devoit être remise à l'arbitrage du duc d'Anjou lui-même , du comte de Flandre , et de quatre seigneurs bretons des deux partis. La duchesse de Penthièvre même intervint dans cette espèce de compromis. Le duc d'Anjou promit de faire agréer au roi ce que les arbitres décideroient , et fit garantir sa promesse par *Charles* , prince de Navarre , qui se trouvoit dans son armée , par le duc de *Bourbon* et par le connétable.

1379.

Du Guesclin , appelé par le roi lui-même dans cette affaire , ne pou-^{Conduite de du Gues-}voit , comme Breton , y être indifférent. A la proposition faite par le roi aux seigneurs de remettre leurs places , il n'avoit dit mot et s'étoit retiré en Bretagne comme les autres ; mais il ne prit aucune part , du moins apparente , aux démarches faites pour le retour de *Montfort*. Il étoit à *St-Malo* lorsque le duc débarqua. Il vit du haut des remparts la belle manœuvre d'un capitaine anglais nommé *Kalverli* , qui , avec un seul vaisseau , tint en échec toute la flotte castillane , envoyée pour fermer le retour au duc , et sauva toutes ses munitions et son trésor. Le conné-

1379.

table, témoin de cette belle action, ne put s'empêcher d'y applaudir, et le fit dans des termes capables de déplaire au roi s'ils lui revinrent.

Sa disgrâce
et son rappel
1380.

Le silence seul que *du Guesclin* garda dans l'audience des quatre Bretons, étoit une improbation, une censure indirecte, auxquelles le monarque fut sensible. Il survint entre eux une froideur qui pesoit sans doute à tous deux. Elle alla jusqu'à déterminer le général, pour quelques mots de reproches glissés dans la lettre du roi, à lui renvoyer l'épée de connétable. Il avoit, à ce qu'on croit, dessein de se retirer en Castille, où *Transtamare* l'auroit certainement bien reçu. Mais le cœur du monarque parla en faveur de son ancien ami, du plus fidèle et du plus utile de ses sujets. Il lui dépêcha les ducs d'Anjou et de Bourbon. Ils lui dirent qu'ils venoient de la part du roi; qu'à la vérité il s'étoit laissé persuader que le connétable l'abandonnoit, et embrassoit le parti de *Montfort*, mais qu'il étoit détrompé. *Venez ci l'épée d'honneur de votre service*, ajoutèrent-ils, *prenez-la, le roi le veut, et vous en venez avec nous.* Il fit quelques difficultés; mais enfin il se laissa entraîner. En arrivant, le roi lui donna

la commission d'aller retirer les parties méridionales de la France des mains des Anglais qui les ravageoient. *Du Guesclin* fut sensible à l'attention du roi, qui, par ce commandement, le dispensoit de porter les armes contre les Bretons, ses compatriotes. Il fit au monarque un adieu tendre, lui dit qu'il le trouveroit toujours prêt à marcher contre les Anglais, et appuya sur ce mot : *je ne sai*, ajouta-t-il, *si retournerai du lieu où je vais ; je suis vieilli, et non pas las. Je vous lie très-humblement que vous* *je s : la paix avec le duc de Bre-* *ie, et aussi, que vous le laissiez* *paix, se soumettant à son devoir ;* *les gens de guerre du pays vous* *très-bien secouru à toutes vos* *œuêtes, et pourront encore faire,* *s'il vous plaît de vous en servir.*

Le pressentiment du connétable sur sa prochaine fin, ne se vérifia que trop tôt. Après plusieurs exploits il tomba malade devant une place du Gévaudan, nommée *Randan*. La garnison avoit promis de se rendre à jour dit, si elle n'étoit pas secourue. Le jour arriva, mais le vainqueur n'étoit plus. Il mourut sous la tente, environné des compagnons de ses victoires. Outre les avis.

Sa mort.

qu'il leur donna à chacun en particulier, il les exhorta tous en général d'épargner dans la guerre, les laboureurs, les femmes, les enfans, les vieillards, et tous ceux que leur faiblesse expose sans défense. Dans son testament il recommanda au roi, femme et son frère *Olivier*, brave guerrier dont le nom figureroit avec éclat dans les annales, s'il n'étoit obscurci par celui de *Bertrand*. Sans doute sa sœur la religieuse, l'héroïne d'Hnebond, n'existoit plus. Il remit l'épée de connétable à *Clisson*, son compagnon d'armes, pour la rendre au roi. *Il saura bien*, dit-il, *en le regardant fixément, la donner au plus digne.* Au jour marqué les Anglais de *Randan* vinrent apporter les clefs de leur forteresse, et les posèrent sur son cercueil, mêlant leurs larmes à celles des Français.

Il avoit marqué sa sépulture dans l'église des Dominicains de Dinan. Le convoi se mit en marche. Par-tout, sur la route, le peuple accouroit pour rendre les devoirs de la reconnaissance au guerrier, l'ange tutélaire de la France. Le roi fit détourner la pompe funèbre, et apporter le corps à St.-Denis. Il fut placé au pied du tombeau que le mo-

marque se préparoit , avec cette simple épitaphe : *ci - gît le connétable du Guesclin*. Après les honneurs funèbres, après avoir déposé leur maître dans la tombe , ses officiers et domestiques vinrent prendre congé du roi. Il les accueillit avec bonté , assura aux derniers leurs gages. Quand ils sortirent de sa présence , il détourna la tête pour cacher ses larmes , et on l'entendit soupirer. Il avoit promis au connétable , lorsqu'il lui fit ses adieux , de faire la paix avec le duc de Bretagne , s'il *survenoit une honnête occasion* ; mais elle ne se présenta pas , et la guerre continua.

Les Anglais firent un effort et débarquèrent à Calais une armée formidable. Manquant de vaisseaux , ils furent obligés de transporter leurs troupes par parties. Cette disette les empêcha de les diriger vers la Bretagne, où ils auroient trouvé la flotte de Castille , qu'ils n'étoient pas en état de combattre. Au fond , on ignore quel étoit le but et la destination de ce grand armement. Le duc de *Bukingham*, oncle du jeune *Richard*, le commandoit. Il s'enfonça dans la France comme le duc de *Lancastre*, son frère. Il parcourut la Picardie, entra en Champagne,

La guerre continue.

et arrivé devant Troies, il envoya sommer le duc d'Anjou, qui y avoit rassemblé un corps d'armée, de lui marquer un jour pour la bataille. Si le roi avoit jugé à propos, dans l'irruption du duc de *Lancastre*, d'enchaîner la valeur de *du Guesclin*, dont il connoissoit la prudence, à plus forte raison, dans celle-ci, crut-il devoir mettre un frein à l'ardeur des généraux qui commandoient les corps d'observation dont il avoit environné ses ennemis. *Laissez les Anglais faire leur chemin, le* écrivoit-il sans cesse, *ils se gâteront d'eux-mêmes.*

Quand le duc de *Bukingham* eut fait assez de dégât en Champagne pour tâcher d'attirer les Français à une bataille, il passa les rivières de Scine et d'Yonne, désola le Gâtinois, traversa les plaines de Beauce, le Vendômois, et arriva sur les bords de la Sarthe, qui traverse le Maine, toujours suivi par le duc d'Anjou, dont l'armée renforcée des noblesses d'Anjou, de Normandie, du Maine et du Vendômois, demandoit à grands cris la bataille. Les Anglais se trouvoient engagés dans des défilés et des marais dont il leur étoit difficile de se tirer sans combattre. On s'y préparoit de part et d'autre, lors-

1 courrier, venu de la Cour, 1380.
la maladie du roi. On savoit
ne pouvoit être longue, parce
et t connu que le médecin qui
fit un cautère après qu'il eut pris le
du roi de Navarre, l'avoit averti
q id l'effet de la plaie cesseroit,
auroit pas quinze jours à vivre; or
se étoit arrivée. Cette nouvelle
t and désordre dans le camp.
es, chevaliers, gentilshommes,
n ne songea plus qu'à ses affaires
alières; l'armée se débanda en
e partie, les Anglais se dégagèrent
se retirèrent furtivement en Bre-

tain de sa mort, *Charles V* en Mort du
roi, et ses
dispositions.
t presque pu marquer le moment.
la vit avancer avec le calme d'un
étien résigné, et fit ses dispositions
; l'attention d'un sage. Il paroît
il auroit désiré ne pas confier la ré-
ce, la destinée de ses enfans et de
France à son frère le duc d'Anjou.
ton qu'il avoit pris dans l'affaire de
, ses remontrances hautaines,
-tout les singulières conditions de la
on d'armes, comme s'il eût pré-
re la loi à son frère, ses vues
es qu'il connoissoit, lui ins-
it s soupçons et des craintes;

mais le duc d'Anjou étoit l'auroit sans doute été imprudent fournir un sujet de plaintes , d'oient pu naître des troubles. Lui laissa donc la régence. Il se cede donner à ses deux autres frères duc de Bourbon , son beau-frère à d'autres seigneurs qu'il admettoit en confiance , des avis propres à échouer les projets dangereux s'il en avoit. Comme c'étoit d'Allouville que les Anglais tiroient une partie de leurs forces de terre , ils avoient la guerre sur le cœur. Le roi recommanda qu'on donnât pour fils, pour épouse, quand il seroit une Allemande , afin de contrebalancer du moins les alliances que l'Anjou entretenoit dans ce pays , et cherchoit à augmenter par le moyen d'un mariage pour son jeune fils *Richard*. Vanité de la prévoyance ! C'est cette précaution qui a placé sur le trône une princesse que les Anglais se sont servis pour augmenter en France la puissance la plus grande qu'ils y aient jamais eue. Le duc d'Anjou eut ordre de rester dans son pays pour surveiller de plus près les réfugiés en Bretagne ; mais instamment les conférences du moribond avec :

aignant qu'il n'y fût pris des ré-
 utions contraires à ses intérêts, il
 it précipitamment, quand il sut
 rémît le monarque, et arriva
 au moment qu'il rendoit le der-
 pir.

1380.

Charles V disoit qu'il ne trouvoit Ses qualités.

rois heureux qu'en ce qu'ils avoient
 pouvoient de faire du bien. Ce senti-
 ment pourroit suffire à son éloge comme

Il étoit bon, affable, tendre,
 comme il paroît par ses regrets à

rt de du Guesclin. Il n'y a pas
 ple qu'aucun seigneur de sa
 se soit jamais plaint de procédé

basant ; mais il étoit sévère pour
 aséance et les mœurs. Il chassa

présence un homme de qualité qui
 t permis devant lui des paroles

ou trop libres. Sur-tout il croyoit
 les enfans des princes méritoient

égard plus d'attention que les
 res. On doit premier, disoit-il, les

rrir en vertu, si qu'ils surmontent
 mœurs ceux qu'ils doivent sur-

ter en honneur. Par une suite de
 incipe, que plus on est en spec-

acle, plus on doit donner l'exemple
 les vertus, il desiroit que les ecclé-

siastiques se distinguassent par leur
 bonne conduite, dont il faisoit même

dépendre la prospérité de la France. *Les clercs ou la sapience*, disoit-il, *l'on ne peut trop honorer, et tant sapience sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérité; et si elle est déboutée y sera, il déchérera.* Quant à ces personnes entendent par sapience, science que l'on confondoit alors avec la sagesse, et qui ne devoit jamais en être séparée.

Charles V aimoit à s'instruire, comme on le peut induire de la requête du roi de Navarre, que son frère étoit *moult argumentatif*. Il avoit eu un bon précepteur, nommé *Oresme*, qu'il fit évêque, et dont il tira, ainsi que de plusieurs personnages habiles, des traductions de bons auteurs grecs et chrétiens, comme des ouvrages de Cicéron et de St. Augustin. La bibliothèque de *Jean*, son père, n'étoit que de vingt volumes, Il la porta à deux cents, augmentation étonnante pour le temps, où il n'y avoit que des manuscrits qui se vendoient, pour ainsi dire, au poids de l'or. Cette bibliothèque a été l'origine de l'immense collection dont la France s'enorgueillit. Ces dépenses, celles d'une guerre continuelle, la diminution des impôts, ne l'empêchèrent pas de laisser en mourant,

dans son trésor, dix - sept millions ,
somme prodigieuse pour le temps, et
qui l'a fait surnommer le *Riche* : on
est toujours riche quand on est éco-
nome. Cette dénomination est moins
c nue que celle de *Sage*, qu'il a bien
ritée. Cependant il faut le dire ; il
oît qu'il s'écarta de sa prudence or-
di re dans l'affaire de Bretagne, qu'il
écc ta trop le desir d'humilier un prince
qui lui résistoit, et sans doute aussi les
conseils de l'ambition. Il mourut à
quarante-deux ans, et laissa deux fils
et une fille.

1380.

CHARLES VI,

Âgé de douze ans.

Les trois frères de *Charles V*, *Charles VI*
Louis d'Anjou, tige des ducs de ce 55e. roi d
nom, *Jean*, duc de Berri, et *Phi-* France.
lippe-le-Hardi, tige de la dernière Contesta
maison de Bourgogne, au moment de tions pour
la mort de leur frère, regardèrent la gouverne-
France comme une proie abandonnée ment.
à leur rapacité. Ils fondirent sur elle en
vautours affamés. Leur rivalité, au sujet
du gouvernement, remplit la cour de
dissensions et de cabales. Le duc d'*Anjou*
vouloit la régence et l'autorité sans

1380.

partage. Ses deux frères prétendoient limiter son pouvoir par un conseil dont ils seroient les principaux membres, avec le duc de *Bourbon*, *Louis II* dit *le Bon*, petit-fils du premier duc de *Bourbon*, et oncle maternel du roi. Pour soutenir leur droit, chacun d'eux faisoit des levées, et les environs de Paris se remplissoient de troupes.

Tout menaçoit d'une guerre civile, lorsque *Jean Desmarets*, avocat du roi, que ses talens avoient élevé à cette fonction sous un roi connoisseur en mérite, proposa et fit agréer par les rivaux de s'en rapporter à des arbitres. Ils réglèrent provisoirement que le roi mineur seroit *agé*, ou émancipé, lors de son sacre qui devoit avoir lieu très-prochainement ; qu'alors il prendroit l'administration du royaume, qui seroit gouverné en son nom, par ses oncles, et que la régence du duc d'*Anjou* finiroit à la même époque. Le duc y consentit, et la sentence arbitrale fut confirmée dans un lit de justice tenu au Louvre, quinze jours après la mort de *Charles V*.

Rapines du
duc d'Anjou.

On croit que le duc d'*Anjou* ne consentit à cet accord qui fixoit un terme si peu éloigné, à la fin de sa régence, que parce qu'on lui promit

le pas troubler dans la possession une grande quantité de bijoux, de meubles précieux et de l'argenterie du feu roi, dont il s'étoit emparé. Cet espace de temps, accordé à sa régence, lui suffisoit, d'autre part, pour une autre spoliation plus importante qu'il méditoit.

Charles-le-Sage avoit amassé, pour servir dans un besoin pressant, un trésor qu'on fait monter, comme nous avons dit, à dix-sept millions. On savoit qu'il étoit renfermé dans le château de Melun ; mais on ignoroit où il étoit caché. Pendant que la cour s'acheminoit à Reims, le duc d'*Anjou* se rend à Melun, menant avec lui *Philippe-le-Savoisi*, chambellan et confident du feu roi. Arrivé au château, il lui ordonne de lui montrer le lieu du dépôt. *Savoisi* hésite, élude, nie enfin de le savoir. Le régent fait entrer des bourreaux avec les instrumens de la torture. *Savoisi* effrayé indique une muraille épaisse dans laquelle le trésor étoit scellé. Le duc la fait démolir, charge le trésor sur des voitures qu'il tenoit prêtes, les envoie dans un lieu dépendant uniquement de lui, et part pour Reims. Cet acte fut le dernier de sa régence.

1380 Elle cessa par le couronnement du roi. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de magnificence. Le duc d'*Anjou* y éprouva un désagrément. Comme aîné des oncles du roi, et de plus comme régent du royaume, il prétendoit la première place à côté du roi : le duc de *Bourgogne*, quoique cadet, la prétendait aussi en qualité de premier pair de France. Pour abrégér la discussion, le cadet s'élance entre le monarque et son frère, et s'empare de la droite. Les assistans furent étonnés que le duc d'*Anjou*, qu'on savoit n'être pas patient, souffrît cette espèce d'insulte ; et l'on conjectura que, comme c'étoit la crainte d'être forcé à restituer le premier vol, qui l'avoit engagé à laisser abrégér sa régence, ce fut aussi la crainte des reproches pour le second, qui lui fit dévorer cet affront.

an de gou-
vernement.

Au retour de Reims, on s'occupait d'un plan fixe de gouvernement pour remplacer le provisoire qui cessoit. Après des discussions assez vives il fut arrêté que les quatre princes décideroient entre eux, et à la pluralité des voix, des affaires majeures, traités de paix, alliances, mariages et autres semblables ; qu'ils nommeroient douze

onnes pour composer le conseil du
que les officiers de tout grade ,
tout ceux des finances , seroient
is par les princes , de l'avis du
il ; que pour les engagements du
aine ou aliénations , il faudroit le
ntement unanime du conseil ; que
de la personne du roi , de
is : frère , dit monseigneur de
lois , depuis duc de Touraine , et enfin
léans , seroit confiée aux ducs de
et de Bourbon , qui nom-
oient : personnes employées au-
d'eux , avec l'agrément des deux
res oncles ; et qu'enfin , inventaire
oit fait en secret par les quatre princes ,
s finances et joyaux du roi , qui ne
urroit en disposer qu'à sa majorité.
tte clause , *en secret* , paroît être en-
re une condescendance pour le duc
Anjou , dont un inventaire public
oit trop manifesté les pillages.

Mais ces précautions n'empêchoient
que ses larcins ne fussent connus ,
que l'opinion publique ne le procla-
ât coupable du vide qui se trouvoit
ans le trésor , et par conséquent de la
réation ou augmentation des impôts ,
uite de ses déprédations. Aussi fut-ce
lui , comme régent , que s'adressèrent
s plaintes des peuples , qui , dès avant

1380.

le sacre, dégénérent en séditions en quelques provinces, et qui furent apaisées par des promesses ; et après le couronnement ce fut encore lui qui, comme chef du conseil, ou comme principal déprédateur, fut le premier exposé aux excès que l'esprit de faction inspira aux Parisiens, pendant tout le règne de *Charles VI*. Les historiens en tracent ainsi la marche.

Premiers
troubles de
Paris.

Les troubles commencèrent par les clameurs d'une vendeuse d'herbes, et le collecteur des impositions exigea une taxe pour sa place. Elle refusa. On voulut la forcer. Ses cris attirèrent ses voisins et bientôt tout le marché. Le percepteur fut trop heureux de pouvoir échapper, par la fuite, à la première fureur de la populace. Cet événement donna lieu à des conversations, dans les rues et les carrefours, entre les artisans et les ouvriers divisés par groupes, et ensuite à des assemblées où l'on se permettoit des raisonnemens et des murmures contre le gouvernement. *Jean Culoé*, prévôt des marchands, inquiet des accroissemens que prenoit le mécontentement, convoque les notables dans le *parlour aux bourgeois*, lieu où ils avoient coutume de se réunir pour leurs affaires ; mais le peuple, qui

et pas appelé, s'y rend en foule.

1380.

artisan, qu'on dit savetier, a parole Dans un discours d'un trivial, mais plein de chaleur, re sa misère et celle de ses compars d'infortune, réduits aux extrémités par l'accumulation des

Il peint le luxe insultant des le faste et les déprédations des rs et des princes qu'il nomme enagemens. Il apostrophe même ables bourgeois devant lesquels it, leur reproche leur insou et leur lâcheté, et cite l'exemple tois qui, dans ce moment, les armes à la main contre leur our se rédimmer des impôts.

e espèce de provocation répand ousiasme général. Les plus ré- itourent le prévôt et le forcent mener au palais. Ils demandent ls cris le duc d'*Anjou*. Le prince accompagné du chancelier, et , pour se faire voir, sur la table bre qui étoit au milieu de la Dans son discours, *Culdoé*, à ture de la misère du peuple, rance de l'impuissance où il e payer les impôts, mêle le plus ueusement qu'il peut, la déclade la ferme résolution où étoient

1380.

ceux qui l'accompagnoient de tout quer pour en obtenir la suppression. Non moins adroitement le duc d'*Anjou* se montre pénétré de pitié pour pauvre peuple, l'engage à se retirer *jusqu'à demain*, leur dit-il, *que vous pourrez peut-être obtenir ce que vous desirez*. L'irrésolution qu'indignoit mot *peut-être*, se tourna, pendant nuit, temps des réflexions, en certitude consolante. Le lendemain parut un édit du roi, qui, *touché de la misère de son peuple, de son obéissance et de sa fidélité*, abolissoit tous les subsides imposés en France depuis *Philippe le Bel*. C'étoit une addition à la dernière volonté de *Charles V* qui, en mourant, n'avoit supprimé que ses propres taxes.

Les Juifs
maltraités.

Il se trouvoit beaucoup de violence entre les receveurs des impôts. Depuis que *Charles V* leur avoit accordé, pour de l'argent, un séjour limité, ils s'étoient jetés dans ces emplois. Au même prix, le duc d'*Anjou*, pendant sa régence, prolongea cette permission qui expiroit. Les mutins déployèrent sur eux leurs fureurs. Ils déchirèrent et brûlèrent leurs registres, en blessèrent et tuèrent plusieurs, poursuivirent jusque dans les cachots du Châtelet, des malheureux qui s'y

ient réfugiés comme dans un asile.

1380.

Une piété mal entendue, ils arrachèrent aux mères leurs enfans pour les mener au baptême. Il fallut des punitions exemplaires pour réprimer les excès de cette rage fanatique.

Le peuple se montrant toujours insensible sur l'article des impôts, les États-généraux.

ils espérèrent le rendre plus docile en s'appuyant des états-généraux. Ils convoquèrent à Paris. Il y vint de députés des provinces, encore mal disposés à satisfaire la royauté. Tous se montrèrent convaincus que le trésor du feu roi, s'il n'avoit pas été dérobé avec ses autres épargnes, seroit suffi pour les besoins présents.

Ne voulant point parler de restitution sur ces pillages, ils se persuadèrent que l'argent qu'ils donneroient se dissiperoit aussi en dépenses de faste et en récompenses aux seigneurs et aux favoris. Ils ne firent que multiplier les impositions, comme le peuple le demandoit, aux seuls subsides qui existoient avant *Philippe-le-Bel*, et exigèrent de plus, que les franchises, libertés, immunités, et autres concessions faites depuis ce prince, fussent confirmées. Or, ces privilèges étoient, entre autres, la com-

1380.

mutation du service féodal en argent la suppression des présens que faisoient les villes et les provinces, lors du mariage des rois et de leurs enfans, qu'ils les armoient chevaliers; l'abolition du droit de gîte, très-onéreux au peuple. Si on anéantissoit l'impôt qui étoit la représentation équivalente de ces servitudes, il convenoit de rétablir les charges : c'est ce que les députés ne voulurent point entendre. Il arriva donc que ces états statuerent tout le contraire de ce que le roi s'en étoit promis. Convoqués sans intention de réforme, avec le but unique d'avoir de l'argent, ils ouvrirent par ainsi dire, la lice aux factions qui combattirent pendant toute la durée de ce règne malheureux.

Paix de
Bretagne.
1381.

Charles V étoit descendu dans son tombeau avec le regret d'avoir, par sa conduite trop impérieuse avec l'étranger, attiré les Anglais en France. Sa mort préserva ces insulaires d'une défaite totale dans des marais de la Sarthe et la Mayenne où ils s'étoient engagés, et leur laissa la facilité de retirer en Bretagne. Ces fâcheux troubles ne furent pas plutôt arrivés qu'ils plurent aux seigneurs Bretons, et témoignèrent vivement leur mécontentement.

nt au duc. Le duc lui-même leur
 donna aussi plutôt des motifs
 on que de secours, lorsqu'il
 vit diriger leurs forces contre les
 maritimes, qu'il seroit sans doute
 le de leur arracher, quand ils s'en
 rent rendus maîtres. Dépendance
 r dépendance, *Montfort* crut plus
 nt de se soumettre à la France. Il
 prêtèrent des avances pour la
 . Elles furent accueillies, et le traité
 mptement conclu à l'insu des An-
 . Le duc de Bretagne s'y engageoit à
 deux cent mille francs pour les
 de la guerre, et à assister le roi en-
 t contre tous, spécialement contre
 rois d'Angleterre et de Navarre.
kingham, quand il l'apprit, en
 i duc de vifs reproches. Celui-ci
 usa sur la nécessité; il s'engagea,
 un écrit, à ne se jamais déclarer
 r France contre l'Angleterre, le
 ner par les principaux seigneurs
 ons, et présenta à l'Anglais une
 station secrète que le cauteleux
 on avoit faite par-devant notaire,
 e tout ce qu'il seroit dans le cas
 order de contraire à ses engage-
 avec l'Angleterre, comme arraché
 la crainte de la mort et de la
 de ses états. *Buckingham* se

1381.

retira plus indigné de l'accord fait le monarque français , que flatté réserve secrète du Breton en sa fi *Montfort* vint à la Cour de France soumission et fidélité avec la bonne-foi qu'il auroit porté de sermens en Angleterre.

Préparatifs
pour l'expédition de
Naples.

1381—82.

Louis , duc d'*Anjou* , avoit coup contribué à cette paix, parce qu'il lui facilitoit les préparatifs pour l'expédition de Naples qu'il méditoit. La *Jeanne* occupoit alors ce trône 1545 , et à l'âge de dix-sept ans avoit succédé immédiatement à son aïeul , *Robert-le-Bon* , petit-fils du fameux *Charles d'Anjou* , frère de *S. Louis* , usurpateur de ce royaume sur le jeune *Conradin*. *Robert-le-Bon* n'étoit que le second fils de *Charles-le-Boîteux* ; *Charles Martel* , duc de Hongrie, son aîné , avoit à ce titre des droits plus constans au royaume de Naples : mais un jugement du pape *Grégoire V* , *Bertrand de Gault* , évêque de Metz , fut adjugé à *Robert* , qui en jouit tranquillement. Au reste , afin de concilier les droits , *André* , le second des fils de *Charles Martel* , avoit été dès l'enfance avec *Jeanne* , petite-fille de *Robert*. Mais cette union politique n'avoit pas trouvé des cœurs :

Il y avoit à peine deux ans qu'ils régnoient ensemble , qu'*André* sortant des appartemens de sa femme est étranglé, et demeure suspendu deux jours aux barreaux d'une fenêtre du château d'Averse. L'insouciance de la reine à rechercher les auteurs de ce crime , la firent soupçonner de l'avoir commandé. Le pape *Clément VI* , *Pierre Roger* , qui avoit été garde des sceaux de France, fut obligé comme suzerain , d'ordonner des poursuites en son nom. Elles aboutirent à faire périr cinq ou six individus dont on ne connoît pas les aveux. Pendant ces inutiles poursuites, *Jeanne* prenoit de nouveaux liens et épousoit *Louis de Tarente* , cousin germain de son père.

Cependant *Louis-le-Grand* , roi de Hongrie et frère d'*André* , s'étoit disposé à le venger. Il entre en Italie à la tête d'une armée qui dissipe tous les obstacles que lui oppose *Louis de Tarente*. *Jeanne* , obligée de fuir , se retire à Avignon qui faisoit partie de son comté de Provence et où les Papes résidoient alors. Elle y comparut devant le consistoire à l'effet de se justifier du meurtre de son mari. Mais à peine étoit-elle installée en Provence que la peste force le roi de Hongrie d'évacuer.

l'Italie, où il ne laissa que des garnisons pour assurer sa conquête. *Jeanne* est rappelée par ses sujets, et ce fut alors que pour reparoître avec des forces capables de dissiper celles de son ennemi, elle vendit au pape, en 1348, son comtat d'Avignon, pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or (sept cent vingt mille francs d'aujourd'hui.) (1) Ses succès furent variés, mais en 1352, le pape *Innocent VI*, s'étant porté pour médiateur entre elle et son adversaire, lui assura, à elle et à son mari, la libre et tranquille possession de son royaume. Dix ans après, ayant perdu *Louis de Tarente*, elle épousa successivement *Jacques d'Arragon* et *Othon de Brunswick* : mais n'ayant point conservé d'enfans de ces divers princes, elle appela à sa succession *Charles de Duras* ou *Durazzo*, arrière-petit-fils de *Charles-le-Boiteux*, en lui faisant épouser *Marguerite de Duras*, sa cousine germaine, héritière présomptive du royaume.

Alors avoit lieu le schisme d'Occident. *Urbain VI*, mécontent de

(1) On estime que le florin d'or de ce temps, équivaut à 12 à 15 francs d'aujourd'hui.

Jeanne , qui avoit favorisé l'élection de *Clément* , son compétiteur, déclare la reine déchuë du trône , et appelle de Hongrie ce même *Charles de Duras* , pour faire exécuter sa sentence. Ce prince, las d'attendre la jouissance des états dont il avoit la perspective, profite d'une occasion qui en avance l'époque et entre en Italie pour dépouiller sa bienfaitrice. Blessée de son ingratitude, *Jeanne* change ses dispositions, et cherchant à opposer à *Charles* un ennemi puissant, elle adopte *Louis d'Anjou* , tige de la seconde maison de ce nom, et par son testament du 13 juin 1380, elle le déclare son héritier universel. Telle est la première source et le premier fondement des droits de la seconde maison d'Anjou sur le royaume de Naples, droits constants , si les dernières volontés de *Jeanne* pouvoient légitimement infirmer l'ordre de la succession et les droits de la naissance. Fort de ceux-ci, *Charles de Duras* , l'année suivante , entre dans la capitale , malgré la résistance d'*Othon de Brunswick* qu'il bat et fait prisonnier. Il assiège ensuite la reine dans le château neuf, s'empare de sa personne et la confine dans une dure prison , où, sur le bruit des mouvemens

1—82. du duc d'Anjou , il la fait étrangler le 22 mai 1582 , à l'époque même où *Louis* mettoit le pied en Italie pour la secourir.

Cette entreprise , qui ne pouvoit s'exécuter qu'aux dépens de la France , ne plaisoit pas à *Charles-le-Sage* , et c'est en partie par cette raison qu'il avoit hésité à laisser la régence à ce frère aîné des deux autres , et que forcé par des raisons de bienséance de la lui déférer , il avoit du moins tâché d'en restreindre l'autorité , afin qu'il ne fût pas libre au régent d'épuiser le royaume d'hommes et d'argent pour son intérêt particulier. Cet obstacle , posé à son ambition , avoit été renversé au moment même de la mort du roi. On a vu que le duc d'*Anjou* s'empara des trésors de son frère ; l'or de la France acquis par ses rapines et ses vexations coula à grands flots dans ses coffres , et il en sortit en petits ruisseaux dont l'irrigation lui produisit des soldats.

Etat de la
pour d'A-
vignon.

Cette conquête occupoit sans cesse l'esprit du duc d'*Anjou* ; elle étoit le mobile et le but de toutes ses actions , et devint le lieu d'une union étroite avec *Clément VII* , pape d'Avignon. Le pontife très - intéressé à compter

entre les princes de son obédience le chef du conseil de France, lui promettoit, quand il seroit en Italie, plusieurs provinces de l'église, qu'il posséderoit sous le titre de *Royaume adriatique*. De plus, le pontife distribuoit généreusement des indulgences et des pardons à ceux qui prendroient son parti, et excommunioit au contraire et chargeoit d'anathêmes tous les adhérens de *Charles de Duras*, comme fauteurs d'un schismatique, qui suivait l'obédience d'*Urbain*. *Clément* accordoit même à son protégé la permission de lever des décimes à son profit.

En reconnaissance de ses bienfaits, le duc d'Anjou soutenoit en France le parti de *Clément* contre les plaintes qu'excitoient assez généralement les abus de la cour d'Avignon. Le sacré collège étoit composé de trente-trois cardinaux. Pour soutenir leur état et le sien avec quelque splendeur, le pape exigeoit en France la moitié du revenu des bénéfices occupés, vendoit les vacans aux plus offrans : canonicats, prieurés, chapelles, offices claustraux, cures même, rien n'étoit excepté de ce monopole, connu sous le nom de *grâces expectatives*, et par suite desquelles

Abus qui régnoient

81.—82.

le pape prévenoit la nomination des collateurs ordinaires, et envoyoit les expectans en possession en vertu de bulles tarifées, selon la valeur du bénéfice. L'université voyant chaque jour ses membres privés par cette manœuvre, des récompenses que leurs travaux les mettoient en droit d'espérer, s'en plaignit hautement. Il y eut entre les mécontents des assemblées secrètes, dans lesquelles on délibéra sur les moyens de se soustraire à ces vexations. On n'en trouva pas de meilleur que celui de renoncer à l'obédience du pape d'Avignon, et même de celui de Rome, et de provoquer l'assemblée d'un concile général, pour donner à l'église un chef qui purgeât la cour pontificale de tous ces abus. Le duc d'*Anjou* fut instruit de ce projet. Il fit arrêter quelques docteurs des plus échauffés, et le recteur même n'évita la prison que par la fuite.

Querelle de
Université
avec le pré-
sident de Paris.

On peut croire que ce fut pour effacer l'impression de ce coup d'autorité, et regagner les bonnes grâces du corps académique, que le duc d'*Anjou* sacrifia à la vengeance de l'Université *Hugues Aubriot*, prévôt de Paris. Cet homme, intelligent et zélé, s'occupoit avec succès à procurer à la capitale sûreté, propriété

et salubrité. Il fit creuser des égouts, 1381—
 bâtir des ponts, élever des quais,
 achever la Bastille, et commencer le
 petit Châtelet. Il contraignoit à ces tra-
 vaux, auxquels il attachoit un salaire,
 les fainéans, les mendiants, tous ceux
 que la misère rend dangereux, et dont
 les grandes villes abondent. *Aubriot*
 exerçoit aussi une police sévère. La
 tranquillité de la ville étoit souvent
 troublée par les étudiants de l'Univer-
 sité, presque tous alors hors de l'adoles-
 cence, jeunesse turbulente, accourue
 aux écoles de Paris, non-seulement
 des provinces de France, mais encore
 des pays étrangers. Ils avoient jour-
 nellement querelle avec les bourgeois
 pour le logement, le prix de ce qu'ils
 achetoient, et d'autres sujets de dis-
 pute. Le prévôt ne les épargnoit pas.
 Les classes étoient situées dans un lieu
 nommé *le Clos Brunau*, et dans la
rue du Fouare. *Aubriot* avoit pratiqué
 dans le Châtelet des prisons assez noires
 qu'il appeloit son *Clos Brunau*, sa
rue du Fouare, où il envoyoit les
 écoliers surpris en délit. Cette prompte
 justice ne plaisoit pas à l'Université,
 qui se croyoit un droit exclusif d'ins-
 pection et de correction sur ses affiliés.
 D'ailleurs la raillerie piquoit les graves

docteurs. On ne plaisante pas impunément un corps d'érudits. Il se forma, dans l'Université, une conjuration contre *Aubriot*. On fouilla sa vie privée. Il s'embarrassoit peu des recherches, croyant qu'il seroit soutenu par la cour; mais la malignité trouva assez de faits pour le faire citer au tribunal de l'officialité, instruire son procès et le mettre en prison.

Aubriot est
damné.

Sur la déposition de témoins, *tels quels*, dit la chronique, il fut convaincu d'être mauvais catholique, débauché, entretenant des femmes de mauvaise vie, sur-tout des juives, d'être enfin juif lui-même et hérétique, deux crimes qui s'excluoient l'un l'autre. Il auroit été condamné au feu, sans les pressantes sollicitations de la cour; mais elle l'abandonna à la rigueur d'une sentence, dont l'exécution porte le caractère d'un triomphe accordé à l'Université. Le prévôt fut traîné sur une charrette dans le parvis de Notre-Dame. Il avoit été dressé un échafaud devant l'église; *Aubriot* y parut dans une posture humiliée, sans chaperon et sans ceinture, se mit à genoux, demanda pardon et promit de subir la pénitence qu'on lui imposeroit. Le recteur étoit présent avec les régens, les écoliers

et une foule de peuple. Le prévôt fut coiffé d'une mitre de déshonneur, prêché par l'évêque en habits pontificaux, et condamné à finir sa vie dans la fosse des prisons de l'évêché, avec du pain et de l'eau pour toute nourriture. Cette fosse fait évidemment allusion à celles qu'*Aubriot* destinoit dérisoirement aux écoliers dans le petit Châtelet.

On seroit surpris que les Anglais n'eussent pas profité de ces troubles du nouveau règne pour brouiller la France, si on ne savoit qu'ils étoient dans le même embarras. Là et ici deux rois adolèscens, et des oncles maîtres du gouvernement; *Louis d'Anjou* aspirait à la couronne de Naples; *Jean de Gand*, duc de Lancastre, troisième fils d'*Edouard* et gendre de *don Pèdre*, à celle de Castille : chacun ruinant le royaume qu'ils gouvernoit pour en conquérir un autre ; tous deux enfin accumulant les impôts et les exigeant avec rigueur, au point que Londres et Paris se révoltèrent en même temps. La rebellion de cette dernière capitale fut précédée de celle de Rouen ; la populace s'y créa un roi, un marchand mercier, nommé *le Gros* à cause de son embonpoint ; elle alla plaider devant lui pour la suppression des impôts ; le

Révolte à
Paris et à
Londres.

1382.

1382.

monarque l'ordonna gravement : les séditeux ajoutèrent à son jugement le pillage et le massacre des maltôtiers. *Charles*, accompagné de ses oncles et d'une force suffisante, prit la route de Rouen, fit abattre un pan de muraille, entra par la brèche, désarma les bourgeois, fit pendre les chefs de la révolte, et rétablit les impôts.

Les Mail-
lotins.

Pour les faire recevoir à Paris, le duc d'*Anjou* employa une supercherie, basse et digne de risée, et qui attira de grands malheurs. Il avoit été statué que jamais les impositions ne se percevroient qu'elles n'eussent été proclamées auparavant. Cette proclamation étoit dangereuse. Un huissier s'offrit de la faire. Il monte sur un bon cheval, vient aux halles, assemble beaucoup de monde, crie qu'on a volé la vaiselle du roi, et promet bonne récompense pour ceux qui découvriront les voleurs. Pendant qu'on raisonne entre voisins sur cet événement ; *mais*, dit-il, *j'ai encore une autre chose importante à vous annoncer, c'est que demain on commencera à lever les subsides sur les denrées.* Après ces mots, il pique des deux et se sauve à toute bride.

En effet, le lendemain les commis

se présentent ; ils se flattoient d'être appuyés par les principaux bourgeois , parce que le duc d'*Anjou* avoit pris la précaution de mettre les régies en ferme , et de les y intéresser. En effet il parut quelques soldats pour enhardir les commis. Leur présence , loin d'intimider le peuple , le mit en fureur. Il court à l'hôtel-de-ville , où on conservoit des maillets de plomb qui avoient été fabriqués , pour se défendre contre les Anglais lorsqu'ils menaçoient Paris. Les séditieux , avec ces masses qui les ont fait surnommer *maillotins* , non contents d'assommer dans les rues , enfoncent les portes des maisons que la cupidité leur désigne , brisent les meubles et les armoires. Les prisons forcées , vomissent une troupe de scélérats qui se joignent à eux ; mais il leur manquoit un chef. Dans l'embarras d'en trouver un qui veuille bien les commander , ils se rappellent *Hugues Aubriot* , le tirent de son cachot , bien persuadés qu'il ne manquera pas une si belle occasion de se venger. C'étoit le soir. Il les remercie , les congédie , leur dit de revenir le lendemain , et qu'ils le trouveront prêt à se mettre à leur tête ; ils reparoissent en effet , le cherchent ; mais il s'étoit évadé pen-

1382.

Services
rendus par
Desmarets.

dant la nuit , et il passa le reste de sa vie dans une retraite champêtre.

Le roi étoit encore à Rouen : la cour et le conseil abandonnèrent une ville où ne régnoient plus que confusion et anarchie. L'avocat-général *Desmarets* y resta presque seul. Il avoit vieilli dans les emplois sous quatre règnes , et jouissoit d'une grande considération. Il se rendit intermédiaire entre la cour et le peuple ; ses négociations réussirent si bien , qu'il détermina les mutins à demander pardon et une amnistie , et le roi à accorder l'un et l'autre , et l'abolition des impôts ; mais quand le duc d'*Anjou* se fût rendu maître de la ville en y faisant filer des troupes , on fit la recherche des principaux coupables. Ils furent d'abord exécutés publiquement. Mais , comme le peuple recommençoit à murmurer et se montrait menaçant , on renferma les condamnés dans des sacs qu'on précipitoit la nuit dans la rivière. Cependant la chaleur des esprits exaltés se refroidit insensiblement. Les Parisiens demandèrent , comme gage d'une paix sincère , que le roi , sa cour et le conseil revinssent à Paris. On y consentit , à condition qu'ils n'iroient pas au devant de lui en armes. Son entrée fut bril-

, accompagnée d'acclamations et
tres démonstrations de joie. Pour
e d'un vrai repentir, ils lui firent
it de cent mille francs, que le
d'Anjou sût encore s'approprier ;
ils s'obstinèrent toujours à ne pas
d'impôts.

Cette opiniâtreté chagrinoit le duc.
y obvier et grossir ses trésors, il
y de moyens qu'il n'imaginât. Il
it s honte de demander qu'on lui
nât le peu de vaisselle et de bijoux
avoit échappé à son premier vol. Il
oit les particuliers auxquels il soup-
oit des épargnes, de les lui prêter,
ettant de payer fidèlement les in-
êts. Il ne souffroit pas que l'argent
rnât dans les caisses des maltôtiers,
-tout des juifs : il l'enlevoit promp-
ement, sous la promesse d'en rendre
jour bon compte. Tous ces moyens
gers ne valoient pas de bons
ôts fixes ; les aides, la gabelle, les
anes, qui auroient donné un pro-
uit invariable, sur lequel il auroit pu
ir la soldé des troupes qu'il levoit.
Il s'étoit flatté d'en venir à bout et de
endre nationale une guerre entreprise
our son intérêt particulier. Mais celui
lu duc de *Bourgogne*, son frère, vint
raverser ce projet et fit employer

1382.

Révolte en
Flandre.

ailleurs toutes les forces du royaume.

Ce prince avoit épousé la fille unique héritière de *Louis de* , comte de Flandre. Il paroît que *L* étoit un despote cruel. On lui reprochoit d'avoir fait crever les yeux à des marchands de Gand , naviguant sur l'Escaut , par dépit de n'avoir pu dissoudre une association de bourgeois de cette ville , pour le maintien de leurs franchises. Cette barbarie souleva les Flamands ; leurs principales villes formèrent contre le tyran une ligue dont Gand étoit le chef-lieu. Avant que d'arriver à cette capitale , *Louis de Male* attaqua successivement Bruges et Ypres , prit toutes deux , fit décapiter quelques-uns des habitants de la première , et quelques-uns de la seconde. Les Gantois se présentèrent au secours des deux villes et furent battus. Ils attribuèrent leur défaite , les uns à l'incapacité , les autres à la trahison d'un nommé *Jean de Willebrouck* , leur général. Ils le mirent en croix pendant leur fuite , et chacun se fit gloire de reporter quelques lambeaux de son corps à Gand , où ils se retirèrent.

Les Gantois
élisent Phi-
lippe d'Arte-
velle pour
leur chef.

Le comte ne tarda pas à en faire le siège. Cette ville étoit estimée la plus forte place de l'Europe , et pouvoit

quatre-vingt mille combattans. Il
 nt été besoin de deux cent mille
 nes pour l'investir. Il s'en falloit
 plus des trois quarts que l'armée du
 e ne montât à ce nombre. Il laissa
 nécessairement des endroits li-
 , par lesquels les assiégés recevoient
 vivres et faisoient des incursions
 u'aux villes voisines. Un de leurs
 uis , nommé *Pierre Dubois* ,
 de tête , dirigeoit le conseil ;
 u leur en falloit un d'exécution ,
 taine - général propre à com-
 l les expéditions militaires. Du-
 leur présenta *Philippe d'Artevelle* ,
 de *Jacques* le brasseur , si célèbre
 is les anciens troubles. Ce nom ,
 Flamands , n'eut pas plutôt
 ncé , que le peuple courut
 en se à la maison de *Philippe* , le
 en triomphe sur la place , le
 ma commandant général , et lui
 ita serment d'entière obéissance.
 Pour premier acte d'autorité il fit exé-
 cuter devant lui douze des principaux
 coupables de la mort de son père , et
 se déclara inexorable pour tous ceux
 dont la fidélité paroîtroit chanceler. Il
 suivoit en cela le conseil de *Pierre*
Dubois , et la maxime ordinaire de
 presque tous les chefs de révolte. *Soyez*

1382.

cruel et hautain, lui dit-il, a veulent les Flamands être menés. Il ne doit entre eux tenir compte vies d'hommes, ne avoir pitié plus que de arondaux ou d'allo qu'on prend en la saison pour ma
 Il auroit pu ajouter : entraînez dans des crimes, afin que comp des vôtres, ils ne vous abandon pas, et vous défendent au besoin.

Pendant le siège les opérations militaires étoient entremêlées de négociations. Les abbés et les seigneurs, et les révoltés pilloient les monastères les châteaux, conjuroient le comte leur accorder des conditions favorables ; mais il s'obstinoit à vouloir les habitans de Gand, depuis l'â quinze ans jusqu'à soixante, vir se présenter à lui, pieds nu chemise, et la corde au col, *pour faire d'eux à sa propre volonté, mourir, ou du pardonner.*

Que répondre à cette proposition dit *Artevelle*, dans une assemblée générale? faut-il aller au-devant de ce tyran, et nous mettre à sa discrétion ou nous renfermer dans nos maisons et nos églises, et y attendre paisiblement que le vainqueur vienne nous égorger? ou combattre? *Combattre*

l'assemblée. *Artevelle* profitant
moment d'enthousiasme , choisit
deux hommes pour une expédition

1382.

En les conduisant à la porte
de la ville , les Gantois restans dirent
à *Artevelle* : *N'espérez pas retourner
vainqueurs. Sitôt que nous
vous reverrons , nous bouterons le feu
à la ville et nous détruirons nous-*

dition qu'*Artevelle* se pro- Prise de
Bruges.
toit contre Bruges , où le comte
résidoit. Le brasseur comptoit
prendre à la faveur d'une foire,
le tumulte faciliteroit son entre-
prise. Cinq mille hommes se pré-
parèrent : le comte sort à la tête de qua-
rante mille. Les Gantois , qui n'avoient
eu aucune pitié à attendre , fondent
en désespérés , les dispersent ,
les massacrent , et entrent dans la ville
à l'insu des fuyards. Le comte se trouve
seul , un seul valet , qu'il éloigne
de lui , de peur que cet homme attaché
à son parti , ne le fasse remarquer.
Il se cache dans la maison de la plus
modeste apparence , comme le plus sûr.
Elle étoit habitée par une pauvre
vieille femme. *Me connoissez-vous ?*
dit le comte. *Oui* , répond-elle ,

1382.

j'ai souvent été à l'aumône à la porte. Elle le cache, le fait écarter la nuit; et il se sauve à Lille. A la nuit, il met de l'ordre dans le pillage; les marchands de la foire furent protégés et ne souffrirent pas. La colère du duc se déchargea sur ceux de la ville, artisans, bourgeois, gentilhomme et autres partisans du comte. Il fit massacrer douze cents de sang sur la place publique, et ses soldats s'enrichirent des dépouilles des vaincus; elles furent considérables. La ville regorgeoit de richesses, fruits de manufactures et de son commerce. Elle eut une paix de trente ans, pendant laquelle elle eut le bonheur de jouir pendant le règne de Louis XI, des dissensions de l'Angleterre et de la France.

Les Français
en Flandre.

Le secours de celle-ci devint d'une nécessité urgente à Louis XI. *Male*; il l'avoit déjà demandé; le duc d'*Anjou*, destinant toutes ses forces de la France à son expédition d'Italie, s'y étoit opposé; le duc de *Bourgogne* représenta que ce voyage très-court, incapable de servir l'incursion sur Naples, dont les Français paratifs demandoient quelque temps, et il obtint pour son beau-père,

que le roi commanderoit en

1382.

C'étoit pour le jeune monarque un ravissement tenant du trans-
marcher à la tête de la noblesse
royaume, et un appât flatteur
Français, attachés par l'espé-
d'un riche butin.

Un petit combat au pont de la-Lys, ils entrèrent en Bataille de
Rosbec.
e, se répandirent dans la cam-
et la ravagèrent inhumainement.

Ils ne purent souffrir ce dégât
voyoient en partie du haut de
murs, et dont la lugubre des-
n leur arrivoit par les fuyards.
au commencement de l'automne.

de patience, le froid, l'humid-
ces contrées auroient pu mettre
çais dans l'embarras : mais les
r se voyoient près de cent
hommes ; à la vérité bourgeois
is, marchant fièrement chacun
gné de leur métier. Il paroît
tevelle n'avoit pas une confiance
restriction ; car, lorsqu'il étoit
d'atteindre les Français, il voulut
r guerriers, et aller lui-même
r à Gand un corps de six mille
s d'élite, qu'il savoit prêt à
cher : mais l'armée refusa de lui
mettre ce voyage, craignant qu'il

1382.

ne revînt pas. Sur le point de combattre, il dit pour toute harangue aux guerriers : *Je veux qu'on tue tout ce n'est le roi de France, parce que ce n'est qu'un enfant : on doit lui donner, il ne sait ce qu'il fait, ainsi qu'on le mène. Nous le mènerons à Gand apprendre à parler Flamand.*

Ils s'étoient avantageusement postés vers Courtray, près du village de Willebeke, dont cette bataille a pris le nom, entre un ravin profond et un défilé défendu par un fossé couvert de retranchement. L'envie de s'emparer d'une petite colline d'où ils pourroient fondre plus impétueusement sur les Français, leur fit abandonner cette position. Le connétable de France profita promptement de cette faiblesse. Il fit couler par derrière une colonne de cavalerie qui prit les Flamands à l'improvise pendant qu'il les attaquoit de front. Ils se sentirent bientôt si serrés qu'ils ne pouvoient plus remuer. Le combat fut affreux et la défaite complète. La bataille ne dura qu'une demi-heure, dans cet espace de temps les Flamands perdirent quarante mille hommes ; les Français cinquante soldats seulement. Exagération des deux côtés. *Altevelde*, sans aucune blessure, fut trou-

sous un monceau de morts. eût marché droit à Gand, dans l'arnation où étoit cette ville, probable qu'elle se seroit rendue sans défense : mais les vain-tournèrent vers Courtray, où se logea avec les principaux seigneurs de la cour, et qui fut pillée quand ce prince la quitta. On avoit envoyé sonder les Gandais s'ils avoient eu le temps de se rendre, et ils portoient une telle confiance à *Louis de Male*, que plutôt que de rentrer sous son obéissance, ils préférèrent de se mettre sous celle de son ennemi, si on vouloit unir leur ville à celle de la couronne. Cette proposition n'agréa pas au duc de Bourgogne, qui auroit vu par-là séparer de son domaine la principale ville du comté de Flandre qu'il devoit hériter. Par égard pour les Flamands, il rejeta cette offre. Comme l'hiver étoit avancé, on ne jugea pas à propos de reprendre le siège. D'ailleurs des affaires plus urgentes rappeloient le roi.

1382.

Le bruit de sédition n'y étoit pas ; un nouveau soulèvement s'étoit élevé pendant l'absence du roi et que la révolte, pour nous servir d'un terme mis depuis peu en usage,

Entrée du
roi à Paris.
1383.

1383.

s'organisait, avec l'intention de le payer à tout le royaume. Le c Paris, comme centre, tenoit la correspondance avec ceux des villes, même, à ce qu'on cr, les Flamands. On a lieu le c turer par le conseil que d Ni *Flamand*, cet homme ja té les fastes des complots, r a ticipé au meurtre des deux e de France assassinés auprès phin, sous le roi *Jean*; voy mutins près d'éclater, il leur c *tendez; si ceux de Gand v leur entente, ainsi qu'on t adonc sera-t-il heure de ce fai commençons pas chose dont u puissions repentir. Aussi la Rosbec fut un coup déci tranquillité de la France. Le annoncer avec pompe aux l qui aucun semblant de joie n montrèrent.*

Charles revenoit de Flau une armée florissante : n conseil étoit embarrassé la dont il conviendrait d'agir : Parisiens, qui ne se m soumis, ni rebelles. Pour s dispositions, le connétable et seigneurs envoyèrent pri

marquer les logemens des
Le roi n'étoit plus alors qu'à

. Comme si les Parisiens
su que de ce moment qu'il
, ils firent promptement
tifs pour le recevoir. Vingt
urgeois, armés de pied en
tirent au-devant de lui et se
it bataille dans la plaine de
ne savoit si c'étoit pour
re faire seulement parade
force. *Voici l'orgueilleuse ri-
ille*, disoient les seigneurs, plus
ux encore : *s'ils fussent venus
roi au point où ils sont,
il alla en Flandre, ils eussent
t; s'ils n'en avoient pas
e, fors que de dire et prier
que jamais pied d'entre nous*

t.
itude où on étoit s'il
roit s'en venir aux mains,
n b, l'airal, les seigneurs
et, c Cou, la Trémouille,
ent i des saufs-conduits
nfer D s saufs-conduits? ré-
t les l ens, qu'ils viennent
et rnc e rôle, ils seront
; Nous sommes ici en
que pour i trer au roi les
de la ville Paris, afin qu'il

1383.

puisse s'en servir dans le besoin, posés que nous sommes à lui.
 Les seigneurs, arrivés au milieu d'partirent de cette protestation d'osance pour leur ordonner de du roi de laisser le passage libre. La troupe se retira sur-le-champ. Le monarque entra à la tête de son armée. Des députés se présentèrent à lui pour le complimenter. Il passa sans les écouter, alla droit à la cathédrale où l'on chanta le *Te Deum* et de là au palais. L'armée se logea dans les quartiers. Il n'y eut ni désordre. Les soldats avaient été mis sous peine de mort, de commettre aucune violence. Les bourgeois se soumettent sans résistance. Il n'y eut punis que deux habitans qui se vantèrent publiquement des propos séditieux. Ils furent pendus à leurs fenêtres.

Punition
des sédi-
tieux.

Le lendemain les ducs de *Berri* et de *Bourbon* parcoururent la ville à tête de leurs hommes d'armes, arrêtèrent trois cents personnes, enlevèrent les chaînes des coins des rues, firent porter à Vincennes. Par une clamation il fut ordonné aux habitants d'aller déposer leurs armes au Louvre. Il s'en trouva pour cent mille.
 Alors commencèrent les execu-

L'Université alla en corps se prosterner
ed du trône pour demander grâce.

1383.

harangue étoit pathétique, le mo-
que fut ému. La jeunesse se laisse
ontiers attendrir ; mais le duc de
ri, qui étoit présent, et la plupart
ns du conseil, le raffermirent.
e infortunés furent tirés des pri-
et placés enchaînés sur un char.
alloient à la mort à la vue d'un
ple immense, contenu par des gens
: un morne silence marquoit la
onsternation.

Entre eux se remarquoit *Nicolas* Supplice de
Desmarets.
mand, cet adroit artisan et con-
de sédition, trop digne du sort
l'attendoit. Mais par un contraste
ange, on y voyoit aussi sur une
he élevée, l'avocat du roi, *Jean*
Desmarets. Il étoit accusé d'avoir pris
intérêts du peuple plutôt que ceux
la Cour, lorsqu'il resta à Paris,
lant que les autres magistrats le quit-
nt dans l'avant-dernière émeute,
d'avoir, par ses manœuvres, forcé le
à une paix qu'on regardoit
humiliante, ce qui avoit en-
la populace à la révolte présente.
on croit que son véritable crime
toit d'avoir imaginé les conditions de
l'accord qui priva le duc d'Anjou de
Tom. IV. 0

1583.

la régence dans les premiers jours de ce règne. Ce prince ne le lui pardonna pas. Il paroît cependant qu'on auroit désiré de lui un aveu pour justifier sa condamnation, et lui faire grâce. Quand il fut sur l'échafaud, celui qui présidoit à l'exécution lui dit : *Maître Jean, criez merci au roi, afin qu'il vous pardonne.* Il répondit : *J'ai servi au roi Philippe, son grand aïeul, au roi Jean, et au roi Charles son père, bien et loyaument, ne oncques ces trois rois ne me surent que demander; ne aussi feroit cestui, s'il avoit âge et connoissance d'homme : à Dieu seul veux crier merci.* Dans le chemin, se voyant traîné avec des scélérats noircis de crimes, comme il s'en trouve dans les révolutions, il prononçoit avec ferveur ces paroles du psalmiste : *Judica me Deus et discerne causam meam de gente non sanctâ.* « Jugez-moi, « Seigneur, et séparez ma cause de « celle d'une nation perverse. » Le refus qu'il fit de racheter sa vie par un aveu répugnant à sa conscience, honore sa mémoire. Magistrat vénérable, que l'on citera volontiers entre ceux de son état, qui, fermes dans leur devoir, ont péri, comme lui, victimes de la haine et des factions.

Aux exécutions succéda l'amnistie , 1383.
à laquelle on donna toute la pompe capable de frapper le peuple , et de le contenir dans la suite. Le roi parut sur un trône dressé au haut de l'escalier du palais. Le peuple qui avoit été convoqué , remplissoit la cour , entouré de soldats au maintien menaçant , à l'air féroce. La crainte glaçoit tous les cœurs. Le chancelier *Pierre d'Orge-
mont* , prit la parole , s'étendit sur l'énormité des fautes passées , rappela les exécutions. *Tout n'est pas fini* , s'écria-t-il d'une voix tonnante ; *il reste encore bien des coupables à punir. M'expliqué - je selon vos intentions , sire ?* dit-il au roi en se tournant vers lui. *Oui* , répondit le monarque. A cette redoutable affirmation , ses oncles se jettent à ses pieds , les dames et les demoiselles sans coiffures , et échelées , tendent vers lui des mains suppliantes. Les larmes coulent , les sanglots se font entendre. Les hommes prosternés crient *grâce et miséricorde*. Le roi l'accorde et prononce qu'il convertit *la peine criminelle en civile* , c'est-à-dire le châtiment corporel en argent. Il auroit été plus noble , plus digne de la majesté royale , d'accorder un pardon gratuit ; mais cette générosité

1383.

n'auroit été d'aucune utilité à ses oncles et à leurs avides courtisans. Les amendes furent excessives. Les plus favorablement traités y perdirent la moitié de leurs biens. On tira de ces rançons plus de quatre cent mille livres dont il entra très-peu dans le trésor du fisc. Le roi abolit la charge de prévôt des marchands, l'échevinage, les quarliniers, dixainiers et tout ce qui pouvoit conserver aux Parisiens le droit ou la prétention de se gouverner eux-mêmes. Il les mit sous l'autorité d'un prévôt, ayant une force armée à ses ordres. Les aides, le douzième denier, la gabelle et toutes les autres impositions furent rétablies, sans aucune opposition. Le peuple sentit alors les maux, suites immanquables des rebellions. Cependant jamais on ne lui persuadera qu'il sera plus mal après une révolte qu'auparavant. Les émeutes qui avoient éclaté à Rouen, dans les villes du Languedoc, de l'Auvergne, du Poitou, tenant par les correspondances à celle de Paris, furent punies comme celle-ci, par la mort de quelques chefs, sur-tout par de fortes amendes; et par-tout les impôts se rétablirent.

Excursion Les Anglais qui n'avoient pas paru
les Anglais. en Flandre, quand le roi y étoit,

quoique sollicités par les Gantois, s'y montrèrent sitôt qu'il fut parti. Ce ne fut d'abord qu'une incursion; mais elle eut de particulier qu'elle porta le nom de croisade, et qu'elle étoit commandée par l'évêque de Norwich, qu'*Urbain* autorisoit à laire la guerre aux Français *Clémentins et schismatiques*. Des escadrons anglais plus considérables arrivèrent à l'appui des succès du prélat. Le roi envoya contre eux une armée qui les repoussa, mais ils ne se rembarquèrent qu'après avoir fait un riche butin sur leurs amis les Flamands, dont ils pillèrent les campagnes, et rançonnèrent les villes. *Louis de Male*, rentré dans ses états, n'avoit fait qu'une foible résistance. Battu dans une rencontre, il se retira en Artois, et mourut quelques mois après. Par sa mort les comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel, de Nevers et celui de Bourgogne passèrent à son gendre *Philippe-le-Hardi*, qui, moyennant leur réunion au duché de Bourgogne, qu'il possédoit à titre d'apanage, devint le plus puissant des princes non couronnés de l'Europe.

On a vu le duc d'Anjou, son frère, toujours ardent pour son expédition d'Italie, ne se croire jamais assez d'argent

Comme
cement de
guerres d'
talie.

1353.

pour l'entreprendre. Il avoit pris d'autorité les cent mille francs donnés par les Parisiens après la première émeute, et ne s'étoit pas oublié dans la distribution des dernières amendes. Il empruntoit à toutes mains, faisoit fabriquer une immense quantité de pièces d'or et d'argent; les monnoies ne travailloient que pour lui. Lorsqu'il vit son trésor garni, non selon ses desirs, mais selon son pouvoir, son génie inventif lui suggéra de demander avis au conseil du roi sur son expédition; s'il devoit la tenter, et quel secours on lui donneroit. Le but d'une pareille consultation se devina aisément : c'étoit de rendre, par l'approbation du conseil, si on la lui donnoit, guerre de la nation, une guerre qui lui étoit personnelle. On répondit qu'on ne pouvoit rien décider de positif sur cet objet; mais que, quelque parti qu'il embrassât, on étoit disposé à l'aider. Cette réponse vague ne le satisfaisoit pas. Comme il paroissoit balancer entre la résolution de rester ou de partir, le conseil du roi, qui auroit voulu le voir bien loin, se servit d'une ruse pour le déterminer. *Jeanne*, reine de Naples, celle qui venoit de l'adopter et de lui résigner son royaume, comme héritière de la

première maison d'Anjou, possédoit aussi la Provence. On fit entendre au duc que s'il abandonnoit sa mère adoptive, il n'auroit aucun droit à cette province; qu'en conséquence il seroit de l'intérêt du royaume de s'en emparer et de la réunir à la couronne. On envoya même des commissaires à Avignon, chargés d'engager le pape à favoriser cette réunion. Ce projet inquiéta le duc. Il écrivit au souverain pontife *de n'entendre à aucun traité de Provence que pour lui*, et il se décida à commencer son entreprise.

A la fin de mai 1382, il prit la route de la Provence, et s'y fit reconnoître héritier de la reine *Jeanne*. *Clément* le reçut solennellement en consistoire, lui posa sur la tête la couronne de Naples, et fulmina une sentence d'excommunication contre *Charles de Duras*, son compétiteur. Celui-ci étoit déjà en possession, couronné aussi à Rome par *Urbain*, et comme son rival, pourvu d'anathêmes et d'excommunications. *Louis d'Anjou* partit d'Avignon, ayant à sa suite trois cents mulets et une multitude de Chariots, chargés d'or, d'argent et de toute sorte de munitions. Son armée étoit composée de soixante mille hommes; les meilleures

Départ
Louis,
d'Anjou.

1383.

troupes de l'Europe. On y voyoit briller toute la magnificence que le luxe guerrier pouvoit étaler. Il franchit les Alpes, entre en Lombardie, traverse rapidement tout le pays jusqu'au royaume qu'il alloit conquérir. Arrivé sur frontière il envoie défier *Charles de Duras*, et le somme de lui assigner le lieu et le jour de la bataille.

En effet, il avoit déjà grand besoin d'une action décisive. Les équipages de l'armée avoient été en grande partie pillés par les montagnards, en passant l'Apennin. Pour réparer ces brèches et retenir sous ses drapeaux les guerriers attachés à sa fortune, il fut obligé d'ouvrir largement ses trésors. L'or s'en écoula rapidement. Sa femme, restée en France, recrutoit pour lui, et fit partir un supplément considérable, qu'elle adressa par Venise. Le prince chargea le baron de *Craon* d'aller le recevoir. Le jeune favori crut devoir faire dans cette ville les honneurs du monarque qui l'envoyoit. Il donna des fêtes brillantes, consuma une grande partie du trésor en jeux et en débauches, et garda le reste. Pendant ce temps le malheureux *Louis* vendoit sa vaisselle, ses équipages, et jusqu'à sa couronne. *Charles* connoissoit la fâcheuse situation du

Prince Français, et plus celui-ci desiroit
la bataille, plus l'autre avoit soin de
l'éviter. Il ne se montroit que sur la
defensive, et ruinoit l'armée ennemie
par les marches qu'il la forçoit de faire
continuellement pour le poursuivre.

Un jour le duc d'Anjou crut le mo-
ment arrivé de se mesurer avec lui.
Charles s'étoit renfermé dans Barlette :

Déroute et
Mort du duc
d'Anjou.

Louis fait le ravage autour de la ville,
et croit l'avoir attiré au combat, lors-
qu'il le voit sortir à la tête de son
armée. En effet, il la range en bataille
à l'approche des Français, et au mo-
ment où l'on n'attendoit plus que le
combat, il la fait rentrer dans ses murs.

1384.

L'Anjou, hors d'état d'attaquer la ville,
se retire plein de rage. Il rencontre près
d'un corps avantageusement posté,
il l'attaque en désespéré, est blessé,
et meurt la première année de son
régne, plutôt de chagrin que de ses
blessures. L'armée se dissipa sans être
poursuivie. On voyoit sur les che-
min d'Italie, la plupart des seigneurs
et chevaliers sans armes, presque nus,
demandant l'aumône pour regagner
leur patrie. Cette malheureuse expédi-
tion laissa en France de longs et tristes
souvenirs. Le baron de Craon eut
l'audace de reparoître à la Cour avec

1384.

un équipage magnifique : l'énorme dépense qu'il y fit lui suscita des protecteurs contre les poursuites de la veuve du duc d'*Anjou* et de ses enfans. Il fut cependant condamné à une restitution de cent mille francs, foible atteinte portée aux richesses qui lui restèrent. On peut croire que cette funeste entreprise a été en grande partie la cause des troubles qui ont agité la France sous *Charles VI*. Sans le desir d'une couronne qui le tourmentoit, le duc d'*Anjou* n'auroit peut-être pas spolié la succession de son frère. Le trésor du défunt auroit dispensé de mettre ou de grossir les impôts, pour faire face aux dépenses ordinairement nécessaires dans le commencement d'un règne, et l'esprit du peuple ne se seroit point aigri et disposé à devenir l'instrument de l'animosité des factions.

Mariage
du roi.
1385.

Charles VI atteignoit bientôt seize ans. Il étoit grand, fort et adroit dans tous les exercices du corps. Les nœces du duc de Nevers, fils du duc de Bourgogne et plus jeune que lui, lui firent naître la pensée et le desir du mariage. On lui chercha une épouse en Allemagne, comme son père l'avoit recommandé. Les suffrages des envoyés se

réunirent en faveur d'*Isabelle*, fille du duc de *Bavière-Ingolstadt* et arrière-petite-fille de l'empereur *Louis V.* Dans la crainte que, présentée comme future épouse et ne réussissant pas à plaire, elle n'essuyât un refus mortifiant, on la fit venir en France sous prétexte d'un pèlerinage. L'entrevue eut lieu à Amiens. Elle fut toute à l'avantage de la princesse. Le roi en fut si enchanté qu'il ne voulut pas attendre les préparatifs du mariage, dont la cérémonie devoit se faire à Arras, chez le duc de Bourgogne; et il fut célébré immédiatement dans la cathédrale d'Amiens, où *Isabeau* parut la couronne sur la tête.

Les réjouissances furent troublées par des nouvelles désagréables de la Flandre. Les Gantois, qui avoient échappé au siège, après leur défaite à Rosbec, continuèrent la guerre, et se donnèrent pour chef un général entreprenant, nommé *François Altremen*. Il prit par escalade la ville de Dam, où les bourgeois de Bruges avoient déposé leurs richesses, lorsqu'ils étoient menacés par *Artevelle*. Les Gantois y firent un butin immense. Dans le désordre d'une ville prise d'assaut, *Altremen* eut assez d'empire sur ses soldats,

Exploit
des Gan-
tois.

1383.

n'auroit été d'aucune utilité à ses oncles et à leurs avides courtisans. Les amendes furent excessives. Les plus favorablement traités y perdirent la moitié de leurs biens. On tira de ces rançons plus de quatre cent mille livres dont il entra très-peu dans le trésor du fisc. Le roi abolit la charge de prévôt des marchands, l'échevinage, les quarliniers, dixainiers et tout ce qui pouvoit conserver aux Parisiens le droit ou la prétention de se gouverner eux-mêmes. Il les mit sous l'autorité d'un prévôt, ayant une force armée à ses ordres. Les aides, le douzième denier, la gabelle et toutes les autres impositions furent rétablies, sans aucune opposition. Le peuple sentit alors les maux, suites immanquables des rebellions. Cependant jamais on ne lui persuadera qu'il sera plus mal après une révolte qu'auparavant. Les émeutes qui avoient éclaté à Rouen, dans les villes du Languedoc, de l'Auvergne, du Poitou, tenant par les correspondances à celle de Paris, furent punies comme celle-ci, par la mort de quelques chefs, sur-tout par de fortes amendes; et par-tout les impôts se rétablirent.

Excursion des Anglais. Les Anglais qui n'avoient pas paru en Flandre, quand le roi y étoit,

quoique sollicités par les Gantois, s'y montrèrent sitôt qu'il fut parti. Ce ne fut d'abord qu'une incursion; mais elle eut de particulier qu'elle porta le nom de croisade, et qu'elle étoit commandée par l'évêque de Norwich, qu'*Urbain* autorisoit à laire la guerre aux Français *Clémentins et schismatiques*. Des escadrons anglais plus considérables arrivèrent à l'appui des succès du prélat. Le roi envoya contre eux une armée qui les repoussa, mais ils ne se rembarquèrent qu'après avoir fait un riche butin sur leurs amis les Flamands, dont ils pillèrent les campagnes, et rançonnèrent les villes. *Louis de Male*, rentré dans ses états, n'avoit fait qu'une foible résistance. Battu dans une rencontre, il se retira en Artois, et mourut quelques mois après. Par sa mort les comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel, de Nevers et celui de Bourgogne passèrent à son gendre *Philippe-le-Hardi*, qui, moyennant leur réunion au duché de Bourgogne, qu'il possédoit à titre d'apanage, devint le plus puissant des princes non couronnés de l'Europe.

On a vu le duc d'Anjou, son frère, toujours ardent pour son expédition d'Italie, ne se croire jamais assez d'argent

Commencement des guerres d'Italie.

138,

le-champ. Quelques-uns de ceux qu'on épargna d'abord , amenés devant le roi , pressés de reconnoître le duc de Bourgogne pour leur souverain et de lui prêter serment de fidélité , répondirent que le roi pouvoit assujettir le corps des Flamands , mais l'esprit. *Quand nous serons morts* ajoutèrent-ils , *nos os se rassembleront pour combattre*. Comme on vouloit effrayer le peuple , cette réponse ne sauva pas les victimes à la mort. Un des condamnés , de presque tous ces infortunés , fut exécuté si on vouloit lui accorder la vie. Et en effet , il leur tint la tête à tous ; mais quand il s'attendoit à être relâché pour prix de son barbarie , il avoit inspiré tant d'effroi , qu'on lui fit subir le supplice.

Ils cèdent. Le duc de *Bourgogne* vint pendant à amener les Flamands à l'accommodement , malgré le traité. Mais il tenta vainement de séparer de l'obéissance de nos rois , pour les faire adhérer à celle d'Avignon , l'avidité de *Clément* pour toute espèce de richesse , sa rapacité exercée sur les biens de l'église , trop connue même en France , où elle ne cessoit d'ex

première maison d'Anjou, possédoit aussi la Provence. On fit entendre au duc que s'il abandonnoit sa mère adoptive, il n'auroit aucun droit à cette province; qu'en conséquence il seroit de l'intérêt du royaume de s'en emparer et de la réunir à la couronne. On envoya même des commissaires à Avignon, chargés d'engager le pape à favoriser cette réunion. Ce projet inquiéta le duc. Il écrivit au souverain pontife de *n'entendre à aucun traité de Provence que pour lui*, et il se décida à commencer son entreprise.

A la fin de mai 1382, il prit la route de la Provence, et s'y fit reconnoître héritier de la reine *Jeanne*. *Clément* le reçut solennellement en consistoire, lui posa sur la tête la couronne de Naples, et fulmina une sentence d'excommunication contre *Charles de Duras*, son compétiteur. Celui-ci étoit déjà en possession, couronné aussi à Rome par *Urbain*, et comme son rival, pourvu d'anathêmes et d'excommunications. *Louis d'Anjou* partit d'Avignon, ayant à sa suite trois cents mulets et une multitude de Chariots, chargés d'or, d'argent et de toute sorte de munitions. Son armée étoit composée de soixante mille hommes; les meilleures

Départ
Louis, c
d'Anjou.

1386.

L'amiral donna encore d'autres indications encourageantes sur lesquelles on se détermina à une autre expédition

réparatifs
ne secon-
expédi-
a.

On jugera de l'immensité des préparatifs par la description de *Villaret*, dont nous emploierons les propres termes. « Le port de l'Ecluse est » rendez-vous de la flotte » au passage. On y comptoit plus » quinze cents vaisseaux. Ces navires, » à la vérité, n'étoient pas de grande » valeur de nos vaisseaux de ligne, » mais il falloit qu'ils fussent considérables, puisqu'on les destinoit à » porter une armée de plus de cent » mille hommes, où devoient se trouver » le roi, les princes du sang, les seigneurs, toutes les munitions de » guerre et de bouche et cinquante » mille chevaux au moins, puisqu'il » y avoit vingt mille tant chevaliers » qu'écuyers. Les frais seuls de la flotte » montèrent à trois millions, et la » valeur de l'argent étoit dix fois » moindre qu'aujourd'hui. On avoit » acheté des bâtimens dans les ports » de Hollande et de Zélande.

» Outre cette quantité prodigieuse » de vaisseaux, le connétable de *Clisson* » avoit lui seul rassemblé une flotte » de soixante et douze voiles. Il faisoit

ême-temps travailler à la cons-
 d'un édifice , aussi effrayant
 dépense , qu'étonnant par sa
 arité C'étoit une ville de bois
 rois mille pas de diamètre , munie
 rs et de retranchemens , ca-
 contenir une armée en-
 On devoit s'en servir après le
 quement , pour avoir , en ar-
 t en Angleterre , une place
 mes à l'abri des insultes de l'en-
 ni. Cette ville composée de pièces
 rapport fut placée sur la flotte
 le connétable tenoit prête en
 agne. Toute la magnificence que
 xe de ce siècle pouvoit étaler ,
 nit un surcroît de dépense. La
 pture et la peinture sembloient
 disputer l'honneur d'embellir les
 ns de la plupart des sei-
 rs ». Les proues et les mâts , dit
 ry , étoient richement décorés
 s armes et écussons , et les voiles
 es d'ouvrages d'or et de soie.
 onfiance étoit si générale , qu'on
 nit à cette expédition comme à
 onquête assurée. Le soldat se
 t de toutes les provinces au port
 luse avec un air de triomphe qui
 ntoit la licence naturelle aux gens
 e , sur-tout à ceux qui sont mal

1386.

payés, comme ils l'étoient alors. Mais aux provinces qu'ils traversoient, touchoit à la fin de l'été. Les laboureurs qui avoient récolté les grains, dit un historien du temps, n'en avoient que la paille ; et parloient, ils étoient battus ; les viviers étoient mis à sec, les forêts abattues pour faire du feu. Anglais, s'ils fussent arrivés en France, n'eussent pu faire plus mal que les soldats français y avoient fait ; ils disoient : Nous n'avons point d'argent maintenant, mais nous en aurons au retour, si vous n'êtes tout sec.

L'entreprise manque.

Le roi étoit à l'Ecluse et tout par sa présence. Il essaya de passer la mer et en parut content. Le comte de Flandre, dit le jeune roi, Clisson, j'ai été en mer et me plaisent grandement les affaires de mer, et croi que je suis bon marinier. Tout étoit prêt, n'attendoit plus que le duc de Bretagne qui devoit amener les troupes nombreuses de la Guienne à son apanage. Le roi lui envoya de nombreux courriers pour le hâter. A ce moment on croyoit le voir arriver. Pendant ces délais, le temps, jusqu'

changea. Une
la e qui de Bre-
la v e de bois de
Angleterre un
rie de cette
nt étoit de-
at e, q u le duc de
ut. Le roi lui fit des reproches.
tourna la chose en plaisan-
On congédia les troupes ; les
ix furent désarmés. Le duc de
ie demanda et obtint ce qui
de la ville de bois, et l'expé-
fut remise à une autre fois.

choses étonnent dans cette Pourquoi ?
et donnent lieu à deux questions.

s'est-on opiniâtré à attendre
Berri ? et pourquoi a-t-il
tant de délais ? On ne peut
répondre à ces questions que par
njectures. Quant à la première,
certain que le duc de Berri s'étoit
assez publiquement contre cette
ise. Sans doute il avoit , auprès
neveu , des personnes ou ga-
ou qui , pour faire leur cour à
, à chaque nouveau délai , re-
ndoient de la patience et des
pour celui qui se faisoit at-
e ; et le jeune prince , par foi-
, se sera cru obligé à cette

1386.

condescendance pour son oncle. La seconde question, pourquoi le duc de Berri a-t-il affecté tant de délais? pour présenter une solution assez probable. Le duc de Berri étoit prodigieusement avide d'argent, non pour acquiescer aux Etats comme ses deux frères, les ducs d'Anjou et de Bourgogne, mais pour dépenser fastueusement et prodigieusement. Le duc de *Lancastre* auroit sacrifié son royaume de *Richard*, son neveu, à ses propres prétentions sur la couronne de Castille : sous prétexte de négociations pour la paix, les oncles, les ducs de *Berri* et de *Lancastre*, avoient eu, avant les ratifications de guerre, une entrevue. Il n'y fut décidé; cependant ils s'en séparèrent avec un air de satisfaction et les apparences de la meilleure intelligence. Le duc de *Lancastre* obtint une entière sécurité sur les côtes de l'Angleterre, et en sortit avec des troupes pour aller attaquer la Castille. Le duc de *Berri*, par ses délais, fit manquer la saison pour le barquement. La conclusion est évidente, sur-tout quand l'histoire atteste en plusieurs endroits, que le premier rempart des insulaires nos voisins contre nos efforts, a souvent été l'argent et l'intrigue.

dirent alors un homme qui
 été fort utile en ce dernier
Charles-le-Mauvais, roi de
 , haï et méprisé dans sa propre
 pour ses forfaits, passoit de
 jours dans sa Navarre, se con-
 son inaction par la débauche
 sir de mal faire. Ses posses-
 Normandie et de Languedoc
 toujours séquestrées, mais
 de de *Charles*, l'ainé de ses
 oit cru devoir cette déférence
 ne conduite de ce prince et de
 et sœurs, qui ne participoient
 crimes de leur père. Toujours
 pensées sinistres, *Charles-*
ais, tant par dépit de ce qu'on
 t ses biens, que pour exciter
 royaume des troubles dont il
 ofiter, conçut le projet
 ner, en une seule fois,
 sa frère, les ducs de Berri,
 gogne, et de Bourbon, et les
 qu'ils admettoient à leur

1387.

Mort du
 roi de Na-
 varre.

rd conduisit à sa Cour un de
strels qui parcouroient les
 , chantant, jouant des ins-
 en recus dans les châteaux.
 mmoit *Gauthier le Harpeur*.
 , appelé *Robert Wourdreton*,

1387.

Anglais, parut au Navarre pour exécuter le forfait qu'il lui prit lui-même le soin d'entreprendre. Il scéléra la propriété meurtrière de la dose nécessaire pour mourir, les lieux où il le vendait. *Tu en trouveras chez les apothicaires, dans les grandes villes par où tu dois passer à Paris.* Il l'instruisit aussi de s'introduire dans le palais. *Tu y auras acquis quelque crédit. Tray-toi près de la cuisine, de la soue, de la bouteillerie, ou de quelques autres lieux où mûrit ton point, et de cette manière, es-potages, viande ou vins, seigneurs.* L'Anglais acheta le poison à Paris, en arrivant à Paris, condamné à être tiré à quatre et exécuté. Le moyen de l'attentat a été découvert, mais le nom est ignoré. On ne l'a révélé à la Cour de France par le *Charles* qui, résidant avec son père, en eut connaissance. Ce fut en reconnaissant que le nom du roi ne parut pas dans le palais. Mais la justice

le Dieu le punit rigoureusement
 sa vie. Les excès continuels de
 lupté avoient hâté chez lui les
 de l'âge et il étoit vieux quoi-
 r'eut que cinquante-six ans. Pour
 et sa chaleur languissante, il se
 envelopper quelquefois d'un
 bibé d'esprit de vin. Son valet-
 bambre, finissant de coudre le
 et ne trouvant point auprès de
 s ciseaux pour couper le fil, en
 che la bougie. Le feu y prend
 ment, se communique au drap,
 ant qu'on puisse arracher au
 a cette funeste enveloppe, il est
 jusqu'aux os, et expire trois
 quatre jours après dans d'affreux
 sens.

1387.

mort donna lieu à une procédure
 lière. La confiscation de ses villes Procédure,
singulière.
 ormandie n'avoit pas reçu, quand
 furent mises sous le sequestre,
 les formes nécessaires. Cepen-
 il étoit de l'intérêt du royaume
 les fussent réunies à la couronne.
 tint à ce sujet un lit de justice.
 de Navarre, dont on n'ignoroit
 la mort, fut cité à la table de
 re, et sommé de comparoître en
 onne. Il y eut dans cette cause
 ongs discours. Apparemment les

1387.

défenseurs du Navarrois crurent pouvoir exciper de la mort du coupable l'avocat général s'en vint le sien, à prouver que le vicomte de Lèze-majesté pouvait être poursuivi, même après sa mort. Mais pendant il n'y eut pas de jugement définitif. La cause fut seule restée en état d'être jugée, afin d'arrêter le fils du défunt, par la crainte d'une décision, à se contenter d'un peu de valant qu'on leur offroit en échange des domaines de Normandie, d'où il étoit parti que les Anglais en avoient pris lors que les villes étoient entre les mains du père, montrait l'importance de la cause.

Perfidie du
duc de Bre-
tagne contre
Clisson.

Le mauvais succès des préparatifs contre les Anglais chagrinait plus le roi, qu'ils triomphoient de cette perte, et qu'ils sembloient défier dans leur île. Une circonstance particulière du duc de Bretagne avorta de nouveaux desseins contre eux. On a vu que *Clisson*, comte de France, s'étoit porté avec ardeur au projet de la descente, et qu'il contribua à cette entreprise, il présida lui-même à des armées en Bretagne, où il possédoit de vastes et riches domaines. Autrefois il avoit combattu pour la maison de Blois, et

le de *Montfort*, que le traité de grande avoit mis en possession du hé de Bretagne. Par ce même traité nouveau duc s'étoit engagé à payer rançon de *Jean de Blois*, fils de compétiteur et à lui faire épouser ; mais il avoit négligé l'un et l'autre article, et le malheureux prince étoit en Angleterre, désespérant jamais recouvrer sa liberté. Elle lui rendue par la générosité de *Clisson*, réparant les torts du duc, paya la rançon du prince et devint son beau-père. Soit qu'il restât au duc quelque sentiment de cette ancienne querelle, soit qu'il vît de mauvais œil, si tant dans ses états, un homme qu'il croyoit mal disposé pour lui, sous prétexte de prendre ses avis sur une entreprise qu'il faisoit bâtir, il l'attire dans le donjon, le fait charger de chaînes, et ordonne au gouverneur, nommé *Bavalan*, de le renfermer dans un sac, sitôt qu'il sera nuit, et de le jeter à la mer. A ce commandement le gouverneur tombe aux pieds de son maître, lui remontre l'affreuse atrocité d'un pareil ordre, et les suites funestes qu'il peut avoir. *Ne m'en parles plus*, répond le duc, *obéis : l'heure est venue que j'aurai raison de ce mé-*

Tom. IV. P

1587. *chant paillard qui m'a tant outragé.*

Pendant la nuit, l'idée du crime, qui se commettoit sans doute alors, lui revint à l'esprit, et écarta de lui le sommeil. Il éprouvoit des angoisses de repentir, et desiroit qu'on ne lui pas obéi. Quand *Bavalan* parut le matin devant lui, il le regarda avec inquiétude : mais au mot de *c'est fait*, que lui dit tristement le *serneur*, il entra dans des convulsions de désespoir, s'abandonna aux larmes, ne voulut de la journée ni prendre de nourriture ni voir personne. *Bavalan* le laissa, jusqu'à la nuit, dans cet état de désolation, et s'étant assuré que son repentir étoit sincère, il lui dit enfin : *Consolez-vous, Clisson n'est pas mort.* Ce fut un poids énorme ôté à la conscience du duc. *Bavalan*, lui dit-il, *tu as été bon serviteur de ton maître, et tu m'as fait le meilleur service qu'aucun homme fit à un autre.* Cependant il ne voulut pas perdre entièrement le fruit de sa perfidie, et mit à prix la liberté du connétable. Cet événement interrompit les préparatifs que la France faisoit contre l'Angleterre, préparatifs dont *Clisson* étoit l'ame, et d'où l'on a conjecturé que le duc avoit été en grande partie inspiré par

Anglais. Dans le même temps le duc de Gueldres , qui , pour quelques-uns de ses états , étoit vassal de la Cour de France , envoya sous prétexte de déni de justice défier le roi. *Charles VI* se leva en personne pour le punir de son audace. Il l'auroit privé de son royaume ; si le duc de Juliers , son père , ne s'étoit interposé sa médiation. *Il faut tonner à mon fils* , disoit-il aux commissaires du roi , *c'est un fol*. Oui , c'est un fol intéressé ; car on découvrit que les Anglais lui avoient donné de l'argent et assuré une pension pour soutenir la guerre à la France : système suivi par eux et avec succès , de sorte qu'ils sur le continent des diversions l'effet de garantir leur île.

Le connétable revint à la Cour , ardent de colère , et demandant vengeance de la perfidie exercée à l'égard du premier officier de la Couronne. Les opinions furent partagées à ce sujet. Les ducs de *Berri* et de *Bourgogne* , recevant du crédit que *Clisson* avoit auprès du roi , vouloient que l'affaire fût mise en oubli , de peur que la vengeance qu'on en tireroit ne rendît encore plus puissant. Les discussions qui eurent lieu dans le conseil à cet égard , manifestèrent des haines

1387.

personnelles, des jalousies et des germes de factions prêts à se développer. Cependant le duc de Bretagne fut mandé à la cour ; il s'y rendit après de longs délais, et seulement pour prévenir l'orage qui grondait déjà contre lui. Des discussions également prok , se terminèrent enfin par la restitution des places du connétable, et c e de la rançon que le duc avoit encore gée de lui. On les fit alors embras ; mais leur haine n'étoit pas éteinte, n'en fut , long-temps encore , que implacable.

Le roi prend
en main les
rènes du gou-
vernement.

1388.

Le roi atteignoit vingt-un ans. On s'apercevoit qu'il commençoit à se de la tutelle de ses oncles. Ce qui s'e-
toit passé à l'égard des armemens contre l'Angleterre , lui faisoit voir qu'ils son-
geoient plus à leur intérêt personnel qu'à ceux du royaume. Dans ces dispo-
sitions, il se trouva des gens , peut-être fût-ce le connétable, qui lui persua-
dèrent de commencer à régner par lui-même. En revenant de Gueldres il s'arrêta à Reims pendant les fêtes de la Toussaint ; là , dans une assemblée composée de princes du sang, de plusieurs seigneurs et de gens du conseil, il demanda , comme par forme de consultation, s'il ne convenoit pas qu'il prit

nain les rênes du gouvernement. On
 référa quelques momens les uns aux
 res l'honneur d'opiner les premiers ;
 s fin le cardinal de Laon , qui
 rd avoit refusé la parole , la prit ,
 u fois échauffé il fit un tableau
 ant des vices de l'administration ,
 des portraits si ressemblans des sei-
 urs , jusqu'alors admis au ministère,
 tout du duc de Bourgogne , qu'il
 t impossible de les méconnoître. Il
 lut qu'il étoit important que le roi
 argeât lui-même de l'administra-
 . Tout le conseil fut du même avis.
 l jeune monarque se tourna du côté
 s oncles , les remercia affectueuse-
 at des soins qu'ils avoient pris jus-
 à ce jour , les en déchargea pour la
 ite , et déclara que son intention étoit
 régler désormais les affaires par lui-
 ème. Les deux oncles , quoiqu'ils ne
 tendissent pas à une si prompte ré-
 ution , n'en marquèrent aucun mé-
 entement. Quelques jours après le
 cardinal de Laon mourut ; il se crut
 empoisonné , et les chirurgiens qui ou-
 vrèrent son corps , ne détruisirent pas
 soupçon.

On vit alors ce qui a coutume d'ar- Change-
mens dans le
gouverne-
ment.
 river dans les changemens de gouverne-
 ment : ceux qui étoient en faveur furent

1388.

disgraciés. A leur place parurent des courtisans ou ignorés , ou éloignés auparavant. Quatre ministres se partagèrent l'administration , *le Begue de Vilaines , le seigneur de la Rivière , Jean le Mercier , seigneur de Noviant , et Jean de Montagu* , sous l'inspection du connétable qui avoit toute la confiance du jeune monarque.

Selon l'usage, ils ne manquèrent pas de décrier la conduite de leurs prédécesseurs , de rejeter sur eux tous les maux de l'état , de faire au peuple de magnifiques promesses , qui aboutirent à la suppression d'une augmentation d'impôts , établie l'année précédente pour les frais de la guerre qu'on comptoit avoir. Afin de verser de l'odieux sur l'ancien ministère , il fallut bien montrer le châtiment de quelque coupable. Le sort tomba sur *Audouin de Chanveron* , prévôt de Paris , chargé de la répartition de l'imposition ; opération délicate , dans laquelle il est rare qu'on ne se fasse pas des ennemis. Il prouva que s'il avoit commis quelques fautes dans l'assiette ou le recouvrement , c'étoit par l'ordre exprès des ducs de Berri et de Bourgogne. Sa gestion , d'ailleurs , étoit apparemment bien pure , puisqu'on fut réduit à lui

reprocher six francs offerts à sa femme, et à lui un quart de vin et quelques volailles, présens d'usage quand il installait des huissiers et des procureurs. De ces griefs ou autres semblables, on forma un corps d'accusations sur lesquelles on le condamna à la mort comme concussionnaire; mais on lui accorda en même temps sa grâce, et même la permission de faire insérer dans les lettres, avec les inculpations, les réponses qui le justifioient. Les ducs de Berri et de Bourgogne se retirèrent chacun dans leur apanage. Après leur départ il se trouva bien peu de vaiselle, de tapisseries et de joyaux dans le palais du roi, pendant que ceux qu'ils allèrent habiter, furent vus tout-à-coup abondamment garnis et superbement meublés. Le jeune monarque pria le duc de Bourbon, son oncle maternel, de rester auprès de lui, et de l'aider de ses lumières, et lui rendit, en plein conseil, le juste témoignage que ses actions avoient toujours été dirigées vers le bien de l'état.

Plusieurs réglemens parurent alors sur des objets plus ou moins importants, à commencer par le parlement. Le roi fixa le nombre des conseillers de la grand'chambre à quinze clercs et

Réglement

1388.

quinze laïcs ; des enquêtes , à vingt-quatre clercs et seize laïcs ; des requêtes , à deux clercs et quatre laïcs. Ils ne pourront s'absenter sans permission du roi : les religieux en sont exclus , et il est enjoint de n'avoir aucun égard aux lettres qu'obtenoient quelquefois des gens en faveur , pour suspendre le cours de la justice. Il est pourvu par des lois de police sages et sévères, à la sureté et au nettoïement de Paris , où l'amas des immondices formoit des cloaques d'où s'élevoit un air empesté. L'usure des Juifs fut réprimée ; l'éloignement des lépreux, séquestrés hors de la ville , fit cesser la crainte de la contagion qu'ils répandoient. On ferma enfin les repaires où les mendiants alloient cacher l'abus qu'ils faisoient des aumônes surprises à la pitié. On nommoit un de ces lieux *la Cour des Miracles*, parce que ces malheureux, sortis le matin boîteux, aveugles, estropiés, couverts de plaies, délivrés, en rentrant, de leurs bandages, paroïssent tout-à-coup sains comme par miracle, et se livroient aux plus crapuleuses débauches.

Têtes et dis-
tissements

1389

Dans une jeune Cour, tout est occasion de plaisir. Quand l'âge de donner l'ordre de chevalerie aux princes

Louis II et Charles, fils de Louis
 jou, roi de Naples et de Sicile,
 rivé, il y eut des tournois qui
 érent trois jours. Le roi et le duc
 rlois, son frère, y combattirent.

1389.

Le monarque montrait, pour
 exercices violens, une ardeur qui
 t de l'empoiement. Les dames y
 oient; les joûtes furent suivies de
 parés et masqués. Dans ce même
 , Louis, duc d'Orléans, frère du
 , épousa *Valentine Visconti*, fille du
 de Milan, *Jean Galéas*. Elle eut en
 la ville d'Asti, et il fut stipulé dans le
 trat, que si ses deux frères venoient
 à n rir sans enfans mâles, elle ou ses
 ers succédroient au duché de
 . C'étoit déjà trop des prétentions.
 la couronne de Naples donnoit à
 la son royale de France en Italie,
 augmenter encore de celles que
 n iage lui donna sur le Milanais.

Le couronnement de la reine fut
 précédé d'une entrée solennelle dans la
 itale. Les Parisiens la rendirent la
 us pompeuse qu'il étoit possible. Les
 ct les qu'ils donnèrent leur pa-
 ment dans ce temps ce que nous
 sent les nôtres, c'est-à-dire, les
 plus beaux qu'on pût donner. A la
 porte St.-Denis, des enfans habillés

Entrée et
 couronne-
 ment de la
 reine.

1389.

en anges chantoient des cantiques. *La Sainte-Vierge tenoit entre ses bras un petit enfant, lequel s'esbatoit à part soi avec un petit moulinet fait d'une grosse noix.* De jeunes filles extrêmement parées, mais modestes, présentoient aux passans *Clairret, Hypocras et Piment.* Devant l'hôpital de la Trinité, des chevaliers français et anglais représentoient *le pas d'armes de Saladin.* Plus loin on voyoit *Dieu seoir en sa majesté, et de petits enfans de chœur chantoient moult doucement forme d'anges.* Deux d'entre eux détachèrent de la voûte de l'arc triomphe, et vinrent poser une couronne de prix sur la tête de la reine. Elle trouva ensuite une salle de concert; puis, au petit Châtelet, la représentation d'un lit de justice. D'un bois voisin s'élança un cerf blanc; il devoit être d'or massif, mais on n'eut pas le temps de le fondre. Un lion et un vautour sortis du même bois vinrent l'attaquer. Un homme caché dirigeoit les mouvemens du cerf *qui brandissoit une épée, et rouloit les yeux en menaçant.* Le plus singulier fut un voltigeur qui descendit sur une corde tendue du haut des tours Notre-Dame, jusqu'au pont, quand la reine y entra. Comme il faisoit

ni , il tenoit un flambeau à cha-
 i in. Le roi , pour jouir de ces
 , monta en croupe derrière
 si , et reçut quelques horions
 foule. La reine fut couronnée
 is la Sainte - Chapelle. Quatre des
 ipaux bourgeois lui présentèrent
 d'or , deux grands flacons ,
 ux di eoirs et deux bassins d'argent ;
 la duc e d'Orléans , deux services
 lle ; au roi , quatre pots , six
 trampoirs et six plats d'or. Deux hom-
 s guisés , l'un en ours , l'autre en
 or deux autres noircis et habillés
 r portoient ces présens. *Grand*
ci , bonnes gens , ils sont beaux
et ches , dit le roi aux bourgeois qui
 offrirent ; et le lendemain la ga-
 lle fut augmentée.

Il n'y a pas jusqu'aux cérémonies
 funèbres qui ne servirent aux amuse-
 mens de la cour. Le roi fit faire un
 service solennel à *du Guesclin* , dans
 l'église de St.-Denis. On ne sait pour-
 quoi cette réminiscence , à moins que
 ce ne fût pour donner une marque de
 faveur à *Clisson* , breton comme lui ,
 son compagnon d'armes et son succes-
 seur dans la dignité de connétable. Il
 conduisoit le deuil. Tout se passa selon
 le cérémonial pompeux de l'ancienne

Service f
 nebre de d
 Guesclin.

1389.

chevalerie. L'offrande étoit de quatre coursiers, deux armés en guerre, deux pour les tournois. Les ducs de Bourgogne, de Bourbon, de Lorraine et de Bar les présentoient, précédés des plus grands seigneurs qui portoient l'écu, l'épée, la lance, le casque, les gantelets et les autres pièces de l'armure. L'évêque d'Auxerre officiant, fit l'éloge *du bon connétable*. C'est la première oraison funèbre qui ait été prononcée dans l'église.

Trêve avec
Angleterre.

Ces spectacles, tant funèbres que joyeux, coûtoient prodigieusement, sur-tout avec un prince qui, dit une chronique, *donnoit mille écus où son père n'en donnoit que cent*. Le peuple, toujours sûr d'être appelé à remplir les vides du trésor, murmuroit de ces dépenses. Il eut cependant quelques espérances de soulagement dans l'accord qui se fit avec l'Angleterre. Ne pouvant convenir de la paix, des commissaires assemblés dans la chapelle de *Belinghen*, entre Boulogne et Guines, sur un terrain neutre entre les possessions françaises et anglaises, conclurent une trêve de trois ans. Ils y comprirent la Castille, le Portugal, l'Arragon, la Navarre, l'Ecosse, la Flandre, le Brabant, les duchés de

dres et Juliers , et la république
ènes. Ainsi dès-lors le sort des
nations régloit celui d'une grande
de l'Europe.

1389.

n'a point vu paroître , dans le ^{Vexations}
de *du Guesclin* , le duc de ^{du duc de}
^{Berri.}

Il étoit alors en Languedoc ,
alamment occupé à jouir des dé-
d'une vie efféminée et fastueuse ,
l'aimoit sur toutes choses. Les peu-
confiés à son gouvernement, il les
it comme faits pour ses plaisirs ,
s ti loit en tyran. Quand ils se
ient de l'excès des impositions,
doubloit, et punissoit la résistance
d amendes, par la prison et même
d plices. Un ministre, nommé
, étoit l'inventeur, la cause et
rument de ces vexations. Le roi
fut témoin dans un voyage qu'il fit
les provinces méridionales du gou-
ent de son oncle. Il paroît même
ce voyage n'étoit entrepris que pour
r ces désordres. Le monarque
na, avec ses deux oncles, les ducs
E u gne et de *Bourbon* , une
n breuse et une partie de son

B sac fut arrêté. Le premier grief ^{Punition}
i déposoit contre lui, étoit son im- ^{de Bétisac ,}
ense richesse. Quand les juges lui ^{secrétaire du}
^{duc.}

1389.

demandèrent d'où il la tenoit, il répondit naïvement : *Monseigneur de Berri veut que ses gens de riches.* Un incident embar le tribunal. Le duc envoya des lettres lesquelles il avouoit tout ce qu'il avoit fait, et le réclamait comme victime de lui seul. Comment condamner un homme qui n'avoit que l'ordre d'un maître revêtu d'un pouvoir suprême ? Une ruse perfide sur le malheureux, pour un coup posé, la punition qu'il méritait les véritables. On lui détacha de sa prison un faux ami qui lui dit : « main vous serez jérémy et c'est moi qui n'y a qu'un moyen de vous sauver. C'est de vous dire comme un crime de la comédie de l'éclésiastique. On ne peut pas penser de vous renvoyer au tribunal ; vous en appelez à la cour d'Avignon, et le duc de Berri, par son grand crédit, vous fera acquiescer. Bétisac adopte cet expédient. conduire devant les juges, qu'il est hérétique, il nie la trinité, à l'incarnation du verbe, matérialiste, et qu'il croit servir Dieu. n'y a ni Paradis, ni enfer. S'il est connu plus d'impiétés, il n'y

qu'il ne se les fût appliquées.
 , s'écrie le chef du tribunal !
erre *andement* *contre l'église.*
es demandent le feu. Qu'elles
et le feu ou l'eau , répond
, je n'en sais rien ; mais telles
s opinions , je les ai eues dès
e , et les tiendrai jusqu'à la
 C paroles furent rapportées au
 C prince i oroit l'artifice, il dit :
s homme , hérétique
on , qu'il soit ars et pendu , ne
r bel oncle de Berrri , il ne sera
 sé. Bétisac soutint sa profession
 t devant les juges d'église ; mais
 au de renvoyer sa cause au pape ,
 ne on l'en avoit flatté , ils le li-
 en bras séculier , et on le con-
 t au tôt au supplice. Quand il
 le bûc , il reconnut la perfidie ,
 et rétracter ; mais on ne lui
 le temps , et on le préci-
 les flammes. Le roi et ce qu'il
 y ont de seigneurs et de conseillers
 ec lui assistèrent à son supplice. Le
 c de Berri en fut outré , et jura de
 ve ér.

on lui donna une autre morti- Disgrace
 , encore plus sensible parce du duc de
 qu'elle lui étoit personnelle. Le conseil Berri.
 résolut de lui retirer le gouvernement

1389.

du Languedoc. Sa destitution lui fut portée et signifiée par *Jean d'Hardan*, neveu du connétable, cho pour le remplacer. On regarda ce démarche de *Clisson* comme une geance de ce que le duc de *Berri* s'était opposé à la guerre que lui avait voulu engager le roi de au duc de Bretagne, pour le punir de la perfide violence exercée à l'égard premier officier de la couronne. Le duc de Bourgogne ne put sauver cet affront à son frère. Le jeune monarque était absolu et tranchant. Ses ministres n'eurent pas le pouvoir ou la prudence de lui faire mettre dans une action les égards que le rang du roi exigeoit. Par-là ils s'attirèrent la haine des princes et de leurs créatures, et s'exposèrent aux représailles qui eurent lieu dans la suite.

Caractere de
Charles VI.

Le roi s'amusa beaucoup dans son voyage. Il eut à Avignon une réception pompeuse et dans toutes les villes auxquelles il passa, des fêtes splendides. Il resta douze jours à Montpellier. Ce fut dans cette ville que lui et le duc d'Orléans firent une gageure de cinq mille livres à qui se rendroit, le premier, chacun auprès de son épouse. Les deux frères prirent des chemins

is et allèrent jour et nuit. Ils n'avaient chacun qu'un homme avec eux. Cette obligation obligea quelquefois le roi de monter sur un chariot pour prendre repos. Cette course, qu'il fit par chemins difficiles et peu sûrs, et entreprit malgré les représentations des gens sages de sa cour, marque qu'il étoit d'un caractère bouillant, et qu'il étoit aveuglément livré à ses passions ; et de ce que, plus âgé que son frère, il supporta moins bien la fatigue, on peut induire qu'avec l'appui d'une force athlétique, il avoit naturellement un caractère foible et délicat, peu propre aux exercices violens, ce qu'il n'est pas inutile de remarquer pour expliquer la cause de la triste infirmité qu'il a causée ses malheurs et ceux de la France. *Charles*, avec cette opiniâtreté à fuir les plaisirs, se montrait en affaires, ferme dans ses résolutions, vacillant et flexible aux opinions de ceux qui lui parloient les derniers. Aussi le conseil étoit métable et les ministres avoient-ils le soin de le rendre inabordable à ses courtisans qu'à ceux qui leur étoient particulièrement dévoués.

Le duc de Bourbon, voyant que, malgré l'invitation que son neveu lui faisoit, faite de l'assister de ses conseils, Expédition d'Afrique.

centre Richard, son po
 L'expédition n'eut pas tout
 qu'on pouvoit espérer. On
 beaucoup d'hommes par les
 Cependant on força les
 la paix par une somme d
 à donner la liberté à t
 ves chrétiens qui étoi t
 Etats.

Projet de
 croisade.

1301.

Comme il y avoit eu pen
 guerre des exploits brillans
 faits d'armes, les seigneurs et

omplis de *Philippe* et de *Jean*
lois, ses aïeux. On ne lui fit
 ette fantaisie qu'en lui en sug-
 une autre : c'étoit de partir
 alie et de forcer les Romains
 sser l'obédience de *Clément*,
 n seroit suivie la gloire de finir
 ne.

1391.

tôt on dresse l'état des troupes
 s à passer les monts ; le roi
 tre mille lances, les ducs de
 de Bourgogne, chacun deux
 e duc de Bourbon, mille, le
 ble deux mille, et mille sous
 des bannières de *Couci* et de
Paul. Le duc de Bretagne, in-
 e joindre, se moque du projet.

Et d'une
 expédition
 en Italie.

dit-il, entreprend d'aller à
 de détruire le pape *Boniface*,
 ur d'*Urbain* ; et, m'aide Dieu,
 era rien. Il aura en brief temps
 e étoupes à sa quenouille. Etoit-
 ce, ou prévoyance polititique ?
 Français étoient déjà en Italie
 autres causes. Les uns aidoient
II d'Anjou à rentrer dans le
 e de Naples, que son père n'a-
 conquérir, et où il n'eût pas
 succès ; les autres, sous la con-
 comte d'*Armagnac*, *Jean III*,
 nt *Galéas Visconti*, possesseur

Mauvais
 succès.

1391.

du Milanois , pour en rendre au
 une partie à *Charles Visconti*, ce
 germain de *Galéas*, et beau-
 comte d'*Armagnac*. *Galéas*, att
 par les Français, avoit en F
 grande ressource dans *Vale* ne
conti, sa fille, qu'il avoit
 duc d'Orléans, en lui doi
 très riche dot. La princess
 tous ses efforts pour détourner le
 d'*Armagnac* de cette expédition,
 ne lui étoit inspirée que par d
 chevaleresques, comme protecteur
 princes opprimés. N'y pouvant ré
 elle fit passer à son père les plans
 l'entreprise. *Galéas*, profita si
 ses avis qu'il battit le comte d'*Ar*
gnac et le fit prisonnier. Il mourut
 ses blessures. Son armée, sans cl
 se dispersa. La plus grande partie
 exterminée dans la Lombardie; le r
 arrêté aux passages, périt de faim e
 misère. C'est la seconde fois, se
 règne, que l'Italie engloutit les
 langes françaises. A *Jean III*, suc
 dans le comté d'Armagnac, *L*
VII, son frère, qui s'acquit une t
 illustration dans les troubles de ce

Desseins
 sur la Bre-
 agne.

Après quelques foibles préparat
 ne songea plus à l'Italie. Le roi, co
 disoit Montfort, *avoit bien d'*

en sa quenouille. Sa cour étoit
 urs partagée entre le connétable 1391.

cs de Berri et de Bourgogne.
 g rre déclarée ils se nuisoient
 qu'ils pouvoient. *Clisson* pour-
 toujours avec opiniâtreté sa ven-
 e contre le duc de Bretagne ; à sa
 e personnelle il joignoit les in-
 de l'état. Le duc , disoit-il , se
 rtoit en souverain absolument
 endant. Il faisoit battre monnoie
 effigie , exigeoit de ses vassaux
 hommages et sermens de fidélité
 raires aux droits de la couronne de

Il avoit manqué aux conditions
 t é de Guérande en faveur de la
 n de *Blois-Penthièvre*, et il lui
 toit d'autres griefs que trouvent
 t l'animosité et le desir de la
 ance.

Charles VI, animé contre le duc
 tous ces reproches , résolut de se
 e , par les armes , justice des entre-
 s hautaines de son vassal : ses oncles
 rtèrent à tenter auparavant la voie
 conciliation. Ils ménagèrent une
 revue à Tours. Le monarque et le
 y rendirent ; comme elle se faisoit
 re le gré du connétable , il en-
 y tous les moyens capables d'en

1391.

faire manquer le but. Les *Montfort* furent insultés et mépris. Il soutenoit tout avec Les ducs de Berri et de Bourgavoient , pour ainsi dire , fait Il avoit d'ailleurs pris sa précaudinaire de protester secrètement tout ce qu'il accorderoit portant à ses intérêts , comme y étant c A force de difficultés que le comte faisoit succéder les unes aux autres , en fallut que l'accommodement manquât. Il réussit cependant à un engagement de mariage entre le duc , encore enfant , avec une fille de roi encore au berceau , et du duc avec le fils du comte *thièvre*. Le monarque se laissa par le plaisir de voir un jour la duchesse de Bretagne Le duc renonça à quelques-uns des droits qui lui étoient contestés , entr'autres de mettre son effigie sur sa monnaie mais retourné en Bretagne , reconnoître et restituer ce qu'il avoit pris à une assemblée de ses états. Le duc retourna content à Paris , et Clément semblant de l'être.

, de procurer la paix
co es , devoit avoir
tr ue roi avec *Richard*,
erre, fils du fameux prince de
se derr changea d'avis,
se , comme plénipo-
d de *Lancastre* et
oncles. On ne put con-
d'une prolongation de la
dant *Charles* consentoit à
Guienne fût tenue en pleine
eté par *Richard* ; mais il in-
r la démolition de Calais. Cette
à uelle refusa opiniâtrément
er le duc de *Lancastre* ,
les espérances d'une paix dé-

1392.

Prolonga-
tion de la
trêve avec
l'Angleterre.

on de *Craon* fut en ce temps
cour. C'étoit cet infidèle
de l'argent que la duchesse
envoyoit à son mari , roi de
que le baron dissipa à Venise ,
et en plaisirs. Nous avons vu
oit été condamné à cent mille
de restitution à la veuve et à ses
: mais il lui restoit encore de
s sommes , au moyen desquelles
oit un état brillant. Il étoit de
es plaisirs du duc d'Orléans , et
ent de ses intrigues amoureuses.
nce en avoit une fort secrète.

Disgrâce
du baron
de Craon.

1392.

Craon eut l'imprudence de l'aller voir à la duchesse. Jalouse en l'absence de *Valentine* en fait de vifs reproches à son mari ; le duc , à force de lui en faire , tire d'elle la connoissance de son infidélité , l'a instruite , il en porte ses plaintes au roi , et *Craon* reçoit ordre de quitter la cour , sans qu'on daigne lui en dire la cause de sa disgrâce. Comme le duc étoit tout puissant , il s'en vantoit à lui de son malheur , se proposoit de le venger et se retire dans sa baronnie de Craon , limitrophe de la Bretagne.

Plaisirs de
la cour. Cour
d'amour.

On étoit bien éloigné de croire que cette petite intrigue galante pût avoir de si suites si funestes à la tranquillité du royaume. La trêve d'Angleterre , prolongée pour un an , donnoit à la cour dont les plaisirs profitoient. Les jeunes gens , dans l'éclat de la jeunesse , tout enivrés de la passion du luxe , ne pouvoient paroître avec magnificence dans les fêtes et les vertissemens dont la cour étoit uniquement occupée. On imitoit la cour d'amour , formée sur le modèle des cours souveraines. Les gens des présidens , conseillers , maîtres des requêtes , gens du roi , avec tous les officiers nécessaires pour la procédure. Les hommes et les femmes étoient cités à ce tribunal , on s'y

is des plaidoyers où des maximes de
resse se trouvoient souvent, selon
style du temps, appuyées par des
ages de l'Ecriture sainte et des
res, bien ou mal amenés. Aussi voit-
is les listes de cette société, toute
cree à l'amour, des docteurs en
ogie, des prêtres, des abbés, des
équ, des guerriers et les person-
les plus graves de la cour, avec
reine, les princesses et leurs dames.

Dans la vogue la plus générale de ces Maladie
du roi.
divertissemens, le roi tomba malade.

vit alors paroître les symptômes
de délire dont les fréquens accès ont
gêné le reste de sa vie. On croit qu'il
avoit déjà ressenti, et que ce fut en
grande partie pour les cacher, que les
ministres le rendoient quelquefois inac-
cessible, comme nous l'avons remarqué.
e fois, les princes et les courtisans
furent témoins. Un régime doux et
sa précautions, sur-tout le soin
de s'efforcer d'éloigner de lui tout ce qui
pouvoit lui occasionner des émotions
oppressives, auroient peut-être surmonté
cette infirmité : mais quelques semaines
après être relevé de sa maladie, il
éprouva un assaut qui auroit pu ébranler
une tête plus forte.

1392.

Assassinat
du Conné-
table par
Pierre de
Craon.

Pierre de Craon, chassé de la cour, à ce qu'il croyoit, par le pouvoir du connétable, et le duc de Bretagne insulté à Tours, par la suggestion du connétable, associent leur haine et procèdent ensemble à la vengeance. *Craon* avoit conservé son hôtel à Paris; il y cache des armes, y envoie quarante hommes déterminés, et à jour indiqué, lorsque *Clisson* revenoit tranquillement chez lui, à l'endroit où est l'hôtel Soubise, escorté seulement de huit hommes, sortant, à une heure du matin, d'un bal donné par la reine à l'hôtel St.-Paul, il est assailli, dans la rue Culture - Ste. - Catherine, par ces quarante hommes qui éteignent les flambeaux et se jettent sur lui. Il croit d'abord que c'étoit une plaisanterie du duc d'Orléans, pour lui faire peur; mais entendant ces mots : *à mort Clisson*, prononcés par *Craon* qui se nomme, il se met en défense. Une cotte de mailles, qu'il portoit par hasard, le garantit des premiers coups; mais un dernier sur la tête le jette à bas de son cheval. Il tombe dans la porte d'un boulanger, qui étoit entr'ouverte. Les assassins fuient sans se donner le temps de vérifier s'il étoit mort. Les gens de sa suite, qui l'avoient

abandonné, quand ils le virent tomber, portèrent, à bride abattue, cette nouvelle à l'hôtel St.-Paul. Le roi étoit prêt à se mettre au lit; il courut sur-le-champ auprès du connétable et le trouva entre les mains des chirurgiens. Ils sondèrent la plaie, et calmèrent l'inquiétude du monarque, en lui annonçant qu'elle n'étoit pas dangereuse. Il donna des ordres pour arrêter le chef et les complices par-tout où on pourroit les trouver. Un page et deux hommes d'armes furent pris à deux lieues de Paris, et exécutés après brief jugement. Dans le premier moment de la colère on confondit les innocens avec les coupables. Le concierge de l'hôtel de Craon, qui avoit reçu les assassins sans connoître leur dessein, fut condamné à mort; et un chanoine de Chartres, homme d'une probité reconnue, fut privé de son bénéfice, pour avoir logé le baron lorsqu'il venoit à Paris, et enfermé dans un cachot pour le reste de ses jours. On suivit le procès de *Craon* lui-même. Les preuves étoient claires. Il fut condamné à mort, tous ses biens furent confisqués, et ses maisons dans Paris rasées. Sur l'emplacement de son hôtel on établit une halle, qui a été le marché

1392.

1392.

du Cimetière St.-Jean. Les seigneurs de la cour assistèrent à la démolition pour plaire au roi : plusieurs d'entre eux profitèrent de la confiscation de ses terres, entr'autres le duc d'Orléans. Dans celle de la Ferté-Bernard, on trouva des richesses immenses. *Jeanne de Châtillon*, sa femme, et sa fille en furent chassées ignominieusement, dénuées de tout.

Le roi veut
que le duc
de Bretagne
il livre l'as-
assin.

1393.

L'assassin se sauva en Bretagne. Le duc le reçut d'abord assez mal. *Vous êtes un chétif*, lui dit-il, *quand vous n'avez pu occire un homme duquel vous étiez au-dessus*. Craon lui répondit : *C'est bien diabolique chose. Je crois que tous les diables d'enfer, à qui il est, l'ont gardé ; car il eût sur lui lancés et jetés plus de soixante coups d'épée et de couteaux*. Néanmoins, après ce premier reproche, *Montfort* le cacha si bien, qu'il put hardiment assurer au roi, qui le demandoit avec instances et menaces, qu'il ne savoit où il étoit. Les ducs de Berri et de Bourgogne conseilloient au roi de se contenter de la dénégation du duc, et, pour satisfaire un de ses sujets, de ne pas exposer lui et son royaume à une guerre qui pourroit devenir très-considérable, parce que

les Anglais ne manqueroient pas de s'en mêler : mais *Charles*, une fois frappé de son objet, ne cessoit de le voir ; il ne parloit que de chercher le coupable, le découvrir, le livrer à la justice, le punir. Cependant on remarquoit, dans sa résolution même, des contradictions perpétuelles, une rapidité d'expressions menaçantes et un air de morne, des ordres donnés et retractés ; mais la volonté de forcer *Montfort* à lui livrer le coupable dominoit toujours. Il iroit le chercher jusqu'au bout de la Bretagne, il fouilleroit la province, renverseroit tous les châteaux et citadelles pour le trouver. *Ne m'en parlez pas*, quand on vouloit lui faire des remontrances, *ne m'en parlez pas, je veux être obéi*. Il fallut bien céder à cette pétulance qui tenoit le la manie.

Les ordres furent envoyés aux troupes des provinces de se rendre au bout de six semaines. Ils étoient si pressans, qu'en un nombre, deux mois à peine après le départ, l'armée étoit rassemblée. Les oncles du roi s'y trouvoient ; le connétable pour se reconcilier avec le duc de Berri, lui avoit fait rendre son gouvernement de Languedoc, et il flattoit le duc de Bourgogne et ses amis.

Le roi venoit de forcer le duc de Bretagne à se mettre à la tête de son armée.

392.

plus qu'à l'ordinaire. Cependant ils ne marchaient qu'avec répugnance, et ne le dissimuloient pas. Ces contradictions faignoient le malheureux *Charles*. Il dépérissait à vue d'œil. Le jour qu'il partit du Mans pour suivre son armée, qui marchait vers la Bretagne, à peine toucha-t-il aux mets qui lui furent présentés avant de monter à cheval. Il avait l'œil hagard et le maintien stupide.

fantôme
à forêt.

Pendant un de ces jours de chaleur étouffante qu'on éprouve quelquefois au commencement de l'automne, *Charles* traversait la forêt du Mans, peu accompagné, parce qu'on s'étoit écarté pour qu'il ne fût pas incommodé de la poussière : tout-à-coup un homme en chemise, la tête et les pieds nus, s'élance d'entre deux arbres, saisit la bride de son cheval, et lui crie d'une voix rauque : *Roi, ne chevauche pas plus avant, retourne, tu es trahi.* Il tenoit les rênes si fortement qu'on fut obligé de le frapper pour le faire lâcher ; mais on ne l'arrêta, ni on ne le poursuivit, et il disparut. Le roi ne dit mot ; mais on remarqua de l'altération sur son visage, et dans son corps une espèce de frémissement.

En sortant de la forêt on entra dans

une plaine de sable qui, échauffée par un soleil ardent, réfléchissoit une chaleur insupportable. Le roi n'étoit accompagné que de deux pages ; l'un, presque endormi sur son cheval, laisse tomber négligemment sa lance sur le casque de l'autre. Le roi, au bruit aigu qui frappe son oreille, se réveille comme en sursaut de la rêverie où il étoit plongé, et croit que c'est l'accomplissement de l'avis qu'on vient de lui donner : il tire son épée, pousse son cheval, frappe tous ceux qu'il trouve à sa rencontre, criant : *Avant, avant, sur les traîtres.* Le duc d'Orléans, son frère, veut le retenir. Il se précipite sur lui. *Fuiés beau neveu d'Orléans,* lui crie le duc de Bourgogne, *monseigneur vous veut occir : haro ! le grand méchef, monseigneur est tout devoié. Dieu ! qu'on le prenne.* Mais personne n'osoit l'approcher. Il s'étoit formé autour de lui un grand cercle qu'il parcouroit en furieux, et chacun fuyoit quand il tournoit de son côté. On dit qu'il tua quatre hommes dans cet accès de frénésie. A la fin son épée se cassa, ses forces s'épuisèrent. Un de ses chambellans, nommé *Guillaume Martel*, prend son temps, saute sur la croupe de son cheval, le saisit. On

1392.

Frénésie
du roi.

93. le désarme , on le couche dans un chariot sans connoissance , et on le ramène au Mans. *Le voyage est fait pour cette fois* , dirent les deux oncles. Ils envoyèrent des ordres pour rappeler les troupes.

inion à
sujet. Le fantôme de la forêt est toujours resté un mystère. Si l'invention d'un stratagème peut être supposée à celui qui en tire le profit , on seroit assez autorisé à attribuer celui-ci au duc de Bretagne , qui , par-là , se trouva débarrassé d'une guerre inévitable. Mais il avoit donc des complices bien sûrs autour du roi , puisque le spectre , comme nous l'avons remarqué , ne fut ni poursuivi dans le temps , ni recherché dans la suite. Les médecins , nommés *physiciens* alors , firent beaucoup de dissertations et de longs écrits sur les causes de la maladie du roi. Tous leurs raisonnemens aboutissoient au poison ou au sortilège. *Nous nous débattons et travaillons pour néant* , dit le duc de Berri , *le roi n'est ni empoisonné , ni ensorcelé , fors de mauvais conseils ; mais il n'est pas heure de parler de cette matière.* Il seroit difficile de peindre la consternation du peuple quand cet événement se répandit , et de rapporter les discours et les opinions.

France qu'au dehors. Chacun loit selon ses intérêts. *Le pape Rome dit que Dieu lui avoit tollu* *is, pour avoir soutenu cet anti-* *d'Avignon.* Celui d'Avignon di- *: Le roi de France avoit juré sur* *foi qu'il détruiroit l'anti-pape de* *. Il n'en a rien fait, dont Dieu* *courroucé.* Mais un médecin de *, nommé Guillaume de Har-* *r, qu'on appela, fit voir qu'il n'y* *rien de surnaturel dans sa ma-* *A force de soins doux et de* *ce, il le guérit.* Les remèdes *mistrèrent dans le château de* *, où on le conduisit.* Le duc *l'accompagna et resta près de* *On* *ha le plus long-temps qu'on* *cet accident à la reine, parce* *elle étoit enceinte.*

Au moment de la démence du roi, *Change-* *d s de Berri et de Bourgogne* *mens dans* *: Nous ferons ordonner par tout* *le Gouver-* *nement.* *ce* *eil de France, lesquels auront* *nistration du royaume, beau-* *d'Orléans, ou nous.* On ne sait *conseil fut assemblé, ni s'il donna* *décision : toujours est-il certain* *s'emparèrent du gouvernement,* *qu'ils n'en laissèrent aucune part* *beau neveu d'Orléans, quoiqu'il*

1392.

eût près de vingt-quatre ans les maîtres, ils ne tardèrent venger de la nullité où ils avoient laissés, et des contradictions qu'ils avoient éprouvées de la part du connétable et des ministres.

Disgrace du
connétable.

Le jour même qu'ils prirent l'autorité, le Connétable vint donner l'ordre au duc de Bourgogne, qui répondit brutalement : *Clisson n'avez que faire de vous en l'état du royaume. A la guerre tant vous en êtes vous mêlé. Vous n'avez-vous assemblé tant de fois ? Le roi monseigneur, ni le duc de Berri, ni moi, n'en avons tant mettre ensemble. Partez de ma chambre et laissez de ma part que plus ne vous voit. Il n'étoit l'honneur de moi, je ne veux pas l'autre œil crever.*

Disgrace
des ministres.

Clisson ne répond point, et se retire dans sa maison, ne fait qu'y passer, et ne va plus dans le château de Montlhéry, qui appartenoit, et instruit qu'il ne peut donner l'ordre de l'investir, se retire dans la Bretagne, où les places fortes qui lui offroient un asile. Les ministres qui gouvernoient, sur le congé donné par *Charles* à *Montagu*, se mit en sûreté à

avec ses richesses, le *Bègue de Villaine*, *Noviant* et *la Rivière* furent arrêtés. Le premier, vieilli dans les loix militaires sous plusieurs rois, considération de son âge et de ses services, fut relâché : mais dans crainte d'éprouver de nouveaux maux sous un gouvernement dont il voyoit l'instabilité, il se retira en Espagne. *Noviant* et *la Rivière* furent poursuivis criminellement. Ils étoient riches, par conséquent très-jalousés et chargés de la haine publique. On ne doutoit pas qu'ils ne dussent périr sur l'échafaud. Plusieurs fois, pendant leur procès, le peuple se rendit au lieu ordinaire de l'exécution, attiré par l'espérance du spectacle atroce qui excite toujours sa curiosité. Le parlement vouloit les juger ; mais la protection de *Jeanne*, comtesse de *Boulogne*, jeune et belle princesse, épouse du duc de *Berri*, à laquelle *la Rivière* avoit procuré ce mariage, lui obtint des délais. Comme la cause de *Noviant* étoit jointe à la sienne, la grâce accordée à l'un entraîna celle de l'autre. Cependant ils essuyèrent une année de captivité, toujours entre la vie et la mort, et ne sortirent de prison que dépouillés d'une grande partie de leurs

1392

condamnation
du connétable.

biens, avec défense d'approcher des lieux où la Cour seroit.

Quant à *Clisson*, il fut cité en justice avec tout l'appareil des formes; appelé à la porte de la grand-chambre, au perron, à la table de marbre, à l'entrée du palais, dans les rues et carrefours, à son de trompe. Par défaut il fut condamné au bannissement, *comme faux, mauvais, déloyal* envers la couronne de France, à une amende de cent mille marcs d'argent, et privé de son office de connétable, qui fut donné à *Philippe d'Artois*, comte d'Eu.

précautions
prises pour
le gouverne-
ment.

La cure du roi dura six mois. Revenu de son état comme d'un songe, il fut bien étonné du changement qu'il vit autour de lui. Il ne fut pas difficile de le lui faire trouver bon, comme il arriva toujours depuis, après ses rechûtes : mais peut-être ne fut-il pas si aisé de l'engager à prendre des précautions en cas du retour de sa maladie. Cette prévoyance devoit l'affliger; cependant il s'y résigna, et régla le gouvernement pour les temps où son aliénation l'empêcheroit d'y vaquer. Il déclara le *duc d'Orléans* son frère, régent du royaume, avec un conseil composé de ses trois oncles, de *Louis de*

E lière, frère de la reine, de trois pré-
s, de six nobles, et de trois clercs. Il
onna à la reine la tutelle de ses enfans ;
rs elle n'avoit qu'une fille, et fit confir-
dispositions dans un lit de justice.

1392.

L santé du roi, devenue assez bonne,
t es irer quelque temps que ces pré-
tions seroient inutiles ; mais un fu-
e accident les rendit malheureu-

Funeste
aventure des
sauvages.

1393.

nt trop nécessaires. La reine, à
ion du mariage d'une demoiselle
cour, donna un grand festin,
vi d'un bal masqué. Le roi y vint
guisé en sauvage, conduisant cinq
nes seigneurs, déguisés comme lui,
tachés ensemble par une chaîne
ter. Leur vêtement étoit fait de
ile, enduite de poix, sur laquelle
avoit appliqué des étoupes. Le *duc*
Orléans, curieux de connoître ces
ques, approche de l'un d'eux un
mbeau ; une étincelle tombe, le feu
end, la flamme se communique. Au
milieu des hurlemens de ces malheu-
reux qui s'efforçoient inutilement de
rompre leur chaîne, on distingue un
cri perçant, *sauvez le roi*. Il venoit
de la reine qui s'évanouit. *La duchesse*
de Berri, auprès de laquelle il se
trouvoit, le couvrit de son manteau.
Des cinq esclaves quatre moururent
dans les tourmens. Un seul rompit la

1393.

chaîne, courut à la bouteille précipita dans une cuve pleine d'eau et fut sauvé. La reine, revenue de son évanouissement, trouva auprès d'elle son mari qui la consolait. *Isabelle* l'aimait.

Triste état
du roi.

Le saisissement passé, cet événement ne fit pas sur lui la forte impression qu'on avoit lieu d'en craindre qu'un léger accès, et on le trouva promptement rétabli pour le voyage d'Abbeville, où les ducs de *Burgundie* et de *Glocester*, ceux de *Bourbourg*, s'étoient donné rendez-vous, pour traiter de la paix. On n'avoit pu conclure dans les conférences de Belinghen. Les oncles crurent que le bon état dans lequel l'Anglais verroient leur neveu, leur feroit conclure ; mais le cours de la négociation il fut interrompu dans sa maladie. On se contenta de prolonger la trêve d'un an, à l'expiration qui devoit arriver dans six mois. Ce nouvel accès du roi fut suivi de dix, à reprises inégales. Par ces variations, on eut moyen d'adoucir les symptômes des rechûtes. Il ne venoit par un abattement qui dégénéroit par degrés en une léthargie totale. Alors il oublioit tout, il ne se souvenoit ni d'être roi, et par-tout où il trouvoit son nom ou ses armes, il les effaçoit.

achoit avec une espèce de rage. La présence de la reine lui devenoit insupportable. Il n'agréoit des soins que de *duchesse d'Orléans*, sa belle-sœur. Le médecin de Laon n'existoit plus. Dans l'embarras du choix, on admettoit tous ceux qui promettoient du soulagement, charlatans, empiriques; on ne dédaignoit même pas les opérations magiques des sorciers. Par contraste de la superstition, les églises étoient remplies du peuple qui demandoit avec ferveur la guérison du monarque, importante à tous les Français. En et les crises alternatives de folie et bons sens faisoient craindre dans le gouvernement une oscillation perpétuelle, germe des troubles les plus dangereux. Pour faire diversion à la sombre mélancolie du roi, on inventa le jeu de cartes, dont les figures retracent encore l'habillement du temps.

Malgré l'état pénible du chef, qui influoit nécessairement sur les membres, le royaume auroit été tranquille, sans les contestations que le schisme y élevoit. Chacun des papes faisoit tous ses efforts pour gagner des partisans. Peu s'en étoit fallu que leurs prétentions n'eussent fait rompre les conférences de Bellinghen et d'Ab-

Etat du
schisme

1394.

1394.

beville. Les Anglais et les Français suivoient des obédiences opposées, et chacun des deux papes insistoit pour que chaque nation abjurât celle de son rival, et se réunît à la sienne. Les Anglais congédièrent brusquement les légats de *Clément*; les Français recevoient froidement les sollicitations de *Boniface*, successeur d'*Urbain*. Les deux pontifes n'en continuoient néanmoins à faire des incursions sur le territoire l'un de l'autre. Elles eurent en France quelque succès pour le pape de Rome. Les Chartreux, ayant obtenu de quelques privilèges pour leur ordre, et persuadés apparemment que ceux de Rome vaudroient mieux que ceux d'Avignon, envoyèrent deux de leurs confrères les demander. *Boniface* les accorda volontiers, et chargea de plus clandestinement les députés d'une lettre pour le roi de France, qu'ils promirent de remettre en main propre. Ils y réussirent. *Charles* fut touché des offres que faisoit le Romain de se prêter à tout pour finir le schisme. Le roi fit communiquer cette lettre à l'Université, et lui ordonna de donner son avis. Les opinions se réduisirent à trois; la cession volontaire des deux papes, un compromis entre les mains

es qui jugeroient les deux droits, décision d'un Concile général. *s de Clemengis*, célèbre docteur en théologie, renferma cette déclaration dans un écrit latin fort prolixe, le roi fit traduire en français. Il ajouta de plus une déclamation des plus virulentes contre les désordres régnés en général, et en particulier contre les vices de la cour d'Avignon. *s Clément* en fut outré. Cependant, malgré l'empressement que le roi fit pour terminer cette affaire, le *Cardinal de Lune*, légat à Avignon, obtint des délais. L'Université, indignée, fit de vives remontrances. Plusieurs docteurs fermèrent leurs écoles et cessèrent leurs leçons, mais leur fâcherie n'eut pas de suite. La guerre de l'église auroit pu finir d'un coup, si les cardinaux d'Avignon n'avoient pas été intéressés à la prolonger. *Clément VII* mourut. Le pape envoya sur-le-champ deux seigneurs à la cour, chargés de faire surseoir à l'élection. Quoiqu'ils fissent la plus grande diligence, s'étant même fait précéder par un courier, ils trouvèrent le trône pontifical rempli. Les cardinaux avoient élu *Pierre de Lune*, qui prit le nom de *Benoît XIII*. Ils

1394.

crurent se mettre à l'abri du repro que leur précipitation méritoit , dressant , avant l'élection , un acte tant que celui d'entre eux sur le le choix tomberoit , renonceroit dignité , si le sacré collège jugeoit abnégation nécessaire. Précaution soire , s'ils connoissoient le ca de *Pierre de Lune* , le plus o de hommes. Le malheur d'avoir manq paix de l'église fut compensé par trêve de quatre ans , conclue en France et l'Angleterre.

Réconcilia-
tion de Mont-
fort et de
Clisson.

On peut mettre aussi entre les é mens qui consolèrent alors la F la réconciliation de *Montfort Clisson* , qui n'étoit pas indiff à la tranquillité du royaume. La d passion qui animoit ces deux hon l'une d'achever la perte de celui avoit voulu deux fois assassiner , l de se venger , entretenoit une gu niâtre en Bretagne. *Clisson* , re sa disgrâce dans ses domaines , trouvé des amis dont l'appui le en état , non-seulement de ré duc , mais encore de l'attaquer. tervention de leurs partisans r avoit quelquefois procuré entre le gneur et le vassal des accommod que l'animosité réciproque rom

nière occasion. Les oncles et le roi, entre lesquels la rivalité du gouvernement et d'autres jalousies encoient à éclater, fournissoient aux Bretons des secours d'hommes gent; les ducs de *Berri* et de *Normandie* à *Montfort*, le duc d'*Orléans* à *Clisson*.

À ce moment où les deux ennemis se faisoient la guerre avec le plus acharnement; que le duc venoit de faire raser une forteresse de son nommée la *Roche de Rien*; le vassal venoit de brûler Saint-Liz, et d'emporter la vaisselle d'or et d'argent du duc, *Clisson* reçoit de *Montfort* une lettre, par laquelle il le supplie de se rendre incessamment auprès de lui à Vannes, pour terminer amiablement leurs différens. La lettre étoit pleine d'estime et d'affection. Elle rappeloit à *Clisson* leur ancienne amitié, et se montroit très-empressé de réconcilier. La lassitude des combats, la vie sans cesse troublée par les revers, peut bien avoir causé la rupture amicale de *Montfort*; mais elle peut aussi être l'effet d'un sentiment noble et généreux, qui, dans une victoire, triomphe tôt ou tard de l'impétuosité de la passion. Deux fois

1394.

attaqué en trahison, *Clisson* déli-
hésita, et demanda enfin pour
le fils aîné de son seigneur. *P*
dit le duc à ceux qu'il char-
la conduite de son fils, *partez,*
mon fils au châtel Josselin, et
menez messire Olivier de C
car je me veuille accorder avec

Clisson reçoit avec attendris-
le jeune prince, le ramène av-
et le présente à son père, et
son côté, admire la grandeur de
la confiance héroïque d'un adve-
trop long-temps méconnu. Ces
hommes, si long-temps et en
considèrent un instant, et
pitent dans les bras l'un de l'autre.
Dans ce moment il n'y eut p-
haine, ni dissimulation. Pour être
libres, à l'abri des importuns,
retirèrent dans un vaisseau, et
heures d'entretien, ils réglèr-
différens, que des négocia-
sieurs fois recommencées par
gneurs, et des prélats disting-
les princes même et par le roi. Le
intervenu comme seigneur su-
n'avoient pu terminer.

Concile de
Paris.

La précipitation des cardinaux
vignon avoit fait manquer l'oc-
d'éteindre le schisme; on c

encore le moyen dans la con-
à l'élection de *Benott*, de
tre, si la cession étoit jugée
. On résolut de tenter cet
t. Le roi envoya un célèbre
, nommé *Pierre d'Ailli*, le né-
: m: il trouva un homme qui,
de co érer avec lui de bonne
t lla qu'à le séduire, pour
i réponse. Sur le rapport de
, à son retour, on conclut de
un concile national. Il fut assem-
is, composé des patriarches
d et de Jérusalem, de sept
q s, quarante évêques, d'une
e d'abbés et de docteurs, de
llers du parlement et de trois
. L opinions ne furent point
T is les suffrages se réuni-
r la voie de la cession. Les
Benott, qui étoient à Paris,
ent qu'on ne prendroit pas un
léfinitif avant que de l'avoir ins-
la décision. Les ducs de Berri,
gne et d'Orléans, accom-
du cour nombreuse, se char-
it d'aller la porter eux-mêmes à
a. Ils crurent que la soleunité de
c ration abattroit le pontife: mais
eut point d'échappatoires, d'am-
tés, de subterfuges sur lesquels

1394.

il ne se repliât pour éviter de donner une réponse décisive. Fatigué de tergiversations, les princes s'adressèrent au sacré collège, et obtinrent qu'il déclareroit que le cas prévu pour la possession étoit arrivé, et que le pape l'église exigeoit que *Benoît* se déclarât comme il s'y étoit engagé. Il prétendit que la décision des cardinaux étoit mal fondée, parce qu'il y avoit un autre moyen de procurer la paix à l'église, indiqué même par le concile de Paris; savoir : non pas l'abdi- cation de lui seul, mais des deux papes, qu'il falloit pour cela qu'ils s'absentassent. C'étoit se procurer un délai, car on ne pouvoit prévoir la fin; la maladie du roi dont les attaques vinrent, jusqu'à sept fois l'année, empêchèrent que l'affaire fût suivie. Dans ce temps, la tendresse de son père dans ses momens lucides, et la haine dans ceux de sa noire folie, fixa son séjour à l'hôtel pendant qu'il continua d'habiter le Louvre.

Bannissement des Juifs.

Le bannissement des Juifs, connu sous les règnes précédens, se renouvela sous celui-ci et a été le dernier. On leur reprochoit le grief ordi-

A la vérité, ils la portoient à s. On leur impute aussi, mais preuves bien claires, d'avoir mas- un de leurs rabbins, parce qu'il fait chrétien. Sept des plus riches e eux furent accusés de travailler e des prosélytes. Le prévôt de les condamna au feu; car, di- t, si les destructeurs des édifices méritent la mort comme sacri-, à plus forte raison doivent être du supplice le plus rigoureux, destructeurs des temples vivans du ur, et les empoisonneurs des Le parlement infirma la sentence, commua en la peine de subir une ation publique trois dimanches cutifs. Ils en souffrirent deux, et dimèrent de la troisième par ar- Ce bannissement n'a été révoqué par les lois d'égalité de la dernière ution; mais, quoique la nation point été réintégrée jusque-là, la participation des droits civils, Juifs, néanmoins sous le voile e tolérance tacite, ont pullulé en e, sur-tout dans les temps de bles, et aussi abondamment qu'ils nt fait, s'ils avoient été rappelés dement.

A force de petites trêves, les Français

1395
Trêve et
alliance en-
tre la Fran-
ce et l'An-
gleterre.

et les Anglais parvinrent à en
de vingt-huit ans. Elle fut c
l'occasion du mariage de
roi d'Angleterre avec *Isabelle*,
aînée de France, âgée de six
ambassadeurs qui vinrent le
Paris avoient une suite de deux
personnes. La France les défraya,
que ceux qui se rendirent à
bration du mariage. Il se fit
sainte Chapelle. La dot qu
avoient commission de de
deux millions, et qu'il rabatt
quinze cent mille livres, fut r
en définitif à un million. Ils
la grâce de *Pierre de Craon* :
sait par quel motif ils la de
L'assassin de *Clisson* reparut à la
mais peu considéré. Ou forcé,
lontairement, en témo
repentir, il fit élever
pierre décorée de ses arm
gibet de Montfaucon où son effi
été attachée. Il obtint aussi qu
accordé des confesseurs aux cr
que l'on menoit au supplice. Ses
confisqués ne lui furent pas
et il resta, pour ainsi dire, s
thème de l'ignominie, et oul
de Bretagne qui, obligé de
quelques mois son duché p

de convenance en Angleterre ,
 sa femme et ses enfans à la
 de de *Clisson* qu'il avoit haï, mais
 jours estimé.

1395.

oyennant cette trêve de vingt-huit
 , la France se trouva et se crut
 r long - temps exempte de guerre
 ale ; mais elle n'empêcha pas
 ucoup de Français d'aller la cher-

Intrigues
 de cour...
 Les Génois
 se donnent
 à la France.

1396.

ailleurs. L'Italie leur offrit en-
 e une arène où s'exerça leur génie
 ier. *Galéas Visconti*, duc de
 na, père de la duchesse d'Orléans,
 estoit toujours les Génois; et tou-
 leur argent et une bonne solde
 attiroient des chevaliers français,
 r les protéger. *Valentine*, cha-
 me de ces obstacles opposés au projet
 son père, tâchoit, comme elle avoit
 a fait, de détourner ces impatiens
 riers. Mais, comme le conseil de
 ance, en souffrant le passage de ces
 ours aux Génois, avoit des vues
 l ne vouloit pas laisser pénétrer par
 duchesse, on la força de quitter
 cour où sa surveillance étoit dange-
 ise. Son éloignement permit de
 tre la dernière main à un traité
 lequel les Génois se livrèrent à la
 rance, plutôt que de tomber sous
 joug des *Visconti*. *Galéas*, très-
Tom. IV.

R

1396.

fâché de voir son ambition trompée, envoya défier, pour l'affront fait à sa fille, les seigneurs qu'il savoit lui avoir été contraires et le roi lui-même; on ne tint compte de cette bravade.

Disgrace de
la duchesse
d'Orléans.

On a aussi donné un autre éloignement de *Valentine*, voit être le véritable, et l'a Gènes seulement le prétexte; c'est la jalousie de la reine, piquée de la préférence accordée par le roi pendant sa maladie, aux sœurs de la belle-sœur. La malignité, dans les cours, donnoit la cause à cette préférence des concubines familières qui pouvoient jeter l'ombrage à l'épouse. *Isabelle* se peut-être que l'absence faisant cesser la duchesse, elle se rétablirait dans ses droits pendant les accès de sa maladie, comme elle en jouissoit; mais c'étoit en vain qu'elle avoit percé des affections courtoises de son homme si fréquemment à son service. Quelquefois il conservoit dans son cœur les sentimens qu'on lui avoit inspirés pendant ses rechûtes; quelquefois il en changeoit et en prenoit d'autres opposés. De-là les troubles qui agité le règne de cet infortuné roi, *Galéas* avoit constitué

filles, comme partie de sa dot, le comté d'Asti, mais il le retenoit. L'influence du père influa sur le bonheur de sa fille. Cette raison d'intérêt mit du froid entre les deux époux. La malignité joua encore ici son rôle. Elle conta que le duc d'Orléans avoit vu avec plaisir s'éloigner son épouse, parce qu'elle le gênoit dans ses fréquentes entrevues avec la reine. Les troupes envoyées en Italie pour s'assurer de Gênes, mirent aussi le gendre de Galéas en possession du comté d'Asti.

Cette guerre n'étoit pas assez considérable pour occuper les chevaliers français et les empêcher de prendre part à une expédition contre les Turcs, qui étoit une vraie croisade sans en avoir le nom. Les dispositions s'en firent dans une entrevue à Guines, entre *Richard II* et *Charles VI*, qui mena *Isabelle*, sa fille, à son époux. Les deux cours y assistèrent et firent assaut de luxe et de magnificence. *Bajazet*, empereur de Constantinople, envahissoit la Hongrie. *Sigismond*, roi de ce pays, envoya de tous côtés demander des secours. La réunion d'une grande multitude de nobles à Guines, fut une circonstance favorable au desir des Hongrois. Ils s'offrirent pour cette

1396.

Expédition
de Hongrie.

1396.

expédition , et le duc de Bourgogne proposa *Jean* , son fils aîné , comte de Nevers , pour les commander.

Ce prince écrivit au comte d'Ostervant , son beau-frère , une lettre qui l'invitoit de se joindre au corps noblesse qui devoit l'accompagner. *Albert de Bavière* , père du comte , le voyant presque disposé à l'entraîner , lui dit : *Guillaume* , que tu as la volonté d'aller en Turquie et en Hongrie , contre gens qui jamais ne nous forfurent , nul titre de raison tu n'as que pour la vaine gloire de ce monde. Laisse *Jean de Bourgogne* , et nos voisins de France , faire leur entreprise et fais la tienne. Vas plutôt en Frise et conquères notre héritage.

Bataille de
Nicopolis.

Le comte de Nevers partit avec dix mille hommes d'armes et plus de deux mille chevaliers et écuyers. Ils furent joints en entrant en Hongrie par les troupes du royaume : tous réunis ils formoient une armée de plus de cent mille hommes. Rien ne résiste à leurs premiers efforts ; ils reprennent , la plupart d'assaut , les villes dont les Turcs s'étoient emparés et mettent le siège devant Nicopolis , forteresse de Bulgarie. *Bajazet* se présente pour la

délivrer. Ivres, pour ainsi dire, de la victoire; les Français, se précipitent, avec leur impétuosité ordinaire, sur les bataillons exposés à leur choc, s'y enfoncent, sans s'embarrasser s'ils sont suivis et soutenus par *Sigismond*, et se faisant même un point d'honneur de ne le pas attendre. Le Turc avoit rangé son armée en croissant. Quand il voit ces escadrons avancés dans son centre, il replie les deux cornes et les enferme. Les Hongrois, qui veulent suivre les Français, sont repoussés et mis en fuite. Ce ne fut plus un combat dans ce centre, mais un massacre. Plus des trois quarts de cette noblesse imprudente périt sur le champ de bataille. De ceux qui se rendirent, *Bajazet* ne conserva que huit prisonniers, dont il espéroit une forte rançon, entr'autres le comte de *Nevers* et *Philippe d'Artois*, comte d'Eu, connétable de France, la cause de tout ce désastre, par le même genre de témérité et d'obstination qui avoient déjà été si funestes à son trisaïeul et à la France, à la journée de la Massoure. On dit que *Bajazet* voyant au comte de *Nevers* quelque chose de sinistre dans la physionomie, l'épargna, jugeant que sa vie seroit funeste aux Chrétiens :

1396.

pronostic, sans doute, imaginé après l'événement. Aux sommes immenses données pour la rançon des prisonniers, on ajouta, en présent, des tapisseries de la manufacture d'Arras, et des toiles de celle de Reims. On choisit ces sortes d'ouvrages de préférence aux étoffes de soie et aux tissus d'or et d'argent, dans la fabrication desquels nous n'aurions pu soutenir la comparaison avec les manufactures d'Alexandrie, du Caire et de Damas.

Obstination
des deux
Papes.

Dans l'entrevue de Guines, il avoit été question du schisme. Les deux rois étoient convenus d'envoyer à Avignon et à Rome, solliciter les deux papes de donner la paix à l'église, de quelque manière que ce fût. *Benoît* refusa de recevoir les députés anglais. *Boniface* déclara aux Français qu'il se croyoit vrai pape, et que jamais il ne renonceroit à cette dignité. L'université de Paris, instruite de ces dispositions, exhorta *Charles VI* à soustraire le royaume à l'une et à l'autre obéissance, le seul moyen, disoit-elle, de vaincre l'obstination des deux compétiteurs.

Etat du roi.

1397.

Mais l'état du roi, qui empirait toujours, ne permettoit pas de prendre des résolutions fixes dans les affaires les plus importantes. Ses rechûtes

venoient si fréquentes, qu'on pouvoit
 e que la démence étoit son état
 rituel. Quand il en sentoit les ap-
 proches, il avoit soin de recommander
 qu'on ne laissât auprès de lui aucun
 instrument dont il pût frapper. *J'aime
 mieux mourir, disoit-il, que de faire
 du mal à quelqu'un. Hélas !* ajoutoit
 le malheureux prince, *si quelques-uns
 de la compagnie sont coupables de
 mes souffrances, je les conjure, au
 nom de J. C., de ne me pas tourmenter
 davantage. Que je ne languisse plus,
 et qu'ils achèvent bientôt de me faire
 mourir.* Ces paroles font voir qu'il se
 croyoit ensorcelé. Elles furent dites
 peut-être à l'occasion des tourmens
 que lui firent souffrir deux moines em-
 piriques, auxquels on eut l'imprudence
 de l'abandonner. Ils lui donnèrent des
 breuvages désagréables, lui firent à la
 tête des scarifications douloureuses,
 et le fatiguèrent d'opérations magiques
 qui n'opérèrent pas mieux. On le laissa
 six mois entre leurs mains, terme ap-
 paremment qu'ils avoient mis à sa gué-
 rison, à laquelle on croit qu'ils s'étoient
 engagés, sous peine de mort. Ils furent
 en effet punis du dernier supplice ;
 mais moins peut-être à raison de leur
 imposture, que pour leur conduite

1397.

licentieuse pendant le cours de leur traitement et sur-tout pour les imputations de maléfices aussi ridicules qu'imprudentes auxquelles ils se livrèrent et dans lesquelles ils pliquèrent le duc d'Orléans lui-même. *Isabelle* commençoit à craindre compagnie de son époux dans ses. Quand, dans son état de frénésie, il sembloit la désirer, on la remplissoit par une jeune fille, nommée *Cette de Champsdivers*, qu'on appela la *petite reine*, et dont la douceur et la complaisance gagnoient sur lui, ce qu'on n'eût pu en obtenir autrement que par la force. Le royaume, d'ailleurs, étoit gouverné avec assez de tranquillité, et en parfait concert par la reine et le duc d'Orléans. Mais *Isabelle* liée à un mari frénétique, et le duc à une épouse absente, il ne se pouvoit que les fréquentes entrevues qu'exigeoient les affaires, ne fissent naître des soupçons, et que les courtisans qui ne purent avoir part à l'autorité, n'empoisonnassent cette bonne intelligence, afin de les décréditer dans l'esprit du peuple, et de faire naître des troubles dont ils profiteroient.

Le schisme étoit toujours un objet d'inquiétude pour le conseil de régence.

I France envoya à tous les souverains négociateurs, la plupart prélats, gés d'engager chacun leur pape à démettre. L'empereur répondit :

1398.

Assemblée sur le schisme à Paris.

Quand le roi de France aura soumis le sien, je soumettrai le mien. Cette condition étoit commode pour les deux rivaux qu'elle autorisoit à refuser chacun la primauté dans la décision. Comme rien ne finissoit, on convoqua une assemblée à Paris. Le patriarche d'Alexandrie, sept archevêques, trente-deux évêques, des députés des universités de Paris, Orléans, Angers, Montpellier, Toulouse, beaucoup d'abbés, et des clercs de tous les rangs s'y rendirent. Le roi de Navarre, le duc de Bourbon, le comte de Nevers, le chancelier, plusieurs seigneurs et gens du conseil y assistoient. Comme le roi étoit malade, les ducs de Berri, de Bourgogne et d'Orléans présidèrent. Sur trois cents personnes, trente-cinq seulement s'opposèrent à la soustraction d'obéissance au pape *Benôit XIII*. Tous les autres adhérèrent à cette résolution, en vertu de laquelle il fut défendu d'obtempérer à ses ordres, et de rien payer à ses collecteurs. Il fut arrêté en conséquence qu'il seroit pourvu à l'avenir aux bénéfices électifs

1398.

par élection et aux autres par la collation des évêques.

On envoya signifier cette décision à *Benott* ; il répondit : *Mes frères les cardinaux m'ont promu à cette dignité. Pape je me suis cru, et pape je demeurerai tant que je vivrai.* Mais ses propres cardinaux, le trouvant décidé contre toutes les remontrances, l'abandonnèrent, et se retirèrent à Villeneuve, petite ville du voisinage d'Avignon. Des troupes françaises commandées par *Boucicaut*, l'investirent ; mais il ne souffrit pas beaucoup du blocus, parce que, si les ducs de Brabant et de Bourgogne le poursuivoient, le duc de Berry et de Bourbon le protégeait. Le duc d'Orléans le protégeait secrètement.

Commen-
cement des
brouilleries
à la cour.

Sa qualité de régent lui donnoit sur ses deux oncles un avantage qu'il ne savoit pas toujours modérer. En voici un exemple : *Un Jean de Bar, beau clerc, dit la chronique, négromancien et invocateur de diables, se donnoit pour sorcier, et employoit apparemment ses prestiges avec assez d'adresse pour fasciner les yeux, et faire paroître le diable, puisque la chronique ajoute qu'il faisoit bien son devoir. Il se permettoit assez publiquement ses conju-*

et autres opérations magiques, il se croyoit en sûreté sous la protection du duc de Bourgogne ; mais d'un coup, sans égard pour cette protection, fit prendre, condamner et brûler le *négomancien*. L'oncle vit que c'étoit pour le braver que son oncle avoit ordonné les procédures et l'exécution ; de - là l'intention de se contrarier, pendant qu'il auroit fallu dès-lors la plus grande union dans le conseil, pour faire tourner au profit de la France les événemens qui se préparoient en Angleterre.

Richard II, fils du prince Noir, placé enfant sur le trône, s'en montra indigne quand il parvint à l'âge de gouverner, ou du moins ne s'en montra digne qu'un seul jour : celui où, âgé de seize ans seulement, il se porta au-devant d'une multitude soulevée, qui déjà bandoit les arcs pour venger son chef *Wat-Tyler*, que le maire de Londres, choqué d'une insolence qu'il sortoit de se permettre envers le roi, venoit de tuer sur la place. *Mes amis, s'écria-t-il, en s'avançant vers eux, prétendez-vous donc tuer votre roi ? Cessez de vous affliger de la perte de votre chef. C'est moi qui serai votre général. Suivez-moi, et vous aurez satisfaction*

1398.

Affaires d'Angleterre.

1399.

1396.

fâché de voir son ambition trompée, envoya défier, pour l'affront fait à sa fille, les seigneurs qu'il savoit lui avoir été contraires et le roi lui-même ; on ne tint compte de cette bravade.

Disgrace de
la duchesse
d'Orléans.

On a aussi donné un autre motif de l'éloignement de *Valentine*, qui devoit être le véritable, et l'antipathie de Gênes seulement le prétexte ; c'est la jalousie de la reine, piquée de la préférence accordée par son époux pendant sa maladie, aux soins de sa belle-sœur. La malignité, introduite dans les cours, donnoit une cause à cette préférence des complaisances familières qui pouvoient porter ombre à l'épouse. *Isabelle* se peut-être que l'absence faisant oublier la duchesse, elle se rétablirait de ses droits pendant les accès de sa maladie comme elle en jouissoit : en vain ; mais c'étoit en vain qu'on aurait péré des affections constantes d'un homme si fréquemment malade. Quelquefois il conservoit dans son cœur les sentimens qu'on lui avoit inspirés pendant ses rechûtes ; quelquefois il en changeoit et en prenoit d'autres opposés. De-là les troubles qui ont agité le règne de cet infortuné roi, que *Galéas* avoit constitué en

sa fille , comme partie de sa dot , le comté d'Asti , mais il le retenoit. L'injustice du père influa sur le bonheur de sa fille. Cette raison d'intérêt mit froid entre les deux époux. La manie joua encore ici son rôle. Elle craignoit que le duc d'Orléans avoit vu avec plaisir s'éloigner son épouse , parce qu'elle le gênoit dans ses fréquentes revues avec la reine. Les troupes envoyées en Italie pour s'assurer de Milan , prirent aussi le gendre de Charles VI en possession du comté d'Asti.

1396.

Cette guerre n'étoit pas assez considérable pour occuper les chevaliers français et les empêcher de prendre part à une expédition contre les Turcs , qui étoit une vraie croisade sans en avoir le nom. Les dispositions s'en firent dans une entrevue à Guines , entre Richard II et Charles VI , qui mena Isabelle , sa fille , à son époux. Les deux cours y assistèrent et firent assaut de luxe et de magnificence. Bajazet , sultan de Constantinople , envahit la Hongrie. Sigismond , roi de Hongrie , envoya de tous côtés demander des secours. La réunion d'une grande multitude de nobles à Guines , fut une circonstance favorable au desir des Hongrois. Ils s'offrirent pour cette

Expédition
de Hongrie.

1396.

expédition , et le duc de Bourgogne proposa *Jean* , son fils aîné , comte de Nevers , pour les commander.

Ce prince écrivit au comte d'*Ostervant* , son beau-frère , une lettre qui l'invitoit de se joindre au c
noblesse qui devoit l'accom
Albert de Bavière , père du comte , le voyant presque disposé à se lais
entraîner , lui dit : *Guillaume* , *jusque*
tu as la volonté d'aller en Turq
en Hongrie , contre gens qui j
ne nous forfurent , nul titre de
tu n'as que pour la vaine gloire
ce monde. Laisse Jean de
gogne , et nos voisins de *Fran*
faire leur entreprise et fais la t
Vas plutôt en Frise et conquères
héritage.

Bataille de
Nicopolis.

Le comte de Nevers partit avec dix mille hommes d'armes et plus de deux mille chevaliers et écuyers. Ils furent joints en entrant en Hongrie par les troupes du royaume : tous réunis ils formoient une armée de plus de cent mille hommes. Rien ne résiste à leurs premiers efforts ; ils reprennent , la plupart d'assaut ; les villes dont les Turcs s'étoient emparés et mettent le siège devant Nicopolis , forteresse de Bulgarie. *Bajazet* se présente pour la

lélivrer. Ivres, pour ainsi dire, de la victoire, les Français, se précipitent, avec leur impétuosité ordinaire, sur les bataillons exposés à leur choc, s'y enfoncent, sans s'embarrasser s'ils sont divisés et soutenus par *Sigismond*, et faisant même un point d'honneur de ne le pas attendre. Le Turc avoit son armée en croissant. Quand virent ces escadrons avancés dans son centre, il replie les deux cornes et les ferme. Les Hongrois, qui veulent relever les Français, sont repoussés et mis en fuite. Ce ne fut plus un combat sans ce centre, mais un massacre.

Les trois quarts de cette noblesse imprudente périt sur le champ de bataille. De ceux qui se rendirent, *Bajazet* ne conserva que huit prisonniers, dont il espéroit une forte rançon, entre autres le comte de *Nevers* et *Philippe d'Artois*, comte d'Eu, connétable de France, la cause de tout ce désastre, par le même genre de témérité et d'obstination qui avoient déjà été si funestes à son trisaïeul et à la France, le jour de la Massoure. On dit que *Bajazet* voyant au comte de *Nevers* quelque chose de sinistre dans sa physionomie, l'épargna, jugeant que sa vie seroit funeste aux Chrétiens :

Papes.

etc question du sensus. Les
étoient convenus d'envoyer à
et à Rome, solliciter les de
de donner la paix à l'église, de
manière que ce fût. *Benoit*
recevoir les députés anglais.
déclara aux Français qu'il se
vrai pape, et que jamais il n
ceroit à cette dignité. L'univ
Paris, instruite de ces disp
exhorta *Charles VI* à son
rovaume à l'une et à l'autre ol

devenoient si fréquentes, qu'on pouvoit dire que la démence étoit son état habituel. Quand il en sentoit les approches, il avoit soin de recommander qu'on ne laissât auprès de lui aucun instrument dont il pût frapper. *J'aime mieux mourir, disoit-il, que de faire du mal à quelqu'un. Hélas !* ajoutoit le malheureux prince, *si quelques-uns de la compagnie sont coupables de mes souffrances, je les conjure, au nom de J. C., de ne me pas tourmenter davantage. Que je ne languisse plus, et qu'ils achèvent bientôt de me faire mourir.* Ces paroles font voir qu'il se croyoit ensorcelé. Elles furent dites peut-être à l'occasion des tourmens que lui firent souffrir deux moines empiriques, auxquels on eut l'imprudence de l'abandonner. Ils lui donnèrent des breuvages désagréables, lui firent à la tête des scarifications douloureuses, et le fatiguèrent d'opérations magiques qui n'opérèrent pas mieux. On le laissa six mois entre leurs mains, terme apparemment qu'ils avoient mis à sa guérison, à laquelle on croit qu'ils s'étoient engagés, sous peine de mort. Ils furent en effet punis du dernier supplice ; mais moins peut-être à raison de leur imposture, que pour leur conduite

1401.

qu'on sembloit lui donner affaires de France. Il avoit un grief ; c'est qu'en l'éloignant des faïres, le duc d'Orléans prétendoit encore tomber sur lui l'odieux des pôts. Il en établit un qu'il jusque sur le clergé, alléguant c'étoit pour faciliter la paix l'événement et publia qu'il le faisoit par le conseil du duc de Bourgogne. L'oncle donna un démenti formel à son neveu, partit avec des troupes pour le soutenir. Le duc d'Orléans en rassembla de son côté, et les environs de Paris se remplirent de soldats. Le duc et plusieurs des principaux seigneurs y intervinrent, et suspendirent les hostilités. Heureusement le roi revint avec son bon sens. Quelquefois il contredit ce qui s'étoit passé pendant sa maladie, quelquefois il l'improvoit. Dans cette circonstance, après s'être fait rendre compte, il munit de sa sanction le règlement du conseil, qui statua pendant l'occupation du roi, sous le nom de sa maladie, rien ne feroit sans l'autorisation du duc de Bourgogne.

Soumission
de Gênes.

N'y eût-il eu que la vie licencieuse du duc d'Orléans, c'en étoit assez pour ne pas laisser offrir au peuple le spectacle

le se gouverner par un homme
 i agement et sans frein. Les
 s (ceux qui gouvernent, in-
 uvent plus qu'on ne pense sur
 nce des gouvernés. On raconte
 uc des traits dignes du libertin le
 effréné. Il eut une multitude d'en-
 naturels. Dans ce nombre, il en
 dont la gloire fait oublier la
 ice. C'est le fameux comte de
 a, tige de la maison de Lon-
 ule, le compagnon des malheurs
 la fortune de *Charles VII*,
 naquit ainsi que lui vers ce
 Tels princes, tels courisans.
 ue de *St. Paul*, *Valeran III*
Luxembourg (1), attaché à la

1401.

1) Les *S. Paul* ou *S. Pol* de ce tems ,
 ont une branche de la maison de *Luxem-*
rg. Henri de Limbourg, comte de *Luxem-*
g par sa mère, et mort en 1280, fut la
 des deux branches principales de, ce
 : la première dite *impériale*, qui compta
 empereurs et d'où sortit un rameau
ducal, par un des fils de l'empereur
Charles IV; la seconde dite de *Luxembourg-*
ny, d'où provinrent les rameaux de
Pol, de *Brienne*, de *Piney* et de *Mar-*
es. Valeran III de Luxembourg, dont

1401.

cour de France et envoyé pour
mander à Gènes, s'étoit fait
par les Génois auxquels il d
dit-on, pour avoir trop plu
femmes. L'austérité des mœu
sévérité de *Bouticaut* rétablir
cette ville l'empire que la rép
avoit donné sur elle-même à la l
mais la soumission de ce peu
constant ne fut pas de longue d

Benoit se
soutient.

1402.

Nous avons vu *Benoit XII*
fermé dans Avignon, abandon
ses cardinaux, méconnu et r
par la presque-unanimité des f
Grâces au duc d'*Orléans*, le
n'avoit pas été sévère; les ci
déserteurs le voyant à-peu-prè
revinrent sous ses étendards, et

il est ici question, qui fut conné
France et l'un des plus célèbres pa
duc de Bourgogne, étoit le quatrièm
dant de *Valeran I de Luxembourg*
second fils de *Henri de Limbourg*,
meux connétable de *S-Pol*, *Louis*
décapité sous *Louis XI*, étoit pe
de *Valeran III*. — Dans la bran
riale, le premier empereur de cette
Henri VII, étoit petit-fils du mè
de *Limbourg*.

promesses, et des lettres tantôt atroces, tantôt menaçantes, faites par des agents adroits disséminés dans les provinces, la soustraction d'obéissance, déjà mal exécutée, fut tout-à-traitée; le roi ne se ressouvint d'avoir adhéré, et *Benôit* raffermir sa pontificale sur sa tête. Mais peu satisfait de cette déférence, il excommunia les évêques élus pendant la révolte et mit leurs diocèses en interdit. Le roi donna des édits pour pourvoir les nouveaux pasteurs. Le duc d'Orléans, protecteur de *Benôit*, prit, de son côté, pour l'amener des résolutions plus mesurées. Il fut par le pontife, et les exactions troubles continuèrent à scandaliser les fidèles.

Les relâches que la maladie du roi Charles VI avoit de temps en temps eues avoient surnommé le roi alors fait espérer qu'en s'usant, Charles VI surnommé le Bien-Aimé, et ainsi dire, elle pourroit s'adoucir avec l'âge : mais le mal redoubloit accompagné de symptômes toujours alarmans. A la noire mélancolie étoient des accès de fureur, et une opiniâtreté persévérante dans ses idées bizarres. Il fut, pendant six semaines, que dura un de ses accès, sans pouvoir permettre que personne l'ap-

1402.

prochât pour lui rendre les services de propreté nécessaires. En employant les manières douces et caressantes *Valentine*, sa belle-sœur, on avait sans doute pu lui faire souffrir les remèdes ; mais on imagina faire paroître tout-à-coup six hommes déguisés et noircis qui le saisirent. Il en fut épouvanté, et se laissa aller avec la docilité d'un enfant. Les constances affligeantes de cette maladie se répandoient dans le peuple. Chacun en étoit touché et plaignait le prince infortuné. Par sensibilité, les sujets émus, d'un commun accord, lui donnèrent le nom de *Bien-Aimé*, titre précieux pour un monarque, dont il est pénible de n'être redevable qu'au sentiment de la pitié !

Le gouvernement
fixé.

1403.

Après ce terrible accès, *Charles VI* profita d'un moment lucide pour régler le gouvernement. Jusque-là les dispositions n'avoient été que provisoires ; mais le roi donna à celle-ci toute la solennité qui pouvoit les rendre permanentes. Il établit un nouveau conseil d'Etat, composé de la reine, des princes du sang, du connétable, du chancelier et des ministres actuellement en place. A l'édit qui contenoit la réformation, il en joignit un autre

l'avantage de la reine. Il y disoit arrivant sa mort, son fils aîné seroit tôt reconnu souverain, sous la régence et la tutelle de sa mère seule. Ces deux grands moyens de puissance furent assurés à la reine exclusivement à tout autre, il s'ensuivoit qu'organe de son fils souverain, quoiqu'encore mineur, *Isabelle* devoit jouir désormais l'autorité la plus étendue et la plus absolue. Ces deux édits furent portés par le connétable et le chancelier au parlement. La cour eut ordre, ainsi que les princes et les grands officiers de la reine même, de jurer de s'y conformer : ce qui fut exécuté sans réticence.

1403.

Aussitôt que l'autorité fut consolidée, de nouveaux impôts en notifièrent au peuple l'exercice. Une rupture avec l'Angleterre dont on se disoit menacé, fut le prétexte des subsides. Les ducs d'Orléans et de Bourgogne partagèrent les opérations militaires contre l'ennemi commun. Ils se mirent en campagne avec ostentation : le premier se destinant contre la Guienne, arriva jusqu'à Orléans, où sa vanité trouva la satisfaction d'une entrée magnifique, et il revint à Paris. Le second alla dans ses Etats de Flandre où il

Préparatifs
de guerre
arrêtés.

1403.

présidoit à la construction de château de bois dont il devoit investir la ville Calais, comme avoit fait *Edouard I.* quand il la prit.

Violence
du duc d'Or
léans, et
mort du duc
de Bourgo-
gne.

1404.

Pendant ce voyage et ces pr
l'impôt se percevoit. A mesure q
recette avançoit, les bruits de
diminuoient. On portoit les
dans la tour du Louvre. Le duc d'
léans, à son retour, demanda l'
verture du trésor. Les gardiens
sitaires refusent. Il fait enfoncer
portes à coup de hache et enlève
ce qui s'y trouvoit. Le duc de
gogne accourt à Paris, blâme la c
de son neveu. On croit qu'il re
pour ses Etats dans le de
lever des troupes, et de rev
parer seul du gouvernement :
tomba malade et mourut à Ha
fut le prince le plus riche de
et mourut insolvable. Sa veuve,
guerite de Flandre, fut obligée
renoncer à la communauté
pour n'être pas comprise dans
de ses dettes. Elle se soumit à l'
miliante cérémonie en usage dans
circonstances, de remettre elle
sa ceinture, ses clefs et sa boi
le cercueil de son mari, en sig
l'abandon qu'elle faisoit de sa

, qui fut vendu publiquement
des créanciers. Son fils *Jean*,
nommé *Sans-Peur*, hérita de la
régne, de la Flandre et des con-
quisitions de son père, et
de son ardeur à se mêler des
la France; mais l'ambition
Philippe déjà justifiée peut-être par
circonstances et par la conscience
il avoit, qu'il étoit plus digne de
gouverner que les ducs d'*Anjou* et de
Berry, ses frères, fut associée d'ailleurs
aux vertus dont n'hérita pas son fils.
Le schisme continuoît toujours. De
ne qu'il auroit pu finir après la
de *Clément XII*, pape d'Avi-
gnon, si ses cardinaux ne s'étoient
pressés d'élire *Benoît XIII*; de
ne, il auroit été possible de se réu-
nir, si les cardinaux de Rome avoient
eu l'élection après la mort de
Jacques; mais ils la précipitèrent,
la crainte d'être engagés à la
soutenir. En effet elle étoit consom-
mée, quand les députés, envoyés de
France, pour la retarder ou l'empê-
cher, arrivèrent. *Cosmat de Mélior*,
cardinal de Sainte-Croix, prit la
parole sous le nom d'*Innocent VII*, avec
condition, signée par lui et les car-
dinaux, et déjà reconnue si inutile, de
Tom. IV.

1404.

Continua-
tion du schis-
me.

procession du recteur qui p
vant sa porte. Des coups furent
des pierres lancées et la c
mise en désarroi. Aussitôt les éc
fermées, les sermons cessent
en carême. Le peuple murn
duc d'*Orléans* se donna des
mens pour appaiser l'affaire. A
citation, le parlement différoit
mais enfin le prince consentit
le cours de la justice libre. I
ment condamner *Cornier* à 12

restiques après la bataille , fut
e , et quelques-uns des coupables
n s'étoient laissé prendre , promenés ,
lés et fustigés. C'étoit pour gagner
niv té et par elle le peuple , sur
le avoit une grande influence ,
le duc d'Orléans lui avoit enfin
é donner cette satisfaction ; mais sa
lescendance n'empêcha pas les aus-
docteurs de présenter un mémoire
oureux contre les désordres de la
ur et du gouvernement. Le conseil
omit de travailler à la réforme.

1494.

La reine usoit largement de l'auto-
é qui lui avoit été donnée par le
nier règlement. Elle y faisoit partici-
r le duc d'Orléans. Ils tenoient l'état
plus brillant , qui contrastoit singu-
rement avec la cour délaissée et mes-
ine de l'infortuné monarque. Dans
de ses instans de raison , la gouver-
nante de ses enfans vint se plaindre
*qu'ils n'avoient souvent que manger
et que vêtir. Hélas ! dit-il en soupi-
rant, je ne suis pas mieux traité. Cette
pénurie étoit rendue plus remarquable
par les fêtes brillantes que se donnoient
le beau-frère et la belle-sœur , et les
plaisirs qu'ils prenoient ensemble , soit
en public , soit dans le particulier*

Liaison
de la reine et
du duc d'Or-
léans.

1405.

1405.

d'une intimité qu'on ne manquoit pas de mal interpréter.

Défauts du
prince.

Le duc d'*Orléans* paroît avoir eu le défaut de ne pas s'inquiéter de l'estime publique. Il se permettoit même de braver l'opinion, soit par des plaisanteries, soit par des duretés. Il fit un jour avertir ses créanciers de venir recevoir ce qu'il leur devoit. Ils accoururent, pleins de confiance, au nombre de plus de huit cents. Au-lieu d'argent ils ne reçurent que des mépris. A ceux qui en murmuroient, on répondit qu'étoient encore trop heureux que le prince voulût bien leur devoir. Un autre jour il repoussa avec dédain les remontrances de l'université. « On n'a que » faire de vous, dit-il aux députés ; » vous aviez un point de loi à décider, » appelleriez-vous des soldats ? » non, » vous. Retournez à vos écoles et ne » vous mêlez que de votre métier ». Traiter si *cavalièrement* un corps qui avoit une si grande influence sur le peuple, c'étoit au moins une imprudence.

Haine des
ducs d'Or-
léans et de
Bourgogne.

Le duc d'*Orléans* avoit un ennemi qui recueilloit avec soin tous ces traits d'une conduite irréfléchie, et ne manquoit pas de les orner des observations

les plus propres à exciter l'indignation publique. Ce dénonciateur perfide étoit *Jean-Sans-Peur*, le nouveau duc de Bourgogne. Les deux cousins germains nés le même mois de la même année, étoient bien différens de caractère. Le duc d'*Orléans* insouciant, songeant par préférence à ses plaisirs, aimoit l'autorité pour le faste, l'éclat, la satisfaction de dépenser et de répandre les faveurs. Le duc de *Bourgogne*, sombre, réservé, occupé des affaires, recherchoit l'autorité pour dominer et agir en maître.

1405.

Après la mort de son père, il demanda et obtint l'entrée au conseil. Il s'y présenta comme héritier des sentimens de son père pour le peuple dont il plaignoit la misère. Sous prétexte d'une prochaine invasion des Anglais, le duc d'*Orléans* proposa l'établissement d'un nouveau subside. Le duc de *Bourgogne* qui s'y opposa envain, eut grand soin de divulguer les représentations qu'il avoit faites dans le conseil. Cette conduite lui gagna l'affection des Parisiens. Ce que firent le duc d'*Orléans* et la reine pour obtenir leur estime, ne servit à rien. C'étoit le temps du carême. Ils assistoient ensemble aux offices, visitoient les hôpitaux et faisoient

Première
entreprise
duc de Ecu
gogne.

1475.

de grandes aumônes ; mais dans cette association de bonnes œuvres et de bienfaits , la malignité voyoit plutôt le scandale d'une liaison trop intime , que l'inspiration d'une véritable piété. Des pamphlets , répandus avec profusion , noircissoient les actions indifférentes et déprécioient les bonnes.

La prépondérance marquante du duc d'*Orléans* , au conseil , sur le duc de *Bourgogne* , avoit mortifié ce dernier , qui s'étoit retiré dans ses états. *Isabelle* et le duc d'*Orléans* triomphoient de son absence , quand tout-à-coup le duc partant de Flandre avec un cortège qui pouvoit passer pour une armée , avance sans fracas et sans en avertir. Il étoit déjà près de Paris , que la reine et son beau-frère ignoroient encore sa marche , déguisée quelque temps sous le nom d'une expédition contre les Anglais. Effrayé de cette espèce d'irruption , et n'en devinant pas l'intention , le duc d'*Orléans* se sauve précipitamment à Melun avec tout le conseil ; la reine l'y suit et ordonne qu'on lui amène son fils aîné , ainsi que sa bru. On soupçonne que le projet du duc de *Bourgogne* étoit de s'assurer du roi , de la reine , du dauphin *Louis* , et de gouverner sous le nom de celui-ci , pendant les rechûtes

son père. Dans cette vue , il avoit
un grand intérêt à s'assurer du jeune

1405.

Le duc de *Bourgogne* étoit beau-
tre du dauphin *Louis* , auquel il avoit
l'habileté de faire épouser *Margue-
rite* , sa fille. Il apprend , en arrivant à
Louvre , que les deux jeunes époux
ont été enlevés de Paris , contre leur
volonté , et qu'ils sont sur la route de
Flandre. Il y court , lui sixième , fait
arrêter la litière , demande à son gen-
darm s'il n'aimeroit pas mieux revenir à
Paris , que d'aller où on le mène. *Louis*
répond affirmativement : *Retournez-
vous* , dit impérieusement le beau-père
aux conducteurs. *Louis de Bavière* ,
frère de la reine , commandoit l'escorte ;
il veut faire quelques remontrances. Le
roi ne l'écoute seulement pas , et ra-
mené le couple fugitif à Paris. Le roi
de *Navarre* , les ducs de *Berri* et de
Bourbon , le comte de la *Marche* , beau-
coup de seigneurs , et les Parisiens en
multitude , les reçoivent avec les démon-
strations d'une vive allégresse. Le duc de
Bourgogne est proclamé défenseur de
l'état : l'université , le corps de ville ,
et tous les autres corps viennent le re-
mercier.

Il assemble le conseil. Après avoir

1406.

couronne les provinces que les Anglais en avoient détachées. L'occasion, en effet, ne pouvoit être plus favorable, parce que l'Angleterre étoit troublée par des factions contre lesquelles *Henri IV* avoit bien de la peine à soutenir son usurpation. Le duc de *Bourgogne* fit des préparatifs pour reprendre Calais. Le premier alla attaquer Blaye et Bourg, deux villes dont la prise auroit entraîné celle de Bordeaux ; mais les sièges se prolongèrent, les pluies vinrent, ensuite les inondations et les maladies, l'armée se perdit en désertions. Le duc de *Bourgogne* prenoit prudemment pour le siège de Calais des mesures qui auroient pu réussir, mais le duc d'*Orléans*, de retour de sa malheureuse expédition, fit brusquement renouveler la trêve avec l'Angleterre. On envoya au Bourguignon ordre du roi de renoncer à son projet. Il n'obéit qu'à regret après des injonctions réitérées, et regarda cette trêve venue si à-propos, comme le fruit d'une manœuvre du duc d'*Orléans*, humilié du mauvais succès de son expédition, et jaloux de la gloire que son rival pouvoit acquérir dans la sienne ; mais il n'en revit pas moins son cousin avec toutes les apparences d'une sincère cordialité.

Cependant leur animosité perçoit, malgré la contrainte qu'ils s'imposoient. Ils se contrarioient en tout, ne paroissent au conseil que pour se contredire, et ne manquoient aucune l'occasion de se désobliger, quand ils pouvoient le faire sans trop d'éclat. On rapporte du duc d'Orléans une imprudence, très-croyable de la part d'un libertin qui avoit déjà donné plus d'une preuve d'indiscrétion. Il gardoit dans un appartement reculé les portraits des dames de la cour dont il prétendoit avoir obtenu des faveurs. Entr'eux étoit placé celui de la duchesse de *Bourgogne*. Quelques bas flatteurs en avertirent le mari. Il conçut de cet affront un dépit mortel qu'il s'efforça de cacher, mais il ne put si bien y réussir que les ducs de *Berri* et de *Bourbon* ne s'en aperçussent et ne s'en alarmassent. Ils firent ce qu'ils purent pour rapprocher les deux cousins. Le duc de *Bourgogne* se montra difficile, cependant il consentit de se laisser appaiser, du moins en apparence; soit parce qu'il n'avoit pas encore arrangé dans son esprit, son projet de vengeance; soit qu'il lui fallût les dehors de l'amitié pour l'exécuter.

Il ne se refusa donc pas à l'invitation du duc de *Berri*, qui employoit tous

1407.

Réconciliation des ducs de Bourgogne et d'Orléans

1407

les moyens pour réconcilier ses deux neveux. Le duc les fit assister à une même messe et communier ensemble, et se donna le plaisir de les traiter à sa table; ils signèrent devant lui un acte de confraternité, engagement qui étoit sacré entre guerriers. Ils acceptèrent mutuellement l'ordre de chevalerie l'un de l'autre, et se confirmèrent la promesse de vivre désormais en amis. Enfin, dit la chronique, *ils prirent les épices et burent le vin ensemble. Le duc d'Orléans invita celui de Bourgogne à dîner chez lui le dimanche qui suivoit cette cérémonie : Jean promit de s'y rendre, et ils s'embrassèrent en se quittant.*

Assassinat
du duc d'Orléans.

Pendant ces protestations amicales, le Bourguignon tenoit cachés, dans une maison de la vieille rue du Temple, dix-huit hommes commandés par *Raoul d'Octonville*, homme d'exécution, de tout temps dévoué à la maison de Bourgogne. Le lendemain de la réconciliation que nous venons de détailler, le duc d'Orléans devoit passer la soirée chez la reine qui étoit en couches à l'hôtel *Barbette*. Au jour tombant, il lui arrive un prétendu exprès du roi qui demeurait à l'hôtel *St.-Paul*, et qui le demande. Il part aussitôt sans attendre son escorte qui étoit ordinairement

ent très-nombreuse, et précédé
 ulement de deux écuyers montés sur
 même cheval. Les assassins étoient
 és le long des murs de la rue du
 iple, le cheval les apperçoit, s'ef-
 e, prend le mors aux dents, et
 rte les cavaliers jusque dans la
 te St.-Antoine. Le duc d'Orléans
 ; seul, et est aussitôt environné
 des gens armés qui crient à mort.
 ; suis le duc d'Orléans, leur dit-il,
 yant ou qu'ils se trompoient, ou
 son nom leur en imposeroit. *Tant*
eux, répondent-ils, *c'est ce que*
s demandons. Un premier coup de
 e lui coupe la main dont il tenoit
 bride; d'autres coups de masse et
 épée l'abattent de son cheval. Il s'é-
 ie en tombant : *Qu'est-ce ceci? d'où*
nt ceci? Un coup de massue hérissée
 pointes de fer lui fracasse la tête et
 t sauter la cervelle. Enfin, un homme
ché sous un chaperon vermeil, une
 ite lanterne à la main, sort de la
 son où les meurtriers étoient aupa-
 rant cachés, approche du cadavre,
 considère attentivement, lui dé-
 arge un dernier coup de massue, et
 retire en disant : *Éteignez tout,*
lons-nous en, il est mort.
 Il seroit difficile de peindre le ta-

1407.

multe de la ville, la consternant de la cour pendant la nuit. Le corps fut transporté dans l'église des Innocents-Manteaux. Le duc de Bourgogne avec les autres princes visiter l'œuvre. Il avoit un air triste, la contenance d'un homme profondément affligé. *Oncques mais, dit-il, on perpétra, en ce royaume, si méchant si triste meurtre.* Le conseil se rassembla de bon matin. Le duc de Bourgogne s'y rendit. Les portes de la ville avoient été fermées pour empêcher l'évasion des coupables. *Guillaume I nonville*, prévôt de Paris, informa qu'un homme soupçonné s'étoit réfugié dans l'hôtel d'Artois, demeure du duc de Bourgogne, vint demander la permission de fouiller les hôtels des princes. A cette proposition le roi pâlit, s'approche du duc de Bourgogne et du roi de Navarre, et leur raconte le crime. Le duc de Berri, d'horreur, s'écrie, les larmes aux yeux : *J'ai perdu mes deux neveux.* Le meurtrier tâche de s'excuser. *Le diable, dit-il, m'a tenté.* Surpris ! L'est-on avec tant de facilités ? La journée fut remplie par les premières cérémonies des funérailles. Le conseil se rassembla le

Sans-Peur se présenta pour en-
le duc de *Berri* le repoussa,
reusement pour le coupable ; car
duc de *Bourbon*, arrivant, trouva
mauvais qu'on ne l'eût pas arrêté.
se retira précipitamment dans ses
, où il donna des asiles aux exé-
rs de ses ordres. La populace
Paris, séduite par les déclamations
urguignon contre les impôts, se
ut de la mort du duc d'*Orléans*.
oit trente-six ans. De *Valentine*,
épouse, il laissa trois fils, *Charles*,
d'*Orléans*, qui fut père de *Louis*
II ; *Philippe*, comte de *Ver-*
, qui ne laissa point de postérité
time ; et *Jean*, comte d'*Angou-*
, aïeul de *François I*. Quatre
auparavant il avoit fait son testa-
nt qui prouve que ce malheureux
ne n'étoit pas entièrement perversi,
ni qu'il y avouoit les erreurs de sa
vie, qu'il les déplorait, en de-
mandoit pardon à Dieu et aux hommes,
ceux-ci leurs prières pour l'ob-
tenir. Une dernière imprudence attira
punition de toutes les autres ; car
ne peut guère douter que la ven-
geance atroce du duc de *Bourgogne*
n'ait été provoquée par l'honneur blessé
dans l'endroit le plus sensible pour un
poux.

1407.

Le roi promet de punir le coupable.

L'audace , et l'audace d'un scélérat sans honte et sans remords , pris désormais à la conduite de *Jean-Sa-
Peur*. Il osa tout. La duchesse d'Orléans étoit à Château-Thierry lorsqu'il apprit la mort de son époux. Son premier soin fut de sauver ses enfants. Elle les envoya à Blois, ville alors fortifiée, et partit pour Paris. Sa affliction, le spectacle d'un grand deuil, son entrée lugubre touchèrent le peuple pour un moment. On se hâta d'adoucir son chagrin par des honneurs. Le roi de *Sicile*, les ducs de *Berri* et de *Bourbon*, les autres princes, le connétable et un cortège de seigneurs allèrent au-devant d'elle. Le roi la reçut avec la plus tendre affection. Il étoit alors dans son bon sens. Il se brassa en versant des larmes, dit d'avoir bon courage, et qu'il se vengerait. Promesse, comme d'autres, plus aisée à faire qu'à

Conduite hardie du duc de Bourgogne.

Pendant ces cérémonies, le duc de *Bourgogne* assembloit des troupes. Dans la convocation adressée aux Français, il leur reprocha le meurtre, chargeoit le défunt de crimes de lèse-majesté, de magie, d'attentat à la vie de son frère, pour régner à sa place, de tyrannie dans le gouvernement.

t, en le tuant, avoir rendu
 d service au royaume. Jamais
 il ne s'écarta de ce langage.
 d'attendre qu'on le mît sur la
 ive, il se disposa à attaquer. Ses
 tifs étoient si formidables, que
 r, dénuée d'argent, de soldats,
 peut dire de conseils, prit le
 de négocier. Elle lui envoya le
 e Sicile et le duc de Berri à
 , où il étoit déjà arrivé. Ils
 mandoient que d'avouer son
 , en marquer du repentir, et
 crier au roi *mercy*. Il refusa
 légère satisfaction. Les négo-
 rs se retirèrent très-courroucés.
 n opiniâtreté. La seule mortifi-
 qu'on jugea possible de lui
 r, fut de ne pas le mettre au
 re de ceux qui devoient gou-
 le royaume pendant l'occupation
 i. Cette nomination se fit dans
 de justice.

is il sut se passer du droit dont Il se rend
 privoit indirectement. Il conti- maître de
 narche vers Paris avec un corps Paris.
 valerie d'élite, suivi d'une nom-
 infanterie. Quand il fut à
 es lieues de la capitale, le roi
 voya défendre d'avancer et d'y
 . Nonobstant la défense, il

1407.

avança toujours, et entra sans aucune opposition. Ses gendarmes s'parèrent des portes, des rues et des places; et ses fantassins, des places les plus importants des environs. Il pour lui-même avec des barricades une espèce de citadelle dans son h d'Artois. D'avance, il s'étoit construit en pierres une chambre percée d'une seule ouverture, où il se pendait pendant la nuit à l'abri du danger mais non, sans doute, exempt de transes inséparables du crime.

Harangue
de Jean Petit.

Ainsi préparé, il alla droit au demandeur permission de justice action. Le monarque, non tout-à-aliéné, mais dans un état de démence reconnue, lui accorda une audience publique dans la grande salle de l'hôtel St.-Paul. Là, parut le sieur *Jean Petit*, cordelier, chargé d'une tâche qui auroit été très-pénible à un honnête homme. On jugea, par l'exorde du discours, de la confiance que l'orateur devoit inspirer. Il qu'il avoit entrepris de défendre le seigneur de Bourgogne, *parce qu'il avoit tant petitement bénéficié, le lui avoit, depuis trois ans, bonne et grosse pension, dont il trouvoit ses dépens et trouveroit*

plaisoit, de sa grace. Entrant en matière, il prétendit prouver l'imité du meurtre par douze en l'honneur des douze Apô-

1407.

Presque toutes ces raisons étoient exemples tirés de l'histoire sainte prophane, assez adroitement adaptés au sujet; des inductions de ces faits, des raisonnemens, qui ont été employés, quelquefois depuis, pour enlever des scélérats à commettre le crime. *Jean Petit*, habile en ces arts, n'ignoroit pas non plus la calomnie. Il accusa le duc de *Normandie* d'être cause de la maladie du roi, son frère; de s'être lié, pour le roi, et avec des sorciers; d'avoir employé avec eux des opérations magiques, et il faisoit une peinture effrayante de ces terribles évocations, et dit qu'il avoit tenté de faire mourir le roi par le poison pour se mettre en sa place; toutes imputations déjà faites par le duc de *Bourgogne*: mais, le harangueur insinua que la reine s'étoit prêtée au complot. Quand le duc eut fini de faire mouvoir le ressort pour exciter son indignation, les assistants, leur multitude, leur pesanteur, leur accumulation, il n'y a point de figure de rhétorique que l'orateur

Lettres d'abolition au
duc de Bour-
gne.

1408.

orale, et ce discours, prouva
une multitude gagnée d'av-
couvert d'applaudissemens.

La reine s'étoit sauvée
emmenant le dauphin et
enfans. Le roi de *Sicile*,
Berri et le jeune duc de
Jeon VI, la suivirent.
Le prince avoit été enlevé par
du pays à *Jeanne de Nav*
de *Charles-le-Mauvais*,
lorsqu'il étoit encore le roi d'

able. Le monarque laissé ainsi seul
 ut ce que le *Bourguignon* exigea. Il
 un écrit, dont il convient de
 porter les propres termes. Il y disoit:
ce que le duc de Bourgogne
pleinement informé, si comme
a fait dire et proposé, que notre
avoit machiné et machinoit de
en jour la mort et l'expulsion
nous et de notre génération, et
oit par plusieurs voies et moyens
venir à la couronne et seigneurie
notre royaume; il, pour la sûreté
réservation de nous et notredit li-
, pour le bien et utilité de notredit
aume, et pour garder envers nous
foi et loyauté en quoi il nous est
u, a fait mettre hors de ce monde
redit frère; et nous supplie que
par le rapport d'aucuns ses mal-
lans, et autrement, nous avons
aucune déplaisance contre lui,
cause dudit cas advenu en la
me de notredit frère, nous,
dérant les causes pourquoi il l'a
faire, voulions ôter de notre cou-
ge toute déplaisance, savoir fai-
s que nous considérant le fervent
oyal amour et bonne affection que
redit cousin a eue et a à notre
rée, avons ôté et ôtons de notre

sa puissance, ne p
être entouré d'une pr
toit ses louanges. Cef
minuoit pas les impôts ; r
la nécessité de les co
profusions du duc d'O
vices de l'ancien gouve
faisoit des promesses. L
prospérité, malheur à ceu
l'avoient pas assez ménagé
circonstances fâcheuses ! Le

principalement en vue la sienne
 promet de se venger. Un procès,
 le prévôt soutenoit depuis deux
 contre l'Université, fournit au
 e double plaisir, et de satisfaire
 ressentiment, et d'obliger le
 académique dont la faveur étoit
 euse. *Tignonville* avoit fait pendre
 clercs, convaincus d'homicide
 e vol de grand chemin. L'Uni-
 versité prétendoit qu'il y avoit eu
 dans la procédure, et violation
 ses privilèges. L'ancienne cour
 fit fait suspendre le jugement ;
 oit un motif au duc de *Bourgogne*
 le reprendre : pour la mortification
 ses ennemis dans la personne de
 protégé, il fait porter la sen-
 e dont voici le prononcé. « Le
 prévôt se transportera aux fourches
 atibulaires, où les deux corps sont
 exposés depuis deux ans. Il les
 baisera à la bouche, les dépendra
 ni-même, les accompagnera à l'é-
 lise des Mathurins où ils seront
 enterrés ». Le bourreau conduisoit
 charrette, et étoit revêtu d'un
 gris. Le roi envoya cent écus d'or
 et les frais du convoi.
 es cérémonies lugubres et bizarres
 nent aux mœurs de ce siècle, où

1408.

Schisme.

1408.

les esprits étoient encore exaltés par les disputes que le schisme occasionnoit , disputes qui donnoient haute importance aux moindres évènements touchant à la religion. Le zèle de l'Université pour la soustraction aux deux obédiences , et pour sa stricte exécution , étoit toujours le même ; de plus , ce zèle devint persécuté. Des personnes , attachées par conviction ou par habitude à *Benoît XI* furent arrêtées et bannies sur instances de l'Université. Le pontife se vengea par des bulles fulminantes qu'il envoya signifier au roi. Les porteurs de ces anathèmes eurent maladresse de se laisser arrêter. Ils subirent des peines humiliantes , expositions en public , et la prison. Pendant ce temps les deux papes jouoient toujours le même rôle , se promettre d'abdiquer , et de ne point tenir. Leurs cardinaux , las de cette collusion , qui devenoit une dérision , les abandonnèrent en grande partie et se réunirent en un concile qu'ils avoient convoqué à Pise. Les cardinaux sommèrent *Benoît et Grégoire d'abdiquer*. Sur leur refus , ils les déposèrent et élurent *Pierre de Candie*.

qui prit le nom d'*Alexandre V.* Ainsi il y eut trois papes et trois sacrés collèges, parce que les deux déposés créèrent chacun des cardinaux pour remplacer leurs déserteurs.

Des troubles survenus à Liège déterminèrent le duc de *Bourgogne* à quitter Paris pour aller secourir son beau-frère, évêque et seigneur de cette ville, contre les bourgeois qui étoient révoltés. On croit qu'il fut heureux d'avoir ce motif pour se retirer, parce que la reine, les princes et la duchesse d'*Orléans*, dont les partisans avoient repris courage, rassembloient des troupes qui auroient pu le forcer à s'éloigner moins honorablement. Sitôt qu'il fut sorti de Paris, changement de scène; la reine y rentre, la duchesse d'*Orléans* y arrive. On tient au Louvre une assemblée, composée des principaux membres de l'Etat. Il y est statué que la puissance souveraine sera octroyée et commune à la reine et à Monseigneur de *Guienne*, qui étoit le dauphin, le roi étant empêché et absent. Suivit un lit de justice qui autorisa la duchesse d'*Orléans* et ses enfans à mettre en cause le duc de *Bourgogne*.

1408.

Le duc de Bourgogne quitte Paris, la cour y rentre.

1428.

Procédures
contre le
duc de Bour-
gogne.

Dans la requête qu'elle présenta, elle concluoit à ce qu'il demandât pardon à elle et à ses enfans, en présence du roi, des princes, des conseils et du peuple, la tête découverte, sans ceinture, à genoux : que cette réparation commençât au Louvre, fût répétée dans les cours du Palais, à l'hôtel St.-Paul, et au lieu où le crime avoit été commis; qu'elle fût publiée à son de trompe par tout le royaume, que toutes ses maisons fussent rasées, qu'on élevât sur leur emplacement des croix avec des inscriptions flétrissantes; qu'il lui fût enjoint de fonder deux collégiales et deux chapelles, l'une à Jérusalem, l'autre à Rome, et de payer une amende d'un million d'or; qu'il fût exilé outre-mer, pendant vingt ans au moins, avec défenses d'approcher de cent lieues des endroits où la reine et les princes d'Orléans se trouveroient : se référant d'ailleurs à ce qu'ordonneroit la cour pour la punition corporelle. Sur les conclusions du procureur-général, dont les plaignans demandoient la jonction, qui fut accordée, le dauphin, présidant en l'absence du roi, promit à la princesse qu'il lui seroit rendu pleine et entière justice.

quand on en vint à com-
cer le procès , le conseil se trouva
rt rassé. Les loix fondamentales
l'é igeoient que le procès d'un
r f suivi dans la cour des pairs,
le ocureur-général refusoit son
n on procédoit autrement.
is co en ne falloit-il pas de for-
il et de délais ! Etoit-il sûr que
cet intervalle , les princes et les
i, i se montroient actuellement
a i contre le duc de Bourgogne,
p la crainte ou par l'intrigue,
cl iroient pas d'opinion ? De
les i isiens se montroient tou-
s tr attachés au duc de Bour-
. Seroit il prudent de le cons-
r publiquement criminel dans
ville pleine de ses partisans ? Ne
oit-ce pas risquer , ou d'être forcé
re lre un jugement qui lui seroit
e , ou de ne pouvoir l'exé-
ter s'il lui étoit contraire ? Il parut
ic plus convenable de ne pas s'ex-
à la chance d'un procès, de le
t er en coupable convaincu, et de
se tre par la force des armes.
I constance paroissoit favorable.
I se trouvoit engagé dans une
rre d'un succès douteux. Les princes
les seigneurs , dans la ferveur de

1408.

l'indignation contre le meurtrier, promettoient des secours à l'envi. Les Liégeois, dans l'enthousiasme de la liberté, étoient très-éloignés de faire aucun accord avec leur tyran, et paroissoient fort capables de tenir long-temps en échec les forces de son protecteur. Cependant, contre l'attente de la cour de France, le duc de Bourgogne battit les Liégeois, dissipa leur armée et prit la ville. Il acquit dans cette expédition, où il courut des risques, le nom de *Jean-Sans-Peur*, et son beau-frère, l'évêque de Liège, *Jean de Bavière-Hollande*, celui de *Jean-Sans-Pitié*, parce qu'il fit massacrer ses prisonniers.

Il revient
à Paris.

Cet avantage renforça dans la capitale le parti du *Bourguignon*. Il déclara qu'il alloit s'y rendre en personne pour répondre aux griefs allégués contre lui. La cour n'avoit rien de prêt, ni troupes, ni argent. Les seigneurs et les princes, qui avoient promis de si grands efforts, hésitoient et trembloient. *Jean* arriva à Paris, orné de la double réputation d'homme ferme dans ses résolutions et de brave guerrier. La reine se sauva et emmena, au-delà de la Loire, son mari et ses enfans; les princes, le conseil et les

courtisans l'accompagnèrent. Le seul parlement resta pour maintenir l'ordre et la police.

1408.

A la cour se rencontroit alors le frère aîné de l'évêque de Liège, *Guillaume*, comte de Hollande et de Hainaut, estimé pour sa probité et ses lumières. Il y étoit venu afin d'arranger le mariage de sa fille, la fameuse *Jacqueline*, avec le second fils de France. Comme beau-frère du duc de *Bourgogne*, il proposa à la reine de tenter un accommodement et offrit sa médiation. Quand il eut aplani les premières difficultés, la reine envoya à Tours, lieu choisi pour les conférences, *Louis de Bavière*, son frère, le grand-maître de *Montaigu*, et d'autres ministres. *Valentine*, veuve du duc d'Orléans, pressentit que ces négociations ne pouvoient manquer d'aboutir à une paix dont la reine avoit besoin, et que le meurtrier de son mari resteroit impuni. Elle tomba malade de chagrin. Prête à mourir, elle appela auprès d'elle ses enfans, dont le plus âgé n'avoit que seize ans, et les exhorta à poursuivre l'assassin de leur père, sans se laisser jamais décourager. Entr'eux elle admit *Dunois*,

Mort de la
duchesse
d'Orléans.

1408.

qu'elle paroissoit chérir de préférence. *Celui-ci*, disoit-elle quelquefois, *m'a été emblé*, (volé), *et nul des miens n'est si bien taillé à venger la mort de son père.*

Nouveau
pardon ac-
cordé au duc,
à Chartres.

1409.

Comme elle l'avoit prévu, les négociations aboutirent à un accommodement. En affectant de l'éclat, on crut apparemment lui donner plus de solidité. Commencé à Tours, l'accord se consumma à Chartres. On dressa un trône dans la cathédrale. Le roi, qui avoit alors quelques lueurs de raison, y parut avec la reine, les princes et une cour nombreuse. Le duc de Bourgogne se mit à genoux; son avocat récita une formule convenue, en ces termes : *Sire, il a été rapporté à monseigneur de Bourgogne que vous étiez indigné sur lui pour le fait qu'il a commis et fait faire, en la personne de monseigneur le duc d'Orléans votre frère, pour le bien de votre royaume et de votre personne, comme il est prêt de vous dire, et faire véritablement savoir, quand il vous plaira, et pourtant vous prie, tant et si humblement, comme il peut, qu'il vous plaise ôter votre ire et indignation de votre cœur, et le tenir en votre*

ne grace. Quand l'avocat eut fini,
duc dit : *Sire , de ce je vous*

1409.

Il s'éloigna ; le duc de Berri,
lin , les rois de Navarre et de
le se prosternèrent aux pieds du
, et lui dirent : *qu'il vous plaise ,*
, *de passer la requête de votre*
le duc de Bourgogne. Il ré-
ndit : *Beau cousin , nous vous*
cordons votre requête , et vous
ardonnons tout.

L'avocat se tourna ensuite vers les
jeunes princes d'Orléans , et leur dit :
Messeigneurs , voici le duc de Bour-
gogne qui vous prie qu'il vous plaise
ôter de vos cœurs , si vous avez au-
cune haine ou vengeance contre lui ,
pour le fait qui fut perpétré en la
personne de monseigneur d'Orléans ,
votre père , et que dorénavant vous
serez bons amis ensemble. Le duc leur
dit aussi laconiquement qu'au roi , *de*
ce je vous prie. Les enfans ne répon-
doient que par des larmes. Le roi les
pressa , et ils répétèrent les paroles
qu'on leur dictoit : *Sire , puisqu'il*
vous plaît commander , nous lui ac-
cordons sa requête , et lui pardon-
nons toute la malveillance qu'avions
contre lui , car en rien ne voulons
désobéir à chose qui soit à votre

1409.

plaisir. Les deux parties firent serment sur le missel. Les lettres d'abolition furent expédiées le même jour. Il y étoit dit que la grâce entière ne regardoit que le duc seul, et que ses complices seroient à perpétuité bannis du royaume. Après la paix de Chartres, la reine qui y avoit été comme forcée, se retira à Melun. Le duc s'empara du gouvernement. Il sut par ses flatteries gagner le duc de Berri, prince inconstant et foible, et plusieurs autres princes et seigneurs dont il avoit besoin. Le seul duc de *Bourbon* resta inflexible, et irréconciliable avec l'assassin de son neveu.

Suppliee de
Montaigu.

Le duc de Bourgogne fit rendre aux Parisiens la liberté de l'élection de leurs magistrats, et d'autres privilèges et franchises dont ils avoient été privés à l'occasion de la sédition des *Mailloins*. Il annonça aussi, ce qui est toujours très-agréable au peuple, la recherche des financiers. On commença par *Montaigu*, leur chef, grand-maître de la garde-robe et surintendant des finances. Il ne plaisoit pas au duc. Ce prince l'avoit trouvé difficile dans les conférences de Tours, mal disposé pour lui, muni de lumières, et d'une force de raison-

nement, qui lui faisoient redouter
moyens d'un pareil adversaire ; il
fut sa perte. La recherche em-
ployée contre les financiers étoit une
bonne occasion. Le duc de *Bourgogne*
saisit. Il parut contre le surintendant
acte d'accusation, qui ne lui impu-
pas moins que d'être concussion-
naire, administrateur infidèle et ennemi
de l'état. On y ajouta qu'il avoit été
complice du duc d'*Orléans* pour en-
voûter le roi et ensorceler le dauphin.
Montaigne se récria avec indignation
contre ce dernier grief, et s'en défendit
dans les douleurs de la torture qu'on
lui donna cruellement. Il fut jugé sur
les autres points, non pas par ses juges
naturels, mais par des commissaires
particuliers, qui après l'avoir contraint
par la torture, à faire tous les aveux
qu'on voulut en obtenir, finirent par
le condamner à mort.

Ses richesses se trouvèrent prodi-
gieuses. On peut lui reprocher, comme
à bien d'autres, la promptitude et
l'immensité de l'acquisition ; mais on
a en outre, de sa cupidité, une preuve
très particulière. Le roi, mal soigné,
comme nous l'avons vu, avoit des
momens de besoin qui forçoient de
vendre de la vaisselle, des meubles,

1409.

des bijoux précieux, on d'emprunter sur ces gages ; on les trouva chez *Montaigu*, dans son château de Marcoussi, en nantissement de l'argent dont il faisoit supporter l'intérêt au roi, comme s'il l'eût emprunté des usuriers. Le surintendant paya donc ses déprédations de sa vie ; ses associés payèrent de leur bourse ; les communs furent destitués, les bureaux changés, et le peuple chanta victoire, se croyant pour toujours délivré de la maltôte et de ses suppôts. Cependant il n'entra rien dans le trésor public des richesses arrachées à ces sangsues. L'argent tomba entre les mains des courtisans qui les ont toujours prêtes à recevoir. Les meubles allèrent au comte de *Hainaut*, le pacificateur de Chartres. Les terres se distribuèrent entre les seigneurs ; les plus considérables tombèrent au dauphin. *Louis de Bavière*, frère de la reine, eut Marcoussi ; et cette aubaine consola *Isabelle* des malheurs de *Montaigu*, qui lui avoit été fort attaché.

Gouvernement du duc de Bourgogne.

1410.

Le duc de Bourgogne eut la discrétion ou la politique de ne rien prendre pour lui ; Il s'appliqua à gagner la reine. Elle s'étoit retirée à Melun. Il avoit l'attention d'envoyer

re part des affaires les plus importantes, et de lui en déférer la décision. Il l'adoucit ainsi insensiblement. Il souffrit qu'il se déclarât surintendant de l'éducation du dauphin, qui avoit plus de quatorze ans : appliqué au jeune prince ce qui avoit été donné par *Charles V* pour la maturité des rois, l'adroit Bourguignon décider dans un lit de justice, que Louis, dauphin, jouiroit, désormais, pendant les *occupations* de son père, des droits d'un roi mineur arrivé à quatorze ans ; que par conséquent il gouverneroit souverainement. Or, comme lui-même, surintendant de l'éducation, devoit gouverner le dauphin, qui de plus étoit son gendre, il s'ensuivoit qu'il devenoit tout naturellement maître du royaume.

Il étoit fâcheux que *Jean-Sans-Peur* fût parvenu à l'autorité par des moyens reprochables ; car on doit convenir qu'il étoit en état de l'exercer à la gloire et à l'avantage de la nation. Ce prince avoit un esprit juste et réfléchi, quand la passion ne l'emportoit pas. Il étoit bon capitaine, noble dans ses manières, affable lorsque son intérêt le demandoit, généreux, libéral, éloigné de cette sordide avidité qui

1410.

déshonore quelque fois les grands. Par exemple , il étoit alloué une rétribution , ce qu'on nomme un honoraire, aux seigneurs qui assistoient au conseil ; il les exhorta à s'en priver , et donna l'exemple. Pendant qu'il gouvernoit , l'inconstance des Napolitains força *Louis II d'Anjou* , malgré des succès , à abandonner le terrain à *Ladislas* , fils de *Charles de Duras* et de revenir en France avec le vain titre de roi de Sicile. *Boucicault* dans le même tems , fut obligé d'abandonner Gênes. L'état du royaume ne permettoit pas de songer à ces expéditions étrangères , e d'y porter des secours ; et *Jean-Sans-Peur* avoit en tête une entreprise plus utile , c'étoit de reconquérir Calais. Il fit pour cela de grands préparatifs , qui aboutirent du moins à forcer les Anglais de prolonger la trêve qu'ils auroient volontiers rompue , dans l'état de mésintelligence où ils voyoient la cour de France.

Ligue contre lui.

Pendant que le duc jouissoit pleinement de l'autorité , et qu'il se complaisoit dans l'exercice d'un pouvoir sans bornes , un violent orage s'élevait contre lui. Revenus du premier étonnement qu'avoit causé son succès dans l'invasion du gouvernement , les

de Berri , de Bourbon , les
 tes d'Alençon , d'Armagnac , de
 lermont (Dauphin d'Auvergne),
 autres princes , et beaucoup de sei-
 rs , se communiquèrent leur mé-
 ntentement. Ils s'en expliquèrent
 Gien , où ils s'étoient donné ren-
 vous , pour terminer une contes-
 ation élevée entre le duc de Bretagne
 la maison de Penthievre. Pendant
 pesoient lentement les droits res-
 , le duc de Bourgogne , plus
 mpt qu'eux , termina cette affaire
 Bretagne à la satisfaction du jeune
 , et se procura sa neutralité , lors-
 ligue , dont il connoissoit tous
 ressorts , éclateroit.

1410.

Dans la réunion à Gien , les mécon-
 tens examinèrent les moyens de se-
 couer le joug du Bourguignon , con-
 certèrent leurs mesures , et se rendirent
 compte de ce qu'ils pouvoient lever
 de troupes. Elles devoient monter à
 cinq mille hommes d'armes , et six
 mille hommes de trait. Le reste de la
 soldatesque n'étoit pas compté. Pour
 mettre la dernière main à leur confé-
 dération , ils se donnèrent un nouveau
 rendez-vous à Meun-le-Château , et
 s'y rassemblèrent sous le prétexte du
 mariage du jeune duc d'Orléans avec

1410.

Bonne, fille du comte d'*Armagnac*, *Bernard VII*. Ce seigneur, très-puissant dans le midi de la France, se prétendoit, non sans fondement, descendant de *Clovis*. Il devint le chef du parti orléanais, qui prit même son nom ; alors la France fut divisée en deux factions, les *Armagnacs* ou *Orléanais*, et les *Bourguignons*.

Efforts des
deux partis.

La mort du duc de *Bourbon*, prince sage et modéré, qui, malgré son indignation contre le criminel *Jean*, auroit pu servir de médiateur, ne changea rien au plan des confédérés de Meun. Ils écrivirent au roi pour lui remonter l'oppression dans laquelle le duc de *Bourgogne* le retenoit lui-même, se plaindre de sa tyrannie, et demander justice du meurtre du duc d'*Orléans*. En même temps ils faisoient marcher leurs troupes sur Paris. *Jean*, instruit de leurs intentions, ne s'étoit pas tenu oisif ; il avoit aussi fait des levées dans ses états et les pays voisins. De plus il étoit fortifié du nom et de la présence du roi ; il ne lui fut pas difficile de persuader à ce prince, d'un esprit affoibli, que ses envieux étoient des rebelles. Il lui imprima si bien cette idée, que le malheureux *Charles* vouloit marcher contre

eux en personne , et qu'on le vit se promener en capitaine armé de toutes pièces , le casque en tête , s'escrimant et parlant par bravades.

1410.

Les horreurs de la guerre civile commençoient à se faire sentir. Les

Traité de
Bicêtre.

Armagnacs, en se rassemblant au-delà de la Loire , pilloient les campagnes ; les *Bourguignons* , en - deçà de ce fleuve , ravageoient les provinces sur leur passage. Quand les armées se réunirent autour de Paris , elles étoient , dit-on , chacune de cent mille hommes , tous disposés à en venir aux mains ; mais les chefs ne pensoient pas de même ; un combat décisif étoit redouté des deux côtés , ils préférèrent une négociation. La reine , toujours retirée à Melun , fut invitée aux conférences qui se tinrent au château de *Winchester* , ou *Wicestre* , ou *Bicêtre* , (1) appartenant au duc de *Berri* , et où il avoit son quartier général.

Voici les principales conditions du traité de Bicêtre , qui paroît une

(1) Ce nom lui venoit d'un évêque anglois de *Winchester* , qui y avoit fait sa demeure.

1410.

convention de circonstances , faite uniquement pour le moment. *Pierre de Navarre* , comte de Mortain , fils de *Charles - le - Mauvais* , sera le seul prince du sang qui pourra rester à la cour. Les ducs de *Berri* et de *Bourgogne* , n'y seront mandés qu'ensemble , et jamais l'un sans l'autre. Ils garderont tous deux la surintendance de l'éducation du dauphin ; mais ils ne l'exerceront que par des seigneurs de leur choix. Le conseil d'état sera composé de douze chevaliers , six de chaque parti ; quatre prélats et quatre conseillers au parlement. Le duc de *Bourgogne* accorda au duc de *Berri* la destitution de *des Essarts* , prévôt de Paris , surintendant des finances , successeur de *Montaigu* , après avoir été son juge , et l'un des plus chauds partisans du *Bourguignon*. Après la signature du traité , le duc de *Berri* se retira à Bourges ; le duc de *Bourgogne* , dans ses états de Flandre ; le duc d'*Orléans* , dans la ville de ce nom , et les autres , chacun dans leurs terres. Au signal des chefs , cette nuée de soldats se dispersa , et alla porter la désolation dans les lieux qu'ils n'avoient pas épuisés en venant.

Il est étonnant qu'au milieu des cris de guerre, la voix d'Alexandre V, pape de Pise, ait pu se faire entendre. Il demandoit *une décime pour la réunion des églises grecque et latine, une quête pour la délivrance de la terre-sainte, et la prédication de l'évangile à toute créature. L'imitation*, disoit le souverain pontife, *de droit naturel et positif, et la conquête dénie à payer, n'est rien*. L'Université ne pensa pas si, elle s'opposa à la demande; mais quand on accorda une demie-décime.

1410.

Demande d'une décime.

Les chefs, dans les conférences de Brétigny, avoient abandonné chacun ce qu'il auroit voulu garder. L'intrigue succéda à la guerre. Les ducs de Berry et de Bourgogne étant éloignés l'un de l'autre, se sonderent par des messages. Le duc d'Orléans, aux premiers bruits, surprit le comte de Crai que le duc de Bourgogne envoyoit conférer à Bourges. Il le fit appliquer à la question, pour lui arracher le secret de sa mission, et l'auroit fait mourir comme complice de la mort de son père, sans l'intercession du duc de Berry, qui lui sauva la vie. L'emprisonnement du comte de Crai, ré-

Rupture entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans.

1411.

1411.

veilla toute l'animosité du duc de *Bourgogne*. Il demanda réparation cette injure, se prépara en même temps à la guerre, et fit des levées, non seulement dans ses états, mais encore en *Allemagne*, dont plusieurs princes avoient promis des secours. Le duc d'Orléans fit aussi les siennes, sur-tout dans le midi, où étoient les terres et les alliances du comte d'*Armagnac*, son beau-père, et commença les hostilités par une requête au conseil du roi contre les meurtriers de son père. Le duc de *Berri*, que son âge et sa qualité d'oncle appeloit au rôle de médiateur, fit évanouir toute espérance de paix, en déclarant qu'il ne pouvoit refuser d'admettre la vengeance du jeune prince.

Cartels.

Les deux ennemis s'envoyèrent des défis, non pour se combattre corps à corps, mais pour se faire des provocations outrageantes. *A toi Jean, qui es le duc de Bourgogne, écrivoit l'Orléanais, pour l'horrible meurtre que toi fait en grande trahison d'armes, j'ai pensé, en la personne de notre très redouté seigneur et père, te déclarer que de ceste en suivant, nous te poursuivrons de toute notre puissance. J'ai résolu d'assassiner le père,* répondoit le

on, comme faux, déloyal, , félon, traître et indigne de , et je punirai les fils comme , mauvais, déloyaux, traîtres, les, désobéissans et félons.

1411.

amas d'épithètes injurieuses ; des deux côtés une haine e d'inspirer tous les crimes. dit-on que l'*Orléanais* tenta de assassiner le *Bourguignon*, et celui-ci essaya de rendre la pa- à son ennemi. Heureusement rencontra des deux côtés des le infidèles qui avertirent les s menacées, et leur firent re des mesures de sûreté. On entre eux le prévôt de Paris, *Essarts*, destitué à la paix de tre, parce que le duc de Bour- ie l'abandonna. Il n'en resta pas is confident des secrets du prince, l les laissa, dit-on, pénétrer, par horreur du poison et de nat, soit pour se faire dans le opposé, des protecteurs en cas besoin.

Le premier soin du duc fut de parer de Paris. Forma-t-il pour l'occupation un plan méthodique, ou l'entraîné journellement par les ances? On peut croire l'un

Le duc de Bourgogne s'empare de Paris.

1411.

et l'autre. Le duc de *Berri* lui sou-
le premier un prétexte. Il étoit v
à Paris, contre la convention de
cêtre, sans y appeler son neveu,
s'y étoit fait constituer gouvern
par le roi. Mais la partialité qu'il te-
moigna pour le duc d'*Orléans*,
fit considérer comme vendu à la
tion des Armagnacs et comme un
nemi qui vouloit leur livrer la ville. Le
duc de *Berri* mécontent se retira
sa province. Cette retraite étoit
coup pour le duc de *Bourgo*;
mais il en tira un autre avantage; c'
qu'il fit entrevoir aux Parisiens par
émissaires, que son oncle, fort pu-
de l'espèce d'affront qu'on lui
ne manqueroit pas de vouloir
tirer vengeance, et qu'ils avo-
besoin d'un commandant sûr
se soutenir contre lui. Le cor-
Saint-Paul, son ami, et d
terres étoient voisines des
duc de *Bourgogne*, fut proposé
accepté.

Etat de Pa-
ris.

Saint-Paul arrive, réunit ceux
qu'on lui indique attachés au duc,
examine leur état et leurs moyens;
voit que ce ne sont point les gens
riches, les graves magistrats, les
personnages amis de l'ordre, qui secon-

nt les vues ambitieuses de celui qui
 oie ; qu'au contraire, ils s'y oppo-
 nt ; qu'il faut par conséquent les
 ettre ou les détruire. Comme
 ernel il se forme une garde. Il y
 ntrer la populace la plus vile, la
 téroce, fainéants, mendiants, écor-
 rs, bouchers, gens accoutumés au
 . Leurs officiers étoient les *Tibert*,
 -*Yon*, le *Goix*, qu'on dit avoir tué
 r m , ou avoir été fournisseurs
 bo ries. Alors la haine et la
 nce commencèrent à employer,
 des intentions perfides, le nom
 -*magnac* contre ceux dont elles
 oient se débarrasser. Cette troupe
 ée couroit les rues, fouilloit les
 is. Ceux qui n'avoient pas fui
 nt emprisonnés. Plusieurs mou-
 it dans les cachots. La justice
 oit plus aucune force. Les mutins
 igeoient les tribunaux, et les for-
 l de rendre les sentences qui leur
 nvenoient. La Cour investie n'osoit
 ndre aucune résolution, de celles
 roient pu déplaire aux factieux.
 Le roi, le dauphin, le conseil étoient
 v ment prisonniers. *Saint-Paul* ar-
 cha au monarque un édit par lequel
 u étoit ordonné à tous les Français
 portant les armes de se ranger sous les

1411.

enseignes du duc de *Bourgogne*, lui obéir comme si le roi y étoit personne, et il força le dauphin écrire de hâter sa marche et de les secourir.

Efforts des
deux fac-
tions.

La capitale étoit aussi le but auquel tendoient les *Armagnacs*. Ils coururent de troupes les environs de Paris, prirent des villes, et ravagèrent les campagnes. Comme leur armée étoit composée de Poitevins, Toulousains, Bordelais, et Français méridionaux, le duc de *Bourgogne* réunissoit sous ses drapeaux les Français septentrionaux, Picards, Champenois, Lorrains, Artésiens, sur-tout Flamands. Il doit être de flétrissure, pour avoir, le premier, appelé les Anglais dans cette guerre. *Henri IV* lui promit six mille écus de trait, et en attendant il envoya une flotte qui causa beaucoup de dégâts sur les côtes de Normandie. Les *Orléanais* avançaient, déterminés à aller attaquer l'ennemi jusqu'à ses foyers; mais *Jean-sans-Peur* ne leur épargna la moitié du chemin.

Les Fla-
mands aban-
donnèrent le duc
de Bourgo-
gne.

Les armées se rencontrèrent près de Montdidier. On s'attendoit à un combat sanglant, lorsque les Picards et les Gantois de l'armée du duc de *Bourgogne*

rent querelle. Elle fut si violente
que le duc ne put l'appaiser, et les
seigneurs signifièrent qu'ils alloient se
séparer. En vain le duc les conjura de
ne point l'abandonner à ses ennemis,
de rester encore quelques jours. Il les
appeloit *ses frères, ses compagnons,*
ses fidèles; flatteries inutiles. Le temps
de leur engagement, dirent-ils, étoit
éché, ils vouloient partir. Alors aux
exhortations le duc joignit les menaces.

« Vous nous retenez malgré nous, lui
pondirent-ils, la tête du comte de
Barolois, votre fils, en répondra, et
quand nous serons retournés à Gand,
nous vous l'enverrons taillé en pièces.
Tout ce qu'il put obtenir d'eux, c'est
qu'ils couvriroient sa retraite et parti-
roient ensemble. Les *Orléanais* ne
négèrent pas à propos de les pour-
suivre. Ils crurent plus expédient de
se tenir sous les murs de Paris, espérant
que par l'absence du duc de *Bour-
gne* ils ne tarderoient pas à s'en
faire maîtres.

Etablis dans les maisons de cam-
pagne des bourgeois, les soldats ne se
pouvoient manquer de rien. Ils usaient
librement des provisions, et maîtres
des rivières et des grands chemins, ils
interceptoient tout ce qu'on vouloit

Exécutions des
Orléanais
au dehors, et
de la faction
bourguigno-
ne au dedans.

1411.

faire entrer dans la ville. La peur de leur armée au dehors ranima le courage des *Orléanais* au dedans ; les espérances les rendirent fiers ; la tenacité seule , leurs regards , ils ne se permettoient pas les menaçoient leurs ennemis. Ces derniers souffrirent pas d'être bravés impunément. La troupe des bouchers força par une plus féroce encore le commandement d'un chirographier nommé *Jean de Troye* , et d'un telier nommé *Simon* , surnommé *boche* , d'où ces nouveaux ennemis ont été appelés *Cabochiens*. Ils se firent bientôt plus redoutables que les autres.

Celle-ci
est le triomphe.

Cependant quelques personnes dédaignées concurent des projets de réconciliation , et en jetèrent des semences de discorde. La reine , qui demeuroit à Paris pendant ce tumulte , fut invitée à venir à Paris , pour se rendre médiatrice. Elle se livra à cette espérance avec une confiance imprudente. À peine étoit-elle arrivée qu'elle trouva investie , comme son mari , son fils et tout le conseil , ne pouvant parler ni agir que selon la volonté de la populace devenue très-influente. Les princes de l'armée *Armagnacs*

les premiers seigneurs de France, qui
 nient avec eux, écrivirent au roi et

dauphin une lettre pour justifier
 leur conduite. Ils y disoient qu'ils n'a-
 voient pris les armes *que dans le des-
 sein d'ôter le roi de servage, et que
 les faux qui publioient d'autres causes
 étoient faux et mauvais.* Le monarque
 captif répondit par une déclaration qui
 les traitoit de rebelles, ennemis de
 l'état, abandonnoit leurs biens, leur
 liberté, leur vie, à quiconque voudroit
 les attaquer, sans que les violences
 exercées contre eux, pussent être assu-
 jéties à aucune recherche de justice.

Sur cette autorisation, les vexations *Ses exco-*
 de toute espèce recommencèrent dans
 Paris contre les *Orléanistes* avec plus
 de violence. On les entassoit dans les
 prisons, et quand elles furent pleines,
 on convertit les édifices publics et les
 maisons particulières en lieux de dé-
 tention. Afin qu'il ne manquât rien à
 la proscription des *Armagnacs*, on
 les déclara excommuniés, en vertu
 d'une bulle lancée autrefois par *Ur-
 bain V* contre les *grandes compagnies*,
 auxquelles on les assimiloit. Les prédi-
 cateurs n'osoient plus ouvrir la bouche
 que pour les charger d'anathèmes. Les
 curés les excommunioient pendant la

1411.

messe au son des cloches. On faisoit difficulté de baptiser les enfans des personnes soupçonnées d'*Orléanisme*. Il n'étoit permis de paroître qu'avec l'écharpe rouge, semée de Croix de St. André, armoiries de la maison de Bourgogne. Les prêtres s'en paroient à l'autel ou en ornoient les images des saints. Hommes, femmes, enfans, personne n'étoit exempt de les porter, et quelques-uns pouissoient la démenée jusqu'à ne plus faire le signe de la croix que dans la forme du crucifiement de *saint André*. Ces folies, ou cruelles ou bizarres, nous indignent ; et cependant il nous convient d'être indulgens, car ce n'est point à notre siècle qu'il appartient de voir en pitié le délire de nos aïeux.

Le duc de
Bourgogne à
Paris.

La troupe *cabochienne* se voyant sous les armes, et en si grand nombre, s'imagina que rien ne pouvoit lui résister. Elle demanda à être menée contre l'ennemi. Elle sortit, fut battue, et rentra honteusement ; plus heureuse un autre jour qu'elle se porta sur le château de *Bicêtre*, qui appartenoit au duc de *Berry*, elle ne rencontra pas d'ennemis. Elle y fit un grand butin, y mit le feu, et détruisit une galerie des portraits originaux des rois de France

de la troisième race. L'appât du pillage, présenté à propos, tant dans la ville que dans la campagne, soutenoit la faction ; mais les émissaires du duc de *Bourgogne* lui mandoient que la constance d'une populace légère pouvoit se lasser, et qu'il étoit temps qu'il parût lui-même. Il avoit reçu les six mille archers anglais. Il se mit en route avec eux, prit des détours et arriva par le côté opposé à celui où les ennemis l'attendoient. Les Parisiens sortirent en foule au-devant de lui. Il entra en triomphe. Cependant plusieurs ne virent pas, sans quelques marques de répugnance, les drapeaux anglais promenés dans leurs rues, se fixer sur les places publiques et autres lieux importants. Une déclaration plus expresse et plus précise que les précédentes fut rendue alors contre les princes ligués et contre leurs adhérens. Il fut ordonné de les poursuivre comme ennemis publics et criminels de lèse-majesté, et la plupart des prisonniers de marque faits sur eux furent envoyés au supplice ; enfin, le comte de *St. - Paul* reçut l'épée de connétable à la place du sire d'*Albret*, destitué comme rebelle.

L'arrivée du duc de *Bourgogne* ôta aux princes toute espérance de s'emparer

Les princes se retirent.

1141.

de Paris. Les pluies d'Automne, les premiers froids de l'hiver, fatiguèrent leur armée. La désertion s'y mit. Il tarδοit aux soldats, presque tous villageois, de porter dans leurs chaumières les dépouilles des Parisiens. Les chefs se partagèrent les trésors de la reine qu'elle avoit mis dans l'abbaye de St.-Denis, comme dans un asile sacré; et c'est de cette époque que date la haine qu'*Isabelle* voua au parti *orléanois*. Leur armée décampa la nuit et ne fut pas poursuivie; ce qu'on attribua aux liaisons secrètes du prévôt *des Essarts*.

Opérations
financières
du duc de
Bourgogne.

Le duc de *Bourgogne* s'arrangea dans Paris pour des projets ultérieurs; il ne prit pas, comme les *Armagnacs*, il emprunta. Maître du conseil, du roi, de la reine, et encore plus du dauphin régent, son gendre, il fit ordonner une taille personnelle, dont personne, magistrats, clergé, noblesse, n'étoit exempt; mais chacun pouvoit se taxer soi-même, et il promettoit de rendre dans des temps plus heureux. Il lui fut aussi permis de prendre les dépôts judiciaires! consignés chez les bourgeois les plus propres à en répondre. Plusieurs personnes s'étoient mal conduites dans les troubles. Sans doute elles étoient *Orléanistes*. On établit des

tribunaux pour les juger ; mais point de cruauté ; *Jean - sans - Peur* avoit horreur du sang ; la peine corporelle se commua en amendes. Enfin les principales villes , Paris compris , reçurent ordre de lever et d'entretenir des corps de troupes à proportion de leur population et de leur opulence présumée.

1411.

Cependant il falloit excuser aux yeux des Français le crime de lèze - nation que le duc de *Bourgogne* avoit commis en appelant les Anglais en France.

Traité des princes avec l'Angleterre.

1412.

S'il ne put en effacer la tache , il tâcha d'en diminuer la souillure en publiant que les *Orléanais* étoient bien plus coupables que lui en ce genre ; qu'ils avoient offert au roi d'Angleterre les conditions les plus exorbitantes , comme de lui rendre toutes les places prises depuis le traité de Bretigni , de les conquérir pour lui et de lui faire hommage de celles qu'ils conserveroient dans les provinces cédées. Le duc de *Berri* devoit se reconnoître vassal de *Henri IV* , pour le comté de Poitiers dont la propriété , après sa mort , passeroit à l'Anglais. Le duc d'*Orléans* proposoit les mêmes engagements pour les comtés d'Angoulême et de Périgord. Ces sacrifices devoient être payés par mille hommes d'armes et trois mille

412.

archers qu'ils devoient entretenir à leurs propres frais. Un moine augustin, nommé *Jacques Legrand*, chargé d'aller négocier cette affaire en Angleterre, et s'embarquant précipitamment à Boulogne, oublia, dit-on, ses instructions qui furent portées au duc de *Bourgogne*. Ces preuves de conviction, laissées par un oubli si singulier, et trouvées si à propos, ont quelque chose de suspect. Cependant elles étoient réelles, et cet oubli de toutes les convenances de la part des princes, témoignoit ou leur extrême détresse, ou le dessein de ne pas accomplir les conditions du traité.

Guerre
de France et né-
gociations.

Cette prochaine descente des Anglais annoncée, servit de moyen au duc de *Bourgogne* pour assembler une des plus grandes armées que la France ait eue. Comme il s'agissoit de combattre nos ennemis naturels, il n'y eut pas de seigneurs, plusieurs même de ceux qui inclinoient pour les princes, qui ne se crurent obligés de prendre les armes. Cette armée étoit composée de cent mille chevaux, et d'une infanterie qu'on ne compte pas. Mais avant que d'aller combattre les étrangers, il convenoit, disoit le *Bourguignon*, de soumettre les rebelles de France; il entraîna le

roi à l'armée, quoiqu'il fût menacé d'une rechute prochaine. Le dauphin régent paroissoit la commander, mais tout s'y passoit sous les ordres du duc de *Bourgogne*, qui la mena devant *Bourges* où le duc de *Berri* s'étoit renfermé, bien muni et appuyé par une garnison en état de faire une longue défense.

Français contre Français, presque tous parens et amis, se trouvant en présence, il étoit presque impossible qu'ils ne desirassent pas de s'entretenir, et difficile que les chefs ne souffrissent pas des entrevues. Le duc de *Bourgogne* les craignoit, parce qu'elle pouvoit amener des conférences de paix. Les premières qu'on proposa, furent rejetées avec hauteur, comme un obstacle posé aux succès brillans qu'il se promettoit contre une faction ennemie; qu'il alloit anéantir, ou du moins réduire à un état de foiblesse dont elle ne se releveroit de long-temps, mais des seigneurs bien intentionnés représentèrent au jeune régent qu'il y auroit de l'inhumanité à réduire aux dernières extrémités son grand oncle respectable par son âge, et que ce n'étoit au fond, que pour satisfaire son ambition de gouverner, que le duc exposoit les plus belles provinces de la France

1412.

à l'invasion et au ravage des Anglais. Quoique le dauphin fût gendre du duc de *Bourgogne*, il se laissa toucher par ces raisons ; son beau-père le voyant persuadé, et étant instruit qu'il donnoit même des ordres secrets pour adoucir les fureurs de la guerre et ménager la ville, prit le parti de se procurer du moins les honneurs de l'accommodement et d'en traiter lui-même avec son oncle. Leur entrevue eut lieu entre des barricades, avec les précautions usitées entre ennemis. Le vieux duc, touché de ces apprêts, dit au *Bourguignon* : *Beau neveu et beau filleul, quand votre père vivoit, il ne falloit pas de barrière entre nous. Le Bourguignon* balbutia quelques mots d'excuse. Ils se mirent à conférer et s'embrassèrent en se quittant.

Paix de
Bourges et
d'Auxerre.

Il y a lieu de présumer qu'ils convinrent des principaux articles. D'autres de moindre importance, ainsi que la rédaction, furent renvoyés à des commissaires qui s'assemblèrent près de Bourges, dont cette paix a pris le nom. Ce fut cependant plutôt un accommodement de famille qu'une paix solennelle. Il paroît qu'on s'y appliqua principalement à assoupir les haines, et à écarter ce qui pouvoit renouveler les querelles.

On convint de supprimer, l'un à l'égard de l'autre, les noms de *Bourguignons*.

1412.

Orléanais et d'*Armagnacs*, devenus jurieux, et de se rassembler en plus grand nombre à Auxerre, pour terminer tous les différens. Le duc de *Berri* fit une visite solennelle au roi dans son camp, lui présenta les clefs de la ville. En embrassant le dauphin, son petit-neveu, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux. C'étoit en effet à ce jeune prince qu'il devoit le soulagement d'être sorti de ces embarras auxquels il auroit désiré ne se jamais livrer.

Les princes d'*Orléans*, et les autres qui n'avoient pas assisté à la paix de Bourges, se rendirent à Auxerre, où se trouvèrent le dauphin et le duc de *Bourgogne*. On y appela des députés du parlement, des autres cours souveraines, de l'université, des notables bourgeois de Paris et des principales villes, le prévôt des marchands, et des *Essarts*, prévôt de Paris. Celui-ci faisoit toujours, à ce qu'on croit, un double personnage : il paroissoit attaché au *Bourguignon*, et révéloit ses secrets aux *Orléanais*. On dit qu'il fit passer aux princes d'*Orléans*, l'avis que *Jean-sans-Peur* ne méditoit rien moins

1412.

que de les faire assassiner dans le même jour , ainsi que les ducs de *Berri* et de *Bourbon* ; et que c'est pour cela qu'ils se firent escorter à Auxerre de deux mille gendarmes. Cependant tout s'y passa avec les apparences de la plus parfaite réconciliation. On vit même le duc d'*Orléans* revêtu de son habit de deuil , se promener sur le même cheval , en croupe , derrière le duc de *Bourgogne*. Il quitta enfin , à la prière du dauphin , ce deuil , espèce de signal de vengeance.

Bon traitement fait aux Anglais.

Après avoir éclairci et ratifié les articles de Bourges , on entendit les plaintes que firent les députés sur le gouvernement. Elles causèrent de l'inquiétude. On prit l'expédient commode , qui vient toujours à l'esprit dans les circonstances embarrassantes , de renvoyer ces discussions à une assemblée plus nombreuse , plus solennelle qui se tiendrait incessamment à Paris. Mais il y avoit une affaire qui ne souffroit pas de retardement , c'étoit la conduite qu'on avoit à tenir avec les Anglais. Ils étoient descendus en Normandie , avançaient sous la conduite du duc de *Clarence* , second fils du roi d'Angleterre , et n'étoient pas loin du *Berri* , dont ils venoient secourir le

ic ; lorsqu'ils apprirent la paix de
urges. Se regardant alors comme en
s ennemi, ils se mirent à tout rava-
. Cependant, enclavés comme ils
ient dans le royaume, il auroit été
, avec ce qui restoit de l'armée
e, de les forcer de se rendre tous
prisonniers, ou de les écraser ; mais la
politique des deux factions militoit
pour eux. Les *Orléanais* songèrent
qu'ils venoient d'en être aidés, et qu'ils
pouvoient l'être encore ; et le duc de
Bourgogne, qu'il pouvoit arriver telle
circonstance où leur secours lui seroit
nécessaire. Ces considérations détermi-
nèrent à accorder au duc de *Clarence*,
en dédommagement des frais de cette
expédition, d'abord une somme con-
sidérable, pour sûreté de laquelle le
duc d'*Orléans* livra *Jean*, comte
d'Angoulême, son frère, et ensuite à
lui laisser encore le passage libre pour
se rendre en Guienne. Le duc arrivé
dans cette province, y fut joint par le
comte d'*Armagnac* et le sire d'*Albret*,
mécontents tous deux de la pacification,
et avec leur aide il se mit en possession
de plusieurs villes accordées à *Edouard*
III par le traité de Bétigni, et qui s'é-
toient depuis réunies à la France.

1412.
Etats-Généraux

Les princes d'*Orléans* ne vinrent pas à l'assemblée de Paris, qu'on qualifia d'Etats Généraux. Encore ici une confidence de *des Essarts*, qui les avertit, dit-on, d'une nouvelle trahison que le duc de *Bourgogne* méditoit contre eux. Du reste, aucune décision dans cette assemblée; elle se passa en harangues véhémentes contre les désordres, sur-tout ceux des finances, et leurs déprédateurs. On mettoit à la tête *des Essarts*, surintendant des finances, trésorier de l'épargne, grand fauconnier, grand-maître des eaux et forêts, l'idole du peuple pendant le blocus de Paris, et devenu par ses richesses l'objet de sa jalousie et de sa fureur. Quand on s'aperçut qu'il n'étoit plus que faiblement protégé par le duc de *Bourgogne*, la haine populaire se déchaîna contre lui. Il fut trop heureux de pouvoir échapper, et il alla se renfermer dans Cherbourg, qui lui appartenoit.

Mésintelligence entre le Dauphin et le duc de Bourgogne. Depuis qu'au siège de Bourges on avoit fait ouvrir les yeux au dauphin sur l'ambition du duc, le beau-père et le gendre vivoient dans une défiance réciproque. Comme régent, le jeune prince jouissoit de la prérogative de l'autorité et le faisoit sentir au *Bour-*

guignon. Il affectoit de le contrarier dans le conseil, de mortifier ses créatures et de les éloigner, comme s'il eût voulu le dégoûter et le déterminer à abandonner de lui-même les affaires et à se retirer dans ses états. Il étoit notoire que le malheureux *Montaigu* n'avoit péri que victime de la haine du duc de *Bourgogne*; le dauphin fit réhabiliter sa mémoire, ainsi que celle d'un gentilhomme, nommé *Monsart du Bos*, exécuté pendant les derniers troubles, par ordre du duc. Pour un sujet assez léger, le gendre chassa de sa présence *Jean de Nesle*, chancelier et favori de son beau-père, rappela de *Cherbourg des Essarts* et lui donna le gouvernement de la Bastille. Cette confiance fit croire, avec assez de vraisemblance, que le surintendant avoit rendu des services secrets au régent, au préjudice du *Bourguignon*.

Jean - sans - Peur ne disoit mot, souffroit tout; mais sa patience étoit le silence d'un volcan bouillonnant dans l'intérieur. L'éruption fut aussi subite qu'inattendue. Le bruit se répand tout-à-coup dans Paris que les *Armagnacs* veulent enlever le dauphin, que le prince se prête à cette violence dont *des Essarts* doit être l'exécuteur. Le

1412.

Vengeance
du duc de
Bourgogne.

1413.

1413.

peuple s'émeut ; *Hélion de Jacquerville* que le duc de *Bourgogne* avoit fait prévôt de Paris , le chirurgien *Jean de Troye* , les *St-Yon* , le *Gois* et *Tibert* , bouchers , l'écorcheur *Caboche* rassemblent leurs satellites. Ils se présentent devant la bastille : *des Essarts* étoit en état de la défendre. Le *Bourguignon* l'engage à la rendre , promettant sur son honneur qu'il ne lui sera fait aucun mal. L'honneur d'un assassin , quelle garantie ! *des Essarts* a l'imbécillité de s'y confier. Il se livre : on le met en prison pour sa sûreté. Les factieux se présentent ensuite à l'hôtel Saint-Paul , où demouroit le dauphin , parcourent les appartemens , demandent à grands cris qu'il leur livre les traîtres dont il est environné ; que s'il hésite , ils les prendront eux-mêmes et les massacreront sous ses yeux.

Violences.

Le duc de *Bourgogne* se mêloit dans la foule comme pour l'appaiser. Le dauphin lui dit : *Beau-père ! cet outrage m'est fait par votre conseil et ne vous en pouvez excuser , car gens de votre hôtel sont les principaux. Si sachez sûrement qu'une fois vous en repentirez , et il n'ira pas toujours ainsi la besogne. à votre plaisir. Monseigneur* , répond froidement le duc , vous vous infir-

*mere*z quand serez refroidi de votre *ire*. Sous les yeux du jeune prince , frémissant d'indignation , on enlève les seigneurs ses plus affidés , son chancelier , les officiers de sa maison. Ils sont conduits à l'hôtel de *Bourgogne* , et plusieurs sont massacrés en chemin. Le régent se trouve prisonnier dans son hôtel. Le duc avoit mené avec lui d'anciens rebelles de Gand , qui portoient le chaperon blanc. Ceux de Paris l'adoptèrent. Le chirurgien *Jean de Troyes* en coiffa *Charles VI* , qui alloit à la cathédrale rendre grâces à Dieu de sa convalescencé. Il s'établit des boutiques de ces chaperons ; on se pressoit pour en acheter , n'en avoit pas qui vouloit. On en refusoit aux suspects d'Orléanisme , et on l'arrachoit avec injures et violence à ceux qu'on soupçonnoit ne le porter qu'à contre-cœur.

1413.

Voilà le régent châtié ; mais il s'agissoit de punir encore ceux qui , abusant de la confiance du jeune prince , l'avoient aliéné de son beau-père. Après deux jours d'une tranquillité apparente , les chefs des séditeux paroissent de nouveau à l'hôtel St. Paul , tenant en main une liste de proscription , et forcent le prince d'en écouter la lecture. Elle contenoit soixante personnes dont vingt présentes sont arrêtées sur-le-

Proscrip-
tions.

1413.

champ et conduites en prison, les autres furent citées à son de trompe. Quelques-unes s'évadèrent, quoique les mutins eussent mis des gardes aux portes de la ville. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, forcèrent le régent d'entendre une invective contre son gouvernement, prononcée par un carme nommé *frère Eustache*, pénétrèrent jusqu'au roi, lui présentèrent une nouvelle liste de proscriptions plus forte que la première, et déclarèrent qu'ils ne se retireroient pas sans emmener avec eux les personnes qu'ils désignoient. Il y en avoit des deux sexes et de tout état. L'archevêque de Bordeaux, le chancelier, le confesseur de la reine, des seigneurs et officiers du palais, environ vingt dames et demoiselles du service de la reine et de la dauphine; tous furent liés deux à deux sur des chevaux et transportés en prison à travers les huées et les outrages de la populace. Le duc de *Bourgogne* faisoit encore semblant de vouloir arrêter ces violences. Les mutins lui répondirent : *C'est pour le bien du roi et l'avantage du royaume.*

Ordon-
nances a-
bochiennes

Ils contraignirent le monarque de nommer des commissaires pour faire le procès aux prisonniers, et firent approuver leurs attentats par cette espèce

tribunal. Plusieurs d'entre eux, les plus capables, s'occupèrent de leur ordre d'un règlement de l'état. On appela ce nouveau code, *Ordonnances cabochiennes*. Le roi, accompagné des princes et du conseil, coiffés d'un chaperon blanc, alla le faire enregistrer au parlement. Les assemblées du peuple étoient fréquentes : c'est là que hauffoit la populace ; il étoit important aux chefs de lui donner moyen de s'y rendre assidue, sans que sa subsistance, qu'elle tiroit de ses travaux ordinaires, en souffrît. Sous prétexte d'une guerre imminente avec l'Angleterre, le conseil de la commune établit un impôt forcé qu'il fit tomber sur les suspects. L'argent qui en provenoit étoit distribué aux habitués de ces deux assemblées, hommes et femmes, qui trouvoient très-doux de vivre à leur aise dans le désœuvrement.

Plusieurs meurtres furent commis sans forme de procès par *Jacqueville* et ses adhérens. Il tua, d'un coup de hache dans la prison, le jeune *la Rivière*, qui avoit pour tout crime d'être fils du ministre *la Rivière*, disgracié au commencement du règne, et ami de *Montaigu*, cette victime de la haine du duc de *Bourgogne*. On remarquera que *Montaigu* fut condamné et conduit au

Supplice de
des Essarts.

1413.

supplice par *des Essarts*, alors prévôt de Paris. Dès ce temps le duc de *Égogne*, dont il étoit l'agent et le nistre, lui avoit dit : *Prévôt de Paris, Jean de Montaigu a mis vingt ans à soi faire couper la tête; vraiment vous n'y en ferez pas trois.* Ses tergiversations le conduisirent à l'échafaud presque dans le temps qu'il le dit. Il vivoit assez tranquille à la chancellerie, dans la confiance de la promesse que lui avoit faite le duc de *Égogne*, quand il se rendit à lui. La populace vint l'en arracher, le traîna d'abord sur une claie, puis dans une charrette au lieu du supplice. Il espérait toujours pendant le chemin d'être délivré, et sourioit au peuple; mais son ancien protecteur ne poursuivit pas sa mort, il ne fit du moins aucune démarche en sa faveur. *Des Essarts* eut la tête tranchée, elle fut portée au bout d'une pique, et ensuite attachée avec son corps aux fourches patibulaires de Montfaucon.

Insulte personnelle faite au dauphin.

Le dauphin tâcha de se sauver, mais il étoit trop bien gardé pour y réussir. Il ne savoit pas s'ennuyer, art plus utile qu'on ne pense. Pendant sa prison il se donnoit dans son appartement des concerts; on y faisoit même que'que-

Le capitaine *Jacqueville* passant près du palais entend la symphonie, et brusquement, reproche au jeune prince ce qu'il appelle des dissolutions, et lance d'invectives *Georges*, sire de la *Trémouille*, comme instigateur et complice de ces plaisirs indécens. Le dauphin indigné porte un coup de dague à *Jacqueville*. Il l'auroit percé s'il n'avoit eu sous son pourpoint une chemise mailles. Les satellites du capitaine ont massacré *la Trémouille*, sans le duc de *Bourgogne*, qui survint.

Le dauphin ne pouvoit sortir, il eut dès émissaires secrets qui lièrent des intelligences avec les *Orléanais*. Les princes ajoutèrent le roi de *Sicile* et le duc de *Bretagne* à leur ancienne fédération. Cette nouvelle ligue fut au duc de *Bourgogne* assez favorable, pour qu'il crût devoir se prêter à une négociation. D'ailleurs, il commençoit à être embarrassé lui-même des séditeux qu'il ne conduisoit pas toujours comme il vouloit. Les conférences se tinrent à *Pontoise*. On y convint, comme à *Bourges*, et comme à *Auxerre*, qu'on vivroit désormais en bon amour, en union comme vrais amis et parens. Les princes donnèrent toutes les sûretés qu'on exigea pour

Conférences de Pontoise.

 1413.

dissiper le soupçon qu'en faisant la paix ils eussent dessein de s'en du roi, de la reine, du dauphin *de les porter à la vengeance contre ville de Paris.* Cet article fut mis pour empêcher les coupables de se livrer quelque acte de désespoir.

La paix
publiée.

Sitôt que la paix fut signée, on porta au parlement qui la signa : Les bons bourgeois, magistrats, officiers municipaux se répandirent dans les assemblées populaires, dont la confusion qui y régnoit les éloignoit auparavant. Ils s'appliquèrent à détruire le peuple, et à le prémunir contre terreurs que les orateurs des séditions tâchoient de lui inspirer, disant : « les princes ne faisoient la paix pour détruire la ville, massacrer principaux habitans, et ceux même venoient actuellement dans leurs assemblées prêcher la soumission, et que les zélés prédicateurs d'une prétendue religion ne tarderoient pas à voir ces prisonniers prendre leurs femmes et les faire élever à leurs valets ». Ces boute-feux mandoient que les articles leur fussent communiqués et discutés dans une assemblée générale qui seroit convoquée à l'hôtel-de-ville, où ils étoient de faire rejeter le traité. On para ce

llant recevoir les suffrages dans les
 ablés de quartier ; là , les mutins
 ondu avec les gens sages , dénués
 de l'audace que donnent les grands
 iblemens , n'osèrent résister au
 de la paix. Elle fut publiée avec une
 e générale. Le dauphin monta
 cheval avec le duc de *Berri*. La
 e qui les accompagnoit, grossie
 momens par une foule de bour-
 en armes , se trouva en peu de
 ns de trente mille hommes. Un
 de séditieux , qui , cependant ,
 oit encore à près de trois mille ,
 oit se préparer à une attaque de
 l *St.-Paul* ; le duc de *Bourgogne*
 fit retirer. Il se joignit lui-même à la
 pe de son gendre , et alla avec lui
 utes les prisons pour en faire sortir
 rsonnes que les séditieux y avoient
 rmées.

trouvant au milieu de ses ennemis
 ar discrétion , *Jean-sans-Peur* Retraite
du Bourgui-
gnon.
 quelque crainte. En effet , l'occasion
 résentoit belle pour s'assurer de cet
 nme dangereux , et le mettre hors
 tat de nuire. Il étoit si peu sincère
 is ses démonstrations d'union et de
 x , que quelques jours après il tenta
 nlever le dauphin dans une partie
 plaisir au bois de Vincennes. N'ayant

1413.

pas réussi, il se retira en Flandre, abandonnant à la justice des lois de ces complices qui n'avoient pas la prudence de se mettre en la main du peuple les vit exécuter sans pitié avec l'empressement qu'il met tous les jours pour ces sortes de spectacles. Dans la maison du frère de Jean de Troye, qui fut puni du dernier supplice, on trouva une liste de cent personnes dévouées à la mort de leur famille. Cette révolution arriva au temps pour plusieurs prisonniers la vie devoit être tranchée le lendemain.

Les Orléanais deviennent les maîtres.

Les personnages changèrent; la scène, à quelques horreurs près, resta la même. Sitôt que le duc de Bourgogne se fût retiré, les Parisiens et les Orléanais revinrent et se rendirent de nouveau leur tour maîtres du roi, du conseil et du conseil. Les ministres du duc furent congédiés. La nouvelle faction dominante leur substitua d'autres fidèles. Le sire d'Albret et le comte d'Armagnac qui, alliés aux Anglais, sortoient de faire la guerre au roi, rentrèrent dans toute leur ancienne faveur. Le premier recouvra l'échiquier, et le second tout l'aide d'un chef de parti. Le roi se donna aux curés et prédicateurs d'un

et sermons , qu'il
u , séduit et mal informé. 1413.

tourner contre les *Bour-*
 anathèmes lancés contre
 us. Les poètes et les libel-
 ent la palinodie ; et *Jean-*
 , si loué, si fêté , devint
 lendemain , l'objet de la sa-
 railleries publiques. On en-
 la part du roi, lui demander la
 on de quelques villes promises
 derniers traités , et lui défendre
 ure aucune alliance avec le roi
 erre , qui lui faisoit demander
 ses filles en mariage pour le
 e *Galles*. Le roi de Sicile lui
Catherine de Bourgogne , sa
 il avoit reçu chez lui pour la
 vec son fils aîné ; mais il retint
 et bijoux , et une somme
 le donnée en avancement
 Le duc essuya ces affronts avec
 fférence méprisante, comme
 e gens qui avoient plus de desir
 lter que de pouvoir lui nuire.

et la reine et le dauphin
 sentir que le parti
 s, ' venoient d'embrasser, le parti Or-
 oit imposer à leur ennemi léonais.
 beaucoup d'union entre eux ,
 t des actions qui marquoient

1413.

de la mésintelligence. *Isabelle*, accompagnée du roi de Sicile, alla enlever, d'auprès du dauphin, son fils, quatre jeunes seigneurs, ses favoris. Le prince fit des efforts pour les retenir, et menaça même d'appeler le peuple à son secours; mais ce fut en vain. On présume que la reine les soupçonnoit d'être des agens secrets du duc de *Bourgogne*, pour regagner son gendre. Cette conduite mortifia beaucoup le jeune prince. Il se plaignit de n'être soustrait à la férule du duc de *Bourgogne* que pour être mis sous celle des *Orléanais*; il paroît qu'il écrivit à son beau-père de venir le délivrer.

Le duc de
Bourgogne
revient.

Le duc de *Bourgogne* ne pouvoit recevoir une prière plus conforme à ses desirs. Il armoit déjà. Fort de la demande de son gendre, il redoubla hâta ses préparatifs. Il publioit que c'étoit sur les instances expresses du dauphin qu'il venoit à son secours. Il partit en effet et s'avança vers Paris, à la tête d'un corps de troupes assez fort pour un coup de main, trop foible pour le siège. Les *Armagnacs* levèrent dans la capitale onze mille hommes bien armés, en firent une revue pompeuse en présence du peuple pour le rassurer. Ils firent publier à son de trompe, de

les principales places, que le duc de *Bourgogne* parloit contre la vérité lorsqu'il disoit que le dauphin l'avoit démenté. Cette proclamation se faisoit au nom du prince lui-même qui étoit présent, et qui ne la désavouoit pas.

Ensuite les chefs se partagèrent les quartiers, s'y logèrent pour contenir le peuple, fermèrent et terrassèrent les portes de la ville, à deux près, qu'ils laissèrent ouvertes, mais bien gardées; et ces précautions prises, ils attendirent tranquillement l'ennemi. Il se présenta de plusieurs côtés, offrit la bataille, pilla et brûla des villages pour attirer les Parisiens hors de leurs murs : il ne réussit pas, et voyant apparemment les mesures trop bien prises, et ne jugeant pas sa cabale assez puissante pour risquer une attaque, il se retira.

Il fut poursuivi par des manifestes pleins de qualifications injurieuses : telles que celles de *traître, de rebelle, d'assassin, d'ennemi de l'Etat*. Pour le couvrir de l'ignominie, qu'à la vérité il méritoit bien pour le meurtre du duc d'*Orléans*, on remit sous les yeux du public cette infâme action, en soumettant à un examen juridique la fameuse harangue de *Jean-Petit*, son défenseur. Avant que d'en laisser pro-

1413.

Précautions des Orléanais.

Il se retire.
Condamnation de Jean-Petit.

1413,

noncer la condamnation par l'évêque de Paris , on envoya demander au prince , par une déférence insultante , s'il prétendoit soutenir les principes de son orateur. Il répondit adroitement *que ledit maître Jean - Petit il ne prétendoit avouer ni porter , sinon en son bon droit.* La sentence tomba donc sur les propositions homicides qui furent condamnées , sans parler du duc de *Bourgogne*. Un cahier contenant ces propositions fut lacéré et brûlé en présence d'une assemblée de prélats et de docteurs. Avant l'exécution , un orateur nommé *Benoît Gentien* , les réfuta avec tant de véhémence et de si bonnes preuves , que le peuple , dont la plus grande partie avoit été jusque-là dans les intérêts du duc de *Bourgogne* , parut avoir changé à son égard.

Paris désarmé.

Mais les *Orléanais* ne se fièrent pas à ces favorables dispositions d'un peuple inconstant. Sous prétexte de précautions , que diverses circonstances rendoient successivement nécessaires , on remplit la ville de soldats qui marchaient dans les rues en ordre de bataille. On exigea des contributions excessives pour la paie de ces troupes , et comme les *Bourguignons* , dans le

temps , avoient fait tomber les taxes sur les suspects d'*Orléanisme* , les *Orléanais* les jetèrent sur les soupçonnés *Bourguignons*. Les chaînes des coins des rues , dont les bourgeois se barricadoient dans les émeutes contre les troupes réglées , furent enlevées et portées à la Bastille. Tous les bourgeois , sans distinction , eurent ordre de remettre leurs armes et tout instrument meurtrier , dans des dépôts indiqués.

1413.

Ceux qui s'étoient montrés attachés aux princes commencèrent à se repentir de n'avoir affranchi leurs concitoyens de la tyrannie du duc de *Bourgogne* , que pour les livrer à la tyrannie du comte d'*Armagnac*. On savoit que c'étoit lui qui jouissoit de la principale autorité dans le parti ; c'étoit par conséquent sur lui que les Parisiens rejetoient les traitemens rigoureux qu'ils éprouvoient , et ils en conçurent une haine qui eut pour le comte de funestes suites. Dans l'intention de compléter les desseins pris en particulier contre le duc de *Bourgogne* , il y eut à l'hôtel St.-Paul une assemblée composée de la reine , du dauphin , des princes du sang , des seigneurs , des prélats et des gens du

La guerre déclarée au duc de Bourgogne.

1413.

conseil , dans laquelle , sur l'avis pris de chacun d'eux , il fut décidé , au nom du roi , pour lors malade , *que le monarque pouvoit et devoit faire la guerre au duc de Bourgogne , jusqu'à ce que lui et ses partisans fussent du tout détruits , déshérités ou du moins humiliés.*

Expédition
contre le
duc de Bour-
gogne.

1414.

Humilier *Jean - Sans - Peur* étoit peut-être une entreprise plus difficile que de le *détruire*. Toutes les forces de la France y furent employées. Le roi , revenu en santé , marcha contre lui en personne , accompagné de tous les princes , qu'il avoit poursuivis devant Bourges , lorsqu'il accompagnoit le *Bourguignon*. On trouva mauvais que les troupes portassent l'écharpe d'*Armagnac* , ce qui donnoit à cette guerre un air de faction. Le gouvernement de Paris fut confié , en l'absence du dauphin , au duc de *Berri*. Compiègne , où le duc de *Bourgogne* avoit une garnison , se rendit par composition. Le comte d'*Armagnac* s'opposoit à la capitulation , parce qu'il en avoit destiné le pillage à la récompense des soldats. La malheureuse ville de Soissons paya pour Compiègne. Inutilement elle tâcha d'obtenir des conditions justes qu'elle proposoit. Le comte

d'*Armagnac* les fit refuser, soutenant que ce seroit décourager le soldat que de le priver une seconde fois du butin qu'il attendoit ; que d'ailleurs il falloit donner un exemple capable d'effrayer les autres villes. Soissons fut donc prise d'assaut et pillée avec toutes les horreurs qu'on pouvoit attendre d'une soldatesque avide et sans pitié. La marche de l'armée ne fut plus ensuite qu'une course jusqu'à Arras, que le duc de *Bourgogne* avoit en soin de rendre capable d'une longue résistance. Aussi donna-t-elle le temps à la comtesse de *Hainault*, sa sœur, et au duc de *Brabant*, son frère, de se porter pour médiateurs.

Ils réussirent malgré les obstacles qu'élevèrent les *Armagnacs* qui entouroient le roi. Le retour de sa raison lui faisoit connoître que la paix étoit préférable à des triomphes sur ses propres sujets ; et quand il retomba dans sa maladie, le dauphin également mécontent, et de l'ascendant que prenoit le duc d'*Orléans*, et de la hauteur impérieuse du comte d'*Armagnac*, fit la paix avec leur ennemi. Il n'y eut dans la discussion aucune difficulté de la part du duc de *Bourgogne*. Il accepta toutes les propositions

1414.

qu'on lui fit , satisfait d'échapper à une irruption si formidable , et sûr que les circonstances futures l'autoriseroient assez à ne pas remplir les conditions qui lui déplairoient. Il fut convenu que les clefs d'Arras seroient livrées au roi ; que quand les étendards de France auroient flotté sur les remparts de la ville , on la rendroit au duc ; que lui , de son côté , remettrait les villes qu'on lui avoit demandées ; qu'il éloigneroit de sa personne de mauvais conseillers qu'on lui indiqueroit ; que les biens saisis seroient restitués , et les prisonniers mis , de part et d'autre , en liberté ; les déclarations portées contre lui annulées , et des lettres de réhabilitation expédiées , les plus favorables possibles ; mais que le duc ne pourroit venir à Paris sans une permission expresse , et qu'il renonceroit à toute alliance avec l'Angleterre.

Prétentions
des
Parisiens.

Les princes d'*Orléans* montrèrent beaucoup de répugnance à accepter cette paix , et à la garantir par leur signature. Ils le refusèrent jusqu'à trois fois , et ne cédèrent qu'au ton d'autorité que prit le dauphin. Les Parisiens , accoutumés à se croire importants , demandèrent au duc de *Berri* , leur gouverneur , que les articles leur fussent

communiqués ; il leur répondit : *Ce ne vous touche en rien, ne entreprendre ne vous devez de notre sire le roi, ne de nous qui sommes de son sang et lignage. Car nous nous courrouçons l'un l'autre quand il nous plaît ; et quand il nous plaît, la paix est faite et accordée.* Le peuple avoit donc grand tort de se mêler de leurs querelles.

1414.

Pendant l'expédition d'Arras, le duc de Berri reçut à Paris les ambassadeurs de *Henri V*, roi d'Angleterre, envoyés pour demander en mariage la princesse *Catherine*, dernière fille de *Charles VI*. Ils venoient aussi, disoient-ils, pour faire *une grande paix* avec la France ; mais ils mettoient pour base la restitution de la Guienne en toute souveraineté, conformément au traité de Brétigni. La négociation, sans être absolument rompue, se trouva suspendue par la paix d'Arras, qui enleva aux négociateurs anglais les facilités qu'ils espéroient de la guerre de Flandre.

L'Angleterre propose une paix définitive.

On ne parloit plus guère du schisme. Les troubles intérieurs avoient fait diversion à cette contestation si animée dans son principe. Cependant on ne perdoit pas absolument de vue cette affaire. La France envoya, dans cette

Fin du schisme.

1414.

vue, des agents au concile de Constance qui, à la fin de terminer le schisme, avoit été indiqué, pour cette année, par *Jean XXIII* (*Balthazar Cossa*), successeur d'*Alexandre V*, et bien éloigné de ressembler à ce pontife estimable. Entre les docteurs députés par l'université de Paris, brilloit *Jean Gerson*; il fit condamner les propositions de *Jean-Petit*, qu'un évêque d'Arras, dominicain, confesseur du duc de *Bourgogne*, s'efforçoit de défendre. *Gerson* contribua aussi à la déposition forcée de *Jean XXIII*, à la démission volontaire de *Grégoire*; et par conséquent à rendre vacant le siège pontifical. Il fut rempli, en 1417, par *Othon Colonne*, qui prit le nom de *Martin V*, et fut généralement reconnu, excepté dans le petit château de *Peniscola*, au royaume de *Valence*, où l'inflexible *Pierre de Lune*, connu sous le nom de *Benoît XIII*, ne cessa de se parer de la tiare. Tous les jours, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, d'une fenêtre de son château, il excommunioit ses compétiteurs et les potentats soustraits à son obéissance. Deux seuls cardinaux qui l'accompagnoient lui donnèrent pour successeur, en 1424, *Gilles de Mugnoz*, chanoine

de Barcelonne, qui prit le nom de *Clément XIII*, et qui se démit cinq ans après son élection. En lui finit le grand schisme, qui avoit duré plus de cinquante ans.

1414.

En précipitant la paix d'Arras, qu'une armée si formidable, quoiqu'affoiblie par les maladies et la désertion, auroit pu rendre plus décisive, le dauphin avoit un dessein secret. Il projetoit de se rendre maître de Paris, d'en expulser *Bourguignons* et *Armagnacs*, et même sa mère, et tout ce qui gênoit son autorité. Les mesures étoient assez bien prises. A une heure indiquée, la cloche de St.-Eustache devoit sonner, le quartier des Halles se soulever, les conjurés aller au Louvre, mettre le dauphin à leur tête, se saisir des postes les plus importants, chasser les *Orléanais*, et massacrer ceux qui feroient résistance; le complot fut découvert, la cloche ne sonna pas. Les ducs d'*Orléans* et de *Berthon*, avertis à temps, s'emparèrent du Louvre, et y renfermèrent le dauphin lui-même. Les inventeurs du projet, la plupart jeunes courtisans, furent surpris dans leurs lits. Quelques jours après, le prince, trouvant un moment favorable, s'échappe du Louvre, quitte Paris, se

Le dauphin projette de se rendre maître de Paris; il échoue et se retire.

144.

retire à Bourges, et de-là à *Mehun-sur-Yèvre*.

Il revient
et s'en em-
pare.

Comme il n'avoit de préparatifs que pour une surprise, sans troupes, sans argent, sans moyens d'attaque, il ne fut pas difficile de le rappeler. Il se prêta aux instances de la reine, des ducs de *Berri* et d'*Orléans*, et promit de se rendre à Corbeil, où il les pria de se trouver. Sûr que toute la cour l'attendra dans ce bourg, il sauve une marche, entre dans Paris, fait fermer les portes, et envoie aux *expectans de Corbeil* ordre de se retirer chacun dans leurs châteaux, excepté le duc de *Berri* qui pouvoit revenir.

La première opération du jeune prince, fut de s'emparer des finances de sa mère. *Isabelle* aimoit à thésauriser. Cette violence l'aigrit contre son fils et ne la corrigea pas. Il fit de magnifiques promesses au peuple qu'il le soulageroit quand il se seroit procuré une connoissance plus exacte de l'état du royaume. Il prit cet engagement solennel dans une assemblée où se trouvèrent le prévôt de Paris, celui des marchands, le conseil municipal, et les principaux bourgeois convoqués exprès. Dans son discours, le chancelier du dauphin signala, sinon nommément,

du moins de manière à n'être pas méconnus, la reine, les ducs de *Berri*, de *Bourgogne* et d'*Orléans*, comme auteurs des désordres et participant aux déprédations. Malheureusement le jeune prince n'étoit pas lui-même à l'abri des reproches. Mal entouré, ardent pour les plaisirs, il menoit une vie peu régulière, professoit une passion ouverte pour une des filles de la dauphine, et portoit publiquement son chiffre et ses couleurs. Quoique la princesse de *Bourgogne*, son épouse, fût jeune et belle, il l'avoit reléguée dans le château de St.-Germain-en-Laie. Son beau-père lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à la rappeler et à vivre avec elle. Le gendre n'en tint compte. En vain aussi le duc refusa de ratifier la paix d'Arras, et signifia qu'en cas d'une guerre avec l'Angleterre, qui paroïssoit prochaine, ni lui, ni ses sujets ne prendroient les armes pour la France; cette menace piqua le gendre sans le changer, et le beau-père, crainte de pire, envoya sa ratification.

Cette paix suspendit les projets d'*Henri V*, roi d'Angleterre, ou plutôt lui donna le temps de les mûrir pendant la sécurité qu'elle inspira à la cour de France. On a vu que lui et

1414.

Guerre
avec l'An-
gleterre.

1415.

1415.

Henri IV son père, connoissant les dissensions qui la divisoient, avoient endormi sa prévoyance par des propositions de trêves prolongées et des espérances de paix définitive, toujours sous les conditions du traité de Brétigni. Cette fois le monarque anglais, bien muni, bien préparé, n'usa plus de ménagemens, et envoya demander non des villes et des provinces, mais la couronne de France, fondé sur le droit signifié par *Edouard III* à *Philippe de Valois*. Après cette première et brusque proposition, les ambassadeurs se rabattirent dans la négociation à ce qu'on ajoutât aux concessions de Brétigni la Normandie, l'Anjou, le Maine, en toute souveraineté, et l'hommage de la Bretagne et de la Flandre. Enfin ils dirent qu'ils se contenteroient, toujours avec les concessions de Brétigni, de deux comtés à leur bienséance, de la main de la princesse *Catherine*, avec une dot de deux millions d'or. Refus : alors proposition, en accordant la princesse, d'abandonner pour sa dot les parties de la province de Guienne revenues à la France depuis le traité de Brétigni. Les ambassadeurs anglais se retirèrent, et emmenèrent en leur compagnie des agens français pour

terminer la négociation. Ce n'étoit qu'une feinte, et pendant qu'on amusoit la cour de France par des négociations, *Henri* jettoit sur les côtes de Normandie six mille hommes d'armes et vingt-quatre mille archers, qui investissoient Harfleur.

Grand étonnement à la cour. On s'y étoit flatté que certain empressement, remarqué dans *Henri*, quand on lui parloit des charmes de la princesse, suspendroit les hostilités, comme si c'étoit là de ces passions qui font taire l'ambition. Harfleur fut attaquée avec vigueur. Cette ville étoit si mal pourvue, que les munitions manquèrent quinze jours après le commencement du siège. La garnison capitula, à condition de se rendre, si elle n'étoit pas secourue dans un temps limité assez court. Quand elle envoya porter les articles à la cour, on répondit, *que la puissance du roi n'étoit pas assemblée, ni prête pour donner secours hâtivement*; elle sortit avec ses bagages. Mais elle n'avoit pas capitulé pour les habitans; les Anglais, comme ils avoient fait à Calais, les mirent dehors, hommes, femmes, enfans, vieillards, avec un seul habit, et chacun cinq sols qu'on leur donna aux portes.

Prise de
Harfleur
par les An-
glais.

1415.

Embarras
de Henri.

Il paroît que *Henri*, après cette conquête, fut embarrassé sur ce qu'il devoit faire. Il montra d'abord l'intention de porter ses armes dans la Guienne; mais il sut que *la puissance du roi s'assembloit*, et craignant d'être assailli pendant un si long trajet par une armée fraîche et nombreuse, tandis que la sienne diminuoit par la mortalité qui s'y étoit introduite, il résolut de ne pas trop s'éloigner des côtes, et de gagner Calais où il pourroit prendre le parti, ou d'avancer en France, sûr de ses derrières, ou de retourner dans son royaume; mais cette marche n'étoit pas facile à exécuter. A peine avoit-il levé le camp d'Harfleur, que de petits corps, avant-coureurs de la grande armée, se mirent à l'inquiéter. Il traversa cependant heureusement la Normandie, une partie de la Picardie, et arriva sur le bord de la Somme. Là, il se trouva dans la même perplexité qu'avoit éprouvée *Edouard III*, son bisaïeul, avant la bataille de Créci. Comme à *Edouard*, un heureux hasard fournit à *Henri V* le moyen de passer cette rivière; non plus au gué de Blanquetaque qu'il trouva défendu et hérissé de pieux, mais entre Péronne et St.-Quentin, où il trompa la vigilance

les Français. Enfin, comme ce prince, se vit près d'être enveloppé par une armée infiniment plus nombreuse que la sienne. On fait monter celle des Français à cent cinquante mille hommes, et on rabat celle des Anglais à neuf mille. Exagération des deux côtés ! mais du moins est-il certain que nos troupes étoient quatre fois plus nombreuses que celles des Anglais.

On dit, qu'à l'exemple d'Edouard, *Bataille d'Azincourt.* Henri proposa des conditions très-avantageuses ; savoir : la restitution d'Harfleur, une somme en dédommagement du butin, et la liberté des prisonniers qu'il traînoit après lui : mais après être descendu à ces offres qu'on rejeta, il répondit fièrement, lorsqu'on envoya lui assigner le lieu et le jour de la bataille : *Je ne prends ni la loi ni le conseil de mon ennemi*, et il ne songea qu'à vendre chèrement la victoire, s'il devoit y renoncer. L'endroit où il fut attaqué est près d'un village du comté de Saint-Paul, en Artois, nommé *Azincourt*, dont la bataille a pris le nom. Elle ressembla tellement à celle de Poitiers et de Créci, qu'on peut en faire un exact parallèle. L'impatience, le bruit, le désordre étoient au comble dans l'armée

1415.

française. Les Anglais au contraire se préparoient au combat dans le plus profond silence. Mais ce calme terrible étoit moins en eux l'effet du découragement et de la consternation, que de la résolution bien arrêtée de trier ou de mourir. La veille la plupart confessèrent, considérant le lendemain comme le dernier jour de leur vie; et c'est dans l'acquiescement à un tel sacrifice qu'ils attendirent le retour du soleil. A peine il parut que les Français de l'avant-garde, comme à la journée de Créci, se hâtèrent encore de combattre, de peur que l'ennemi ne leur échappât; ils fondirent sur lui avec une impétuosité aveugle, sans aucune discipline, se culbutant les uns les autres, et rompant leurs propres bataillons pour arriver les premiers à l'ennemi. Comme à Poitiers, et par les mauvaises dispositions du connétable, ils avoient été resserrés dans un terrain étroit, où les archers anglais placés avantageusement, les choisissoient à leur aise et les perçoient à leur gré; et comme à Courtrai ils s'entassèrent dans une vallée fangeuse, si près les uns des autres, qu'ils ne pouvoient se remuer. Le désordre commença par eux-mêmes et par l'inexécution de divers ordres

né

officiers subal-

1415.

permirent de juger et de ne pas
; et sur-tout par l'insubordination
guerriers indociles qui abandon-
nt leurs postes, pour chercher,
en rang et auprès des princes,
ngers qu'ils croyoient plus ho-
es, et qui n'y portoient que la
et la confusion. Une charge faite à
par les Anglais, augmenta le dé-
e et décida la victoire en leur faveur.

leur demeura pas cependant sans
été disputée dans le centre même
t ces anglaises. Dix-huit Français
s par le serment de vaincre ou
mourir, se font jour, à travers les
lrons anglais, jusqu'à leur roi. Le
d'*Yorck*, son frère, est tué à ses
ités, par le duc d'*Alençon*, prince
sang de France, qui commandoit
corps de bataille, et qui s'étoit
té de rétablir le combat. *Henri*
ii me tombe sur ses genoux en
ilant secourir son frère. Le prince
ançois l'approche, se nomme, le
éfie, et d'un coup de hache abat
moitié de la couronne qui sur-
ontoit son casque. Un second coup
loit sauver la France; mais d'un
evers *Henri* l'étend à ses pieds, et,
malgré les efforts du roi, ses soldats

1415.

l'achèvent. Les dix-huit dévoués périrent sur le champ de bataille. La réserve prit la fuite sans combattre. Au moment où le monarque anglais commençoit à jouir de son triomphe, des cris d'épouvante se mêlent aux chants de victoire. Il regarde d'où partent ces clameurs, et voit son camp tout en feu. Les gonjats et les valets de l'armée française, l'avoient surpris et pillé pendant que leurs maîtres se battoient. *Henri*, ou par un mouvement subit de colère, ou par la crainte de quelque tentative de la part des prisonniers, presque égaux en nombre à ses soldats, ordonna cruellement qu'ils fussent tous massacrés.

On compta dix mille morts sur le champ de bataille, entre lesquels quatre princes du sang; le duc d'*Aleçon*, le duc de *Brabant* et le comte de *Nevers*, tous deux frères du duc de *Bourgogne*, et le prince de *Bourbon-Préaux*, le connétable d'*Albret*, beaucoup de ducs, comtes et seigneurs titrés, cent vingt seigneurs bannerets et neuf mille chevaliers ou gentilshommes. Il y a peu de familles illustres de France qui ne trouve dans la liste funéraire de l'historien *Daniel*, les noms de leurs ancêtres. Il y eut seize

Les chevaliers ou écuyers prisonniers, les plus remarquables étoient *Charles*, d'Orléans, *Jean*, duc de *Bourbon*, *Louis* de *Bourbon*, comte de *Vendôme*, *Charles* d'*Artois*, comte d'*Eu*, et le comte de *Richemont*, frère du duc de *Bretagne*. Le roi, ni le dauphin ne se trouvèrent à cette bataille, par la raison qu'apporta le duc de *Berri*. *J'ai vu*, dit-il, celle de *Poitiers*, où mon père le roi *Jean* fut pris ; et vaut mieux perdre la bataille sans le roi, que le roi et la bataille. Mais il auroit mieux valu ne pas la laisser livrer. Le même duc de *Berri* qui avoit été témoin des heureux effets de la circonspection de *Charles V*, son frère, s'étoit efforcé en vain de la faire prévaloir dans le conseil, et la bataille y avoit été résolue.

Le duc de *Bourgogne*, pendant qu'on formoit l'armée contre les Anglais, avoit offert de joindre ses troupes à celles des autres seigneurs qui accouroient sous la bannière royale ; on délibéra au lieu d'accepter ses offres. Satisfait alors d'avoir sauvé les apparences, il donna des ordres pour empêcher le comte de *Charolois*, son fils, jeune prince rempli d'honneur et de bonne volonté, d'aller joindre l'armée royale. Cependant après la

Nouveaux
mécontentemens
donnés au duc
de Bourgo-
gne.

1415.

défaite, qui avoit coûté la vie à ses frères, il renouvela ses offres; mais le dauphin son gendre, auquel on avoit donné le titre de lieutenant général du royaume, non-seulement le refusa encore; mais lui envoya défense d'approcher de Paris. Peut-être eut-on la même raison dans les deux circonstances, savoir, la crainte que l'Anglais et le *Bourguignon*, au lieu de se combattre, ne s'entendissent pour appuyer réciproquement leurs projets ambitieux.

Mort du
dauphin
Louis.

Le parti du duc d'*Orléans*, quoique prisonnier, dominoit dans le Gouvernement, dont les principaux membres étoient de son choix. Sa faction, pour soutenir sa prépondérance, fit appeler le comte d'*Armagnac* à la dignité de connétable, à la place de *Charles d'Albret*, tué à la bataille d'*Azincourt*. Presqu'au moment qu'il saisit la puissance, il en devint l'unique dépositaire, par la mort du dauphin *Louis*, lieutenant général du royaume. Ce prince ne pouvoit descendre au tombeau entre deux factions, sans qu'on ne soupçonnât que ce ne fût l'effet du poison, mais ces bruits vagues ne furent accompagnés ni de recherches ni de preuves. *Jean*, son frère, qui étoit marié à *Jacqueline de Bavière*,

du comte de Hainault, et nièce du 1415.

Bourgogne, si fameuse par
entures et ses hyménées, reçut
omination de dauphin : mais
la crainte de ne jouir de son
que sous la condition d'entrer en
atelle du comte d'*Armagnac*, il
ira à la cour de son beau-père.

nouveau connétable se fit donner Gouverne-
ment du duc
d'Armagnac.
intendance des finances, le gou-
ment de toutes les forteresses
royaume, en un mot le pouvoir
verain le plus étendu. Cet excès
torité excita le murmure des grands,
ovoqua d'autant plus la haine du
ple, qu'il en usoit sans ménat.
Il confirma les anciens im-
ts et en établit de nouveaux, aux-
ls il assujétit le clergé et l'uni-
é, dont il repoussa durement
r contrances. Le comte d'*Ar-*
c exclut du conseil ceux qu'il
nt ne lui être pas assez dévoués,
prisons se remplirent de *Bour-*
ignons ou prétendus tels. Le con-
able en faisoit une perquisition
ère. Deux hommes furent pendus
pour avoir dit seulement, apparem-
ment en forme de menaces, qu'il y
avoit bien à Paris cinq mille hom-
mes prêts à ouvrir les portes au duc

1415.

de *Bourgogne*. Beaucoup de personnes modérées , craignant que leur conduite politique n'inspirât des soupçons qui les exposeroient à des vexations , s'exilèrent d'elles-mêmes.

Complot de la faction bourguignonne pour se rendre maître de Paris.

1416.

La circonstance de la prison du duc d'*Orléans*, et de beaucoup de seigneurs , ses partisans , donnoit à *Jean-sans-Peur*, un grand desir de revivifier sa propre faction. Comme il ne vouloit pas désobéir trop ouvertement aux défenses qui lui venoient de la part du roi d'approcher Paris , il s'en tenoit à distance , à portée , cependant , de s'y rendre promptement quand l'occasion se présenteroit. Il ne prenoit pas de demeure fixe ; mais parcouroit les villes circonvoisines , où il laissoit des soldats sous différens prétextes , recevoit amicalement les exilés de Paris , se familiarisoit avec tout le monde , paroisoit toujours prêt à partir et à obéir aux ordres qui lui venoient de s'éloigner , et ne s'éloignoit pas. Il fit sur-tout cette manœuvre à Lagni. Sa conduite devint un proverbe ; et il fit dire de quelqu'un lent dans ses opérations : *C'est un Jean de Lagni qui n'a point de hâte*. Ces délais affectés cachotent un complot pour se rendre

maître de Paris. Quand il eut dressé batteries, pour écarter les soupçons il se retira en Artois, d'après l'ordre du Dauphin son neveu, qu'il eût probablement sollicité. En effet son absence donna au connétable l'assurance de quitter Paris pour aller en Normandie réprimer les courses de la maison anglaise d'Harfleur. Pendant son absence, la vigilance de son parti n'était moins active. Les *Bourguignons*, qui se trouvoient encore en grand nombre, s'assemblèrent secrètement. Voici le plan de révolution qu'ils formèrent ; nous le croirions créé, si nous n'avions une malheureuse expérience de la fureur des Français. Ils devoient sans distinction massacrer tous les *Orléanistes*, renfermer le roi, la reine et le chancelier ; et enchaîner de chaînes le duc de *Berry*, le roi de *Sicile*, les promener en cet état par la ville, montés sur des bœufs ; les massacrer ensuite, ainsi que tous les princes, princesses et seigneurs qu'on pourroit arrêter, et le malheureux monarque lui-même, en cas de résistance. L'entreprise étoit avouée par le duc de *Bourgogne* qui avoit envoyé aux chefs des lettres signées de sa main. Cependant on peut

 1416.

croire qu'un projet si horrible se
des exceptions dans l'approbation
donna.

Il est dé-
couvert.

Tout étoit prêt ; encore une
et le massacre commençoit. La
de *Laillier*, changeur, demeurant
le Pont-aux-Changes, surprend
des conjurés, et frémissant à l'
sang qui alloit couler, elle va
à *Bureau de Dammartin*, et
du conseil. Celui-ci avertit la
les princes, le chancelier. Ils
réfugient avec le roi et leur suite
le Louvre, le seul lieu de refuge
Tanegui du Châtel, alors prévôt
Paris, rassemble en hâte ce qu'il
de gens de guerre, s'empare de
d'où devoient partir les premiers
des séditeux, enfonce les portes
maisons où des chefs armés
doient le signal. Il s'en assure
court la ville, se fait ouvrir les
suspects. Pendant qu'on traîne
plus coupables en prison, les
prennent la fuite. La punition
de près l'attentat. Des prisonniers
les uns furent expédiés par la
les autres noyés pendant la nuit.
ne doit pas oublier un *Gautier*
d'*Orgemont*, neveu du chancelier
ce nom, chanoine de Paris,

de bénéfices lucratifs qu'il tenoit de la munificence de la cour, et qui, pour la dignité de chancelier de Bourgogne, que le duc lui promit, se chargea de diriger l'entreprise : le plus coupable de tous, il fut le moins puni. Réclamé par l'évêque et le chapitre de Paris, on le condamna seulement à assister au supplice de ses complices, et après avoir été *mitré* et *prêché* publiquement, il fut renfermé et condamné au pain et à l'eau pour le reste de ses jours. Combien les temps de troubles révèlent d'ingrats et de traîtres ! Il est à remarquer que, dans les sentences portées contre les criminels, le duc de *Bourgogne* ne fut pas noté personnellement, par ménagement ou par crainte. On se contenta de donner un arrêt qui défendoit sous peine de mort d'enseigner les propositions homicides de *Jean-Petit*. C'étoit un reproche indirect du crime de *Jean-sans-Peur*, dont on renouveloit le souvenir chaque fois qu'on vouloit le mortifier ; sorte de vengeance qui satisfait sans fruit, et ne fait, au contraire, qu'augmenter l'animosité.

La nouvelle du complot de Paris força le connétable de faire une trêve

Les Parisiens mal-traités.

1416.

avec la garnison d'Harfleur. Il revint bouffi de menaces et respirant la vengeance. Les Parisiens tremblèrent à son approche. Il fit enlever ce qui restoit de chaînes, et désarmer les bourgeois, défendit les assemblées sous les peines les plus sévères, et fit abattre la grande boucherie, le repaire des *cabochiens*. Les taxes furent augmentées, on multiplia les proscriptions, les emprisonnements et les supplices. Alors sans guerre déclarée, *Armagnacs* et *Bourguignons* se la firent cruellement dans la campagne. Ils se combattoient avec acharnement, et chaque parti après l'action attachoit ses prisonniers au gibet.

Mort du duc
de Berri.

Se croyant assuré de Paris par ses exécutions, le connétable repartit pour faire le siège d'Harfleur; mais deux victoires navales remportées par les Anglais permirent de ravitailler la place, et forcèrent le connétable à lever le siège. Vers ce temps mourut *Jean*, duc de Berri, prince insouciant, personnel, s'impatientant des troubles, non parce qu'ils déchiroient la France, mais parce qu'ils nuisoient à sa tranquillité et à ses plaisirs. Quoiqu'il ne jouit pas d'une grande estime, son rang et son âge

étoient encore un frein aux passions haineuses qui , désormais libres de toute contrainte , vont précipiter la France dans un gouffre de malheur , dont ceux qui ont précédé ne sont que l'ombre.

146.

On cherche toujours quels étoient le motif et le but du duc de *Bour-*^{Motifs de la conduite du duc de}
igne en fatiguant sans cesse la cour ^{Bourgogne}
 r des intrigues , en entretenant dans Paris , et tant qu'il pouvoit dans le royaume , une faction turbulente qu'il ne faisoit subsister que par des crimes , au-lieu de vivre tranquille dans les belles provinces cédées à son père au détriment de la France. Son motif et son but étoient ambition , desir effréné de gouverner , de dominer , d'écraser ses rivaux , d'anéantir tous ceux dont l'existence étoit un continuel reproche de son premier forfait. Il faut que ces terribles passions aient prodigieusement troublé l'esprit et corrompu le cœur de l'arrière petit-fils de *Philippe de Valois* , pour qu'il ait fait avec *Henri V* , l'arrière-petit-fils d'*Edouard III* , un traité qu'on ne croiroit pas , si les historiens les plus éclairés et les moins partiaux ne le reconnoissoient pour authentique.

1416.
 Son traité
 avec le roi
 d'Angleterre.

Il y dit : « Qu'ayant jusqu'alors mé-
 » connu la justice des droits du roi
 » d'Angleterre et de ses nobles pro-
 » géniteurs aux royaume et cour
 » de France , il a tenu le parti de
 » adversaire en croyant bien
 » mais que mieux informé, il tiend
 » dorénavant le parti dudit roi d'An-
 » gleterre et de ses hoirs , qui , de
 » droit, sont et seront légitimes rois
 » de France; qu'il reconnoît qu'il est
 » tenu de lui faire en cette qualité,
 » hommage comme à son légitime
 » souverain; qu'aussitôt qu'à l'aide de
 » Dieu, de Notre-Dame et de Monsie.r
 » St.-Georges , ledit roi d'Angleterre
 » aura fait la conquête d'une partie
 » notable du royaume de France, il
 » s'acquittera des devoirs qu'un vassal
 » est obligé de rendre à son seigneur;
 » qu'il emploiera toutes les voies et
 » manières *secrètes* qu'il pourra ima-
 » giner , pour que le roi d'Angleterre
 » soit mis en possession réelle du
 » royaume de France; que tout le
 » temps que le roi d'Angleterre fera
 » la guerre pour s'en emparer , lui,
 » de son côté, combattra de toute sa
 » puissance les ennemis désignés par
 » A , B , C , D , et tous ceux de leurs
 » sujets et adhérens qui sont désobéis-

au roi d'Angleterre ; qu'il pro-
t e d'avance contre tous traités

1416.

si'il pourroit signer par la suite ,
dans lesquels il pourroit paroître fa-
vorable au roi *Charles* et au dau-
phin , déclarant que de semblables
conventions sont de nulle valeur, et
dressées uniquement pour les mieux
tromper l'un et l'autre ». Il finit en
promettant d'accomplir toutes ces sti-
pulations *par la foi de son corps, et*
en parole de prince. Quelle foi ! quel
prince !

On a vu que lorsque le dauphin *Mort du*
Louis mourut , *Jean* son frère étoit *dauphin*
Jean.

iez le comte de *Hainault*, son beau-

1417.

re. Le duc de *Bourgogne* et le parti
Orléans lui envoyèrent des ambas-
urs pour l'attirer chacun de leur
côté. Le jeune prince étoit peu capable
de se décider par lui-même ; mais il
avoit dans le comte un homme en état
de le guider. Sans se montrer trop
enclin pour le *Bourguignon*, le comte
fit sentir aux *Orléanais* que son avis
ne seroit pas que son gendre fléchît
sous le comte d'*Armagnac* comme
avoit fait *Louis*, son frère. Cependant
il ne se refusa pas à une conférence
dans laquelle on pourroit trouver des
moyens de conciliation. Il mena *Jean*

1417.

à Compiègne, et avança jusqu'à Senlis, où s'étoit rendue la reine avec *Charles*, son dernier fils, plusieurs seigneurs et quelques conseillers d'état, et se rendit avec eux à Paris.

Le comte de *Hainault*, après des conférences qui durèrent trois jours, déclara positivement, que tout examiné il ne souffriroit pas que son gendre vînt à la cour sous le comte d'*Armagnac*; et qu'en conséquence il retourneroit en Hainault, on ne se rendroit à la Cour, qu'accompagné du duc de *Bourgogne*. Cette déclaration lui auroit coûté la liberté, s'il ne s'étoit promptement évadé. Mais en arrivant à Compiègne il trouva le dauphin expirant. On publia qu'il étoit mort d'un abcès dans la tête. Ce ne fut qu'un an après que le duc de *Bourgogne* décrivit dans un manifeste les marques d'une lividité suspecte aperçues sur son visage. *C'étoit, dit-il, grande pitié à voir, vu que cette forme de meurtrissure est une manière dont gens empoisonnés ont coutume de mourir. Jean ne laissa point d'enfans, non plus que Louis, son prédécesseur. Charles, le cinquième et dernier fils du roi, prit le titre de dauphin à l'âge de quinze ans.*

Les espérances qu'avoit conçues le duc de *Bourgogne* de rentrer dans le gouvernement, sous l'égide du dauphin *Jean*, détruites par la mort trop prompte du jeune prince, renquirent à l'occasion d'une brouillerie entre les deux personnages dominans à la cour de France, la *Reine* et le comte d'*Armagnac*. On ignore le motif actuel de leur dissention; mais on sait qu'ils étoient jaloux l'un de l'autre. Souvent leurs inclinations et leurs ordres se contrarioient; il sembloit que ce fût perpétuellement entre eux une lutte de puissance; celle-ci resta au comte par la faute d'*Isabelle*.

1417.

Disgrâce
et exil de
la reine.

Cette princesse vivoit le plus ordinairement éloignée de son époux, dans le château de Vincennes, sans gêne et sans discrétion. Un chevalier, nommé *Bois-Bourdon*, lui rendoit des soins qu'on jugeoit trop assidus. *Isabeau* paroisoit n'avoir rien à craindre d'un mari dont l'esprit étoit ou aliéné, ou si affoibli quand la raison lui revenoit, qu'il étoit presque incapable d'agir. Tout à-coup *Charles VI* paroît à Vincennes au moment où sa femme l'attendoit le moins. On ne sait ce qui se passa entre les deux époux; mais la reine partit avec un mince équipage pour

1417.

Tours, où elle fut gardée à vue. Le favori arrêté et appliqué à la question, avoua, dit-on, des crimes qui méritoient la punition qu'on lui fit subir. Il fut précipité dans la rivière, renfermé dans un sac sur lequel étoit cette inscription : *Laissez passer la justice du roi.*

Il seroit difficile de ne pas s'imaginer que les soupçons du mari, inaccessible à tout autre qu'aux affidés du connétable, n'aient été éveillés par lui, et que ce ne soit lui qui ait dirigé la conduite de l'époux en cette occasion. On pense aussi que le complot contre la reine fut concerté avec le dauphin *Charles*, son fils, ou du moins que la mère le crut, et que ce fut le motif de la haine qu'elle lui jura, et que les soumissions du prince, dans les plus effrayantes détresses, n'ont jamais pu fléchir. On a encore attribué cette aversion au chagrin qu'elle eut de ce que son argent, qu'elle avoit déposé chez différens particuliers, fut porté au trésor royal, par ordre de ce même fils, pour la guerre contre l'Angleterre. Mais sans nier que cet enlèvement n'ait pu exciter le ressentiment d'*Isabelle*, on conviendra que l'attentat aux affections les plus chères d'une femme galante, a

été plus capable que toute autre cause, d'ouvrir le cœur même d'une mère, aux noires suggestions des furies vengeresses.

147.

L'éloignement de la reine rendit le véritable maître absolu des affaires, mais ce fut pour sa perte. Du moins quand la reine gouvernoit, elle présentait un titre, celui de régente, qui lui avoit été conféré à plusieurs reprises; le comte d'*Armagnac* gouvernant avec elle, participoit à son droit; mais, la princesse exclue, il ne restoit au comte d'*Armagnac* que sa charge de connétable, et les autres dignités profitables qu'il avoit entassées sur sa tête, titres plus capables d'inspirer de la défiance contre son gouvernement que de le faire respecter. Aussi le duc de *Bourgogne* ne manqua pas de crier à la tyrannie, et beaucoup de personnes, qui lui avoient été autrefois très-contraires, jugèrent que l'autorité, puisqu'elle ne pouvoit recevoir son action d'un roi imbécile et d'un enfant de quinze ans, devoit être plutôt confiée au premier prince du sang, qu'à un simple allié de la maison royale. La conduite politique des deux rivaux décida la querelle.

Lutte entre le duc de Bourgogne et le connétable d'*Armagnac*.

1417.
Moyens des
deux rivaux.

Le connétable n'avoit sur pied que les troupes qu'il venoit de ramener du siège honteux d'Harfleur. Elles lui suffisoient à peine pour tenir en bride les Parisiens , l'Isle - de - France , et quelques villes à l'entour. *Jean-sans-Peur* voyoit vingt-cinq mille Anglais qui venoient de débarquer en Normandie ; lui-même avoit fait dans ses provinces des levées considérables qu'il répandoit dans la Fiecardie , s'approchant insensiblement de Paris , malgré les ordres de s'éloigner que lui envoyoit le dauphin , de la part du roi. Le comte d'*Armagnac* , pour subvenir à ses besoins , rendus à chaque moment plus pressans , doubloit , triploit les impôts , les exigeoit avec une extrême rigueur et y suppléoit encore par des emprunts forcés. Le duc de *Bourgogne* faisoit publier que les villes qui lui ouvrieroient leurs portes seroient exemptes de toute imposition. Enfin le connétable s'étoit privé d'un titre apparent , en connivant du moins à l'éloignement de la reine , s'il ne l'avoit pas provoqué. Le duc , au contraire , sentant le prix de cet appui , ne tarda pas à se le procurer.

Isabelle instruite , dans son exil de Tours , de l'ascendant que prenoit

l'assassin du duc d'Orléans, fit céder ses sentimens d'une ancienne vengeance au desir d'une nouvelle. Elle s'offrit au duc pour l'appuyer contre la faction qu'elle croyoit cause de sa disgrâce, et lui écrivit de venir la délivrer. Quoiqu'occupé au siège de Corbeil, très-important pour lui, il part, la tire de sa captivité et la ramène triomphante à Chartres. Là se tint une assemblée solennelle des partisans du duc de *Bourgogne*, qui se dirent seuls dépositaires du pouvoir légitime, sous l'autorité de la reine, qui prit désormais ces qualités : *Isabelle, par la grâce de Dieu, reine de France, ayant, par l'occupation de monseigneur le roi, le gouvernement et administration de ce royaume, par l'octroi irrévocable à nous sur ce fait par mondit seigneur et son conseil.* Son sceau portoit sur la face sa figure, et sur le revers les armes de France et de Bavière. Elle créa un parlement, pour l'opposer à celui de Paris; et le fixa à Amiens.

La faction *Bourguignone*, existante dans la capitale, voyant l'état brillant des affaires du duc, crut pouvoir faire un mouvement en sa faveur. Le duc fut instruit du projet et promit de le

1417.

La reine ré-
rée de Tours
se joint au
duc de Bour-
gogne.

Tentative
de la faction
Bourgui-
gnone contre
Paris.

 417.

seconder. Les conjurés devoient s'emparer d'une porte et la livrer à un corps de troupes qui se présenta : mais la conspiration avoit été découverte. Les assaillans furent reçus du haut des remparts à coups de flèches et de traits , et se retirèrent en hâte , laissant beaucoup des leurs sur la place. *Jean - sans - Peur* attendoit , à une lieue de Paris , l'issue de l'entreprise. La voyant manquée , il met ses troupes en quartier d'hiver , dans les villes qu'il vouloit conserver , et prend avec la reine le chemin de Troyes , où elle transfère le parlement qu'elle avoit créé pour Amiens.

Vengeance
du connétable.

La conspiration , quoiqu'avortée , avoit fait connoître au connétable combien il avoit d'ennemis dans le centre de sa puissance. Il crut ne pouvoir désormais la conserver que par la terreur qu'il imprimeroit. Il exila donc , emprisonna , et fit exécuter , secrètement et en public , tous ceux qui étoient soupçonnés ou convaincus d'attachement au duc de *Bourgogne*. Une commission fut chargée de distinguer ceux qui méritoient d'être livrés à la mort , absous , bannis , ou retenus. Cette inquisition répandit la consternation. Chacun frémissait à la vue

de ce tribunal de sang. L'hiver se passa dans ces alarmes. 1417.

Ses frimas n'arrêtèrent pas le roi d'Angleterre. *Henri V* étoit entré en France comme assuré de son triomphe; *vous allez voir*, disoit-il en parlant à ses capitaines, *vous allez voir la plus haute, la geigneur* (la meilleure), *et la plus profitable conquête, que oncque fût faite en ce monde*. Le succès répondit à ses espérances. Les remparts tomboient devant lui, les villes ouvroient leurs portes, tout fuyoit. Quand les Anglais s'emparèrent de Lisieux, ce qu'on aura peine à croire, ils n'y trouvèrent pour tous habitans, qu'un vieillard et une femme, qui n'avoient pas pu accompagner les fuyards. Le duc d'Anjou, le comte du Maine, les seigneurs, et les villes auprès desquels passoit l'armée anglaise, faisoient des traités avec *Henri*, pour se garantir du pillage. Le royaume alloit en dissolution; il n'y avoit d'autre moyen d'empêcher la ruine totale, que de recourir au duc de *Bourgogne* qui, par ses liaisons avec l'Angleterre, pouvoit arrêter les progrès d'*Henri V*, ou s'y opposer à force ouverte, si son allié refusoit de se modérer.

Succès d
roi d'Angl
terre.

1418.

Propositions
d'accommo-
dement.

Une négociation s'engagea, entre la reine et le duc de *Bourgogne*, d'une part, et des députés du conseil, au nom du dauphin, de l'autre. Ceci se passoit contre le gré du comte d'*Armagnac*. Plus il voyoit son autorité décliner, plus il affectoit, pour la soutenir, de n'agir que par les ordres du roi. Il mettoit le nom du monarque à la tête de toutes ses ordonnances. Les partisans du duc de *Bourgogne* possédoient la ville de Senlis. Le comte d'*Armagnac* l'attaqua, et mena le malheureux *Charles* à ce siège, afin de faire croire qu'il ne l'entreprenoit que de l'aveu du roi. La ville promit de se rendre si elle n'étoit pas secourue dans un temps déterminé, et donna des otages. Le secours arriva avant l'époque fixée; ainsi la ville ne se rendit pas. Le comte d'*Armagnac* fit écarteler les otages comme rebelles, acte de rigueur aussi injuste qu'inutile et qui coûta la vie à quarante six prisonniers de guerre, dont les assiégés firent voler les têtes par-dessus leurs murailles. Une espèce de rage s'étoit emparée de lui, parce que ses propres négociateurs croyoient que ce ne seroit pas trop acheter une paix si nécessaire, que d'accorder, à

cette fin , l'entrée au conseil à la reine
et au duc de *Bourgogne*.

1418.

Il se refusa absolument à cette condition. Le peuple qui attendoit la paix , qui la desiroit , qui la demandoit à grands cris , se courrouça. Les vexations du connétable , l'espionnage , les emprisonnemens , les défenses de s'assembler se renouvelèrent ; les emprunts forcés , l'enlèvement des sommes consignées recommencèrent , sous la promesse illusoire de les remplacer par des rentes sur l'état. Ceux qui opposoient de la résistance à ces demandes étoient traités avec une dureté insultante. Quand ils venoient se plaindre , *Tanegui-du-Châtel* , prévôt de Paris , ennemi déclaré du duc de *Bourgogne* , leur répondoit : *Si ce fussent Anglais ou Bourguignons qui vous demandassent , vous n'en parleriez pas*. Mais ces précautions de bannissement , d'exils , d'incarcérations ne suffisoient pas encore pour rassurer le connétable. On dit qu'il fit fabriquer des médailles de plomb , qui seroient distribuées à ceux qu'on devoit épargner , dans un massacre général qu'il méditoit.

Le connétable s'y refuse

Cette atroce prevoyance justifie en quelque façon les barbaries exercées contre lui , mais non celles qu'éprou-

Soulèvement dans Paris.

1418.

vèrent beaucoup de ses partisans, qui, loin d'être ses complices, ignoroient sans doute ses projets sanguinaires. Après des incendies, une seule étincelle qui resteroit n'est pas à négliger. Le fait suivant le prouve : un nommé *Périnet le Clerc*, fils d'un marchand de fer, *quartinier*, c'est-à-dire, magistrat de son quartier, avoit été insulté par le domestique d'un *Armagnac*. Il demanda justice, on méprisa sa plainte. Il réunit plusieurs *Bourguignons* de ses amis, et dressa le plan d'une révolte. Ses complices font part de leur dessein à l'*Isle-Adam*, commandant à Pontoise, et en concertent avec lui l'exécution. Toutes les mesures étant prises, *Périnet* dérobe, sous le chevet du lit de son père, pendant son sommeil, les clefs d'une porte de la ville, dont le dormeur avoit la garde, introduit un corps de troupes conduit par l'*Isle-Adam* lui-même, referme la porte après eux, et jette les clefs par-dessus les murailles, pour leur faire entendre qu'il n'y a point à reculer. Les soldats se glissent, le long des rues en silence, jusqu'au petit Châtelet où ils trouvent les amis de *Périnet*. Tous réunis, ils s'avancent en criant : *la paix ! la*

vix ! vive Bourgogne ! Les bourgeois éveillés , prévenus et non prévus , crient également : *la paix ! vive Bourgogne !* La troupe grossit en un instant ; une partie s'en détache et va à l'hôtel St. - Paul , enfonce les portes , et contraint le roi , tout malade qu'il étoit , de monter à cheval , pour s'autoriser de sa présence. D'autres détachemens forcent la maison du chancelier et des autres ministres , et les traînent en prison.

1418.

Au premier cri d'alarme , *Tanegui-du-Châtel* vole à l'hôtel du dauphin , le prend dans ses bras , presque nud , à peine éveillé , et le transporte à la Bastille dont il étoit gouverneur. On cherchoit le connétable. Il auroit été difficile de le trouver dans la petite maison d'un maçon , où il se réfugia , si le propriétaire , intimidé par une proclamation contre ceux qui le recéleroient , ne l'avoit déclaré. Il fut traîné à la Conciergerie avec des seigneurs , des prélats , des présidens et conseillers de cours souveraines , en si grand nombre , que les prisons ne suffisoient pas ; on fut obligé une seconde fois d'approprier à cet usage plusieurs édifices publics et maisons particulières. Il n'y eut d'opposant à ces violences que

1418.

Tanegui-du-Châtel, qui, après avoir mené le dauphin en sûreté à Melun, revint, et croyant surprendre les Parisiens encore dans le désordre du tumulte, pénétra dans la rue S. Antoine, y livra un rude combat et fut repoussé. La bastille fut obligée de se rendre à composition.

Massacres.

Cette attaque de *Tanegui* devint très-funeste aux prisonniers contre lesquels elle alluma la fureur du peuple, moins cependant qu'une lettre de la reine, qui écrivit qu'elle, ni le duc de *Bourgogne*, ne reviendroient à Paris, qu'il ne fut purgé des *Armagnacs*. Une pareille lettre étoit véritablement un arrêt de mort. Il fut sans délai exécuté par les *Cabechiens*, qui reparurent plus féroces que jamais. Leur troupe se porte aux prisons, égorge les gardes et les geoliers qui veulent résister, fait sortir un à un les détenus. A mesure qu'ils paroissent ils sont assommés. Ceux du Châtelet sont même de vouloir se défendre. Les barbares l'entourent de bois, y mettent le feu, et repoussent dans les portes, à coups de piques, ceux que la flamme et la fumée forçoient de sortir. On a horreur de raconter les cruautés exercées sur des femmes, des enfans, des vieillards

tout état , poursuivis jusque dans profondeurs des cachots. Le comte , le chancelier , l'évêque de Reims , son fils , furent tirés de ceux de la Conciergerie. La populace se fit un jeu de leur supplice. Pendant trois jours elle traîna dans les places les cadavres sanglans du malheureux comte de Montpensier , et se permit des atrocités que ceux-là seuls peuvent croire , comme nous , en ont vu de pa-

1418.

reine , enhardie par la mort d'un grand nombre des plus importants , par la fuite et la stupeur des autres , vint à Paris avec le duc de Bourgogne. Ils y furent reçus avec une pompe triomphale. La ville résonna de réjouissances. On joncha de fleurs le chemin de la reine. Elle descendit à l'hôtel St.-Paul. Son malade se porta mieux. On le reçut comme s'il en étoit convaléscent. Aux premiers transports d'allégresse succédèrent des fêtes publiques , et aux fêtes , de nouvelles atrocités. Le duc de Bourgogne dirigea lui-même les troupes répandues autour de Paris. Elles interceptoient les vivres par ses ordres. La famine commença à se faire sentir. Le duc persuada au peuple que ce fléau étoit causé par les *Orléanais*.

1418.

Nouveau moyen pour se défaire de ceux qui avoient échappé à la première fureur. Il y en avoit encore quelques-uns , personnages marquans, renfermés dans les prisons de Vincennes. Un tribunal établi par le duc de *Bourgogne*, et par lequel d'autres avoient déjà été condamnés, demande qu'ils soient amenés à Paris pour être jugés. C'étoit un piège pour les tirer de cet asile. Les *Cabochiens* apostés sur la route les massacrèrent. Le chef apparent de ces assassins étoit *Capeluche*, le bourreau de Paris. Il ordonnoit les exécutions et les faisoit lui-même. On vit le duc de *Bourgogne* s'entretenir avec lui familièrement, et lui frapper dans la main. Les capitaines du duc, seigneurs du plus haut rang, assistoient avec lui à ces spectacles et encourageoient les massacres.

Il punit ses
complices.

Jean-sans-Peur, débarrassé de ses principaux ennemis, se lassa de ses satellites qui n'étoient pas toujours dociles. Ces scélérats, rebut de la plus vile populace, se croyoient soldats, parce qu'ils avoient des armes. Qu'on nous envoie, disoient-ils, contre les détachemens d'*Orléanais* qui rodent autour de Paris, et nous en rendront bon compte. Le duc profita de leur

une volonté. Il détacha un corps considérable de ces fanfarons contre un bon ennemi. Ils furent battus. En revenant ils accusèrent leurs chefs d'impudence ou de trahison, et les tuèrent. Ce premier débarras le duc des plus dangereux. Sous le même prétexte d'affronter les *Orléanais*, il en fit tuer encore six mille. Ils furent aussi battus, et s'enfuirent; mais quand ils voulurent rentrer dans Paris, ils trouvèrent les portes fermées. Alors ils se retirèrent dans la campagne; les troupes *Bourguignonnes*, qui avoient ses ordres, les poursuivirent comme des bêtes féroces et en tuèrent un grand nombre. *Capeluche* lui-même fut jugé le duc propre à servir d'exemple avec plusieurs de ses principaux complices. L'exécution eut lieu aux halles en présence d'un peuple nombreux qui ne fit pas même entendre un murmure. Il s'y passa une chose que l'histoire ne doit pas omettre, quoiqu'elle regarde un personnage avili. Le valet de *Capeluche*, devenu son successeur, devoit lui trancher la tête. Comme il n'avoit pas encore fait d'exécution, son maître lui fit sa leçon sur l'échafaud, lui enseigna les mesures à prendre pour ne pas le manquer, se mit à genoux, et reçut

1418.

le coup sans avoir laissé échapper le moindre indice d'émotion. Ce fut le dernier acte de la tragédie auquel on peut cependant ajouter la peste. En trois mois de temps, de la Nativité de la Vierge à la Conception, la contagion enleva dans Paris cent mille personnes des deux sexes, dans toute la vigueur de l'âge ; et ses ravages comblèrent les malheurs du peuple, toujours victime de la séduction, et puni de sa crédulité.

Renouvel-
lement du
gouverne-
ment.

La plupart des magistrats étoient morts, ou en fuite. Une ordonnance du conseil d'Etat cassa toutes les juridictions et mit les offices *ès-mains du roi*. La reine et le duc s'attachèrent à ne mettre en place aucun partisan de la faction proscrite. Ils composèrent le parlement et les tribunaux de leurs créatures. Le duc de *Bourgogne* se réserva le gouvernement de Paris, qu'il avoit si bien mérité. Il gagna les Parisiens en leur rendant leurs privilèges, les chaînes des rues et leurs armes. Il créa des maréchaux de France et un amiral, mais la charge de connétable ne fut pas remplie. On changea la maison du roi. Il n'y resta pas un officier qui ne fût bien pur du soupçon d'Orléanisme, et on exigea de tous un nouveau serment.

Deux choses occupèrent alors le conseil ; le retour du dauphin et le moyen d'arrêter les progrès du roi d'Angleterre. De Melun où *Tanegui-du-Châtel* l'avoit transporté en le tirant de la Bastille , le prince s'étoit retiré à Bourges , ensuite à Poitiers. Autour de lui s'étoient rassemblés les magistrats échappés au massacre de Paris. Ils y formèrent un parlement, et le dauphin créa un chancelier. Sa mère et le duc de *Bourgogne* l'invitèrent à revenir. De tous ceux qui l'environnoient , hommes , femmes , magistrats , guerriers , il n'y en avoit pas un qui n'eût à reprocher à la reine et au duc la mort sanglante d'un parent ou d'un ami. Tous engagèrent *Charles* à rejeter des propositions qui n'étoient peut-être que des pièges pour l'attirer ou dans les chaînes qu'on lui préparoit , ou dans le tombeau. A ce sujet on lui citoit la mort prématurée des dauphins , *Louis* et *Jean* , ses deux frères. C'en étoit assez pour tenir du moins dans l'incertitude un jeune prince de dix-huit ans ; il hésita. La cour redoubla ses instances , lui envoya *Marie d'Anjou* , fille du roi de Sicile , son épouse , pour tâcher de le gagner. Elle avança la négociation au point qu'on crut un mo-

1418. -

Démarches
auprès du
dauphin.

1418.

ment l'accommodement conclu. Le peuple en fit des réjouissances, mais le conseil du prince l'emporta, et il déclara qu'il ne se prêteroit à aucune composition, tant que le gouvernement resteroit entre les mains de l'assassin de son oncle.

Intentions
du roi d'An-
gleterre.

Il se détermina à cette résolution, en grande partie par les espérances qu'il concevoit du côté du roi d'Angleterre. Il lui avoit envoyé des négociateurs. On entama des conférences à Alençon. Les Anglais se montrèrent d'abord assez modérés. Toujours en prenant pour base de la paix celle de Brétigni, ils n'ajoutoient aux concessions faites par ce traité, dont ils exigeoient l'entière exécution, que l'abandon de quelques villes qu'on auroit pu leur accorder; mais à mesure que les agens du dauphin se rendoient faciles, les Anglais demandoient davantage: un jour le Poitou, le lendemain la Touraine, et enfin ils promenoient leurs prétentions sur tout le royaume. C'étoit en effet le but d'*Henri I.* Il s'en expliqua clairement au cardinal *des Ursins*, légat du pape, qui le pressoit de conclure à des conditions moins dures: *Ne voyez-vous pas*, lui dit-il, *que Dieu m'a amené ici comme par*

la main ? Il n'y a plus de roi en France , j'ai des droits légitimes sur ce royaume , tout y est en confusion , on ne songe pas à s'y défendre contre moi ; puis-je avoir une marque plus sensible que le Dieu qui dispose des couronnes , a résolu de me mettre celle de France sur la tête ?

1418.

Lorsqu'il parloit ainsi , il étoit en possession de toute la Normandie et assiégeoit Rouen. On dit cependant , que malgré ses succès, il fit au dauphin une proposition insidieuse par la perspective qu'elle lui montrait : c'étoit que ce prince lui cédât la Normandie , la Guienne et le comté de Ponthieu en toute souveraineté. A cette condition , ils auroient joint leurs armes et subjugué la Irlande , qui , après la conquête , seroit restée à l'Anglais. Porter la guerre chez leur ennemi , le dépouiller de ses Etats , rien qui pût davantage flatter les partisans du dauphin. Des plans d'associations , revêtus de formes également séduisantes , furent aussi présentés , par l'Anglais , au *Bourguignon*. Mais la vengeance des premiers et l'ambition du second ne les aveugloit pas encore assez , pour les faire consentir à démembrer le royaume.

Prise de Rouen.

1418.

Ils refusèrent. Ces pourparlers suspendirent le secours de Rouen. Les habitans se rendirent après avoir supporté le long tourment d'une horrible famine; et trahis par le gouverneur, qui leur avoit été donné, avec intention, par le duc de *Bourgogne*, et qui, après la reddition de la place, fut confirmé dans son poste par le roi d'Angleterre.

Danger de
Paris.

1419.

La prise de Rouen consterna Paris, d'autant plus que la cour en étoit sortie, et s'étoit retirée à Troyes. Elle avoit prétexté la crainte d'une épidémie; mais cette désertion paroissoit plutôt causée par le danger extrême où se trouvoit la capitale, bloquée au haut de la rivière par les troupes du dauphin qui tenoient Melun, et au bas par les Anglais qui s'avançoient jusqu'à Mantes. Les Parisiens demandèrent à grands cris le retour du roi, ne vint-il que jusqu'à St.-Denys, si la crainte de la peste l'empêchoit d'aller plus loin. Le duc de *Bourgogne* répondit que le monarque reviendrait *quand la ville seroit suffisamment ravitaillée*. Lorsqu'on lui reprochoit d'avoir laissé prendre Rouen, il disoit : *On a publié l'arrière-ban auquel le peuple a petitement obéi. La plus grande partie*

des peuples du royaume ont délaissé à faire aide et secours au roi en cette besogne.

 1419.

Jean-sans-Peur étoit très - embarrassé ; il n'osoit se déclarer ouvertement contre le roi d'Angleterre , de peur que *Henri* ne rendît public l'infâme traité qu'il avoit fait avec lui. Le dauphin , malgré les tentatives d'accommodement que la cour faisoit auprès de lui , investi par les ennemis du *Bourguignon* , restoit inflexible. Le dnc et la reine ne pouvant l'abattre , résolurent d'essayer si l'étranger ne seroit pas plus traitable que lui. Ils convinrent d'une entrevue avec l'Anglais entre Meulan et Pontoise. Le dauphin y fut invité et y envoya *Tannegui-du-Châtel* et quelques autres des plus fervens du parti. *Isabelle* y conduisit *Catherine* , sa fille déjà demandée en mariage par *Henri*. Ce prince parut d'abord très-épris des charmes de la princesse ; mais quand il s'aperçut que la surprise de la passion faisoit espérer des conditions avantageuses , il fit voir , dit un historien , *qu'il aimoit en conquérant*. *Beau cousin* , dit-il au duc de Bourgogne , nous voulons que vous sachiez qu'aurons la fille et ce qu'avons demandé avec elle , ou nous débouterons votre

Embarras
du duc de
Bourgogne.

1419.

roi et vous aussi hors du royaume. Le duc répondit avec un sourire amer : Sire , vous dites votre plaisir ; mais devant qu'aiez débouté monseigneur et nous hors du royaume , vous serez bien lassé. Cette bravade fit peut-être plus en faveur d'une réunion avec le dauphin pour repousser l'ennemi commun , que les insinuations et les raisons dont on se servit pour amener le duc tant à se repentir de ses alliances criminelles, qu'à l'empêcher d'en contracter, en ce moment , de nouvelles.

Ses incertitudes.

On fait aussi honneur de cette résolution à un accord entre la dame de *Giac* , maîtresse du duc , et *Taneguidu-Châtel* , confident du dauphin. Celui-ci soupçonnant que le *Bourguignon* , malgré la hauteur insultante de l'Anglais , pourroit bien , par besoin , s'accommoder avec lui , déterminala dame par argent ou autrement à faire résoudre le duc de rompre la conférence. Cependant , avant que de partir , le duc de *Bourgogne* eut un entretien secret avec le monarque anglais. On croit qu'il y conclut un traité de neutralité pour sa Flandre , et qu'il tâcha , à ce qu'a rapporté depuis le scrupuleux *Henri* , d'obtenir de lui certaines conditions qu'il n'auroit pu accorder sans

offenser Dieu. Ces confidences mystérieuses donnent lieu de révoquer en doute la sincérité de la résipiscence du duc. *Mais*, dit Villaret, *les plus grands crimes de ce malheureux siècle*, ajoutons de quelques autres, *sont impénétrables.* Bornons-nous au simple récit des faits. Les voici :

A l'effet de prendre des mesures contre l'ennemi commun, le dauphin et le duc de *Bourgogne* se donnent rendez-vous à Pouilly-le-Fort, château entre Melun et Corbeil. Ils s'entretiennent avec tous les dehors d'une parfaite réconciliation, la consacrent par un serment solennel sur les livres sacrés, et s'embrassent affectueusement. En se quittant, le duc conduit le prince jusqu'à son escorte, sans crainte ni défiance. Leur traité, porté au parlement de Paris, est ratifié. Les Parisiens en marquent leur joie par des feux, des fêtes et des actions de grâces à Dieu. Ce traité portoit, entre autres clauses, amnistie générale, promesse de gouverner ensemble, et engagement de réunir leurs forces pour chasser les Anglais.

Après cette réconciliation, le duc se retira à Troyes où étoient le roi, la reine et toute la cour. Il fit de-là plu-

1419.

Entrevues
du dauphin
et du duc de
Bourgogne

1419.

sieurs voyages vers le roi d'Angleterre. On ne sait ce qui se passa dans leurs entrevues ; mais *Jean-sans-Peur* ne se hâtoit pas d'accomplir le dernier article du traité de Pouilly, qui étoit de se joindre au dauphin pour attaquer *Henri* : au contraire, il avoit fait avec lui une trêve qui lioit les mains au dauphin. Celui-ci insistoit fortement pour commencer les hostilités. En effet, les deux partis réunis et actuellement sous les armes, auroient pu donner beaucoup d'embarras à l'envahisseur de la France. Pour lever les difficultés, le dauphin demandoit une nouvelle entrevue dont ils étoient convenus à Pouilly.

Assassinat
du duc de
Bourguigne.

Elle devoit avoir lieu à Montcrean, dont le dauphin tenoit la ville, et le duc le château. Elle étoit indiquée pour le 18 août. Le *Bourguignon* la remit au 26, ensuite au 12 septembre. Cet intervalle est marqué par des incertitudes et des variations qui font voir dans quelles trances il vivoit ; il avançoit, reculoit, consultoit jusqu'à des devins, demandoit avis aux gens de son conseil dont il s'étoit fait accompagner. Ce fut celui de la dame de Giac qui le détermina. Après l'avoir entendu, il dit : *Allons, il faut marcher où il plaira à Dieu nous conduire. Je ne veux pas*

qu'on me reproche que la paix ait été rompue par ma lâcheté. Il part du château, descend sur le pont où on avoit construit un salon précédé de deux barrières. Il paroît qu'elles n'étoient gardées que par les gens du dauphin : défaut de précaution bien singulier de la part d'un homme auquel sa propre expérience recommandoit la plus grande prudence. Ces barrières sont refermées derrière lui. Il parvient au dauphin et met un genou en terre pour le saluer. Un coup de hache lui abbat le menton. Il tombe. D'autres l'achèvent. Le jeune prince se trouve mal. On le remporta évanoui dans la ville. Les seigneurs de son escorte, à trois près, qu'on soupçonne avoir porté les coups, saisis d'étonnement restent immobiles. De ceux du duc de *Bourgogne*, le seul *Noailles* se met en défense et périt avec le duc. Un seul se sauve en franchissant les barrières ; les autres, frappés de stupeur, sont pris sans résistance. Le cadavre est laissé sur la place. Tout cela fut l'affaire d'une minute. Dans ce trouble, il n'est pas probable que personne ait conservé assez de sang-froid pour examiner les circonstances. Aussi chacun les a-t-il racontées selon les intérêts de son

14 9.

parti. Le duc insulta de paroles le dauphin, dirent les amis de celui-ci; il voulut tirer son épée et le frapper. Le duc de *Bourgogne* y alloit de bonne foi, dirent ses partisans; il ne s'alarmait même que foiblement quand il vit les barrières fermées derrière lui. S'appuyant sur l'épaule de *Duchâtel*, qui avoit été le recevoir à la première, il dit : *Voici en qui je me fie*. La prise même du château de *Montereau*, fait très-public, est encore un problème. Des historiens racontent que la garnison l'abandonna sur le champ, que les gens du dauphin y entrèrent aussitôt, pillèrent le bagage du duc, et firent un grand butin. D'autres, que cette garnison se défendit plusieurs jours, et ne fut prise que par famine.

Déchaîné
rent contre
le dauphin.

L'escorte qui accompagnoit le dauphin venant à *Montereau*, étoit une véritable armée, qu'on fait monter à vingt mille hommes. Si, avec ces forces, il étoit allé droit à *Troyes*, où l'événement ne fut connu que quatre jours après, il auroit pu surprendre ou disperser le conseil et le parlement *Bourguignon*, s'emparer du roi et combattre sous son nom. Au lieu de prendre ce parti, il perdit le temps en délibérations : ce qui feroit croire, ce qui

prouve même , qu'il fut surpris du forfait, et que ni lui, ni son conseil n'en eurent de connoissance antérieure, puisqu'aucune des mesures à prendre, en cette circonstance , n'avoient été arrêtées. Le temps employé à se concerter, donna à la faction *Bourguignone* celui d'agir. Comme ceux qui occupoient les places principales à Paris et dans les autres villes étoient du choix du duc, la crainte de la destitution leur fit soutenir la faction à laquelle ils devoient leurs dignités et leur pouvoir. Ce fut le parti auquel s'arrêtèrent la magistrature, et tout le conseil. *Isabelle* même , l'ennemie passionnée de l'assassin du duc d'*Orléans*, qu'elle avoit plus regretté, qu'on croyoit que ne devoit l'être un beau-frère , *Isabelle* oublia qu'elle étoit mère, se livra en marâtre à la vengeance de l'assassinat du duc de *Bourgogne*, qu'elle avoit tant haï, et fortifia de son nom, et du nom de son mari, les manifestes injurieux répandus contre son fils. *Nous voulons*, faisoit-on dire à l'insensé *Charles VI*, en parlant du dauphin, *nous voulons que chacun sache la mauvaiseté dudit Charles, et que ces présentes soient publiées toutes les semaines.* En vain préten-

1419.

doit-il n'avoir pas été averti, que le coup n'étoit point prémédité, mais l'effet d'une rixe subite ; on le jugeoit au moins complice, puisqu'il gardoit auprès de lui les trois seigneurs qu'on croyoit les meurtriers, *Tanegui*, *Loire* et *Louvet*. La dame de *Giac* et son mari se retirèrent aussi sous sa protection, ce qui fit soupçonner de la connivence.

Le peuple ne manqua pas de suivre le mouvement que les grands lui imprimoient. Il y eut par-tout des services solennels, des oraisons funèbres, des larmes même, comme si on eût perdu l'homme le plus vertueux et le plus estimable du royaume, le sauveur de la patrie. Sous ce dernier point de vue, il pouvoit mériter quelques regrets, s'il étoit venu à *Montereau* avec une véritable disposition à la paix : en effet, sa jonction avec le dauphin auroit pu détourner les fléaux dont la France fut ensuite accablée, au lieu que la nouvelle de sa mort fut comme un tocsin qui sonna la guerre.

Théâtre de
la guerre.

A *Jean - sans - Peur* succéda *Philippe*, son fils, depuis surnommé *le Bon*, qui aux premiers transports de la douleur, fit succéder toutes les fureurs de la vengeance. La reine s'adressa à

lui pour se mettre à l'abri des premiers efforts que le dauphin pouvoit tenter. Le nouveau duc de *Bourgogne* lui envoya un corps de troupes destiné à défendre Troyes, en cas d'attaque. C'étoit à Troyes en effet que le dauphin eût dû marcher pour s'assurer de la personne du roi et se donner l'inappréciable avantage de combattre sous la bannière royale. Mais étourdis par la nature même de l'événement, le dauphin et son conseil manquèrent l'occasion. Le prince se retira au-delà de la Loire, et ce fleuve fut désormais le point de séparation entre les deux partis : *dauphinois*, du côté de la rive gauche, mais avec plusieurs places éparses dans le nord ; *royalistes*, du côté de la rive droite, mais beaucoup plus de villes et de forteresses dans le midi, surtout quand *Henri V* eut joint les forces de la Guienne, et des autres possessions anglaises, à la ligue qui se forma contre le dauphin.

Quoiqu'on sache à quelles extrémités la haine et la vengeance peuvent porter une femme furieuse, on a cependant peine à croire que ce soit uniquement le ressentiment contre son fils, qui ait déterminé *Isabelle* à lui fermer le chemin du trône. Elle se sera flattée

Premier congrès d'Arras. Préliminaires de paix.

1419.

qu'en livrant la couronne de France au roi d'Angleterre, qui, de son côté, augmenteroit de beaucoup les états du duc de *Bourgogne* aux dépens de la France, ces deux princes auroient pour elle les condescendances, et lui accorderoient dans le gouvernement une part, qu'elle n'osoit espérer de la faction ennemie qui disposoit de son fils. Les bases du plan qui devoit amener la paix par la consommation de cet inique projet, furent posées dans un congrès tenu à Arras où se rendirent des plénipotentiaires anglais, des députés de Paris et des principales villes du royaume, et le duc de *Bourgogne*, chargé de la procuration du roi et de la reine. Tout étoit préparé. Les grands intérêts qui devoient occuper cette assemblée ne demandèrent que quelques jours d'une très-légère discussion. Il y fut convenu qu'*Henri V* épouserait la princesse *Catherine*; que son beau-père continueroit de régner jusqu'à sa mort, après laquelle la propriété du royaume seroit dévolue au gendre et à tous ses hoirs à perpétuité; qu'attendu l'incapacité de *Charles*, *Henri* présideroit au gouvernement en qualité de régent, et que tous les ordres de l'état s'engageroient par serment de le

reconnoître en cette qualité. Tels furent les articles arrêtés à ce premier congrès d'Arras , qu'il faut se garder de confondre avec un autre tenu au même lieu seize ans après ; congrès dont les résultats furent la contre-partie de ceux du premier , et où le duc de *Bourgogne* , revenu à des sentimens plus généreux , abjura , pour le salut de la France , les engagements coupables qu'il avoit contractés à celui-ci , pour sa ruine.

1419.

En conséquence des décisions qui y furent prises , les députés des villes qui étoient présens s'empressèrent de faire des traités particuliers avec le roi futur , pour la conservation de leurs privilèges : ce qui forma une ligue formidable contre le dauphin. Le duc de *Bourgogne* ne s'oublia pas pour les avantages qu'il devoit obtenir de *Henri* quand il seroit sur le trône. Le roi d'Angleterre publia une suspension de toute hostilité , mais qui n'étoit pas pour les pays attachés au dauphin. Au contraire , les parties contractantes devoient s'aider de toutes leurs forces pour porter les fléaux de la guerre dans les contrées rebelles. Le dauphin avoit aussi fait quelques tentatives de traités avec le roi d'Angleterre ; mais il étoit si peu

Ligue contre le dauphin.

1419.

en état de faire des offres, approchantes seulement de celles de ses ennemis, qu'on ne l'écouta pas.

Traité de
Troyes.
Mariage du
roi d'Angle-
terre.

1420.

Henri V, dont les conquêtes du côté de la Normandie s'avançoient jusqu'à Pontoise, et entouroient déjà la Champagne, se rendit le 21 mars à Troyes, où il avoit été précédé par le duc de *Bourgogne*. Il trouva le traité définitif tout dressé en trente-un articles, qui ne sont que le développement de ceux d'Arras. On y remarque cette addition importante : que la couronne de France seroit *indivisément* unie à celle d'Angleterre. La reine et le duc de *Bourgogne* le signèrent, tant en leur nom, que comme fondeurs de procuration du roi qui étoit alors absorbé par sa maladie. Le lendemain *Henri* épousa *Catherine*, et sans s'arrêter alla prendre Sens et Montereau, où *Philippe-le-Bon* rendit les derniers devoirs à son père. De Melun, où le roi et la reine le joignirent, ils allèrent ensemble à Paris. Par-tout où le nouveau régent avoit passé, il s'étoit fait prêter serment de fidélité par le peuple et les seigneurs qui venoient lui faire la cour. Le prince d'*Orange*, un d'entre eux, attaché de tout temps à la maison de *Bourgogne*, pressé alors de suivre

l'exemple des autres , répondit : *Je suis prêt de servir le duc de Bourgogne ; mais que je fasse le serment de mettre le royaume ès mains de l'ennemi ancien et capital du royaume , jamais ne le ferai.*

1420.

Les Parisiens donnèrent au roi d'Angleterre des fêtes et des présens d'honneur qu'il reçut assez dédaigneusement. Il indiqua à l'hôtel St.-Paul une assemblée , à laquelle on donna le nom d'états - généraux. Les princes du sang d'Angleterre y siégèrent au-dessus du duc de *Bourgogne* , le seul des princes du sang de France qui s'y trouva. Il y fut résolu d'établir un impôt sous le nom d'emprunt forcé. *Henri* en avoit déjà mis un en Normandie , dès avant sa conquête , en promettant de les retrancher tous. On décida aussi une refonte des monnoies , qui , prises sur le pied de sept livres le marc , et remises en circulation sur le pied de huit , devoit faire passer dans le trésor royal un huitième de l'argent du royaume.

Mesures
fiscales et
politiques
du roi d'An-
gleterre.

A cette décision fiscale en succéda une politique très-desirée du roi d'Angleterre. Dans ce même hôtel St.-Paul furent convoqués le conseil et le parlement , pour recevoir les plaintes du

1420.

duc de *Bourgogne*, et juger le délit commis à *Montereau*. C'étoit par le parlement et le conseil, dans ce même lieu, qu'avoient été écoutées et approuvées, du moins par le silence, les maximes homicides de *Jean - Petit*, sur le crime commis dans la rue *Barbette*. Ici on se souleva contre le meurtre de *Montereau*, et l'arrêt qui intervint déclara *Charles de Valois*, jadis dauphin, et ses complices, criminels de lèse-majesté au premier chef, comme tels privés de toutes successions, honneurs et dignités, leurs sujets et vassaux déliés de tout serment de fidélité. De cet arrêt le dauphin appela à Dieu et à son épée.

Ainsi *Henri* s'appliquoit à écarter jusqu'à l'apparence des obstacles qui pouvoient lui fermer le chemin du trône de France. Il se l'étoit tracé dès le commencement de ses succès en Normandie. Ecrivant à son chancelier à Londres, il lui mandoit de surveiller très-assidûment les prisonniers d'*Aziucourt*, entre lesquels étoit le duc d'*Orléans*, et d'autres princes du sang : car, si quelqu'un d'eux s'échappoit, disoit-il, principalement le duc d'*Orléans*, il ne pourroit m'arriver rien de plus malheureux. Tous ces seigneurs

auroient été fort utiles au dauphin , qui se vit encore privé du comte de *Vertus* , frère du duc d'*Orléans* , et de *Louis III d'Anjou* , son beau-frère. Le premier mourut cette année , et le second l'abandonna pour aller tenter de conquérir le royaume de Naples , enlevé à *Louis II* , son père. Sa cour cependant ne fut pas déserte : elle étoit ornée des vertus de *Marie d'Anjou* , son épouse , princesse remplie de grâces , et de la bravoure héroïque d'une multitude de braves attachés à son service , et parmi lesquels brilloient le comte de *Clermont* , fils du duc de *Bourbon* , prisonnier en Angleterre , le maréchal de *la Fayette* , *Jean d'Harcourt* , comte d'*Aumale* , *Culant* , depuis grand amiral , *Guillaume* , vicomte de *Narbonne* , *Pothon de Xaintrailles* , *Etienne la Hire* , autrement nommé *Vignoles* , et enfin le bâtard d'*Orléans* , le jeune comte de *Dunois* , qui commençoit à faire présager ses talens et ses exploits. *Isabelle* , au contraire , cette reine autrefois si superbe , l'objet des adorations des chevaliers français , réduite alors aux hommages froids , et quelquefois ironiques , des capitaines anglais , ne brilloit plus

1420.

Voyage de
Henri en An-
gleterre.

1421.

que par l'éclat de *Catherine*, sa fille, reine d'Angleterre.

Henri alla montrer sa jeune épouse à ses sujets insulaires, et se parer à leurs yeux de la couronne rivale qu'il soumettoit à leur empire. Pendant son absence ses généraux firent la guerre avec des succès mêlés de revers. Du côté du dauphin, les *Laval*, *Gaucourt*, *Graville*, la *Hire*, *Xaintrailles*, et d'autres chevaliers que leurs exploits ont rendu célèbres, suppléèrent au nombre par leur valeur. Le régent consolida à Poitiers son parlement; créa un conseil, des maréchaux de France, des officiers pour tous les grades de sa maison, parcourut les provinces qui lui étoient attachées, s'y fit de nouveaux partisans par son affabilité et sa constance dans l'adversité. Le régent d'Ecosse, pendant la détention en Angleterre du roi *Jacques I*, son cousin-germain, lui envoya six mille hommes, commandés par *Jean Stuart*, comte de *Buchan*, son frère, que *Charles* éleva à la dignité de connétable, après la bataille de Baugé. Ce fut la première consolation qu'il eut dans sa détresse.

Victoire des
Français à
Baugé.

Henri pendant son absence avoit confié le commandement de ses troupes

au jeune duc de *Clarence*, son frère. Celui-ci après avoir traversé le Maine et l'Anjou, se disposoit à assiéger Angers, pour s'ouvrir un passage par la Loire. Le maréchal de *la Fayette*, et le vicomte de *Narbonne*, unis aux Ecossais, s'avancent rapidement pour faire échouer cette entreprise. Ils s'établissent à Baugé, entre le Loir et la Loire, et envoient défier le prince anglais. Celui-ci n'avoit des qualités guerrières de son frère que la bravoure. Il accepte avec empressement le défi, quitte sa position pour enlever aux Français la gloire de le prévenir, les attaque sans attendre sa réserve, sans se donner le temps de disposer ses troupes, et moins général enfin que soldat, se fait un faux point d'honneur de combattre au premier rang. Dès le commencement de l'action, il est blessé. L'acharnement des Français à s'emparer de sa personne, et celui des Anglais à le retirer de leurs mains, établit autour de lui un combat opiniâtre, dont il devient la victime. Il périt de la main du comte de *Buchan*, et sa mort entraîna la perte de la bataille, la levée du siège, et la ruine des espérances que le prince s'étoit formées.

1421.

Retour
du roi d'An-
gleterre en
France. Ses
conquêtes.

Le retour du roi d'Angleterre suspendit celles que le dauphin commençoit à concevoir de divers autres petits succès et sur-tout d'une alliance contractée avec le duc de *Bretagne*.

Henri redonna par sa présence une nouvelle ardeur à ses soldats, chassa les troupes du dauphin de l'île de France et des pays adjacens, s'empara des villes de cette contrée, et porta l'alarme jusqu'au-delà de la Loire, dans la Saintonge et le Limousin, où il envoyoit des partis, pendant que le duc de *Bourgogne* se rendoit maître de la Picardie et de la Champagne.

Naissance
de Henri VI.
Cour du roi
d'Angleterre
à Paris.

1422.

Ce fut pendant le cours de ces triomphes que *Catherine* lui donna à Windsor un fils qui fut *Henri VI*, son successeur. Brillant d'une gloire qui ne paroissoit encore que l'aurore des plus beaux jours, *Henri* entra dans Paris où il tint une cour plénière. *Au temps passé*, dit un historien contemporain, *quand les Français alloient à la cour de leur seigneur roi en de si grandes solennités, il y avoit des tables servies par ses officiers, et là ceux qui vouloient seoir étoient servis très-largement des vins et viandes dudit seigneur. Il paroît qu'ici, à travers les démonstrations d'une familiarité contrainte, les*

Parisiens remarquèrent la morgue des vainqueurs. Il y eut plus de faste et de magnificence que de gaîté et de plaisir. Le voisinage du malheureux *Charles VI*, malade et délaissé, ajoutoit encore, par ce contraste, au sentiment pénible que les bons Français éprouvoient.

1422.

C'est au milieu de cette pompe triomphante, que le roi d'Angleterre fut attaqué d'une maladie qui s'annonça tout d'un coup d'une manière alarmante. On dit que c'étoit un abcès ou fistule, qu'on nommoit dans ce temps le *mal St.-Fiacre*, parce que ce saint avoit le renom d'enguerir. Les douleurs étoient des plus cuisantes, et leur continuité le réduisit bientôt à l'extrémité. Il vit approcher la mort sans foiblesse, re-commanda, aux princes ses frères, son fils au berceau, son épouse désolée, leur enjoignit d'éviter sur-tout de donner au duc de *Bourgogne* sujet de se repentir du parti qu'il avoit pris, de lui offrir le gouvernement du royaume, et à son refus de le conférer au duc de *Bedford*, et la régence d'Angleterre au duc de *Glocester*, son autre frère. Sur toutes choses, il défendit d'accorder la liberté aux prisonniers d'*Azincourt* avant la majorité de son fils, et de ne jamais faire de paix avec le dauphin ; ou, si les cir-

Sa maladie et sa mort.

1422.

constances l'exigeoient , de ne la faire qu'à condition que la Normandie resteroit en toute propriété au pouvoir des Anglais. La mort le frappa à l'âge de trente-trois ans , et au commencement d'une carrière que la fortune lui promettoit si brillante. Son corps fut porté en Angleterre.

Mort de
Charles VI.

Le duc de *Bourgogne*, auquel on offroit le gouvernement de la France , selon l'intention du défunt , le refusa. La reine *Isabelle* fit des tentatives pour se le procurer , mais elle n'obtint même pas les petites parts d'autorité que lui accordoient autrefois les factions, en se raccommoiant ; on la laissa inutile. Le duc de *Bedford* se mit en possession de la régence. Les mesures étoient si bien prises , que la mort du monarque anglais n'apporta aucun changement aux affaires. Encore moins en éprouva-t-on à la mort de l'infortuné *Charles VI*, qui suivit de près celle de son gendre. Il ne se trouva aucun prince du sang à ses funérailles , ni dans le trésor de quoi fournir à sa pompe funèbre. Le parlement fut obligé d'ordonner que , *par provision* , on vendroit le plus promptement que faire se pourroit , les biens meubles du feu roi , jusqu'à la somme qui seroit nécessaire pour accomplir

ses funérailles. Moyennant cette précaution, la cérémonie fut très-somptueuse. Quand on eut enfermé le corps dans le tombeau, les serviteurs et officiers tournèrent vers la terre leurs verges, masses et épées, pour marque de la cessation de leurs fonctions et autorité, et le héraut cria : *vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre !*

1422.

Charles VI régna quarante-deux ans et en vécut cinquante - quatre. Il eut d'*Isabeau de Bavière*, douze enfans dont il ne restoit que quatre à sa mort, trois filles, et *Charles VII*, son successeur. *Odette de Champdivers*, nommée la *Petite Reine*, lui donna une fille. C'est tout ce qu'on peut dire de la personne de *Charles VI* ; mais son règne abonde en traits remarquables déjà connus, dont quelques-uns méritent d'être rappelés à la mémoire, pour servir de leçon.

Desmarets, pacificateur de bonne foi, livré par un parti, ignominieusement traîné à l'échafaud par l'autre, montre le danger de se rendre conciliateur dans les temps de troubles. La manie de figurer dans toutes les factions, conduisit l'intrigant *des Essarts* à l'échafaud. *Aubriot* et *Savoisi*, sacrifiés à la vengeance de l'Université, doivent pré-

Résultat
de son rè-
gne.

